Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-13490/fragment/page=0001



Eleon. Maximil. Christine Princesse de Stolberg née Comtesse de Reuss.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-13490/fragment/page=0002

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-13490/fragment/page=0004

LES LEÇONS DE LA SAGESSE.

TOME III.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-13490/fragment/page=0007

LES LEÇONS

DE

LA SAGESSE.

TOME II.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-13490/fragment/page=0008

LES LEÇONS DE LA SAGESSE SUR LES DÉFAUTS DES HOMMES.

TROISIÈME PARTIE;

Dans laquelle on traite des Préjugés qui font souffrir pour des offenses imaginaires ; & des raisons de supporter les offenses même qu'on suppose réelles.

Par M. DEBONNAIRE.

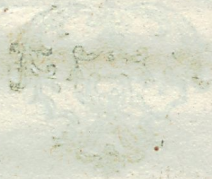
NOUVELLE ÉDITION CORRIGÉE.

A PARIS,

Chez BRIASSON, Libraire, rue St Jacques, à la Science, & à l'Ange Gardien.

M. DCC. LI.

Avec Approbation & Privilége du Roy.



TABLE

Des sujets qui sont traités dans cette troisiéme Partie.

I. Leçon. *Vains raisonnemens, & plaintes injustes des hommes sur le mélange des bons & des méchans. Notre impatience est sur ce sujet l'unique cause de nos méprises. Vûes générales sur les utilités qui peuvent nous revenir des défauts des autres pour la connoissance du vice, & pour l'exercice de la vertu.* page 1

II. Leçon. *Nous aimons à nous dissimuler nos foiblesses; mais nous ne saurions les méconnoître dans les foiblesses des autres. Nous portons dans notre fond tous les principes de leur défaillance. Les fautes des meilleurs esprits, les chûtes des ames les moins imparfaites, sont celles, qui doivent nous effraier le plus. On aprend à se défier de son amour pour le bien, quand on se sait capable de tout le mal qu'on voit faire.* 18

III. Leçon. *Les vertus pures sont rares. Plus elles sont parfaites, moins elles sont d'imitateurs. Les mauvais exemples deviennent souvent plus utiles que les bons. Le vice se fait fuir par l'horreur qu'il inspire. Horreur nécessaire aux foibles, mais efficace pour les contenir. Ils seroient moins réglés, s'ils voïoient moins de déréglemens. Il suffit quelquefois de contrefaire certains défauts, pour les faire éviter.* 33

IV. Leçon. *Les peines que les préjugés ou les mauvaises habitudes des autres nous causent, doivent nous inspirer encore plus d'attention sur nous-mêmes, que ce que nous souffrons de leurs imperfections naturelles. Il est plus aisé de remarquer ces défauts singuliers; & moins*

pénible de s'en défendre, ou de s'en corriger. 48

V. Leçon. *Les impatiences sur le refus des respects qu'on se croit dûs, dont nous sommes ou les témoins, ou les victimes; les fureurs où le faux honneur se porte pour se venger, nous aprennent à réfléchir sur le principe de ces mouvemens. Le desir de la gloire ne nous est donné, que pour aspirer à celle dont Dieu couronne la justice: c'est sur l'abus que le monde fait de ce desir, qu'il nous jugera, si nous négligeons d'en bien user.* 63

VI. Leçon. *Les mauvais jugemens ne nous rendent malheureux, que pour nous rendre plus équitables, par les tristes situations où leur injustice nous jette. Dieu nous rapelle à ce qu'il nous interdit, par ce que nous en souffrons. Ceux qui pensent mal de nous, doivent nous inspirer la crainte utile d'en trop bien penser nous-mêmes.* 81

VII. Leçon. *Les torts qu'on nous fait du côté de l'intérêt, ne doivent servir qu'à modérer nos attachemens. Les biens qu'on nous enléve, nous avertissent de tourner nos affections vers ceux qui ne peuvent nous être enlevés. La cupidité, qui nous dépouille au mépris de la justice, nous fait voir combien il est pernicieux de se livrer à l'impatience de ses desirs.* 96

VIII. Leçon. *L'injustice du monde, dans la distribution de ses récompenses, nous rapelle au mépris que nous en devons faire. Le vrai mérite peut se dédommager de son oubli par mille réflexions utiles. Les postes éminens sont à craindre pour ceux mêmes qui ne les ont pas desirés. Il est toujours plus heureux de s'en voir exclu, que d'être forcé de les remplir.* 113

IX. Leçon. *Nos attachemens les plus légitimes cessent de l'être par l'excès. Les déplaisirs que nous recevons des personnes qui nous sont*

chères, nous avertissent de corriger le déréglement de nos affections, ou de le prévenir. Un parfait retour de leur part, nous seroit plus dangereux que leur plus odieuse ingratitude. Nous les aimerions trop, si nous en étions plus aimés. 118

X. Leçon. La charité toujours réservée, toujours humble, toujours discrete; la difficulté de corriger utilement; la fausse tendresse, la fausse amitié, l'indifférence, le respect, la crainte, la lâcheté, l'intérêt, la politesse, & notre propre négligence, nous laissent ignorer des vérités que la haine, la colere & les autres passions nous révélent. Les méchans nous servent, tandis que les bons nous nuisent. 142

XI. Leçon. Il seroit à souhaiter que ceux qui nous reprennent, fussent irrépréhensibles. Mais le vice seroit rarement reproché, s'il ne l'étoit que par ceux, qui n'en ont point. Nous ne sommes pas innocens, pour être accusés par des coupables. L'essentiel pour nous, c'est de ne pas ignorer la vérité. Qu'importe de quelle bouche Dieu se serve pour nous la révéler? C'est la seule utilité qu'il faut considérer dans un remède nécessaire. 159

XII. Leçon. Toutes les résolutions que l'impatience fait prendre, contre des reproches bien fondés, sont injustes, & font voir qu'on les mérite. On combat en quelque sorte contre Dieu, quand on combat contre la vérité que les passions découvrent. Toute vérité vient de lui. On ne fait point de tort aux coupables, de les avertir qu'ils le sont. Il ne leur suffit pas d'affecter de se taire. Le seul parti qui reste à celui qui se voit convaincu d'un défaut, c'est de s'en corriger. 176

XIII. Leçon. L'excès est moins à craindre pour nous dans les reproches qu'on nous fait, que dans les éloges qu'on nous donne. On nous

offense plus, quand on nous attribue le bien que quand on nous impute le mal que nous n'avons pas fait. L'homme péche contre son ame, quand il s'impatiente d'un jugement injuste. C'est dans son propre cœur qu'il doit chercher sa gloire & son repos. 190

XIV. LEÇON. *Plus on a de sujets de se plaindre des jugemens des hommes, plus on a de raisons de mépriser ces jugemens. L'impossibilité de les réunir tous, fait voir qu'il n'est ni bon, ni sage, ni juste, d'en faire la régle de sa conduite. Par-là, Dieu nous avertit de nous en faire une indépendante de leurs opinions. S'ils ont à nous mépriser, que ce soit injustement: une estime universelle seroit plus dangereuse qu'un mépris universel.* 204

XV. LEÇON. *Nous prenons le change sur tous les maux du monde. Nous ne murmurons que de ceux qui ne sont pas de vrais maux. Le péché des autres ne nous nuit, qu'autant qu'il nous porte à pécher nous-mêmes. Les vices séduisans sont plus dangereux, que les vices incommodes. Notre impatience sur les défauts des hommes, ne naît que de l'oubli de cette maxime si censée: Que personne ne peut être offensé que par lui même.* 220

XVI. LEÇON. *Nous avons dans nos propres fragilités mille raisons de fuir le commerce du siécle; & c'est par les vices des autres, que Dieu nous en inspire le desir. Il n'est pas possible de se séparer absolument de toute société; mais on trouve des momens pour se rendre à soi même, quand on ne se prête aux autres que par nécessité. Rien ne nous doit paroître plus utile & plus doux, que d'être souvent seuls. Que le penchant ne nous séduise point: il n'y a jamais de devoir de s'exposer à sa perte.* 235

XVII. LEÇON. *Les répugnances de nos penchans affoiblissent en nous l'amour des vertus. Il*

est utile que l'épreuve le réveille, que les difficultés le raniment, que les privations l'épurent. La douceur se forme dans les outrages, le détachement dans les pertes, l'humilité dans les humiliations. Nous devenons souvent plus vertueux par la contradiction des vices qui nous exercent. 254

XVIII. LEÇON. *Chaque homme éprouve communément dans ses mœurs, la destinée de toute la société des fidéles. De tout tems la paix lui devint funeste. Les tentations ne nous rendent pas foibles; elles ne font que découvrir ce que nous sommes. On néglige les dispositions, dont on n'a pas occasion de faire usage. Les Saints se trouvent malheureux, quand ils ne sont point éprouvés. C'est par bonté que Dieu permet que leur vie soit remplie de trouble; & notre plus grande peine devroit toujours être de n'en avoir point à souffrir.* 271

XIX. LEÇON. *Les difficultés sont les occasions & les sujets du mérite de la vertu. La raison conspire avec la foi dans cette maxime, qu'un sentiment de grandeur justifie d'ailleurs dans tous les cœurs. La gloire du juste, c'est d'être bon parmi les méchans, & d'être fidéle à Dieu dans le bien, malgré la résistance du mal.* 285

XX. LEÇON. *La sensibilité même que les épreuves causent, en prouve la nécessité. Il n'est que trop facile de se séduire sur les progrès qu'on croit avoir faits. Il est bon que l'occasion nous avertisse souvent, que nous sommes toujours foibles. Cette expérience humilie; l'humiliation ranime la vertu, ou suplée par son propre mérite à ce qui lui manque.* 301

XXI. LEÇON. *C'est la vanité qui décourage dans les épreuves. L'humble ne s'étonne point d'être foible. Dieu le laisse sentir à ses Saints, pour leur ôter toute confiance en leurs propres forces. Il y a des dégrés dans la justice. Il faut*

savoir se suporter soi-même dans ses imperfections. On commence d'être vertueux dès que les vices déplaisent. Ceux que nous avons vaincus, nous convainquent de paresse à combattre les autres. Les fragilités que nous n'aimons point, ne nous sont point imputées. C'est une fausse idée de perfection, de se la figurer sans violence. 313

XXII. LEÇON. *Il y a tant de bizarrerie dans les pensées de l'homme, que tandis qu'il se plaint des rigueurs de Dieu, il voudroit faire plus qu'il ne lui commande. Le prix de nos souffrances consiste dans notre obéissance à ses ordres. Le genre du martyre peut changer; mais le mérite en est le même. Notre mépriſe à ce sujet vient du défaut de notre foi. Regardons toutes nos peines comme nous venant de Dieu, soit qu'il les ordonne, ou ne fasse que les permettre; & souvenons-nous qu'elles lui sont plus agréables, à proportion qu'elles sont moins de notre choix.* 331

XXIII. LEÇON. *On est peu propre à souffrir le martyre, quand on n'a pas la charité: sans elle, le martyre même souffert est inutile. Elle seule fait le prix des bonnes œuvres, & l'expiation des mauvaises. On s'en impose aisément sur le défaut de cette disposition toujours nécessaire. Il faut aimer, pour obtenir le pardon des péchés; & le mérite de l'amour, est plus grand, à proportion qu'il coûte plus. Les fautes commises contre la charité, doivent être réparées par la charité même. Rien de plus doux, que cette compensation; rien de plus injuste, que les murmures qu'elle excite.* 349

XXIV. LEÇON. *De toutes les plaintes de l'impatience, la plus injurieuse à la Providence, c'est de penser qu'on ne mérite pas ce qu'on souffre de la part des hommes. Ceux à l'égard desquels on se croit le moins coupable, sont sou-*

vent ceux à l'égard desquels on l'est le plus. Ce qui peut être injuste en eux, ne l'est jamais en Dieu, qui se sert de leur malice pour punir des fautes oubliées ou cachées. C'est miséricorde en lui de les punir sans les révéler. Ses châtimens sont toujours moindres que nos péchés. 364

XXV. Leçon. *La plainte la plus spécieuse des gens de bien, c'est de se voir inquiétés dans le bien même, par une suite infaillible de leur mélange avec les méchans. Mais cette plainte ne vient que de notre mépris sur la nature des maux que le monde peut nous faire. Nous les faisons plus grands qu'ils ne sont; & nous les craignons plus que nous n'avons sujet de les craindre. La fidélité des premiers Chrétiens condamne en ce point l'infidélité des derniers. C'est une préférence qu'ils font de la créature au Créateur. Craignez Dieu sincérement, & vous ne craindrez que lui.* 378

XXVI. Leçon. *Les fautes commises contre nous, doivent nous affliger pour ceux qui les commettent. L'intérêt nous fait souvent méconnoître ce devoir, qu'une charité désintéressée ne méconnoît point. Il est d'autant plus juste de compâtir à ceux qui pêchent, qu'on doit craindre d'en être l'occasion. Quelques innocens que nous en soions, plaignons leur malheur, sans nous irriter des peines qu'ils nous causent. Ne souhaitons point leur perte; ne nous en réjouissons point. Il ne sera permis de haïr les pécheurs, que quand ils ne pourront plus changer. Jusques-là nous devons les aimer, & souhaiter qu'ils deviennent meilleurs.* 398

XXVII. Leçon. *Il y a de la peine à vivre avec les méchans, quand même ils ne cherchent point à nous en faire: mais cette peine doit moins affliger, que consoler les bons. Elle leur répond du fond de leur cœur. C'est l'amour de la vertu qui les inquiétes dans la société du vice.*

On ne se tranquillise sur les mauvaises mœurs, que quand on commence à les imiter. Il y a pourtant une haine des pécheurs dont il faut se défier. C'est celle qui naît de l'envie de leur bonheur. Le caractere des Saints est de les haïr, parce qu'ils sont injustes. 416

XXVIII. LEÇON. *Le desir de la vie future doit être le fruit des peines de la vie présente. Ce desir est nécessaire à notre justice ; & ne naîtroit point dans un cœur content du monde. Rien n'est plus propre à nous en détacher, que les défauts des hommes. Les incommodités du vice, suppléent à ce que l'amour de la vertu devroit faire. Il n'y a que ceux qui tiennent à la créature, qui se plaignent de ces désagrémens. Ceux qui aiment Dieu le bénissent de tout. Ce qui les réduit à ne desirer que lui, c'est ce qui fait leur mérite & leur espérance.* 428

XXIX. LEÇON. *Les utilités, que nous retirons des défauts des autres, ne nous empêchent point d'en ressentir les peines. On ne peut s'en consoler que par la pensée des joies de l'avenir. Représentons-nous-les en la maniere que nous le pouvons ; & ne craignons point de nous en faire des images trop touchantes. On ne souffrira là de maux d'aucune espece. Il n'y aura point de vrais biens qu'on ne possede. Tous les sujets, qui divisent les hommes, seront anéantis. Les Elus seront tous réunis en Dieu, qui rendra leur paix inaltérable. Ils s'aimeront, avec d'autant plus de sensibilité, qu'ils se connoîtront mieux, & ne pourront plus se haïr.* 447

XXX. LEÇON. *Conclusion de tout cet Ouvrage. Maximes à recueillir de ses différentes parties. Priere pour demander la grace d'y conformer ses sentimens & sa conduite.* 468

Fin de la Table de la troisiéme Partie.

LES LEÇONS DE LA SAGESSE.

SUR LES DÉFAUTS DES HOMMES.

TROISIÉME PARTIE.

PREMIERE LEÇON.

Vains raisonnemens, & plaintes injustes des hommes sur le mélange des bons & des méchans. Notre impatience est sur ce sujet l'unique cause de nos méprises. Vûës générales sur les utilités qui peuvent nous revenir des défauts des autres, pour la connoissance du vice, & pour l'exercice de la vertu.

DANS les deux premieres parties de ces Leçons, j'ai considéré les défauts des hommes du côté des désagrémens qu'ils nous causent. J'ai réuni les réfléxions

qui peuvent en affoiblir les impressions dans les esprits, ou les disposer à suporter leurs peines par des vûës de justice. J'ai suivi l'impatience dans ses égaremens pour la ramener dans les sentiers de la paix. On a vû par quels devoirs on peut prévenir les troubles de la société ; par quels conseils chacun peut y rendre son fardeau plus léger ; par quels dédommagemens on s'y console de la destinée la plus affligeante. Ici, je renverse les objets, & je ne laisse plus voir les imperfections humaines, que par les usages que nous pouvons en faire pour notre propre perfection.

Ce nouvel intérêt, est sans comparaison le plus pressant de tous : mais c'est celui, dont la pensée vient la derniere à ceux, qui se livrent trop à leur inquiétude. Les leçons de cette troisiéme partie leur deviennent d'autant plus nécessaires, qu'ils ont moins de penchant à se les faire eux-mêmes, & plus de répugnance à les goûter. Aux premieres attentions que nous faisons sur la dépravation de la nature humaine, à la vûë de ce torrent de mauvaises mœurs, qui désole la face du monde ; toute notre raison se souleve & se révolte. Nous sommes prêts à justifier les méchans, pour

condamner celui qui les a faits. Nous accusons en secret sa sagesse ; nous murmurons de sa tolérance ; nous croïons qu'il n'a pas assez pris de soin de sa gloire & de notre salut. N'eût-il pas été plus digne de lui de ne souffrir que des justes sur la terre ? Ne le servirions-nous pas avec moins d'infidélité, sans la contradiction des pécheurs ? Ne pouvoit-il pas les empêcher de venir au monde, ou les en retirer dès qu'ils se déréglent ? Pourquoi laisse-t'il multiplier ceux, qui nous troublent ? N'est-il pas assez puissant pour changer en un instant leurs mauvaises volontés, & pour les rendre bonnes ?

Voici donc le vase d'argile, qui dispute avec le poitier sur la forme qu'il a dû lui donner. L'homme insensé, l'homme ému par des sensibilités déraisonnables, se croira plus sage & meilleur, que celui qui l'a fait. Voilà, dis-je, notre orgueilleuse témérité, voilà notre aveugle présomption, qui se précipite dans les profondeurs de la science de Dieu. Nous voulons pénétrer ses jugemens impénétrables, & comprendre ses voies incompréhensibles. Nous n'entendons rien au mystere de sa longue patience & des richesses de sa bonté. Nous dirigeons ses œuvres au gré de nos foibles

conjectures : & s'il nous eût admis dans ses conseils, il n'est rien que nous eussions moins aprouvé, que le mélange du bien & du mal.

Mais d'où vient ce mélange ? Est-ce à Dieu qu'on peut l'attribuer ? Seroit-il rien de plus étrange dans le renversement de nos pensées, que de reconnoître un être souverain, qui, d'un mot, a créé cet univers, qui le gouverne avec une providence toujours au-dessus de nos foibles prévoïances, & d'oser soupçonner qu'il y ait quelque partie de son ouvrage, qui se démente, ou qu'il ne sache pas les conduire toutes à des fins, également dignes de ce qu'il est? La seule idée que sa créature nous donne de ses perfections infinies, ne nous répond-t'elle pas assez qu'il a tout fait avec mesure, avec nombre, avec poids ; qu'il sait tout ranger d'un bout à l'autre ; qu'il dispose de tout utilement ; & que comme il n'a rien fait, qu'il n'ait voulu faire, il use bien de tout ce qu'il a fait ; & qu'enfin sa sagesse n'est point vaincue par la malice.

Allons droit au but. La bonté n'est-elle pas essentielle à l'auteur de tout ? Porte-t'il dans son fond quelque principe du mal ? N'en est-il pas incapable ? Qu'a-t'il fait ? Est-ce un mal d'avoir créé

l'homme libre, & de l'avoir mis dans la main de son conseil ? J'aimerois autant qu'on demandât, si c'est un mal d'avoir créé l'homme pour un bonheur éternel, & de l'avoir rendu capable de mériter ce bonheur : car c'est à cette double vérité, que toute l'analyse de notre liberté se réduit. La sagesse & la bonté de Dieu pour nous, s'y réunissent. Nous désirons en effet d'être éternellement heureux : c'est pour cette fin que nous avons été faits. Mais le bonheur où nous aspirons, ne doit nous être accordé, qu'à titre de récompense. Toute récompense suppose des mérites ; & les mérites supposent la liberté. Celle dont nous jouissons est donc un don de Dieu, digne de toute notre reconnoissance.

L'homme peut en abuser ; il en abuse souvent. Mais dès-là même qu'il est libre, n'est-il pas seul coupable de cet abus ? Pouvons-nous en douter ? Quand nous faisons le mal, ne sentons-nous pas que nous pourrions ne le pas faire ? Ne nous reprochons-nous pas de l'avoir fait ? Ne nous en repentons-nous pas ? Or nos repentirs ne sauroient avoir pour objet, ce qui n'étoit pas en notre pouvoir. Nous ne craignons point d'être punis, de n'avoir pas volé comme les oiseaux. Dieu

ne nous a point donné d'aîles. Les remords qui suivent les fautes que nous commettons, ne viennent donc, que d'une secrette conviction, qu'il dépendoit de nous de ne les pas commettre.

Ce mélange de bien & de mal, qui nous cause tant de soulévemens, n'est donc après tout, que notre propre ouvrage. Toutes les plaintes que nous en faisons, se rétorquent contre nous même. Nous y contribuons par nos infidélités, & sur-tout par nos impatiences. Nous ne voulons rien souffrir; notre sensibilité nous aveugle. Tout ce qui nous nuit, ne s'offre à nous que sous une face odieuse. Tout ce qui nous incommode nous désespere. Le malheur de vivre avec des personnes déréglées, est-il donc un malheur sans consolation, sans ressource, sans utilités, qui puissent nous en dédommager? Ne voïons-nous pas qu'au milieu des traverses du monde, les bons s'instruisent, s'exercent, vainquent, triomphent, arrivent à la gloire? la mort même ne procure-t'elle pas des couronnes à ceux, qui la souffrent pour la justice? Ces vûes ne suffisent-elles pas pour justifier la sagesse & les bontés de Dieu sur eux? Est-ce toujours par colere, qu'il nous laisse en bute aux contradictions? Ne

pouvons-nous pas en retirer pour notre sanctification, les plus précieux avantages? Les plus méchans enfin, ne peuvent-ils pas contribuer à nous rendre meilleurs? Les bonnes volontés ne sont-elles pas quelquefois affermies par les mauvaises?

Ce sont ces usages qui demandent ici toutes nos attentions. C'est à nous d'être fidéles à profiter de tout. Travaillons à devenir plus parfaits, s'il se peut, par la société du vice, que par notre foible amour pour la vertu.

Le peu de progrès que nous y faisons, vient du peu de soin que nous prenons de nous connoître. L'ignorance des maux fait négliger les remédes. Nous vivons dans une sécurité qui nous perd. Les tentations nous surprennent sans vigilance. Nous tombons par foiblesse, parce que nous présumons de nos forces. Nous oublions que si nous succombons plus rarement, c'est moins notre fermeté, que le défaut d'occasion, qui paroît nous soutenir. Il est donc utile que les chûtes des autres nous avertissent de notre fragilité, par les désagrémens, que nous en recevons. Rien ne nous rapelle plus sensiblement les fautes que nous sommes capables de commettre, que celles qui nous font souffrir.

Si nous avons quelque goût pour le bien, ce goût nous y porte si foiblement, qu'il a comme besoin d'être fortifié par l'horreur du mal que nous voïons faire. Souvent nous serions tout prêts de pécher, si nous n'étions blessé par l'exemple de ceux qui péchent. Le dirai-je ? Il y auroit peut-être encore moins de Saints dans le monde, s'il y avoit moins de grands pécheurs. On les craint, on les fuit ; ou la nécessité de vivre avec eux, ne sert qu'à redoubler l'aversion de leurs déréglemens, qu'elle force à voir de plus près. On rougit d'eux, on rougit pour eux & pour soi-même, quand on se sent quelque disposition secrete à les imiter. On se corrige de ce qui déplaît en eux, lorsqu'on le faisoit avant eux ; & il déplaît d'autant plus, qu'il est plus à charge.

Quand les fautes viennent moins du penchant de la nature, que des fausses idées de ceux qui les commettent, elles frapent parce qu'elles ont de singulier ; elles étonnent par la bizarrerie de leur injustice ; elles avertissent de réfléchir sur les opinions dont on a pû se laisser prévenir soi-même ; elles vous font voir combien l'homme est facile à se séduire, à se laisser entêter des avantages les plus frivoles, & les plus chimériques ; à vio-

ler la justice, à troubler l'ordre, à vouloir primer & dominer par-tout, à chercher sa grandeur hors de lui-même, à se croire tout permis en faveur de l'orgueil qui l'aveugle. Vous reconnoîtrez par l'épreuve que vous en ferez, combien de vices on ajoute à sa fragilité naturelle: & vous aprendrez de quelle importance il est de se former de bonne heure sur des maximes saines, ou de revenir sur celles dont on s'est fait des régles sans les avoir aprofondies. Les plaintes des mauvaises habitudes, les tourmens qu'elles souffrent, ou qu'elles font souffrir, vous en montreront tout le danger.

L'indignation de la vanité qui se croit toujours offensée, ses dépits sur le refus des respects qu'elle se croit dûs, vous feront rentrer jusqu'au fond de votre cœur; & vous jugerez, à la force de la passion, que nous avons tous pour la gloire, que son usage n'est pas de nous faire courir après cette fumée qui s'évanouit, & qui ne remplit point nos desirs. Vous concevrez l'envie d'une gloire plus solide; vous vous animerez à la mériter: & cet attrait invincible que vous sentez pour elle, vous fera craindre l'opprobre éternel qui sera la plus rude peine du vice.

La sensibilité que la seule idée du mépris vous cause, aux mauvais jugemens qu'on fait de vous, vous rendra plus fidéle vous-même, à ne point juger. C'est notre penchant qui nous confirme alors dans l'amour de notre devoir. L'intérêt qui vous fait sentir l'injustice, ne doit point vous inspirer de pensée plus raisonnable, que celle de ne pas vous la permettre, ou de craindre peut-être, que votre conscience ne vous trompe, & qu'on ne vous juge pas si injustement, que vous vous l'imaginez.

Tous les torts qu'on peut nous faire dans les intérêts du tems, ne sont jamais pour nous de justes sujets de plaintes. Les pertes en ce genre sont des gains. La douleur qu'elles nous causent, les regrets que nous leur donnons, ne nous permettent plus de douter de la force & de l'injustice de nos attachemens. Des objets qui nous sont enlevés malgré nous, nous font une leçon du mépris qu'ils méritent; & la cupidité qui viole les droits les plus sacrés pour nous dépouiller d'un bien trompeur & périssable, inspire à notre foi de tout sacrifier pour les vrais biens. Le peu de compte que le monde nous tient de nos talens ou de nos services, les distinctions qu'il refuse à la

vertu, la réduisent à ne plus desirer ce qu'au fond elle ne doit que craindre.

Dans nos affections les plus légitimes, nous allons aisément jusqu'à l'excès, & nous nous en défions rarement. Il arrive qu'elles sont mal placées. Ceux que nous aimons le plus, sont souvent ceux qui répondent le plus mal à nos empressemens. Dieu le permet peut-être par pitié pour nous, & les mécontentemens que nous recevons des personnes qui nous sont cheres, nous aprennent ou que nous les aimons trop, ou nous défendent de la tentation de les trop aimer. Ce sont quelquefois les passions qui nous découvrent des vérités, que nous ignorerions sans elles. Mais les mauvais motifs de ceux, qui nous révélent nos défauts, ne sauroient les rendre innocens: ils ne nous laissent que la ressource de nous en corriger. Si les reproches sont injustes, ils n'ont pas de quoi troubler notre paix. L'impossibilité de contenter tous les esprits, devient une nouvelle raison de nous faire une conduite indépendante des jugemens humains. Quand nous serons ce que nous devons être, il nous importe peu qu'on pense de nous bien ou mal. Le péché ne nous nuit, que quand nous le commettons. Rien ne nous

est terrible, que le danger de le commettre : & dans cette pensée, les vices incommodes nous doivent moins déplaire, que les vices contagieux. Les uns & les autres ont pour nous cet avantage commun, qu'ils nous conduisent à n'user du monde, que pour le commerce nécessaire, à nous souvenir que le tems nous est donné premiérement pour nous-même, à ménager nos momens, à chercher la solitude pour nous y livrer, autant que nous le pourrons, au soin des besoins infinis de notre ame.

Une entiere séparation, n'est dans l'ordre commun, ni possible, ni sage, ni permise. Nous sommes hommes, & nous tenons aux hommes par nos nécessités & par nos devoirs. En vain l'impatience voudroit-elle prévenir les ordres du pere de famille, pour arracher l'yvraie du milieu du froment. Leurs racines sont si mêlées, qu'on ne pourroit séparer les mauvaises, sans ébranler les bonnes. Nous avons fait voir ailleurs, que la piété même la mieux affermie, ne seroit pas à l'épreuve de ces séparations, que le dépit suggere en certains momens. Il faut que les bons & les méchans soient confondus jusqu'au tems de la récompense & du châtiment. Telle est la desti-

née du champ du monde, qu'il ne nous est pas donné de changer.

Mais telle est dans cette destinée, la disposition d'une sage œconomie, qui sait bien user de tout, qu'il semble qu'elle a rendu le vice comme nécessaire à la vertu ; c'est par lui qu'elle se forme, qu'elle s'exerce, qu'elle se ranime : c'est au milieu des agitations qu'elle s'affermit. Le repos pourroit lui devenir funeste ; il lui faut des combats, pour avoir la gloire de vaincre ; les difficultés qu'elle est obligée de surmonter, font son mérite & sa mesure. Plus elle ressent ses peines, plus elle a de sujet de se croire imparfaite, & de se défier de ses progrès : mais ce qui l'humilie, ne doit pas l'abbattre. Dieu ne lui laisse des épreuves à soutenir, que pour prévenir sa négligence, & pour rallumer sa ferveur. Elle trouve dans des sacrifices nécessaires, de quoi satisfaire son zèle sur ce qu'elle voudroit faire pour lui plaire, sur ce qu'elle devoit souffrir pour expier ses taches, ou pour compenser ce qui manque à la perfection de ses œuvres. Il se présente mille objets à l'exercice de sa charité, qui donne du mérite à tout, & sans laquelle il n'est point de vrai mérite. Ce n'est pas toujours pour des fautes marquées, que l'homme est

exercé par les fautes des autres : mais ce qu'il endure injuſtement d'un côté, lui rappelle ce qu'il mérite d'ailleurs ; & ſes maux apparens, n'ont ſouvent qu'une proportion très-inégale à ſes péchés ſecrets.

Si c'eſt le bien même qui vous expoſe à la perſécution du monde, vous devez en un ſens vous en réjouir plus que vous en étonner. Ce monde eſt toujours moins redoutable par ſes rigueurs, que par ſes careſſes. Ce qu'il peut contre les juſtes, n'eſt rien dans leur eſtime. Ce ſeroit d'ailleurs ne pas connoître Dieu, de le craindre moins que les hommes. Notre ſort eſt entre ſes mains ; il ne nous arrive point de maux, qu'il ne permette. Lui ſeul a droit d'exiger de nous une fidélité que rien ne ſoit capable d'ébranler. Ses récompenſes ſont toujours infiniment au-deſſus de ce qu'il exige de nous : & nous devons mettre notre ſageſſe à lui plaire, aux dépens de tout.

Une penſée pourtant, mais une ſeule penſée, veut que nous nous affligions dans les perſécutions : c'eſt celle d'être perſécutés par nos freres. Ils péchent contre eux-mêmes, en péchant contre nous. Le deſir de leur ſalut eſt un ſentiment que leurs mauvais traitemens ne

doivent jamais nous ôter. Nous ne pouvons même, sans manquer à ce que l'humanité nous demande, être insensibles à leur malheur, quand leurs excès se tournent contre eux-mêmes : & soit qu'ils se rendent malheureux dans le tems, ou qu'ils soient menacés de l'être éternellement pour les maux qu'ils ont voulu nous faire, c'est toujours pour nous le sujet d'une juste douleur d'en être l'occasion quoique innocente. Que si nous ne sommes pas sans quelque peine d'avoir à vivre au milieu d'eux, lors même qu'ils ne nous nuisent point, cette peine porte avec elle sa consolation. Nous ne la ressentons qu'à proportion que nous avançons dans la piété. L'injustice ne déplaît qu'à celui qui commence d'être juste.

A la vûë de tous ces avantages, conclurons-nous que nous sommes réellement heureux de ce qu'il y a beaucoup de méchans ou d'imparfaits parmi nous ? Non. Mais c'est une espece de bonheur pour nous d'être malheureux en ce monde. Il pourroit être funeste à ceux, qui sont faits pour une autre vie, d'avoir moins de sujets d'être mécontens de celle-ci. Toutes leurs espérances consistent dans leurs desirs. Ils ne peuvent se ren-

dre dignes des biens éternels, que par leur détachement des biens préſens. C'eſt la ſource de leurs mérites, parce que c'eſt le principe de leur amour pour les devoirs que Dieu leur impoſe. Nous ſouffrons donc ici bas : mais il nous eſt utile d'y ſouffrir. Nous ſouffrons : mais notre conſolation ſi nous avons de la foi, c'eſt que nous ne ſouffrirons pas toujours. Celui qui nous aſſujettit à ces dures loix, eſt celui-là même qui nous apelle à la gloire. Les maux auront leur durée, qui ſera toujours courte, en les comparant avec le repos qui doit les ſuivre. C'eſt dans cette comparaiſon qu'il nous eſt donné de trouver des conſolations ſolides : & quoique leurs douceurs ne ſoient pas ſans amertume, elle ſont du moins au-deſſus de tout ce qu'on peut imaginer de touchant dans les plaiſirs de la vie.

Donnez à ces réfléxions leur juſte étenduë ; reprenez-les l'une après l'autre ſelon l'ordre des nouvelles leçons, dont elles vont être les ſujets. Vous conviendrez que s'il ſe pouvoit faire qu'aucune créature ne nous nuisît ; aucune ne nous nuit en effet, de maniere que nous n'en puiſſions tirer une utilité plus précieuſe & plus déſirable. Vous

conviendrez

conviendrez que, quoique Dieu prévît tous les maux, qui sont arrivés des biens qu'il a créés, il n'étoit point indigne de sa profonde sagesse, qu'il n'étoit point contraire à sa bonté de permettre des maux, dont on peut bien user. Le péché qu'il laisse regner sur la terre, est une abondante matiere d'exercice pour la vertu des justes; d'expiation pour leurs fragilités; de triomphe pour leur fidélité persévérante.

Préparez-vous maintenant à le bénir dans cette lecture, comme le Dieu de toute grace. Il en a de toutes les formes pour ceux, qui lui sont fidéles. Il leur aprend à faire servir leurs peines à leur salut. Et que pouvons-nous ne pas regarder comme des effets de sa miséricorde sur nous, si, par leurs utilités, nos afflictions même peuvent être mises en quelque sorte au rang de ses bienfaits? Elles ne sont pas sans espérance; il peut les terminer quand il lui plaît; il peut nous en délivrer avec la même facilité, qu'il pourroit nous écraser d'un seul coup, s'il nous affligeoit pour nous perdre. Souvenez-vous donc que tout ce qu'il vous laisse souffrir des hommes, n'est qu'une épreuve; que le moïen de la rendre courte, c'est de la soutenir avec pa-

tience, & d'en retirer pour votre perfection tous les avantages, que l'œconomie de sa providence vous y prépare.

II LEÇON.

Nous aimons à nous dissimuler nos foiblesses; mais nous ne saurions les méconnoître dans les foiblesses des autres. Nous portons dans notre fond tous les principes de leur défaillance. Les fautes des meilleurs esprits, les chûtes des ames les moins imparfaites, sont celles, qui doivent nous effraïer le plus. On aprend à se défier de son amour pour le bien, quand on se sait capable de tout le mal qu'on voit faire.

NOUS trouvons au-dedans de nous si peu de ressources pour la vertu, que notre salut dépend en quelque sorte de notre désespoir. La nature est sujette à des fragilités infinies. Chaque homme porte en soi le principe de tous les maux qui se commettent dans le monde. S'il néglige de se bien connoître, s'il cesse de veiller sur ses mauvais penchans, il n'est point de fautes qu'il ne soit capa-

ble de faire ; point de désordres, dont il ne puisse s'aprocher par des dégrés insensibles. L'étude de son cœur est donc sa premiere affaire. Mais nous n'aimons point à nous voir aussi corrompus que nous sommes. Cette étude nous humilie, parce qu'elle nous dégrade à nos propres ïeux. Un sentiment secret de notre excellence nous détourne d'une aplication qui nous découvriroit chaque jour quelque nouveau trait de difformité, propre à nous inspirer du mépris de ce que nous sommes. Nous voulons nous estimer à quelque prix que ce soit. Nous nous cachons l'injustice de nos affections ; & lors même que nous ne pouvons la méconnoître, elle ne nous déplaît pas assez. Nous ne nous condamnons qu'à regret ; & nous ne donnons jamais à nos imperfections toute la malignité qui les caractérise. Il faut que quelqu'autre témoignage dépose contre nous, & nous force à rabattre du prix auquel nous nous sommes mis. Les instructions, & les reproches des défauts que d'autres remarquent en nous, ne nous les font pas assez sentir. Ils sont suspects à notre amour-propre. Il les récuse.

Mais dès que vous vivez dans le commerce des méchans ou des imparfaits,

vous trouvez en eux des témoins irréprochables des fragilités humaines, & de l'injuſtice des paſſions. C'eſt l'épreuve qui diſſipe vos illuſions ; & vous reconnoiſſez d'autant plus ſûrement combien le vice eſt haïſſable, que vous le ſentez, & que vous en ſouffrez. Commencez donc à changer de langage. Apprenez à ſubſtituer les actions de graces aux murmures. Vous vous plaigniez des diſpoſitions de la Providence. Elle vous a liés par des engagemens peut-être irrévocables, avec les perſonnes les plus remplies d'imperfections & de vices. Mais rendez-lui gloire. Sans ce ſecours peut-être, quel progrès auriez-vous fait vers la perfection que Dieu demande de vous ? Vous n'auriez eu peut-être dans vos propres foibleſſes, ni ſentiment de défiance, ni ſoin de vous obſerver, ni vûës d'avancement, ni ferveur de piété, ni précautions contre les chûtes. Il a fallu comme vous montrer hors de vous-même toute votre corruption. Il a fallu, par cette vûë, vous inſpirer la crainte de vous corrompre de plus en plus, & l'envie de vous réformer.

A tout moment vous êtes témoins des excès les plus déraiſonnables. Vous ne voïez que travers d'eſprit, que mau-

vais cœur, que traits de malignité, que noirceur de procédés. Vous vous affligez du malheur de votre destinée. Vous ne vous consolez point d'avoir devant les ïeux des objets si désagréables, & si dignes de mépris. Mais oubliez les inquiétudes qu'ils vous causent, pour n'être désormais attentif qu'aux instructions qu'ils vous donnent. Considerez dans cette image toutes les infirmités, dont vous êtes comme revêtu vous-même. Humiliez-vous. Tremblez. Observez-vous de plus près. Affermissez-vous dans la résolution de ne vous laisser rien échaper de tout ce qui vous déplaît si fort.

Que le vice est laid en effet, quand on l'aperçoit dans les autres! Mettez-vous à la place de ceux, qui sont autour de vous. Imaginez-vous que vous n'êtes que le témoin de vos propres actions. Que vous vous trouveriez imparfait sans doute, si vous pouviez vous considerer par des regards étrangers! Les ïeux qui voient tout, ne se voient point eux-mêmes. Il leur faut des miroirs, qui leur représentent leurs propres maladies, dont ils n'auroient qu'un sentiment confus. C'est là qu'ils découvrent leurs taïes, leur jaunisse, leurs rougeurs. Mais

l'œil n'eſt pas le ſeul en nous à qui ce ſecours ſoit néceſſaire. Notre ame ſemble née dans la même impuiſſance, elle qui voit ſi clair dans les défauts des autres, & ſi confuſément dans les ſiens. Profitez donc de la reſſource que votre ſituation vous offre dans ces ames déréglées, dont la ſociété vous déplaît.

Nous ne ſommes en effet toujours que trop clairvoïans ſur les imperfections, qui nous ſont incommodes ou déſagréables. L'impatience les groſſit dans notre imagination. Ce qui n'eſt qu'une paille dans une perſonne qui trouble notre repos, devient une poutre aux regards de notre amour-propre. Il n'eſt pas même néceſſaire que ce ſentiment nous ouvre les ïeux. Sans autre intérêt que celui d'une ſecrete envie de nous relever par la comparaiſon des moins parfaits, nous nous apercevons des moindres difformités qui les défigurent. Uſez encore de toute votre pénétration ; que rien ne vous échape. Examinez juſqu'aux moindres taches de la vie de ceux, qui vous ſont inſuportables. Mais que ce ne ſoit plus pour augmenter vos déplaiſirs & vos ſoulevemens. Que le but de vos obſervations ſoit de ne rien ignorer de ce qui peut vous être utile. Avez-vous tout

vû ? Avez-vous bien tout consideré ? Passez des actions aux motifs qui doivent les produire. Donnez à chaque conduite l'esprit qui lui convient. Les hommes n'agissent pas au hazard. Il y a des ressorts secrets, qui remuent les machines dont vous voïez les mouvemens aparens. Aprofondissez les penchans de la nature. Pénétrez les intentions qui dirigent une vie déréglée ; & rentrez ensuite dans vous-même. Vous y retrouverez tout ce que vous aurez présumé des autres.

Non, quelque répugnance que nous aïons à nous reconnoître coupables, vous ne pourrez vous désavoüer, que les sentimens que vous aurez prêtés aux plus déréglés, ne vous soient aussi propres qu'à eux. Ne laissez rien de confus dans vos pensées, sur un sujet qui vous touche de si près. Raisonnez sur vos jugemens ; & remontez jusqu'à leurs principes. Ce n'est que parce que vous découvrez certaines dispositions dans les secrets replis de votre cœur, que vous supposez qu'il y en a de semblables dans tous les cœurs. Tous ces vices, qui se produisent au-dehors sous tant de formes différentes, ne sont que ce même amour-propre, dont nous sommes tous

animés, qui se diversifie selon les objets qui le frapent, & selon les intérêts qu'il y prend. Il veut régner dans le monde. Il veut que tout conspire à le contenter. Il ne cherche qu'à se contenter lui-même ; & ne connoît point les loix de la justice, qui prescrivent l'amour de l'utilité commune. Il est tel en vous, que vous le soupçonnez dans les autres ; ou vous ne le soupçonnez tel en eux, que parce qu'il est tel en vous. De quelles attentions n'avez-vous donc pas besoin pour arrêter son déréglement ; pour démasquer tous les déguisemens, sous lesquels il se cache ; pour ne lui rien permettre de ce qui vous offense dans ceux, qui le laissent agir contre vous ? Que de considérations doivent vous effraïer, & redoubler votre vigilance, selon le caractere des personnes qui péchent, selon la nature des objets qui causent leurs tentations, selon les occasions qu'elles ont de s'échaper ?

Quand on réfléchit en général sur les désordres communs du monde, on en gémit ; mais on n'en est point surpris. Faut-il s'étonner si des hommes, qui semblent avoir oublié qu'ils ont une ame, & qui n'agissent que par les impressions des sens, ne sachent pas se modérer ; qu'ils

qu'ils ne ſongent point à ſe former ſur des régles qu'ils ne connoiſſent point, ou qu'ils négligent de méditer. Ce ſont des animaux qui n'ont que leur brutalité pour guide. Ce n'eſt pas dans les déſordres du petit peuple, dans les emportemens des halles & des marchés, qu'il faut étudier tout ce que peut notre dépravation. Leurs groſſiéretés, leurs coleres, leur dureté, ne découvrent pas toute la force des mauvais penchans. Ils ne paroiſſent forts dans ces ames vulgaires, que parce qu'ils n'y ſont pas combattus.

Conſidérez-les dans les eſprits les plus cultivés; dans ceux dont les mœurs ont été formées avec les plus grands ſoins; dans ceux, qui ont des talens ſupérieurs, & de grandes lumieres; dans ceux enfin qui connoiſſent leurs devoirs, & qui les violent. C'eſt la chûte des grands & des forts, qui doit effraïer les petits & les foibles. Quoi! ſi malgré les principes de l'éducation la plus ſage; ſi malgré la politeſſe, dont on a reçu les leçons; ſi malgré les plus excellentes qualités aquiſes ou naturelles, on peut donner encore dans le ridicule, dans les extravagances, dans les petiteſſes, dans les fauſſes délicateſſes, dans la vanité, dans des

excès de colere & d'impatience ; qui pourra se croire hors d'atteinte à ces surprises ? Qui peut se promettre de ne point s'égarer, avec des passions qui égarent les plus capables de diriger leurs voies ? Leurs écarts nous révoltent ; ils nous offensent ; mais ils sont bien plus faits pour nous instruire, & pour nous allarmer.

Ce n'est rien encore. Joignez à leurs fautes celles des personnes, qui sont une profession particuliere de la piété ; qui paroissent comme environnées de tous les secours de la religion ; qui sont soutenuës par les lectures saintes, par les méditations, par les exhortations, par des promesses & des vœux. Rien sans doute ne doit paroître plus surprenant, que de leur trouver, avec toutes ces avances, tant d'imperfections. Rien n'est égal en effet à leur propre surprise, quand elles s'apperçoivent du peu de fruit de leurs soins les plus assidus. Rien n'afflige plus ceux qui ont travaillé long-tems sur leur cœur, que d'y trouver encore tant de passions toujours prêtes à se réveiller. Sa corruption, qui ne demande qu'à se répandre, est un torrent, qui rompt les digues les plus fortes. Dès qu'on cesse un moment de se réformer,

on se déregle. L'amour-propre est une racine qui ne meurt point ; les rejettons qu'on a retranchés repoussent. Plus on s'applique à se détacher de soi-même, & des objets du dehors, plus on découvre de nouveaux liens par lesquels on y tient.

On trouve des sujets de fraïeurs jusques dans les progrès qu'on a déja faits. Plus on réfléchit sur les combats qu'on a soutenus avec tant de peine, plus on est allarmé de ceux qui restent à soutenir. Il faut être toujours en garde contre ses propres desirs ; toujours attentif à étouffer de nouveau des sensibilités, qu'on croïoit pour jamais amorties. La vertu la plus long-tems exercée, s'affoiblit & dégénere. Tout change, malgré les plus fortes résolutions d'être constant. Tout ce qui nous a remué, peut nous remuer encore. La présomption de fermeté ne sert qu'à préparer à de plus dangereux ébranlemens. Compter sur la foi des sermens qu'on s'est fait, de n'être plus infidéle, c'est compter sur un apui, qu'on a souvent vû manquer. De nouvelles circonstances, un nouvel intérêt, un nouveau foible, qu'on ne se connoissoit point, exposent à de nouvelles chûtes. Rien n'est stable sous le

soleil ; & l'homme sur-tout est l'instabilité même. Triste aveu, que ceux qui se sont le mieux observés, sont obligés de se faire ! Aveu, qui ne doit vous humilier, que pour vous aprendre à veiller encore plus, si vous avez vous-même quelque amour pour la perfection.

Mais combien la leçon devient-elle plus efficace, si c'est dans les autres que vous remarquez les mêmes fragilités, & peut-être de plus grandes ? Vous devez craindre de ne pas vous connoître encore assez, quand vous observez en eux des défauts qu'ils méconnoissent, ou dont ils ne se corrigent point après le plus long travail. Or en qui de ceux, avec qui vous êtes un peu lié, n'en observez-vous pas ? En qui la vertu ne se ressent-elle plus des premieres inclinations de la jeunesse, ou de ces foiblesses nées d'un amour-propre trop écouté ? Voïez-vous quelqu'un s'oublier assez, pour n'être plus touché de ses propres agrémens ; pour ne pas conserver quelque air de la fierté de son mérite ou de sa naissance ; pour n'aimer pas à parler de soi, à s'attirer des attentions ; pour n'être plus flaté par un éloge, sensible à des paroles de mépris, trop ému par la joie, trop abbatu par la tristesse, trop

léger dans ses soupçons, trop précipité dans ses jugemens, trop allarmé de ceux des autres, trop piqué d'une médisance, trop occupé d'un ressentiment? N'entrevoïez-vous pas, sous les dehors les plus réguliers, des jalousies, des antipathies, des préventions injustes, des humeurs incommodes, des caprices qui dérangent tout, des entêtemens incapables de céder?

Il seroit inutile de pousser plus loin ces observations. L'expérience de chaque jour vous fera voir combien on a de peine à se désabuser pleinement d'une erreur qui plaît; comment les penchans particuliers ramenent de tems en tems aux objets des premiers attachemens; comment le déréglement des affections subsiste toujours avec la plus sévere réforme. Chaque personne, dont vous avez quelque chose à souffrir, est un livre ouvert, où vous lisez ce que vous avez à craindre de vous-même. Les peintures des défauts ne font souvent que réjoüir; mais quand on rit du ridicule des hommes, on rit souvent à ses propres dépens. Il ne me faut point de fous pour me divertir, disoit un Philosophe; quand je voudrai rire de quelqu'un, je n'ai qu'à tourner les yeux

sur moi-même. Nous avons des foiblesses semblables à celles qui nous choquent, ou nous ne sommes pas loin de les avoir. Que celui qui se croit ferme, prenne donc garde de ne pas tomber. C'est l'avis le plus nécessaire à la foiblesse humaine.

Recevez-le de celle, dont vous éprouvez les désagrémens de la part du prochain. Reconnoissez, qu'à quelque dégré de justice que vous soïez élevé, vous n'en êtes quelquefois que plus près de votre chûte. Votre sûreté dépend de votre défiance. Les tentations qui peuvent nous renverser sont infinies, & tirent de notre propre fond toute leur force; mais enfin nos chûtes ne sont causées que par le défaut de vigilance. On tombe, parce qu'on cesse de prendre des précautions contre soi-même. On se trouve trop foible, parce qu'on se croïoit assez fort, ou qu'on avoit oublié sa fragilité. Ce seroit à la foi seule, ce seroit du moins aux instructions que vous avez reçuës, à vous retracer sans cesse la vôtre, à vous inspirer des attentions continuelles pour la défendre. Si la crainte de vous perdre ne vous sortoit point de l'esprit, elle vous feroit prévoir toutes les attaques que vous pouvez avoir à soutenir dans

votre état ; tenir vos ïeux ouverts sur tous les dangers de votre situation ; réfléchir assiduëment sur le caractere des objets, & des personnes qui vous environnent ; examiner où tendent vos premiers penchans. Vous sauriez vous rapeller de vous-même les occasions de vos chûtes passées ; y chercher des remedes pour l'avenir ; travailler incessamment à réprimer les passions qui vous tentent ; affoiblir l'amour-propre qui les produit ; vous bien convaincre de leur injustice ; ne point vous rassurer sur les périls qui vous menacent ; ne point vous dissimuler la prodigieuse facilité que vous avez à vous échaper ; vous souvenir qu'on succombe après les résistances les plus longues ; & ne point compter sur vos expériences. Mais au défaut de vos propres réflexions, vous êtes instruit, par les peines que vous ressentez, malgré vous, des défauts qui vous frapent au-dehors. Ceux qui pêchent contre vous, ou devant vous, semblent faits pour vous inspirer cette heureuse crainte, & ce tremblement avec lequel vous devez opérer votre salut.

Ainsi la sagesse de Dieu commence-t'elle à se justifier à vos ïeux. A prendre sa conduite d'un certain côté, c'est pour

le juſte qu'il laiſſe vivre le pécheur. Il le met à portée de ſe comparer avec lui ; d'appercevoir ſans ceſſe en lui les raiſons qu'il a de ſe défier de tous ſes mouvemens ; de trembler ſur toutes ſes œuvres. A chaque inſtant vous êtes averti de vous tenir en garde contre des fautes, dont vous n'êtes pas incapable. Ceux qui paroiſſent les mieux affermis, tombent. Ceux, que de plus longs travaux, que plus de ſecours, que la reconnoiſſance de plus de graces devroit attacher plus fortement à leurs devoirs, ſe démentent dans l'occaſion. Si vous ne donnez pas dans les mêmes infidélités ; ſi votre fragilité vous entraîne plus rarement ; ne vous en croïez pas plus inacceſſible aux dangers de ſuccomber. Vous n'avez pas été pétri d'un limon plus pur que les autres. Songez donc qu'un homme ne fait point de péchés, qu'un autre homme ne puiſſe faire ; que vous n'avez point de plus dangereux ennemi que vous même. Songez que c'eſt votre propre cœur, qui peut vous trahir ; que c'eſt de l'inſtabilité d'une volonté, qui n'eſt pas plus inconſtante que la vôtte, que c'eſt des ſaillies de l'humeur, & de la vivacité du tempéramment ; que c'eſt enfin d'un fond pareil à celui que vous

vous sentez, que sortent ces excès, qui causent vos déplaisirs, ou qui troublent votre tranquillité. Plaignez-vous encore après cela : mais ne vous plaignez plus que de vous seul, si les sujets de plaintes que vous croïez avoir ne vous rendent pas meilleur, ou plus vigilant.

III. LEÇON.

Les vertus pures sont rares. Plus elles sont parfaites, moins elles font d'imitateurs. Les mauvais exemples deviennent souvent plus utiles que les bons. Le vice se fait fuir par l'horreur qu'il inspire. Horreur nécessaire aux foibles, mais efficace pour les contenir. Ils seroient moins réglés, s'ils voioient moins de déreglemens. Il suffit quelquefois de contrefaire certains défauts, pour les faire éviter.

A Considérer le monde corrompu comme il est, il semble d'abord que rien ne soit plus utile aux foibles, que d'y rencontrer encore un petit nombre d'ames fidelles, qui peuvent leur servir de guides au milieu de tant de

voies égarées ; & il faut l'avoüer, dans l'oppoſition que nous nous ſentons pour le bien ; dans les préjugés, qui nous le font paroître impratiquable ; dans l'ignorance même des vrais devoirs, il eſt avantageux d'avoir devant ſoi des modéles, qui nous inſtruiſent, qui nous déſabuſent, qui nous encouragent. Leur douceur ſur-tout, leur humilité, leur déſintéreſſement pour les pécheurs, ou pour les imparfaits, les frapent quelquefois, les touchent, les engagent. On marche alors comme par un mouvement étranger ; on ſe laiſſe entraîner ; on eſt ſoutenu par ceux, dont on eſt environné. On fait ce qu'on voit faire ; & on oublie la peine, pour ne s'apliquer qu'à l'obligation, dont on rougiroit de ſe diſpenſer, tandis que d'autres s'y rendent avec empreſſement. Que j'ai donc de joie, diſoit ſaint Ambroiſe, quand je vois vivre long-tems des hommes ſages & vertueux ; des vierges chaſtes ; des veuves modeſtes & réglées, dont la ſeule vûë fait naître l'envie de les imiter ! La vertu ſe fait aimer pour elle-même.

Mais les vies des plus juſtes ne ſont gueres aſſez pures, pour faire ces heureuſes impreſſions. Un mélange d'imper-

fections en offuſque preſque toujours l'éclat. Les vertus communes ne frapent pas aſſez, & ſe font regarder avec indifférence. Celles qui donnent dans des conduites ſingulieres, effraïent ſouvent au lieu d'attirer. On s'accoutume à les conſidérer comme des prodiges, plutôt que comme des modéles. On rougit des humiliations des pénitens. On frémit à la ſeule penſée des rigueurs qu'ils exercent ſur eux-mêmes; & par toutes ces conſidérations, les bons exemples ſont quelquefois auſſi peu preſſans, qu'ils ſont rares. Les mauvais deviennent plus utiles à pluſieurs. Et quoiqu'il en ſoit, dans le malheur de n'avoir pas toujours des gens raiſonnables, qui nous montrent ce que nous devons faire, nous aprenons du moins ce que nous devons éviter de ceux, qui ne le ſont pas.

Avec le penchant, qui nous entraîne vers le mal, la diſpoſition la plus néceſſaire pour nous le faire éviter ſûrement, c'eſt cette juſte horreur, qui fait fuir à la vûë du péché, comme à la vûë du ſerpent. Ce ſeroit peu pour nous d'avoir dans l'eſprit l'idée de ſon injuſtice. Nous agiſſons plus par ſentiment, que par lumiere. Il faut, comme un poids qui nous entraîne; & tout autre motif, que la hai-

ne du vice ne nous en éloigne pas constamment. Il est vrai que cette haine peut se fortifier par de fréquens retours sur les passions les plus dominantes. On ne sauroit que les trouver odieuses, quand on se les représente souvent & vivement par les traits, qui les caractérisent aux ïeux de la raison saine; par l'injure qu'elles font à Dieu; par le désordre qu'elles mettent dans les affections de l'ame; par toutes les funestes suites qu'elles entraînent après elles; & sur-tout par le but fatal de la perte éternelle où elles aboutissent. Mais il faut l'avoüer aussi; les troubles qu'elles produisent dans la société; la seule vûë de leurs excès dans ceux, qui s'y laissent dominer, imprime bien plus sensiblement cette aversion si nécessaire pour s'en défendre.

On a beau s'apliquer aux devoirs qu'elles combattent; se retracer les grandes vérites qui les condamnent; renouveller les résolutions de ne leur point donner d'entrée dans son cœur: les bons desirs s'affoiblissent par la violence du penchant; les lumieres s'obscurcissent par la confusion, que les maximes du monde jettent dans l'esprit; l'attention se perd au milieu de ses dissipations. On

veille sur soi-même avec trop peu d'intérêt, pour être prêt à toutes les tentations qu'il faudroit prévoir. Un objet, qui frape les sens, va bien plus sûrement & plus promptement réveiller l'ame ; & cet objet, c'est celui que la Providence vous rend si souvent présent, quand elle vous laisse vivre, converser, traiter avec des personnes sujettes aux imperfections les plus capables de vous effraïer en vous contristant. Leurs écarts, leurs vivacités, leurs emportemens subits, leurs mauvais traitemens imprévus sont comme des éclairs, qui vous font frémir ; qui vous avertissent de vous renfermer dans vous-même, & de veiller sur tous vos mouvemens. Plus leurs défauts sont marqués, plus ils sont énormes, plus ils vous deviennent haïssables.

Qu'on ne se plaigne donc plus d'avoir si peu de secours pour la vertu. Avec celui du vice, il semble qu'il ne devroit être difficile à personne d'être vertueux. Qui est-ce qui ne sent point le ridicule, ou l'injustice de ceux qui ne le sont pas ? Qui est-ce qui ne les hait pas d'une haine naturelle, du moins pour l'intérêt de son propre repos ? N'est-ce pas cette aversion, qui cause de tout tems le di-

vorce des saints avec le monde ; qui leur fait fuir son commerce, & chercher la retraite ? Oüi ; c'est l'horreur du vice, qui redouble en eux l'amour de la vertu. Plus ils voïent faire de mal, plus ils s'affermissent dans l'envie de faire le bien. La multitude des pécheurs leur fait craindre de le devenir. Ils regardent l'iniquité, qui devient chaque jour plus abondante, comme un déluge qui va couvrir toute la face de la terre. A ce spectacle, on entend les justes s'écrier : Sauvez-nous, Seigneur ; il n'est plus de saints dans le monde ; plus d'hommes fidéles & sinceres ; toutes leurs inclinations se sont corrompuës : il n'en est plus qui fasse le bien ; il n'en est pas un seul. Ils voudroient qu'il leur fût donné d'avoir des aîles de colombe ; & de s'envoler dans quelque desert, pour ne plus voir l'injustice, la violence, la fraude, les contestations, & la discorde régner dans les villes. A chaque instant leurs fraïeurs se renouvellent ; ils séchent à la vûë des prévaricateurs ; ils s'excitent par l'aversion des injustes, à l'amour de leurs devoirs. Ils disent aux méchans de s'éloigner d'eux, pour leur laisser observer les commandemens de leur Dieu. Ils le conjurent de les péné-

trer de plus en plus de sa crainte, & du zèle de sa loi. Voilà les biens qu'ils retirent de la société des pécheurs. Il semble que ce seroit une perte pour eux d'en être délivrés, & que Dieu les exauce plus utilement, en leur laissant devant les ïeux des objets qui les animent à la fuite du mal, par la considération du mal même.

Mais pour revenir à vous; n'éprouvez-vous rien de ces mouvemens salutaires, au milieu de vos impatiences & des soulévemens de l'amour-propre? Si vous avez quelques sentimens d'humilité, de bonté, de probité; si vous commencez d'aimer un peu la justice, ne vous en aplaudissez-vous pas dans les traitemens injustes qu'on vous fait? Repassez sur tous les désagrémens que vous essuïez de la part de ceux, avec qui vous avez des relations d'affaires, d'intérêts, de commerce. Ne vous vient-il pas quelquefois dans la pensée, que vous seriez bien fâché de faire ce qu'on vous fait, d'être aussi brutal, aussi dur, aussi violent; que vous ne voudriez pas avoir aussi peu d'équité, de bonne foi, de droiture? N'êtes-vous pas plus effraïé de certaines exactions, qu'affligé des pertes que vous y faites? Ne dites-vous

pas que vous aimez mieux n'être pas si riche, & n'avoir rien à vous reprocher des gains illégitimes qu'on fait sur vous; que vous n'enviez point des emplois, dont il semble que la premiere fonction soit de maltraiter ses freres, de les tourmenter, de les ruiner par des extorsions criantes, d'oublier enfin qu'on est homme avec les hommes?

C'est ce sentiment, qui formé parmi nous un préjugé contre certaines professions, qui, quoique légitimes dans le droit humain, sont plus exposées aux tentations de le violer. C'est ce qui fait regarder ceux qui les exercent, comme odieux dans la société, quoiqu'ils puissent être de très-honnêtes gens. Ne vous livrez point à ces préventions confuses. Je vous ai fait voir dans un autre endroit, combien elle sont injustes: mais abandonnez-vous à l'aversion de l'injustice par-tout où vous la voïez. C'est une utilité qui peut vous dédommager des peines qu'elle vous cause. Il est toujours heureux de devenir meilleur aux dépens de son bonheur même. Si vous avez moins de repos dans la vie, vous aurez des espérances, qui vaudront mieux que ce repos, dont vous reconnoîtrez les dangers dans la suite.

Ce

Ce qu'il vous importe de bien considérer maintenant pour votre consolation, c'est que les grands désordres sont les plus propres à vous contenir dans les bornes du devoir. Plus ils portent loin la licence, plus ils la font haïr. Le premier mouvement dans ceux qui les voient, n'est-ce pas de fuir les hommes, qui ne gardent dans leurs déréglemens, ni mesures, ni bienséances ; qui font gloire d'être mauvais ; qui font profession de mépriser toute modération, tout honneur ; qui se livrent impudemment à toutes les passions les plus brutales, & les plus honteuses ; qui ne se contentent pas de faire le mal, mais qui prétendent le justifier, l'autoriser, le persuader ? Ne sont-ils pas regardés comme des pestes publiques ? L'aversion pour eux n'est-elle pas presque générale ? Ils ne sont soufferts que de ceux, qui leur ressemblent ; ils ne sont admis que dans les lieux de leurs débauches ; ils font des leçons de vertu, tandis qu'ils semblent n'en faire que du vice. Plus ils sont ouvertement déclarés, moins ils font de progrès dans le monde. Leur présence seule allarme, & tient en garde contre leurs séductions. Quelle impression feroit leur exemple ? On le déteste. Quels

succès auroient leurs invitations ? On ne les entend qu'avec horreur. Plus ils déclament contre la piété, plus ils la rendent aimable. On se retire vers la loi de Dieu, dont ils voudroient inspirer le mépris. On seroit moins touché peut-être des exhortations les plus pathétiques, que de leurs blasphêmes, pour s'éloigner de leur excès. On ne balance pas avec eux sur le parti qu'on doit prendre. On les évite.

Mais si votre malheur vous lie par quelques nœuds de devoir ou d'engagement avec des gens de ce caractere, ne haïssez-vous pas le vice d'une haine d'autant plus parfaite, que le vicieux vous touche de plus près ? Un homme qui devient par sa dissolution, par ses intempérances, & par ses dissipations, le fléau d'une famille, y produit quelquefois des biens, que le meilleur exemple n'y produiroit pas. Une femme réduite à vivre avec un tel époux, en devient plus attentive à ses obligations, plus occupée de l'éducation de ses enfans, plus retirée, plus assiduë à la priere, plus fervente dans tous les exercices de la religion Les enfans craignent de donner dans le mépris où leurs peres tombent. Les freres travaillent à se ren-

dre plus aimables, à proportion que leurs freres sont devenus plus odieux. Une sœur conserve sa sageſſe à la vûë des disgraces de sa sœur. Les dissipateurs sont des leçons d'œconomie ; les avares, des leçons de désintéreſſement & de libéralité ; les ivrognes, des leçons de tempérance ; les emportés, des leçons de modération. Chaque vice apprend à le combattre, parce qu'il apprend à le déteſter. Il affermit ceux, qui se sentiroient quelque penchant pour lui dans l'amour de la vertu contraire. Il arrête dès les premiers pas le penchant même le plus déclaré.

Quand on voit la honte & le décri où ceux, qui ont déja ce qu'on seroit tenté d'être, tombent, on réfléchit sur soi-même ; on est retenu par le frein de l'honneur, & par les triſtes suites d'une faute, dont on auroit aimé le plaisir. Le sort d'une intrigue découverte, le mauvais succès d'une inclination déréglée, retient plus que l'amour de la continence. On voit mieux le travers de la conduite dans les autres, qu'on ne le verroit en soi. On rougit pour ceux qui donnent dans des écarts, dont on se sent capable. On éprouve pour eux tous les mouvemens qu'ils devroient éprouver.

On se guérit de l'envie de les imiter par la peine qu'on en auroit à leur place. On voit leurs péchés, comme ils les verront, quand les passions seront rallenties. On prévient leur repentir par ses craintes. N'est-ce pas en effet le sort de ceux, qui ne sont pas encore obstinés dans le mal, d'être les premiers à se condamner dans des momens de retour ? C'est alors qu'ils aprennent à ne pas les suivre dans leur égarement, & qu'ils en font quelquefois des instructions animées, & d'autant plus touchantes, qu'elles partent d'un fond d'expérience. On ne les attend pas même toujours pour se corriger. Les fautes qu'on faisoit, viennent à déplaire en les voïant faire à d'autres. On les trouve si déraisonnables, sur-tout quand on en souffre, qu'on se résout à ne plus faire ce qu'on ne voudroit pas qu'ils fissent.

Voulez-vous comprendre toute la force du mauvais exemple, pour nous ramener dans les bonnes voies ? Ajoutez à ces premieres réflexions, que pour corriger les hommes des défauts extérieurs, il suffit quelquefois de les contrefaire. Il y en a pour qui ce stratagême réussit mieux, que tous les préceptes. Il est ordinaire à ceux, qui sont

chargés de l'éducation de la jeunesse, de s'en servir. Les maîtres de la piété les plus sages ne l'ont pas négligé. Pour épargner aux foibles la honte ou l'amertume des corrections. Ils représentoient devant leurs éléves ce qu'ils faisoient eux-mêmes, pour les empêcher de le faire. Ainsi le monde entier n'est-il que comme une scène continuelle, où les méchans corrigent les autres de leurs mauvaises mœurs. Ce fut peut-être le premier but de ceux, qui nous ont donné des Spectacles; & s'ils s'étoient contenus dans ces bornes, il y auroit moins à se récrier contre leur usage. L'abus est de faire des leçons du vice, au lieu d'en faire de la vertu : mais la vûe des défauts, dont on souffre, n'est point sujette à cet inconvénient. La représentation devient d'autant plus efficace, qu'elle n'est point imaginaire. Ce ne sont point des fictions outrées, où les caracteres ne sont pas quelquefois assez ressemblans, où personne ne se reconnoît, où les acteurs ne sont rien moins que ce qu'ils paroissent : & si pourtant la fiction même ne laisse pas souvent de fraper assez, pour donner une juste aversion des vices qu'elle imite; combien la réalité doit-elle être plus pressante?

Vous ne doutez point du désordre de ces procédés, qui font sur vous des impressions si tristes. Vous voilà donc averti par votre propre sensibilité, de vous les interdire ou d'y renoncer. Vous abusez de votre raison ; vous n'entendez point vos intérêts, si vous laissez ces instructions infructueuses ; si les défauts des hommes ne font que vous jetter dans une impatience désespérée. Si vous aviez dans l'esprit quelque projet de perfection ; si vous desiriez sincérement de vous élever à ce que les vertus ont de plus sublime, vous trouveriez un secours toujours présent dans les imperfections de ceux, dont la société vous est devenuë nécessaire ; vous vous feriez une aplication continuelle de leurs fautes, pour juger des vôtres ; & vous en jugeriez plus sainement, à proportion que vous déploreriez plus sincérement, & votre malheur où vous leur ressemblez, & le leur où vous ne leur ressemblez pas. Vous voudriez qu'ils fussent éloignés de vous, parce que vous les trouvez incommodes. Il y en a que vous évitez par la seule honte de les voir, & de paroître les aprouver. Changez de vûë. Ne fuïez les uns, que pour ne pas les imiter. Ne considérez les au-

tres, que comme des maîtres qui vous enseignent ce que vous ne devez pas être, par la peine que vous ressentez de ce qu'ils sont. Aïez, vous dit un pieux Auteur, une attention particuliere à vous abstenir de ce qui vous déplaît le plus dans les autres, ou bien à le détruire en vous. Si vous remarquez quelque chose de répréhensible en eux, évitez de le faire; ou si vous le faisiez, travaillez promptement à vous en corriger. C'est ainsi que la sagesse, qui vient d'enhaut, doit vous exercer à tirer le bien du mal: c'est ainsi que vous trouverez avec les imparfaits, l'avantage de devenir plus parfait.

Imit. l. 1. c. 25.

IV. LEÇON.

Les peines que les préjugés ou les mauvaises habitudes des autres nous causent, doivent nous inspirer encore plus d'attention sur nous-mêmes, que ce que nous souffrons de leurs imperfections naturelles. Il est plus aisé de remarquer ces défauts singuliers, & moins pénible de s'en défendre, ou de s'en corriger.

QUOIQUE la source des défauts naturels soit la même dans tous les hommes, il y a du plus ou du moins dans le penchant qui détermine l'amour-propre à certains objets, plutôt qu'à d'autres. Les humeurs, qui forment le tempéramment, ne sont pas également dominantes; & le caractere des esprits est différent, selon qu'elles dominent plus ou moins. Il arrive de-là, que comme il est plus difficile aux uns de ne pas donner dans certains vices, il est moins dangereux à d'autres de les imiter. Ainsi la leçon, que l'exemple leur en fait, est quelquefois moins nécessaire, quoique toujours utile. Ceux qui n'étoient pas nés avares, prodigues, voluptueux, menteurs,

teurs, dissimulés, peuvent le devenir jusqu'à quelque dégré, par le malheur de leur engagement, ou par le travers d'une mauvaise imitation. Mais les défauts qui viennent des préjugés ou des habitudes, nous instruisent d'autant plus utilement, qu'ils ont un principe plus libre, & qu'ils dépendent uniquement d'un manque d'attention dans l'esprit, ou d'une imprudence de choix, dont personne n'est incapable.

Chaque faute qui se commet contre nous en ce genre, est donc un nouveau précepte de nous connoître nous-même, & de nous observer, pour ne pas donner dans les mêmes méprises. Ces sortes de fautes se font ordinairement remarquer par leur singularité. Quand nous avons l'esprit droit, il y a certaines notions communes, qui nous font juger de la régle des actions des hommes. Nous savons ce qu'ils doivent faire, & nous voïons tout d'un coup s'ils s'écartent de la route ordinaire que tous les autres tiennent. Ce n'est pas que nous ne pûssions juger de même de ce qui vient du fond de la nature, où nous trouvons des principes immuables du bien & du mal : mais ces jugemens sont rarement assez désintéressés. Le penchant

que nous avons au déréglement, peut nous le faire méconnoître, ou nous empêcher de le condamner aussi sévérement que nous ferions, si nous ne l'aimions pas. Nous ne sommes sûrement avertis de son injustice, que par l'incommodité que nous en recevons ; au lieu qu'une conduite irréguliere, qui naît d'une fausse prévention, se déclare à la simple vûë.

Voici donc un nouveau moïen qu'on vous offre, de vous épargner beaucoup d'imperfections, que vous pourriez ajouter à la dépravation, qui naît de votre fond. L'objet de cette étude est immense dans sa diversité. Que de bizarres idées les hommes se font de ce qu'ils croient être, ou de ce qu'on leur doit ! Qui pourroit compter en combien de manieres ils se rendent incommodes à ceux, qui sont obligés de les souffrir ! C'est à vous d'entrer dans ce détail, & de réfléchir sur le malheureux partage qui vous en est échu, pour en tirer tous les avantages que votre situation peut vous procurer. Quelque féconde que la nature soit en défauts, il semble que ces défauts soient comme offusqués par ceux, qui ne doivent leur naissance qu'à l'éducation, qu'aux mauvais choix de la vie,

qu'à la force des habitudes. Les plus fâcheux des hommes se montrent rarement tels qu'ils sont nés : ils vous étonnent par leurs manieres, par les prétentions qu'ils se sont faites, par les sensibilités dans lesquelles ils se sont nourris. Vous cherchez d'où tout ce mauvais leur vient. Quand on nous néglige dans nos premieres années ; quand nous nous négligeons nous-mêmes, après que nous sommes devenus maîtres de notre destinée, tout nous change, & nous rend si différens de ce que nous devrions être, que quelque difficiles à suporter que nous naissions, on n'auroit presque point d'autre souhait à faire, que de vivre parmi nous avec les seuls défauts que nous avons aportés au monde. C'est ce que nous ajoutons à ces premiers vices, qui nous rend insuportables.

Mais ce que je demande de vous maintenant, c'est que vous considériez le mal en lui-même. Reprenez toute la suite des préjugés par où la premiere partie commence, pour y voir en combien de manieres l'homme s'éloigne de la perfection, qui devroit être son unique affaire. Ne les envisagez plus, ces préjugés, par ce que vous pouvez en souffrir si vous les avez, ou par ce que

vous en souffrez de la part de ceux, qui les ont. Ne vous apliquez qu'à l'intérêt pressant, de prévenir en vous le vice, ou de vous en corriger, moins pour devenir plus heureux dans le monde, que pour y devenir meilleur. Laissez-là les impatiences ; & ne prenez vos peines les plus rudes, que comme des instructions salutaires.

Ici, c'est une opposition de caractere qui se déclare contre vous. C'est une personne à qui vous devenez odieux sans sujet ; qui hait en vous jusqu'à vos bonnes qualités ; qui s'offense du bien que vous lui faites ; qui ne vous païe que d'ingratitude ; qui refuse avec dédain les services que vous vous empressez de lui rendre, ou qui ne les reçoit qu'avec des répugnances offensantes ; qui désespere vos attentions pour elle ; qui se trouve blessée de l'affection trop sincere que vous lui montrez ; qui vous haïroit moins, si vous l'aimiez moins ; qui vous fait des crimes de vos moindres foiblesses ; qui seroit charmée d'avoir de plus justes reproches à vous faire ; qui voudroit peut-être recevoir de vous de vrais mécontentemens, pour avoir plus de droit de paroître mécontente ; qui déteste les nœuds qui vous unissent ;

qui regrette d'avoir besoin de vous, ou d'être obligée de pourvoir aux vôtres ; qui ne vous rend qu'avec dépit, les soins indispensables qu'elle vous doit ; qui regarde comme perdus les secours qu'elle vous donne ; qui ne concourt que contre son cœur, aux obligations que vous partagez avec elle ; qui mépriſe enfin vos leçons ou vos avis, parce qu'ils viennent de vous. Quel caractere ! Mais est-il incroïable ? & votre malheur ne vous en a-t'il point encore fait rencontrer de plus odieux ?

Là, ce sont des jalousies & des envies furieuses, dont vous êtes l'innocent objet. On cherche à vous rabaiſſer en toutes sortes d'occasions, à vous humilier, à vous décrier, à faire disparoître les avantages qui vous distinguent. Vous n'avez rien de bon, rien d'estimable, dont on ne vous fasse une espece de crime. On ne peut souffrir la justice que les cœurs désintéressés vous rendent, qu'on vous tienne quelque compte de vos dons naturels, ou de vos perfections acquises, qu'on récompense vos travaux, qu'on vous dédomage de vos longues veilles par des marques d'estime ou de faveur, qu'on vous païe de vos services les plus importans. Il ne faut pas que vous

soïez remarquable, à quelque titre que ce soit. On s'afflige à votre sujet, de ce qui devroit réjouir. Vous devenez la victime de votre propre mérite, ou des bontés que d'autres ont pour vous. On cherche par-tout à vous suplanter, à vous détruire. On révéle le mal qu'on fait de vous ; on vous calomnie peut-être ; que sai-je ? On veut ternir une réputation qui fait ombrage. Vous perdez des amis, à qui vous n'avez point fait d'autre mal, que de valoir mieux qu'eux. Vous êtes en bute à vos proches même. On vous fuit, on vous hait, parce que vous êtes trop aimable, & que vous paroissez trop aimé. Vous déplaisez, parce que vous êtes heureux ; on se dégoûte de vous, à cause de vos succès.

Affreuses images de la dépravation du cœur humain : mais images utiles pour la découvrir toute entiere. Vous y voïez combien il y regne d'opposition pour la premiere, & pour la plus juste des loix du monde ; par combien de penchans & d'intérêts la charité s'y trouve combattuë ; combien les hommes ont peu d'avances pour cette unanimité d'affections, à laquelle le dessein de Dieu les conduit par tous les motifs qu'il a mis en eux,

d'un amour réciproque. Vos attentions les plus assiduës sur vos mouvemens les plus secrets, vos recherches les plus scrupuleuses, ne vous en aprendroient pas tant à ce sujet, qu'une antipathie, qu'une jalousie dont vous ne sauriez guérir quelqu'un qui vous est sans cesse présent. Plus vous êtes blessé de l'opiniâtre bizarrerie de ces vices, plus vous êtes averti d'en prévenir en vous jusqu'aux plus légeres atteintes. Un défaut de charité si marqué, vous est un engagement à perfectionner la vôtre, à vous détacher de plus en plus de vous-même, pour en venir à ce désintéressement qui doit nous faire aimer le prochain par devoir & sans égard pour ses bonnes ou pour ses mauvaises qualités. Toute la vie, peut-être, vous aurez devant les ïeux cet objet, qui vous y convie par son déchaînement contre vous. Chaque foiblesse volontaire que vous découvrirez dans les personnes qui vous seront les plus étroitement unies, deviendra pour vous comme un antidote propre à vous en préserver, ou comme un reméde capable de vous en guérir. Vous vous convaincrez de son injustice, par des réflexions de pratique, & par des preuves de sentiment.

L'un, vous expose à mille sortes de

tourmens, par un excès de passion pour lui-même, dont vous ne voïez point les raisons : c'est pour lui comme un microscope, qui le représente à ses ïeux cent fois plus grand qu'il n'est. Voilà sa mesure ; il pense, il agit selon cette idée monstrueuse ; il croit à chaque moment que vous lui faites des injustices, que vous ne l'estimez pas assez, que vous ne portez pas assez loin le dévoüement à le servir. Il est si content de lui-même, qu'il est comme impossible qu'il soit jamais content de vous. Il vous rabaisse autant qu'il s'éléve ; il vous traite avec indifférence, avec froideur, avec mépris ; il ne sent, ni ce que vous valez, ni ce qu'il vous doit. Il se croit digne de tout ; il présume de tout ; il vous fait voir enfin tout le danger qu'il y a de ne pas se connoître, & vous rapelle à cette étude si nécessaire pour vivre avec justice parmi les hommes, & avec humilité devant Dieu. Vous aprenez de son expérience, combien il est ordinaire de se croire quelque chose, quoiqu'on ne soit rien ; combien il est facile à notre orgueil de perdre de vûë ces grandes vérités, qui nous obligent à nous mettre devant celui qui nous a faits, au rang des choses même qui ne sont pas ; à nous contenir dans

les bornes de notre néant, à ne nous glorifier de rien, parce que nous n'avons rien, que nous n'aïons reçû; à penser toujours si modestement de nous-mêmes, que nous ne voïions personne dans le monde, qui ne soit au-dessus de nous; à nous prévenir mutuellement par toutes sortes de respects & de déférences.

Un autre, peut-être, vous montre encore mieux le penchant que nous avons à nous entêter des qualités les plus vaines; vous le voïez plein de l'idée d'un mérite superficiel, de quelques talens fragiles, de quelques perfections aussi inutiles aux usages de la société, que funestes à son propre repos: c'est par-là même qu'il trouble le vôtre: c'est par-là qu'il souffre, & qu'il fait souffrir tous ceux qui l'aprochent; qu'il prétend à des distinctions qui ne lui sont pas dûës, qu'il aspire à ce qui ne lui convient pas, qu'il renverse en quelque sorte tout l'ordre du monde, dont la tranquillité ne peut subsister sans l'arrangement qui met chaque chose à sa place. A quelle autre école pourriez-vous mieux aprendre à ne pas vous donner plus de prix, que vous n'en avez? Vous verrez dans ceux qui se laissent ébloüir par l'éclat de leur naissance, & de leur fortune, le défes-

poir de l'orgueil de l'homme dans son aviliſſement, & l'aveuglement inſenſé qui lui fait chercher ſa gloire hors de lui-même. Vous les verrez ſe livrer à cet ébloüiſſement, qui la leur fait voir dans des avantages imaginaires, dans des prérogatives frivoles, dans un ombre qui s'enfuit, dans une fumée qui ſe diſſipe, dans une vapeur qui diſparoît, dans des fantômes & dans des chimeres, qui n'ont rien de réel, que l'illuſion qu'elles leur font. Vous vous étonnerez comment notre cœur a pû perdre le ſentiment de ſa véritable grandeur, juſqu'à ſe laiſſer prendre à ces vanités.

Mais le comble de l'aveuglement dans les riches & dans les grands, & l'inſtruction la plus importante qu'ils vous donnent, ce ſont les injuſtices qui naiſſent d'une vanité ſi mal fondée : c'eſt la hauteur & la fierté qu'elle leur inſpire; ce ſont les préférences qu'ils ſe donnent ſur les mérites les plus réels ; les reſpects qu'ils exigent de ceux, qui valent mieux qu'eux ; les indignes traitemens qu'ils leur font eſſuïer ; les violences & les exactions qu'ils ſe croient en droit d'exercer ſur eux ; les emportemens & les excès de leur impatience, quand on leur refuſe des égards & des ſervices qu'on ne leur doit pas.

Quel préjugé contre vous-même, si votre condition vous expose à donner dans leurs mépriſes! Quel ſoin de réfléchir ſur le néant de toutes les diſtinctions humaines, ſur l'enſorcellement qu'elles produiſent dans les eſprits toutes vaines qu'elles ſont, ſur les principes de l'égalité, que la nature a miſe entre tous les enfans du même pere! Quel avertiſſement de vous examiner à la lumiere de Dieu, pour vous réduire à ce que vous êtes à ſes ïeux, pour découvrir à quelle grandeur vous devez aſpirer, & combien vous en êtes éloigné, ſi vous vous croïez grand ſans être vertueux!

Vous verrez dans les préjugés de l'enfance, & dans l'empire des habitudes, le peu d'uſage ou l'abus qu'on fait de cette raiſon, qui ne nous eſt donnée, que pour être la régle de nos ſentimens & de notre conduite; le danger d'avoir négligé les premiers ſoins; ou le malheur d'avoir été formé ſur des maximes vicieuſes; combien il ſe trouve de travers dans les eſprits, de goûts & d'averſions extravagantes, de principes auſſi bizarres que ſinguliers, de petiteſſes impertinentes, de ſcrupules inſenſés, de délicateſſes pitoïables, de faux jugemens ſur ce qu'on eſt, & ſur ce qu'on croit être, de mé-

rites imaginaires, de défauts qu'on prend pour des perfections, d'idées mal entenduës sur les usages de la vie. Vous verrez des hommes corrompus & déréglés, dont la premiere aplication devroit être de travailler à se réformer, à redresser leurs inclinations, à s'opose aux progrès d'une dépravation qui croît toujours; vous les verrez se rendre certains vices incurables par leur négligence, & d'autres nécessaires par leur propre choix. Des étrangers, qui savent qu'ils ne font que passer sur la terre, qui ne doivent user de ses biens, que pour les besoins présens, qui n'ont rien de plus à craindre, que de s'y trop attacher, s'y forgent eux-mêmes mille liens qui leur rendront la mort amere. Ils s'y surchargent d'inutilités; ils s'y font des plaisirs de leurs servitudes; ils s'y nourrissent dans une molesse, qui leur devient incommode, & qui les rend incapables de leurs devoirs. Injustes, fâcheux, insociables, farouches, ils augmentent le poids des nécessités de la nature; ils se font des tourmens du besoin de manger & de dormir, parce qu'ils veulent s'en faire des voluptés; ils succombent sous les superfluités qui les accablent, & dont ils ne peuvent plus se passer; ils

vivent, ils meurent chargés de vices avec lesquels ils n'étoient pas nés. Voïez donc, & prévenez leur malheur, ou corrigez-vous par leur exemple; ils sont comme faits pour vos usages; ils sont autour de vous; ils vous pressent; ils vous inquiétent; ils vous fatiguent, pour vous ôter l'envie de leur ressembler.

Je sçais qu'entre les mauvaises habitudes, il y en a qui séduisent par de faussent douceurs. On se laisse prévenir avec plaisir à des erreurs agréables: mais ce plaisir qui ne manque point de devenir onéreux en certains momens, à ceux qui s'obstinent à ne pas y renoncer, ou qui ne le peuvent plus, l'est toujours à ceux qu'ils veulent assujettir à ne point les déranger. On sent alors toute l'injustice de leurs erreurs. La peine n'instruit toujours que trop la raison. Servez-vous donc de tout ce que Dieu vous en a donné, pour vous assurer de vos propres jugemens; défiez-vous des premieres impressions que vous avez reçûës dans votre enfance, de celles que la premiere vuë des objets a faites sur vos sens, de la négligence avec laquelle vous vous êtes formé vous-même, & des travers où vous avez pû donner. Gémissez de vos nécessités, au lieu de

ſonger à vous en faire de nouvelles. Déplorez la condition de l'homme, qui ſemble accuſer la nature de ne l'avoir pas fait avec aſſez d'imperfections. Tremblez à la vûë de ceux qui paroiſſent n'avoir craint dans la vie, que de ne pas mourir avec aſſez de défauts. Ne vous faites point d'autre habitude, que d'éviter de tomber dans celles qui vous offenſent dans les autres. Aïez une double horreur de ces vices chéris; haïſſez-les autant qu'on les aime; aplaudiſſez-vous d'en ſouffrir, ſi ce tourment vous aprend à vous en défendre. Ce ſont des penſées que je vous rapellerai ſouvent pour vous les rendre familieres. Il n'eſt que trop naturel à l'amour-propre, de les écarter. Ce qui nous déplaît ne nous perſuade pas aiſément.

V. LEÇON.

Les impatiences sur le refus des respects qu'on se croit dus, dont nous sommes ou les témoins, ou les victimes; les fureurs où le faux honneur se porte pour se venger, nous aprennent à réfléchir sur le principe de ces mouvemens. Le desir de la gloire ne nous est donné, que pour aspirer à celle dont Dieu couronne la justice. c'est sur l'abus que le monde fait de ce desir, qu'il nous jugera, si nous négligeons d'en bien user.

DE toutes les prétenduës injustices dont l'homme se plaint, il semble qu'il n'y en ait point à laquelle il dût être moins sensible qu'à celle du mépris. C'est une énigme inconcevable de le voir toujours si peu digne d'estime, & toujours si intraitable dans l'envie d'être estimé. Dieu l'a fait pour la gloire: mais il oublie que la gloire ne doit être pour lui, que le prix de la sainteté, qui fait la gloire de Dieu-même. Il oublie que le péché le dégrade; & que pour se relever de sa honte, il ne lui reste point

d'autre reſſource, que de travailler à ſe réformer ſur le modéle de celui qui l'a créé. Quel travail! Quelle prodigieuſe diſtance de cette ſublime perfection, qui peut ſeule le mettre en honneur! Faut-il, pour ſe repréſenter tout ſon déréglement, d'autre peinture, que celle des maux qu'il cauſe dans le monde, & des troubles dont il l'agite? Vous en ſouffrez en un mot; & votre impatience en dira toujours plus que tous les livres.

S'il y a dans ceux que vous avez ſous les ïeux quelques traces de vertu, par combien de défauts & de vices ſont-elles défigurées? Quel affreux contraſte de bien & de mal? Combien d'imperfections qui ne leur paroiſſent légeres, que parce qu'ils les aiment? Combien peut-être qu'ils haïſſent ſans pouvoir ſans défaire? Combien d'années il faut aux plus attentifs, pour combattre une ſeule habitude? Dans combien de fragilités ils ſe ſurprendroient, s'ils n'étoient toujours plus occupés de ce qui flatte leur amour-propre, que de ce qui l'humilie? Vous qui les regardez avec des ïeux moins complaiſans, vous gémiſſez de les voir ſi bleſſés de la connoiſſance que vous paroiſſez avoir de leur juſte valeur. Vous les trouvez inſuportables; & ils ne le ſont

peut-

peut-être par aucun endroit, autant que par la passion d'être respectés, quelques indignes qu'ils en soient.

Oüi malgré ces irrégularités de conduite qui vous les rendent aussi mépriſables qu'incommodes, malgré le ſentiment des miſéres ſecretes, qui devroient les rabaiſſer juſqu'au néant à leurs propres ïeux, ils ne conſultent que cet inſtinct confus de grandeur qui les éleve. S'ils ont quelques bonnes qualités, ou s'ils s'imaginent en avoir; s'ils ont pris quelque dehors de piété, dont ils n'ont certainement pas le véritable eſprit toujours humble & toujours modeſte, les voilà qui ſe mettent ſi fort au-deſſus de vous, que votre vénération pour eux, ne doit plus avoir de bornes. Leurs dépits vous inſtruiſent de toute l'eſtime qu'ils ont pour eux-mêmes, & de toute celle à laquelle ils prétendent. Sont-ils en effet vertueux, & vous permettent-ils de le penſer? D'où leur vient cette fierté, dont ils vous font eſſuïer toutes les hauteurs? Si vous avez quelque idée de vertu, vous ne la reconnoiſſez point dans ce caractere; elle doit être épurée de tous les vices, pleine, entiere. La vanité ſeule la dégrade plus, que tous les autres défauts;

il ne lui sied point d'exiger des respects. Un des premiers dégrés de sa perfection dans cette vie, c'est de s'en croire indigne, soit parce qu'elle s'ignore elle-même, soit parce qu'elle est en effet toujours mêlée d'imperfections infinies.

Celle qui se méconnoît jusqu'à se rendre incommode par ses impatiences, vous donne donc une double instruction. Parce qu'elle est vaine & glorieuse, elle vous aprend à chercher la gloire qu'elle ne mérite pas : &, parce qu'elle est imparfaite, elle vous montre ce qui lui manque pour la mériter. Ne songez donc qu'à mettre à profit ce double secours ; rentrez d'abord jusqu'au fond de votre cœur, pour y découvrir ce que c'est, que ce desir impatient de l'estime avec lequel nous naissons tous. Vous verrez que c'est une impression de la nature, que rien ne peut effacer ; un sentiment de notre propre excellence qui tient contre les plus justes mépris, dont nous nous sommes rendus dignes. En vain le poursuit-on jusques dans ses derniers retranchemens ; il s'échape toujours par quelque endroit ; il est fécond en justifications, & se contente des moins apparentes. Si nous sommes contraints d'é-

touffer nos reſſentimens ſur de mauvais diſcours, combien de retours d'amour-propre, ſur notre innocence prétenduë, ſur l'injuſtice de ceux qui nous décrient; nous nous flatons qu'on exagere, & qu'on nous condamne avec trop de ſévérité; nous n'en croions pas à notre propre conſcience; & l'aveu que nous ſommes obligés de nous faire des plus grands défauts, ne nous laiſſe pas ſans reſſource contre l'humiliation qu'ils nous cauſent; nous penſons encore être quelque choſe, au moment même que nous nous diſons que nous ne ſommes rien. Telle eſt la force de ce penchant d'où naiſſent tant de vanités intolérables.

Concluez de-là, que Dieu ne nous l'a donné que pour quelque deſſein digne de lui. Ce deſſein, c'eſt de nous faire aſpirer uniquement à la gloire, dont il a réſolu de couronner éternellement la juſtice: & le deſir n'en eſt en nous ſi violent, que pour nous animer plus ſûrement à la mériter. Déplorez après cela, l'abus que les hommes font d'un inſtinct ſi ſage. Voïez dans ceux dont la fauſſe vertu vous cauſent tant de peines, combien d'un côté le deſir d'être eſtimés, les rend faciles à ſe croire eſtimables; & voïez de l'autre, dans leurs im-

perfections, combien il est difficile de l'être.

Comprenez sur-tout, combien la vanité met d'obstacles à la seule ressource qui nous reste pour arriver à cette gloire, que Dieu nous destine. Vous éprouvez peut-être vous-même ces funestes impatiences; vous n'êtes pas hors d'atteinte aux tentations de vous croire meilleur que vous n'êtes, & de vouloir joüir de la récompense de la vertu, malgré ce qui manque à la vôtre. Ce fut comme le premier des vices de l'homme, & c'est celui dont il se guérit le dernier. Ce vice s'éleve sur les ruines des autres, & rentre dans le cœur par les efforts même qu'on fait pour l'en bannir. On ne s'en défie jamais assez; on n'en sent jamais bien toute l'injustice, tandis qu'il demeure caché dans les dispositions secretes de l'ame. Il faut qu'il se produise dans la conduite pour devenir odieux: mais il ne vous le seroit pas assez dans la vôtre. On n'est si vain, que parce qu'on ne croit pas qu'on l'est. On pense ne faire que se rendre justice, en se préférant aux autres; & ce n'est souvent en effet, que par ce paraléle qu'on se laisse ébloüir. On prend droit des défauts qu'on leur trouve, pour se persuader qu'on a des

perfections, & qu'on vaut mieux qu'eux.

Mais que cette vanité se désabuse d'elle-même, quand elle se voit ailleurs. Sa propre impatience l'instruit de ses mépriſes ; elle réfléchit sur le fond de son injustice, à l'occasion de celle qu'on lui fait par une disposition pareille à la sienne. Elle en vient jusqu'à comprendre quel tort on se fait de se croire assez parfait, tandis qu'on n'a pas encore commencé de l'être. On perd alors le fruit de cette sage incertitude où Dieu nous laisse de la mesure de notre justice, de peur que notre lâcheté ne la laisse imparfaite, ou que notre complaisance n'en anéantisse le mérite à ses ïeux. On devient incapable de ce salutaire oubli, qui nous fait compter pour rien, ce que nous avons déja fait dans l'ouvrage de notre sanctification, pour ne songer qu'à ce qui nous reste à faire. On tombe dans *Apoc.* 3. 17. l'illusion de l'Ange de Laodicée, qui se croit riche & comblé de biens, qui pense que rien ne lui manque, & qui ne sait pas qu'il est misérable, pauvre, aveugle, nud. On n'écoute plus enfin, le 2. 11. précepte qui dit au juste, de devenir plus juste encore, & au saint, de devenir plus saint.

Substituez ces réflexions utiles à cel-

les que l'indignation vous ſuggere contre ceux qui, ſans être ſincérement vertueux, ont toutes les délicateſſes qui ne conviendroient pas même à la vertu la plus pure & la plus dégagée des foibleſſes de la nature. Soïez choqué de leur ridicule ; mépriſez leur ſottiſe : mais que ce ne ſoit que pour vous la reprocher, ſi vous éprouvez quelques vains mouvemens, ou pour les étouffer dès leur naiſſance. Ne plaignez leur aveuglement, que pour aprendre à faire un plus ſaint uſage du penchant qui les ſéduit. Que ce penchant vous inſpire par tout la même envie ; mais jamais plus vivement, que quand vous le voïez plus dominant dans ceux-même, qui mépriſent la vertu, dont il doit être le principe & le motif le plus preſſant.

A quelle école vous êtes admis ? Quelles leçons vous recevez des emportemens que la chimere du faux honneur produit dans les plus mépriſables des hommes ? Vous vous ſouvenez des portraits que je vous en ai faits ailleurs ; imprimez-les bien dans votre eſprit ; & pour fortifier vos idées, joignez-y tous les traits que la face du monde ou votre expérience vous a fait découvrir de cette furieuſe impatience de l'eſtime qui tyran-

nise tous les cœurs. Il n'est point d'homme si méprisable, qui souffre qu'on le mépriſe ; point de condition si vile à nos ïeux, & si basse en elle-même, qui ne veüille de l'honneur, & qui ne croïe en avoir ; point de mérite si borné, qui ne prétende qu'on lui païe ce tribut ; point d'affronts imaginaires, dont on ne poursuive les réparations. Il a fallu que les loix y pourvûssent, pour conserver l'ordre & la paix dans la société civile. Il a fallu décerner des distinctions à ceux qui occupent certaines places, leur assigner des respects de cérémonie. Tous les hommes en exigent les uns des autres. La colere croit ne pouvoir se mieux venger, que par les mépris & par les injures qui dèshonorent. On s'est fait enfin par tout des fantômes d'honneur, pour remplacer le véritable, qui n'est réservé qu'à la vertu.

Que voïez-vous tous les jours ? Des furieux, dont l'aveuglement va jusqu'à sacrifier leur vie même, à la crainte d'un dèshonneur, dont leur propre cœur dément les idées ; de vils esclaves des jugemens humains, qui craignent de faire le bien, parce qu'un monde insensé le désaprouve ; ce monde lui-même, tout ennemi qu'il est de la vertu, se renfermer

dans les bornes d'une espece de probité, dont il n'est pas permis de s'écarter sans tomber dans son mépris ; des hypocrites affecter toutes les rigueurs de la piété, se contraindre pour s'assujettir à des devoirs qu'ils haïssent, afin de jouir pour un tems de la gloire qui les suit.

Réünissez toutes ces images ; considérez sous toutes sortes de formes, la force de ce sentiment impérieux, qu'on a vû quelquefois contenir lui seul tous les vices. Considérez-le dans tout ce qu'il a fait entreprendre de difficile, dans tout ce qu'il a fait souffrir de terrible, à ceux-même qui ne connoissoient, ni les vraies sources de la vertu, ni ses vraies récompenses ; dans ces faux sages & dans ces faux héros que le paganisme a mis au rang de ses Dieux, & qui ne devoient peut-être qu'à la vanité, ce qu'il admiroit en eux. Mais revenez sur-tout à vos propres peines, dont je fais ici le premier fond de votre instruction ; comptez de nouveau combien de sorte de désagrémens vous avez à souffrir de ceux qui se sont entêtés de leur mérite, & qui veulent vous rendre comptable de toutes les impatiences que cet entêtement leur cause. A quoi vous voïez-vous réduit par cette destinée ?

Je

Je vous l'ai dit ; retirez-vous dans vous-même, & raisonnez dans votre cœur avec tous ces hommes, dont la folle vanité vous inquiéte. Vengez-vous de leurs dédains, de leur fierté, de leurs plaintes, de leurs reproches, & de leurs airs de mépris, par les profits que vous pouvez en recueillir. Vous voulez que je vous respecte, vous en qui je ne vois point de vertus solides : & moi je vais travailler à perfectionner en moi celles qui vous manquent. Vous exigez de moi des égards dont je vous trouve indignes ; & je ne songerai qu'à les mieux mériter que vous. Vous me faites souffrir par des défauts dont votre réforme aparente est le prétexte ; & par-là vous m'avertissez de les éviter dans la mienne. Vous vous laissez ébloüir par les dehors d'une piété superficielle ; & je me défierai des illusions ausquelles la piété même solide est sujette. Vous avez des imperfections qui rendent votre société dégoûtante ; & je ne m'impatienterai, que contre moi-même, si je vous ressemble par quelque endroit. Je veux, comme vous, de l'estime & des louanges : je ne m'y tromperai pas, comme vous ; & vous me faites comprendre à quoi ce désir m'engage. Trop heureux, si votre vanité me guérit

de la mienne ! Trop heureux, si les inquiétudes que j'en reçois, m'aident à chercher uniquement cette gloire, que Dieu me réserve pour le jour où chacun recevra de lui la louange qu'il mérite !

C'est ainsi que nous sommes instruits, non-seulement par les leçons que la vérité nous fait au-dedans, mais encore par les reproches que la vanité nous fait au-dehors. C'est ainsi que la nécessité de répondre à cette inquiéte vanité, qui nous fatigue par ses plaintes, nous rend attentifs aux leçons de cette vérité pure qui nous parle dans le silence. Tous les vices auront pour vous leurs utilités, quand vous voudrez y réfléchir : mais il n'en est point que vous puissiez mettre à plus d'usages salutaires, que celui-ci. De quelque côté que vous le considériez, de quelque intérêt que vous soïez animé, le langage de la vérité ne vous sera point infructueux, & vous ne sauriez sur ce sujet pousser trop loin les réfléxions.

Quand vous ne seriez jaloux que du repos de votre vie, vous y trouveriez le motif le plus pressant de renoncer à la gloire du monde. Tandis que ce sentiment tyrannise votre cœur, il n'est point de torture qu'il ne vous y prépare, & point de mortifications qu'il ne vous at-

tire du dehors, quand il ose s'y produire par vos œuvres, ou par vos discours. Vous redoutez alors dans les manieres qu'on a pour vous, jusqu'à l'ombre du mépris. Un soupçon vous allarme, une parole échapée sans dessein vous inquiéte, un reproche sans fondement, un doute feint, un ton moqueur, un geste innocent vous trouble; une raillerie vous déconcerte, une accusation vous désespere. Une calomnie, dans quelles agitations vous jette-t'elle? Une insulte de caprice ou de malignité, c'est pour vous le comble du désespoir. Mais si vous laissez échaper par quelque endroit cette impatience de l'estime, si vous laissez trop voir combien vous vous estimez vous-même, quelle révolte n'excitez-vous pas contre vous dans les esprits les plus désintéressés? La vanité blesse tous les hommes, lors même qu'elle ne les attaque pas. Il se fait chez eux une conspiration comme naturelle pour rabaisser ceux qui s'élevent; si nous ne les rabaissons pas en effet, ce n'est que par crainte ou par impuissance. On ne leur épargne aucune des marques de mépris qu'on peut leur donner. Les paroles désobligeantes, les médisances, les railleries, la satire, tout est emploïé pour les troubler

dans leur complaisance, ou pour les contraindre à rabattre du prix auquel ils se sont mis. C'est ce déchaînement qui force la fierté même à paroître modeste, qui réduit l'ambition la plus impatiente à ce rafinement qui fait fuir les honneurs pour y parvenir plus sûrement. C'est à ce prix que le monde les met; quelque frivole que soit la gloire, dont il s'est formé la chimere, un sentiment confus de la véritable lui fait trouver mauvais qu'on se l'attribuë soi-même. Il comprend qu'elle n'est que la récompense du mérite, & qu'il ne convient à personne de se rendre juge du sien. La modestie feinte ou sincere, est une condition qu'il exige de ceux, qui veulent avoir quelque part à son estime; encore ne sont-ils pas assurés de l'obtenir, tant ses jugemens sont aveugles, injustes, bizares.

Or, à quels conseils prétends-je vous disposer par ces considérations? Voudrois-je vous inspirer de borner vos espérances à cette gloire qui vient des hommes, ou vous enseigner les voies les plus sûres pour y parvenir? à Dieu ne plaise. Quelque favorable que le monde pût vous être, il ne vous accorderoit jamais autant de gloire que vous en désireriez. Seriez-vous bien content de vous

voir déferer le premier rang dans une assemblée ; d'avoir un siége plus élevé que les autres ; d'être assis pendant qu'ils seroient debout ; de passer avant eux par une porte ; de marcher le premier dans une cérémonie, d'être appellé d'un nom, qui n'exprimeroit point ce que vous êtes ; de porter un habit ou des ornemens, qui ne seroient rien moins que vous-même, & qui ne feroient que vous embarrasser ? Jeux d'enfans, amusemens indignes : je ne dis pas d'un esprit éclairé de la foi ; mais d'un esprit raisonnable. Petitesses, qui ne sont propres qu'à montrer tout l'aveuglement des hommes. Il faut qu'ils se sentent bien méprisables, pour se croire honorés par des distinctions si vaines.

Mais ne vous aprennent-ils rien par la furieuse passion qu'ils ont pour elles ; par les bassesses qu'ils font ; par les humiliations qu'ils dévorent ; par les rigoureuses épreuves ausquelles ils se soumettent avec joie dans une attente si frivole ; par la contrainte qu'ils font à toutes leurs autres passions ; par la dure loi qu'ils s'imposent de contrefaire des vertus, dont tous leurs penchans sont ennemis ; par le long sacrifice enfin qu'ils font quelquefois de leur vanité même pour

la satisfaire ? C'est à ces pensées que je vous ramene. Elles sont fécondes en instructions, sur ce que le désir de la vraie gloire demande de vous. Dieu la met au même prix que le monde. Il en est le seul arbitre. Les conditions qu'il vous propose ne sont pas plus dures ; mais elles sont plus justes, & la récompense plus assurée. Combien ne devez-vous pas vous sentir animé à la mériter par les efforts, que vous voïez faire à la vanité, pour une gloire toujours incertaine, & toujours peu durable ? Il vous en coûtera pour résister aux impatiences de votre penchant ; il faudra vous condamner à l'oubli des hommes, souffrir peut-être leurs humiliations ; vous humilier vous-même devant votre souverain Juge. Mais ce sentiment est aussi nécessaire, qu'il est juste : mais plus vous vous serez tenu bas devant lui, plus vous serez élevé dans la gloire, parce que cette humilité fait tout votre mérite. Nous ne sommes rien, nous n'avons rien de nous-mêmes. Tout nous vient de celui qui nous a faits par sa puissance, & qui nous aide par ses secours. La vertu pour nous consiste à n'être point ingrats ; mais celui qui nous impose ces loix est fidéle. Il ne se trompera pas sur le degré de nos

mérites ; & nous sommes assurés de ne pas nous humilier en vain devant lui.

Finissons par un trait propre à réveiller toute notre attention, sur les instructions que la vanité nous donne. Quelqu'indigne que soit des hommes, la gloire qui leur vient d'eux-mêmes ; il est inconcevable jusqu'où va leur sensibilité sur la crainte de la perdre. Ils mourroient de douleur d'avoir été surpris dans une action, qui peut les dèshonorer. De quels troubles les voïez-vous agitez, quand ils apréhendent qu'un confident ne les trahisse, qu'un complice ne les accuse, que quelque témoin caché ne les découvre ? Le parjure ne leur coûte rien pour se justifier de leurs fautes. A l'épreuve du sacrilege, il n'est quelquefois point de crimes qu'ils ne fussent prêts de commettre, pour ne pas laisser croire qu'ils l'ont commis. Ils opérent l'iniquité comme un mystere. Ils font servir le péché de voile au péché. Leur vanité les rend credules. Ils se flatent encore de l'estime du monde, malgré les plus justes soupçons de son mépris. Ose-t'on les détromper ? on les offense. Ils ne veulent point être desabusés : mais ils le seront. Ils craignent le mépris, ils ont raison : c'est par-là que Dieu les punira. L'infa-

mie ſera leur plus rude peine ; & cette peine pourtant ſera d'autant plus juſte, qu'elle leur paroîtra plus inſuportable. Ils portoient en eux-mêmes un continuel avertiſſement de l'éviter. Recevez-le donc encore d'eux ; ils vous trompent ; ils ſe dérobent à votre vigilance, pour pécher ſans être vûs ; ils ſurprennent vos éloges ; ils abuſent de votre crédulité par leurs hypocriſies. Joignez ce qu'ils vous font ſouffrir à ce qu'ils ſouffrent ; & que leurs cruelles fraïeurs, à la penſée d'une confuſion d'un moment, redoublent les vôtres ſur l'éternelle confuſion, dont ils ſe verront couverts au dernier jour. Que la vanité vous inſtruiſe enfin de la juſtice.

VI. LEÇON.

Les mauvais jugemens ne nous rendent malheureux, que pour nous rendre plus équitables, par les triſtes ſituations où leur injuſtice nous jette. Dieu nous rapelle à ce qu'il nous interdit, parce que nous en ſouffrons. Ceux qui penſent mal de nous, doivent nous inſpirer la crainte utile d'en trop bien penſer nous-même.

LEs Leçons que nous venons de tirer des impatiences de la vanité, nous conduiſent à parler encore des mauvais jugemens, qui ſont un de ſes tourmens les plus cruels. Ils ont pour nous leur inſtruction propre, & nous aident à remplir un des devoirs les plus preſſans de la juſtice. On ne ſauroit entrer dans le détail de ce que les hommes ſe font ſouffrir mutuellement, ſans être obligé de revenir ſouvent à ce ſujet. C'eſt par des jugemens faux ou précipités qu'on ſe croit offenſé ſans l'être ; & des imaginations ſans fondement font toute l'impreſſion des mauvais traitemens les plus réels. C'eſt par de pareilles ſupoſitions

qu'on offense à son tour très-réellement, & qu'on s'expose à de funestes retours. Ces deux considérations vous ont été proposées chacune en son lieu, pour vous épargner les chagrins qu'elles peuvent prévenir.

Mais nous sommes obligés d'être justes indépendamment de notre repos ; & notre interêt, que Dieu veut bien mêler à l'accomplissement de nos devoirs, n'en doit pas être le motif dominant. La tranquillité de la vie, que la justice peut nous procurer, n'en est point la derniere espérance. Ce n'est pas proprement pour cette vie que nous sommes vertueux. Sans la vûe de l'éternité, toute vertu languit, toute raison de combattre nos cupidités cesse. La modération ne peut avoir pour objet qu'une vie meilleure. Les avantages de celle-ci ne valent pas les peines que la vertu nous coûte, & ne sont pas dignes d'elles. Dieu seul est assez puissant pour la couronner. Nous ne passons donc par le tems, que comme par une épreuve à laquelle il nous met. Epreuve difficile, mais toujours supportable à la confiance, qui se repose sur cette équité souveraine, dont chacun recevra selon ses œuvres. Dans cette attente, notre fidélité ne doit point être

balancée par la vûë du peu de compte que le monde nous en tient. Ce qui nous paroît même de plus injuſte dans les mauvais traitemens que nous en recevons, eſt toujours juſte dans les diſpoſitions de celui, ſous qui perſonne n'eſt véritablement malheureux, s'il n'eſt coupable; & quelques innocens que nous ſoïons, les maximes de l'Evangile nous conduiſent à nous réjoüir de ne pas recevoir ici-bas toute notre récompenſe. Celle qui nous eſt réſervée dans le Ciel n'en ſera que plus abondante; & toutes ces raiſons concourent à ne nous déterminer ſur nos obligations, que par celle d'obéir à celui qui nous les impoſe.

C'eſt de ce côté-là que je vais conſidérer maintenant le précepte, de ne point juger afin de n'être point jugé. De quelque utilité que la pratique en puiſſe être, notre penchant n'eſt point ici contenu par la défenſe. L'incertitude de nos lumieres ou de nos ténébres, les mépriſes où nous nous ſurprenons, les injuſtices continuelles que nous avons à nous reprocher, ne nous guériſſent point de la démangeaiſon de prononcer au hazard ſur les actions & ſur les perſonnes. Il faut encore que ce ſoient les jugemens déſavantageux qu'on fait de nous, qui

nous inspirent de la retenuë. De tous les mauvais traitemens, dont nous croïons avoir à nous plaindre, il n'en est point qui nous blessent plus. Un amour invincible de la justice que Dieu grava dans notre cœur, ne nous permet pas quelquefois de nous reconnoître coupables, lors même que nous le sommes. Le desir violent de la gloire, dont il anima cet amour, nous irritent, quand les autres reconnoissent nos défauts, & nous les reprochent. Notre impatience est extrême, quand il nous en attribuent que nous n'avons pas, quand ils nous prêtent de mauvaises volontés, au lieu des bonnes intentions qui nous font agir. L'injustice nous paroit excessive en ce qu'elle trouble notre repos; & nous la sentons si vivement, que nous n'avons à craindre que de la condamner trop séverement par cet interêt.

Que vous êtes sourd à la voix de Dieu, si vous n'entendez pas ce qu'il vous dit par ce ressentiment! Avez-vous besoin de beaucoup de réflexions pour comprendre, qu'après tout ce n'est que lui qu'on outrage en vous. C'est à lui que vous êtes, dit l'Apôtre; soit que vous tombiez, ou que vous demeuriez ferme, il est votre maître & votre juge. Personne

ne peut vous juger sans entreprendre sur ses droits. Il s'est réservé sur-tout le jugement de votre cœur, que lui seul connoît. Tel est le fond de l'injustice des mauvais soupçons. Ne recevez donc les inquiétudes qu'ils vous causent, que comme des instructions, qui vous avertissent de vous les interdire. Vous n'en serez que trop dédommagé, si vous en devenez plus équitable & plus réservé. Dans cette vûë, revenez sur toutes les méprises qui se commettent à votre égard. On ne sauroit trop se représenter les vices, quand on n'a point d'autres vûës, que celle d'en concevoir de la haine.

Quelles tristes situations, que celles où les jugemens injustes jettent ceux, qui en sont les malheureux objets! Et qui est-ce qui a vécu sans l'être! Avec quelles sortes de caracteres faudroit-il se trouver uni, pour échaper à ce danger! Il y a des préventions générales, dont vous ne souffrez quelquefois que par un interêt de compassion. Vous connoissez à fond certaines personnes avec qui l'amitié vous lie. Leur sincérité, leur droiture & leur piété, ne vous sont point suspectes. Elles ne vous le seront jamais. Vous ne les avez vûës se démentir

par aucun endroit ; & vous les voïez devenir les victimes de quelque mauvais bruit, qui s'eſt répandu contre elles ; de quelque trait de malignité, qui les fait paſſer dans le monde pour des fourbes & pour des hypocrites ; qui leur ſupoſe, ſans ſujet & ſans examen, des défauts qu'elles n'ont jamais eus. Vous déplorez leur ſort & les rebuts du monde, qui les prive de tous les avantages qu'on ne pourroit refuſer à leur mérite bien reconnu. Quelle raiſon plus preſſante pour vous, de ne point vous laiſſer emporter au vent des opinions incertaines ; de ne blâmer qui que ce ſoit, ſans l'avoir bien connu par vous-même ?

Vous en voïez d'autres dont le malheur ne vient que de vivre avec quelque eſprit ombrageux, qui leur prête inceſſament des deſſeins, dont ils ſont incapables. Le mal eſt ſans remede, ſi ce n'eſt pour vous, qui devez y en trouver un, contre un caractere ſi dangereux, & ſi contraire aux loix du Seigneur. Il ne faut quelquefois qu'un rien pour s'y laiſſer engager. C'eſt quelque choſe de louche ou de détourné qu'on aura cru voir dans une conduite droite & ſans artifice. Le ſoupçon ſe forme & ſe nourrit de ſes propres défiances. On croit voir ce

qu'on ne craint, que parce qu'on a déja cru le voir. L'ombrage s'augmente par ces nouvelles mépriſes. Le nuage s'épaiſſit; & plus on cherche à ſe déſabuſer, moins on ſe déſabuſe. Le plus ſûr eſt de recourir d'abord à l'injuſtice de cette diſpoſition, telle que vous la reconnoiſſez dans les autres. De quelque ſource que leur vienne une opinion fauſſe, ne la conſidérez que pour en prévenir en vous juſqu'aux plus légeres atteintes. Et quelles occaſions n'avez-vous pas, de vous renouveller inceſſamment dans cette prévoïance, ſi c'eſt vous-même qui vous trouvez dans les ſituations, dont je viens de vous parler?

Il eſt triſte ſans doute dans les maximes même de la charité, qui ne penſe point le mal, & qui voudroit que perſonne ne ſe laiſſât aller à le penſer; il eſt triſte de voir toute la deſtinée de ſa vie dépendre d'une prévention qui n'aura point eu d'autre origine, que le travers d'un eſprit capricieux & jaloux, qui ne s'eſt introduite qu'à la faveur de l'idée trop avantageuſe, qu'on aura conçuë de la fauſſe probité d'une ame hypocrite; il eſt triſte de voir cette prévention devenir la régle à laquelle on nous meſure, ſur laquelle on nous condamne avant de

nous avoir vûs ; qui nous empêche de nous faire connoître tels que nous sommes ; & qui donne enfin ses couleurs à tout ce que nous faisons.

Ce sera peut-être un supérieur, qui jugera mal d'un caractere au-dessus de sa propre petitesse, dont le faux zèle aura cru devoir transmettre ses idées à ceux qui le suivront. Vous voilà donc aprécié pour toujours. On vous prendra pour tout autre que ce que vous êtes. Vous êtes simple, droit, & sincere, incapable de vous contrefaire ; & vous serez regardé comme un cœur profond & dissimulé, qui ne marche que par des souterrains. On interprétera votre silence même, & vous penserez toujours beaucoup où vous ne penserez rien. Si vous avez de la discrétion, des égards, & de ces ménagemens que la charité seule inspire ; si votre patience se contente de souffrir les mauvais traitemens par compassion pour ceux, dont vous les recevez, par la considération de leurs fondemens, & par le sentiment de votre supériorité ; si vous craignez de les abattre par vos justifications, & par vos repliques, on croira que vous ne consultez en cela que votre conscience, & les reproches qu'elle vous fait de quelque hypocrisie,

pocrisie, qui craint de se trahir. Votre simplicité sera toujours soupçonnée d'artifice. Jamais on ne reviendra sur votre compte ; jamais on ne cessera de vous traiter comme suspect de déguisement ; & l'égalité d'une conduite uniforme ne sera chez vous que l'effet de la contrainte & de l'interêt que vous avez de vous cacher. On ira plus loin peut-être ; on vous donnera de ces passions que leur propre honte oblige en effet de rougir d'elles-mêmes, & qui ne trouvent leur sureté que dans un continuel déguisement.

Mais à le considérer devant Dieu, qui devez-vous penser qui soit plus à plaindre de vous, ou de ceux, qui vous font toute cette injustice ? Vous la prenez pour une persécution qu'ils vous font : & moi je vous dis que ce n'est qu'une instruction qu'ils vous donnent. Ils vous nuisent moins, qu'ils ne peuvent vous être utiles. Au milieu de ces ténebres humaines où nous vivons, de l'incertitude, où nous sommes des pensées d'autrui, il nous est impossible, dit saint Augustin, de prévenir les soupçons, parce que nous sommes hommes. Mais en venir jusqu'à des jugemens formés, jusqu'à des opinions fixes & déterminées ; pro-

noncer sur le secret des cœurs, avant que le Seigneur vienne nous le manifester : voilà ce qu'il nous interdit séverement. Et qui peut mieux vous contenir dans les bornes de cette défense, que ces préventions aussi constantes qu'injustes, dont il permet que vous soïez le joüet infortuné ? Ce sont pour vous des leçons de pratiques, des avis personnels, qu'un interêt toujours présent ne doit point vous laisser oublier.

Avec le témoignage que votre conscience vous rend, vous embarrasseriez vos téméraires juges, si vous leur disiez comme Jesus-Christ aux Docteurs de la loi : Pourquoi pensez-vous mal au fond de vos cœurs ? On ne peut se rendre que de mauvaises raisons d'un mauvais jugement, qui n'en a jamais de bonnes. Que trouveroient-ils dans leur fond, s'ils étoient capables de le découvrir, ou de s'avoüer leurs injustes dispositions ? Qui peut leur faire donner un mauvais tour à vos actions les plus simples ? L'antipatie peut-être, la jalousie, l'aversion, des raisons secretes d'inimitié qu'ils se dissimulent. C'est peut-être qu'ils se croïent plus dignes que vous de l'estime, dont vous joüissez. C'est que vous les offusquez par un mérite, qu'ils trouvent trop bril-

lant. C'eſt que leurs inclinations ſont contraires aux vôtres, ou que votre régularité les gêne. C'eſt que la lâcheté leur fait croire que votre conſtante fidélité ne peut avoir la vertu pour principe. C'eſt qu'un fond de malignité ne leur permet pas de bien penſer. C'eſt au moins défaut de lumiere, ou défaut d'équité : car voilà ce qu'on peut imaginer de plus innocent dans des ſoupçons, qui n'ont point de fondement ſolide. S'ils ignorent la cauſe de leurs penſées, quel malheur, ou quelle négligence ! S'ils la ſentent, & ne veulent pas la reconnoître, quelle dépravation !

Vous qui connoiſſez au moins le fond de l'injuſtice ; vous qui ſavez que vous n'êtes rien moins que ce qu'ils vous croient, vous avez en eux un exemple qui vous condamnera, ſi vous l'imitez. Dieu vous l'a rendu plus intéreſſant, afin qu'il eût plus de force ſur votre eſprit. C'eſt vous-même qui êtes convaincu que les hommes vous jugent injuſtement, & que vous ne le voudriez pas. A qui en apellerez-vous ? Quel autre témoin le Seigneur aura-t'il beſoin de produire contre vous, que vous-même, ſi le déplaiſir que vous reſſentez de voir violer contre vous ſon précepte, ne vous em-

pêche pas de le violer contre vos freres ?

De tous côtés, & par toutes sortes de bouches, Dieu vous redit : Ne jugez point. Dans le train commun de la vie, dans la nécessité du commerce & des relations, que la révolution des événemens vous donne, vous rencontrerez à tout moment de ces esprits injustes, défians, ou précipités dans leurs jugemens. La conduite la plus unie, la plus droite, la plus simple, leur présentera toujours une double face ; & vous êtes assuré que c'est par le mauvais sens qu'ils vont la prendre. Ils trouvent du scandale jusques dans la charité, qui ne doit que les édifier. A leur air, à leurs manieres, à leurs discours, vous entrevoïez qu'ils ne vous croient jamais sincere, & que l'intention qui vous anime, n'est rien moins que celle qu'ils vous prêtent. Ils ne vous laisseront pas même toujours le plaisir de croire charitablement qu'ils pensent bien de vous, ou la peine de deviner leurs pensées. Ecoutez-les ; ils vous accusent de duplicité, de rafinement, d'artifice, d'ostentation dans le bien que vous faites. Avez-vous à traiter de quelques intérêts avec eux ? les précautions les plus raisonnables ne leur suffisent pas pour s'assurer de vous. L'excès de leur défiance

vous répondra de celui de l'injuſtice, qu'ils vous font dans leurs cœurs. Accordez-leur tout ce qu'ils vous demandent ; vendez-leur au prix qu'ils vous ont offert ; ils s'imagineront encore que vous les avez trompés, ou que vous avez profité de leur ignorance.

C'eſt le malheur des hommes de ne ſe pas connoître, & d'être obligés de s'en tenir aux aparences. Mais c'eſt leur crime, & l'effet de leur dépravation, de vouloir juger contre les aparences mêmes, & de ſe livrer à tant de doutes & de préventions injuſtes, dont ils ne peuvent ſe rendre compte. Si vous ne l'aviez vû que dans des peintures étrangeres, vous euſſiez douté pour eux & pour vous-même, que ce mauvais penchant pût nous emporter ſi loin. Mais le mal qu'ils vous attribuent ſi fauſſement & ſi légerement, vous retrace mieux que toute autre leçon, l'obligation de ne croire que celui qui vous eſt révelé par l'évidence ; de peſer mûrement les jugemens que vous portez d'eux ; de ſonder avec ſoin les principes ſur leſquels vous les portez ; de craindre enfin que votre conſcience ne vous trompe ſur les diſpoſitions que vous vous ſentez, & ſur celles qu'ils vous attribuent.

C'eſt encore un bon fruit qu'on vous offre à cueillir ſur un mauvais arbre. De tous nos mécomptes, il n'en eſt point de plus funeſtes que ceux que nous faiſons avec nous-mêmes ; & peut-être n'en eſt-il point de plus fréquens. Il n'y a proprement que nos actions dont nous aïons une aſſurance indubitable. Nous ſavons ce que nous avons fait, & ce que nous n'avons pas fait ; & les ſoupçons des autres ne peuvent nous inſpirer à ce ſujet aucun doute. Mais quoique notre cœur ne nous reproche rien ſur nos intentions, nous ne devons jamais être ſans cette défiance, qui faiſoit craindre Job pour toutes ſes œuvres ; qui faiſoit dire à ſaint Paul, qu'il ne ſe croïoit pas irrépréhenſible, parce que le Seigneur étoit ſon juge, parce que ce n'eſt pas à un homme comme nous, que nous avons à répondre.

Or c'eſt cette juſte défiance qui doit redoubler aux reproches qu'on nous fait, quelques injuſtes qu'ils nous paroiſſent. Nous ſommes trop faciles à croire qu'on nous fait injuſtice. Il ne nous ſied pas d'avoir tant d'aſſurance dans l'incertitude, ſi nous ſommes dignes d'amour ou de haine. Quel eſt le cœur aſſez intrépide dans ſa préſomption, aſſez raſſuré par ſon innocence, pour n'être pas effraïé de cer-

tains jugemens qui se font de nous en différens tems, en divers lieux, & par des personnes, qui ne sont point animées des mêmes intérêts ! Ces jugemens peuvent être faux, quoique uniformes. Les mêmes apparences y peuvent donner occasion, quoique par d'autres motifs. Mais cette uniformité doit au moins vous causer des allarmes. Comme rien ne vous est plus à craindre que de vous en imposer sur vos dispositions, tout ce qui peut vous en inspirer le soupçon, mérite de vous des attentions sérieuses.

Par-là vous trouvez de quoi vous consoler dans des procédés qui ne vous paroissent qu'affligeans. Toutes vos disgraces aparentes peuvent se changer en utilités réelles. Si personne ne pensoit mal de vous, vous en seriez moins réservé à mal penser des autres. Si personne ne pensoit autrement de vous que vous-même, vous tomberiez dans l'illusion du Pharisien, qui se justifie, tandis que son juge le condamne ; vous perdriez ce sentiment de fraïeur & d'abaissement, qui doit nous tenir sans cesse humiliés sous la puissante main de ce Dieu, qui résiste aux superbes, & qui n'accorde ses graces qu'aux humbles. A ces pensées, quelles plaintes vous reste-t'il à

faire d'une bonté, qui ne permet que les hommes vous nuisent, que de maniere à pouvoir être utiles?

VII LEÇON.

Les torts qu'on nous fait du côté de l'intérêt, ne doivent servir qu'à modérer nos attachemens. Les biens qu'on nous enleve, nous avertissent de tourner nos affections vers ceux qui ne peuvent nous être enlevés. La cupidité qui nous dépouille au mépris de la justice, nous fait voir combien il est pernicieux de se livrer à l'impatience de ses désirs.

NOUS ne sentons jamais moins le déréglement de nos affections, que quand leur injustice est couverte du prétexte de quelque nécessité. L'illusion devient comme naturelle. On ne s'aperçoit point des excès où le penchant conduit; & nos desirs ne se bornent que par l'impuissance de se porter plus loin. Tel est le caractere de notre attachement aux biens de ce monde. Comme ils sont nécessaires aux usages de la vie, la cupidité croit ne se proposer que des besoins;

soins ; & nous ne nous défions point des soins qu'elle nous inspire, parce qu'ils sont légitimes tant qu'ils sont modérés. La nature auroit de quoi se contenter ; mais l'envie d'avoir ne se satisfait point. Celui qui se sent bien veut être mieux. L'amour des superfluités croît avec l'abondance. La sensualité ne dit jamais : C'est assez. On cherche de la délicatesse dans les délices même ; & on se croit tout permis pour se procurer des plaisirs, qui ne le sont pas.

C'est toujours un mal de desirer quelque chose en ce monde au-delà de ce qui suffit. Mais de combien de desirs pernicieux ce desir injuste en lui-même, ne devient-il pas l'origine, quand il est une fois écouté ? Il y a dans les richesses je ne sais quelle tromperie, qui les fait aimer pour elles-mêmes, indépendamment de leurs usages, & qui rend le riche insatiable. Il se croit malheureux avec ce qu'il avoit regardé comme suffisant. Delà naît cette impatience aveugle, qui ne connoît plus ni régles ni mesures. Rien n'est sacré pour l'avarice, ni la religion, ni la conscience, ni l'honneur, ni la probité, ni la proximité du sang, ni les liens de l'amitié, ni les loix de la société, ni les sentimens de l'humanité. L'in-

térêt l'emporte sur toutes les considérations. De toutes les passions des hommes, vous n'en connoissez point de plus furieuse ; & cette passion pourtant regne jusqu'à quelque dégré dans tous les cœurs.

Qui vous aprendra quel est ce dégré dans le vôtre ? Il est moins rare de renoncer à tout ce qu'on possede, que de n'y point tenir. La doctrine de Jesus-Christ est pleine de préceptes & de motifs qui nous invitent à ne point aimer le monde, ni rien de ce qui est dans le monde. Il n'est point d'attachement contre lequel la Philosophie même nous ait fait plus de leçons. Une raison saine, un sentiment de félicité parfaite, qui nous dit que nous sommes faits pour quelque chose de meilleur que ce que nous voïons, devroit nous guérir d'une passion si folle, nous réduire à ne faire qu'user avec modération de ce qui ne nous est en effet donné, que pour un tems de passage. A considérer le peu de besoins que nous avons en ce genre, rien n'est plus insensé que cette avidité démesurée, qui ne peut jamais atteindre à tout ce qu'elle voudroit embrasser. Rien de plus sage, que de s'épargner la peine d'accumuler inutilement biens sur biens ;

de n'augmenter ſes revenus, que pour augmenter ſes inquiétudes; de ſe tourmenter pour acquérir des tréſors, dont la perte doit être un jour un nouveau tourment, la joüiſſance, une ſource de tentations & l'abus, un ſujet de condamnation.

Mais toute cette ſageſſe eſt démentie par le goût du plaiſir préſent. Nous aimons ce que nous mépriſons, & ce qui nous nuit. La vanité ſe joint à la ſenſualité, pour achever de nous ſéduire. La pauvreté donne aux ïeux du monde un ridicule qu'on craint. Elle expoſe les hommes à la défiance des autres hommes, à leur indifférence, à leur inſenſibilité. Plus on ſouffre dans l'indigence, plus on eſt traité froidement; moins on s'attire de ces reſpects qui flatent l'amour-propre, plus on eſt éloigné des grandeurs, qui ſont l'ambition des orgueilleux. Ce qu'il y a de plus dangereux & de plus commun, c'eſt de ſe perſuader qu'on joüit avec indifférence de tous les avantages que les richeſſes apportent. Le plaiſir ne peſe point; & la conſcience ne ſe reproche guéres ce qui plaît. Qui vous fera donc connoître la force & l'injuſtice de votre attachement? Ce ſera l'injuſtice même, qui viendra

vous enlever ces biens, où vous trouvez le repos de votre ame.

Dieu permettra qu'il s'attache à vous quelqu'une de ces sangsuës, qui se nourrissent du sang des peuples ; quelqu'un de ces hommes insatiables, qui joignent les maisons aux maisons, & les héritages aux héritages ; de ces hommes, à qui le Prophéte demande, si ce monde est donc trop étoit pour eux, & s'ils prétendent habiter seuls sur la terre ; quelqu'une de ces ames possédées du démon des richesses, qui semblent ne les posséder qu'afin que d'autres ne les possédent pas ; qui se font un plaisir des nécessités publiques, de frustrer leurs créanciers, d'accabler leurs débiteurs, de tromper les simples, d'oprimer les foibles, d'usurper la portion de l'héritier légitime, de dépoüiller la veuve & l'orphelin, de s'enrichir aux dépens des pauvres même, de faire enfin des malheureux, & d'être insensibles à leur misere.

Voilà les maîtres qu'une sage œconomie vous ménage ; ces maîtres, qui vous aprendront sûrement ce que vous pouvez ignorer de vous-même, & ce qu'il y a de plus caché dans votre cœur. Leurs leçons seront dures ; mais plus utiles à proportion, qu'elles vous seront plus

désagréables. Ils vous instruiront d'une infinité de manieres. C'est un abîme inépuisable que celui des injustices, que l'avidité fait commettre. Heureux qui les souffre, s'il a besoin de les souffrir pour se bien connoître ! Ecoutons sur cela vos plaintes ; mais uniquement pour les raporter toutes au véritable usage que vous devez faire de ce qui les excite.

Vous possédiez en paix l'héritage de vos peres. Vous joüissiez tranquillement des biens les plus légitimement acquis. Un usurpateur vous les enleve ; & vous implorez inutilement la protection des loix contre ses violences. Son crédit & sa puissance rendent tout sourd à vos cris. Une autre produit contre vous de faux titres ; il vous retient les vôtres, ou vous les a fait soustraire. Il revient contre les actes les plus solemnels, & contre les clauses les plus précises ; il vous apelle aux tribunaux ; & là l'ignorance, l'iniquité, les chicanes, le caprice ou la faveur l'emportent sur le bon droit. Vous vous voïez chassé de vos possessions. Vous êtes obligé d'abandonner le fond, de raporter les revenus, & de païer les frais des injustices qu'on vous a faites.

Vous veniez pour recueillir la succeſſion d'un homme, dont vous êtes le ſeul héritier ; & vous vous en retournez les mains vuides. Un étranger s'eſt emparé de ce qu'il y avoit de plus clair & de plus ſolide. Un fourbe vous a mis mal dans l'eſprit du teſtateur ; & s'eſt aſſuré, par ſes flateries, ce que la naiſſance & l'équité vous aſſuroit. Ce ſont des donations frauduleuſes, des ventes ſimulées, des confidences détournées, des noms empruntés, des legs ſurpris ſous un prétexte de piété.

Ailleurs c'eſt un cohéritier qui prend ce qu'il y a de meilleur, qui vous conteſte votre part dans ce qui reſte, ou qui vous la fait conſumer en procédures. C'eſt un tuteur de mauvaiſe foi, qui s'aproprie des biens, dont il n'a que l'adminiſtration ; qui vous compte ce que vous n'avez pas reçu ; qui vous réduit par ſes diſſipations ou par ſa négligence, à ne pouvoir lui rien redemander. Ce ſont des peres & des meres, qui, par des prédilections aveugles, diſpoſent de ce qu'ils ont, en faveur de quelqu'un de vos freres ; qui démentent pour vous tous les ſentimens de la nature ; qui vous retiennent vos biens acquis, & qui vous font voir que vous n'avez rien, où

vous comptiez beaucoup avoir. C'eſt une marâtre, qui fait paſſer aux enfans du ſecond lit, les eſpérances de ceux du premier; qui ſéduit ſon épous, ou qui le vole pour ne vous rien laiſſer. C'eſt une veuve, qui dépoüille la maiſon d'un mari mourant, qui ſe ſaiſit de ſes tréſors, & qui vous remet à peine de quoi lui païer les droits qu'elle exigera de vous.

Où ne retrouvez-vous pas cette ſoif d'avoir, qui fait oublier tous les devoirs, & qui ne connoît rien de légitime, que de s'enrichir à quelque prix que ce ſoit? Si vous achetez, l'un vous vend ce qu'il n'a pas droit de vendre, ou ce qui n'eſt pas à lui; vous perdrez le prix que vous lui donnez, ou vous païerez deux fois. L'autre fera gliſſer dans un acte des termes équivoques, omettre une formalité néceſſaire. Il vous propoſera comme exemt de charges, ce qui ne l'eſt pas. Un troiſiéme vous trompera ſur le poids, ſur la meſure, ſur la qualité de ce que vous lui demandez. Il profite de votre ignorance ou de votre beſoin, pour vous faire prendre ce qu'il y a de plus mauvais. Il vous fait païer chérement ce qu'il ne pourroit vendre à tout autre qu'à vous. Il vous exagere le prix, à propor-

tion du délai qu'il semble vous accorder gratuitement.

Vous avez des créanciers durs, impitoïables, barbares, qui changent leurs droits en violence. On vous prend à la gorge; on vous étouffe. On saisit le moment du mauvais état de votre commerce ou de vos affaires, pour achever de ruiner votre fortune, pour vous dépoüiller ou pour mettre la désolation dans votre famille. On se prévaut de la sévérité des loix humaines, pour violer à votre égard celle de l'humanité, & de la charité. On vous refuse le tems & les moïens de vous rétablir ou de païer. On vous demande ce qui ne fut jamais dû, ou ce qui fut acquité dans son tems. On se met contre vous aux droits d'un usurier, d'un concussionnaire, d'un exacteur injuste. Celui-ci vous entreprend sur de fausses délations, sur des contraventions supposées, ou manœuvrées par lui-même. Celui-là exige de vous plus qu'il n'a droit d'exiger. Il exerce sur vous des vexations; & par la protection qui l'apuïe, il vous ferme toutes les ressources.

En cherchez-vous vous-même dans vos nécessités pressantes? On ne vous donne du secours que pour rendre ces nécessités même extrêmes. On n'a de

vous qu'une pitié cruelle. On ne vous aide à vous relever, que pour achever de vous abattre, que pour mettre à profit vos malheurs & vos disgraces. On ne vous tire d'une mauvaise affaire ; on ne païe vos dettes, que pour avoir un titre de s'emparer de vos terres & de vos maisons. Vous avez répondu pour un malhonnête homme qui se sauve, & qui vous laisse dans l'embarras. Vous avez des débiteurs, qui se sont prévalus de votre facilité, pour vous surprendre ; qui vous ont fait voir des effets, qui ne leur apartenoient pas ; des fonds déja chargés de plus d'obligations, qu'ils ne valent. Ils sont prêts de désavoüer ce qu'ils vous doivent, & de joindre les faux sermens à la fraude. Ils peuvent vous païer, & cherchent à vous faire perdre. Ils feignent du dérangement dans leurs affaires, pour vous arracher des remises. Ils joüissent de votre fond, & vous mettent à l'étroit. Ils vous refusent le prix de votre travail ou de vos ouvrages. Vous avez obligé des malheureux, & vous avez fait des ingrats, qui vous accablent d'invectives & d'injures, qui vous fuient, qui vous traitent d'importun, qui vous refusent l'entrée de leurs maisons, qui vous font faire des défenses de les pour-

suivre, qui vivent à vos dépens, & qui vous croïent trop heureux de vous être ruiné pour les servir.

Ne m'en dites pas davantage. Ce n'en est déja que trop, pour vous convaincre par votre propre expérience, que le principe de tant d'injustices ne peut être qu'injuste dans ceux de qui vous les recevez. Mais ce n'est point encore là l'objet auquel je vous aplique. Tous ces procédés vous irritent. Vous les détestez ; & ce sentiment n'auroit rien que de loüable, s'il ne venoit que de l'aversion de l'injustice même. Examinez-vous de près. N'avez-vous point quelque sujet de vous défier de l'amertume de vos plaintes ? N'est-ce point chez vous le seul intérêt qui se révolte, contre l'intérêt qui le blesse ? Craignez que l'excès de votre sensibilité, ne vienne de celui de votre attachement à ce qui vous échape. Ce sont nos affections qui causent nos tourmens. On quitteroit sans regret ce qu'on auroit possédé sans attache. On sent peu la privation de ce qu'on n'aime point. Si ce n'est pas la seule injustice qui vous déplaît dans les usurpations qu'on fait sur vous ; si vos pertes vous touchent ; si vous les souffrez impatiemment, reconnoissez combien vous êtes

encore éloigné de ce détachement parfait, qui, dans un usage modéré des créatures, ne se laisse point aller jusqu'au plaisir d'en joüir; combien foible est chez vous cette foi des biens à venir, qui croit ne rien perdre, en perdant ce qui n'est pas éternel. Ce n'est donc pas seulement justice en Dieu; c'est bonté de vous donner occasion de vous faire à vous-même ces reproches, & d'aprendre à modérer des desirs qui lui déplaisent, & qui vous rendent indigne de lui.

Vous dites: On me frustre de mes droits; on m'enleve mes biens; on me refuse ce qu'on me doit. Mais par-là le Seigneur parle à votre cœur, & vous dit: Ne vous laissez point aller aux mauvais desirs; ne vous laissez point prendre à l'illusion des richesses; ne vous attachez point à des trésors, qui peuvent vous être enlevés par le vol, par la fraude, par les usures, par les exactions, par les violences; à des biens que vous voïez possédés par les méchans, & qui ne peuvent être la récompense des bons. Tournez tous vos empressemens vers ceux, qui ne périssent point; & travaillez à les mériter du moins avec la même ardeur, dont vous voïez les avares animés.

Considérez ce qu'ils entreprennent

pour vous dépoüiller de ce que vous avez, pour conserver ce qu'ils ont, ou pour acquérir ce qu'ils n'ont pas. Quelle image plus propre à réveiller votre indolence, ou votre lâcheté pour les soins du salut ! Que de mouvemens ils se donnent pour des biens, qui ne sont la félicité que de ceux, qui n'en connoissent point de meilleure & de plus assurée ! Félicité toujours vaine, & toujours trompeuse pour ceux qui s'y bornent ! Ils veulent se rendre heureux sans doute : mais que font-ils pour leur bonheur, quand ils ont tout fait pour leur fortune ? L'abondance ne les rassasie point. Ils sont comblés de richesses ; & leur soif augmente. Ils auroient moins de besoins, s'ils avoient moins de biens. Ils manquent de tout ce qu'ils n'ont pas, puisqu'ils le desirent. Ils manquent aussi de tout ce qu'ils ont, quand ils craignent de le dépenser ; quand ils n'osent, ou quand ils ne peuvent s'en servir. Et ce n'est pas encore là toute leur folie. Où les conduit cette rage d'avoir, dont il ne leur reste souvent que des crimes & des soins ? Combien de cœurs avides, qui, comme le riche de l'Evangile, n'ont que le tems de voir leurs richesses amassées, & qui meurent sans avoir eu le loisir

d'en joüir ? Tôt ou tard ils s'endormiront, & se trouveront les mains vuides à leur réveil. C'est ce malheur qu'ils vous aprennent à prévenir par les torts qu'ils vous font. Souvenez-vous, en voïant ce qui vous étoit le plus légitimement acquis, passer dans des mains étrangeres ; souvenez-vous de ce moment fatal, où tout périra pour nous en ce monde, excepté les saints usages que nous aurons faits des biens que nous y possédions. Ne vous amusez point aux plaintes. Instruisez-vous. Devenez sage à vos dépens. Concevez qu'il n'est rien digne de vos soins, que ce qui ne peut vous être ôté par la malice humaine. Après tout, que reviendroit-il d'avoir gagné le monde entier, & de perdre son ame ?

A cette terrible pensée, craignez toujours plus les tentatious de ceux, qui veulent devenir riches, que les torts qu'ils peuvent vous faire. Quand vous n'auriez rien à souffrir de leur injustice, leur exemple seul ne suffiroit-il pas pour vous instruire, & pour vous effraïer ? La leçon n'en seroit guéres moins utile. Vous n'êtes pas exemt de ce funeste penchant, qui précipite les hommes dans tant de desirs pernicieux, qui les conduisent à

leur perte. Qui eſt-ce en effet qui fait regner l'iniquité dans les villes ? Qui eſt-ce qui conduit l'uſure & la fraude ſur les places ? Qui eſt-ce qui bannit la fidélité du commerce, & l'équité des jugemens, ſi ce n'eſt cette ſoif de l'or, pour qui rien n'eſt ſacré ? Sans le démon des richeſſes, verroit-on parmi nous la probité ſi démentie, l'honneur proſtitué, la juſtice venduë, l'innocence ſacrifiée, les amitiés trahies, la voix du ſang étouffée ?

Que la vûe de tant de déſordres que Dieu vous remet ſans ceſſe devant les ïeux ſur la face du monde, ſerve donc à vous affermir dans les maximes de l'Evangile. N'aïez point d'inquiétudes ſur les néceſſités de la vie ; la foi de la Providence vous les interdit. N'aïez point d'avidité pour les douceurs de la vie ; la modération vous les défend. On riſque tout, quand on en vient à perdre de vûë ces deux principes. Dès qu'on ne met plus ſa confiance que dans ſa propre induſtrie ; l'induſtrie craint bien-tôt de ſe trouver en défaut, & ſe ſert de toutes ſortes de moïens, quelques injuſtes qu'ils ſoient. Les richeſſes qu'on n'attend pas de la main de Dieu, ne ſont guéres que des richeſſes d'iniquité. Dès qu'on ſe

livre à l'amour des aises & des superfluités, ce n'est plus assez que Dieu pourvoie à ce que la nature exige ; on voudroit le rendre responsable de ce qui manque à l'intempérance, à la délicatesse, au luxe, aux recherches d'un goût sensuel & déréglé, au faste que la vanité fait aimer. C'est ainsi que la cupidité devient la racine de tous les maux.

Vous voilà témoin de toutes ses injustices. Vous ne doutez point du moins de celles dont vous souffrez. Joignez les occasions qu'elles vous offrent de vous instruire, aux sujets qu'elles vous donnent de vous plaindre ; & songez que Dieu ne permet l'un & l'autre, que pour vous inspirer l'envie de la déraciner de votre cœur, ou pour vous y faire découvrir les racines que vous y laissez vivre. Reprochez-vous dans les impatiences, qu'un reste d'intérêt vous cause, d'être trop sensible à la perte de ce qu'il ne vous est pas permis d'aimer. Reconnoissez dans cette perte même la folie de vous attacher à ce qui vous est ôté malgré vous. Aprenez à ne plus desirer que ce qui ne périt point. Que ceux qui sacrifient la justice aux moindres intérêts, vous encouragent à sacrifier tous les intérêts aux moindres devoirs de la

juſtice. Défendez-vous avec ſoin des atteintes de cette furieuſe paſſion, que vous voïez ravager le monde. Renoncez plutôt à toutes les richeſſes, que d'être tenté de les acquérir, ou de les conſerver au prix de l'iniquité. Soïez content du néceſſaire. Que vos mœurs ſoient ſans avarice. Redites-vous ſouvent qu'il vaut mieux être juſte avec peu, que de poſſéder les richeſſes immenſes des pécheurs; & regardez comme le plus grand des malheurs, de ſe perdre par le deſir d'un bien, dont on peut ſe paſſer.

VIII. LEÇON.

L'injuſtice du monde dans la diſtribution de ſes récompenſes, nous rapelle au mépris que nous en devons faire. Le vrai mérite peut ſe dédommager de ſon oubli par mille réflexions utiles. Les poſtes éminens ſont à craindre pour ceux-mêmes qui ne les ont pas deſirés. Il eſt toujours plus heureux de s'en voir exclus, que d'être forcé de les remplir.

COMME la paſſion des richeſſes n'eſt pas la ſeule qui nous attache au monde, ce n'eſt pas la ſeule occaſion des injuſtices qu'on nous y fait. Nous voulons y être comptés pour quelque choſe, y remplir des poſtes, y exercer des emplois. La vanité nous y fait envier des diſtinctions & des honneurs. Nous les regardons comme des avantages attachés à notre naiſſance; comme des préférences dûës à notre mérite; comme des récompenſes de nos premiers ſervices, & des ſoins que nous avons pris de nous rendre utiles à la ſociété. Sur tous ces objets, la vraie ſageſſe, & les lumieres de la religion, devroient nous tenir dans

une parfaite indifférence. Il n'eſt rien de plus propre à nous guérir de l'ambition, que l'ambition même. Il n'eſt rien dans ce qu'elle ſe propoſe, qui ſoit en ſoi-même un bien ſolide ; rien de capable de remplir notre cœur ; rien qui mérite ſes deſirs & ſes ſoins. Rien ne peut nous rendre heureux, que ce qui peut nous rendre meilleurs, ou qui ne ſoit un bien meilleur que nous-mêmes. Quand on ſait conſidérer ceux, que le monde donne, pour ce qu'ils ſont, on a beſoin d'efforts pour ne les pas refuſer lorſqu'ils ſont offerts. Le ſeul avantage qui pourroit nous tenter, ce ſeroit la gloire qui revient d'une vertu pure. Et nous l'avons déja vû ; cette gloire n'eſt point de ce monde. Les hommes ne ſont ni aſſez éclairés, ni aſſez équitables, pour l'accorder : & leur eſtime ne vaut jamais le prix qu'elle coûte.

Cependant toute cette ſageſſe eſt comme perduë dans les idées confuſes que le penchant nous donne ; & dans les préjugés, qui ſe forment ſur les uſages du ſiécle. Nous imaginons de la réalité dans la chimere de gloire qu'il attache à ſes diſtinctions ; nous nous figurons du ſolide dans les avantages les plus frivoles, & de la félicité dans des emplois, qui

n'ont rien que d'onéreux. Il eſt donc bon que ce ſoit encore le monde, qui nous déſabuſe ici de lui-même. Il eſt digne des vûës de la ſageſſe de Dieu, que l'injuſtice nous force à faire des réflexions, que la raiſon ni la foi ne nous ſuggerent pas aſſez. Ne demandons pas où ces vûës ſe manifeſtent. Les ſujets de plainte ne manquent à perſonne; & nous n'avons à craindre, que de croire en avoir plus que nous n'en avons.

Comment les places & les récompenſes ſont-elles diſtribuées? Les honneurs ſe vendent au prix de l'or. L'argent force toutes les barrieres, pour arriver aux poſtes que l'ambition recherche. L'impudence les demande & les obtient. Tout s'accorde à la faveur, aux ſollicitations, aux brigues, aux recommendations: & ſi les paſſions ne décident pas, c'eſt le hazard ou le caprice. Il n'y a ni choix ni diſcernement dans les mieux intentionnés. On ne voit ni raiſons ni égards dans leurs préférences. La pareſſe & la négligence ſe joignent au défaut de lumieres. Les ſupérieurs ont des emplois à remplir, & les donnent à ceux, qui les importunent & les embarraſſent, ſans égards à leurs talens, à leurs mœurs, aux fonctions qu'ils ſeront obligés d'exercer.

Cherchez dans toutes ces dispositions ce qui s'accorde à la justice. Cherchez quelqu'un, qui n'occupe une place, que parce qu'il en est digne. C'est l'oiseau rare sur la terre ; c'est le cygne noir. La modestie, qui fait le premier caractere du vrai mérite, lui nuit. On laisse dans l'obscurité la vertu qui la cherche. La lampe, qui devroit être mise sur le chandelier, demeure cachée sous le boisseau. C'est là le grand désordre, ou le grand malheur du monde. Il possede des trésors, dont il ignore le prix ; des hommes qu'il ne méconnoît que par l'endroit même qui devroit lui en donner une plus haute idée ; c'est-à-dire, par leur humilité. Les travaux & les services les plus importans, ne sont communément païés que de son oubli, que de son ingratitude, que de ses refus.

C'est ainsi que les indignes occupent les premiers rangs ; que les hypocrites régnent ; que les sots brillent ; que les méchans prosperent. Ceux qui s'élévent d'eux-mêmes, sont rarement rabaissés. Les intriguans suplantent les simples. Les disgraces renversent ceux, qui ne pensent qu'à remplir avec probité leurs devoirs. Les bons souffrent, & sont privés de leurs espérances les plus légitimes. On

en gémit. On se plaint. Mais revenons toujours à l'objet de nos Leçons. Qui sont les plus à plaindre, de ceux qui font l'injustice, ou de ceux qui la souffrent ? Rentrez incessamment dans le mystere de la Providence ; & vous comprendrez qu'il y a toujours plus à gagner, qu'à perdre, dans les sujets de vos murmures.

Quels sont vos desirs, & quelles sont vos privations ? Confessez-moi les uns, & ne m'épargnez pas la peinture des autres. Plus les portraits seront chargés, plus nous y découvrirons de traits propres à vous instruire, & capables de vous consoler. Vous êtes né peut-être avec des talens, que la modestie ne peut vous laisser ignorer. Vous avez pris soin de les cultiver ; & vous vous proposiez de trouver l'occasion de les exercer, & l'avantage de recueillir le fruit de vos études ou de vos travaux. Il se présente une place, qui semble ne convenir qu'à vous, pour laquelle du moins on devroit vous préférer à tout autre. Cependant on ne pense pas même à vous l'offrir. Si vous prenez sur vous de la demander, on vous la refuse.

Ailleurs, vous sollicitez. On vous écoute, & on vous amuse. Ce qu'on vous

promet est déja donné. Vous aprenez que le caprice ou la faveur s'est déclarée pour un homme, qui n'a rien de tout ce qu'il faudroit pour remplir l'emploi, dont on l'honore. Souvent ce n'est qu'à son nom qu'on l'accorde. Il n'est que le fantôme qui représente ; & quelqu'autre sera substitué pour l'exercice. Vous perdez votre tems & vos espérances. Vous restez inutile & rebuté.

Vous avez servi long-tems dans un corps ; vous avez travaillé dans une compagnie ; vous avez passé par tous les dégrés pour arriver au premier : & c'est un nouveau-venu, qui vous précede, au mépris de votre droit. Vous êtes au rang de ceux, qui prétendent à certaines charges ; & jamais le choix ne tombe sur vous. Les brigues vous éloignent à proportion que les années vous avancent. Vous avez sur des concurrens des avantages, qui ne peuvent se contester ; & à peine obtenez-vous quelques suffrages, qui ne servent qu'à vous convaincre combien peu le mérite a de pouvoir sur ceux qui doivent en décider.

Poursuivez. Vous êtes entré dans une communauté. Vous vous êtes engagé dans une société religieuse. Si vous vous réduisez à ne compter que sur les régles ;

si vous êtes d'un esprit éloigné de la flaterie ; si vous négligez les manœuvres & les intrigues ; on vous néglige vous-même, & vous resterez toujours au-dessous de ceux qui ne vous valent pas. On ne vous emploïe que pour la nécessité. On ne vous offre que les emplois que tous les autres refusent. Tous les désagrémens sont pour vous ; & on vous croit trop heureux de n'être pas tout à fait oublié.

Le ministere sacré, qui, plus que tout autre, est celui dont les fonctions ne doivent être confiées qu'aux plus dignes, est celui peut-être où cette considération détermine le plus rarement le choix. Les prééminences sont quelquefois pour ceux qui ne seroient pas trouvés capables des offices les plus bas, pour des hommes sans science & sans mœurs ; qui n'ont d'autre mérite pour y prétendre, que celui de les voir ardemment desirées, indécemment poursuivies, & honteusement obtenuës.

De quelque côté que vous vous tourniez ; à quelque état que vous vous soïez destiné ; quelques prétentions que vous aïez ; vous trouverez par tout les hommes injustes. Aujourd'hui vous êtes en place, & demain déplacé. C'est un

ambitieux qui vous ſuplante ; c'eſt un homme riche qui païe ce qui n'a point de prix, pour vous faire ôter ce qui ne peut être accordé qu'à des qualités qu'il n'eut jamais. On vous vend, on vous trahit, on vous décrie ſourdement ; de fauſſes délations obtiennent contre vous une excluſion contraire à toutes les loix ; & vous êtes chaſſé d'un poſte que vous rempliſſiez avec trop de probité, pour plaire à ceux qui veulent ſe ſouſtraire aux régles. Vous mécontentez des gens qui haïſſent les devoirs que vous êtes chargé de leur faire obſerver. On prend contre vous des réſolutions tumultueuſes ; on ne vous laiſſe ni le loiſir, ni la liberté de vous défendre & de vous juſtifier ; on vous condamne ſans vous entendre ; un faux amour de la paix vous ſacrifie à des plaintes qui ne devroient être écoutées, que pour être réprimées ſévérement ; ceux qui devroient vous protéger, vous manquent. La lâcheté, la crainte de ſe perdre avec vous, les promeſſes qu'on leur fait de païer leur ſilence ou leurs diſſimulations, prévalent ſur la juſtice qu'ils vous doivent ; on vous ſuſcite des ennemis ſecrets ; on vous prend par tous vos foibles ; on interprête malignement votre

zèle ;

zèle ; on tourne mal vos démarches les plus ſimples ; on abuſe de vos diſcours les plus innocens ; on vous attaque par les ſentimens & par les mœurs ; on vous noircit dans l'eſprit des ſupérieurs ; on vous rend ſuſpect aux puiſſances.

Eſt-ce là tout ce que le monde peut vous fournir de ſujets de crier contre ſon injuſtice ? Comptez là-deſſus avec vous-même : mais comptez de tout devant Dieu ; voïez ſi ce ne ſont point des faveurs, dont vous aïiez à le bénir, plutôt que des maux, dont vous aïiez à gémir en ſa préſence. Ne faut-il que vous conſoler des oublis du monde, de ſes refus, des *paſſedroits* qu'il vous fait ? Une foule de réfléxions ſe préſente d'elle-même. Rien de tout cela ne peut affliger, que ceux qui n'ont point de vrai mérite. Celui-ci doit être toujours content de lui-même, & ne ſe croire digne des places, que quand il eſt au-deſſus, par le mépris qu'il en fait. Ces places ne ſont point en effet de vrais avantages pour nous. L'amour du bien public & le bon ordre de la ſociété, ſont les ſeuls intérêts que nous y devions prendre. La vraie ſageſſe conſiſte à mettre ſon bonheur dans des eſpérances qui ne dépendent point des jugemens humains ; & ſon mérite, dans

des qualités à qui la couronne ne puisse manquer de la part du juste Juge. Elle veut qu'on ne regarde qu'avec indifférence des talens qui périront eux-mêmes, avec les plus précieuses récompenses que le monde puisse leur accorder ; qu'on se désabuse de ses vaines promesses ; qu'on le considere comme un maître indigne d'être servi, pour son impuissance, autant que pour son injustice, & pour sa conduite capricieuse ; qu'on s'attache uniquement au maître souverain, seul incapable de tromper & d'être trompé, seul assez puissant pour proportionner ses récompenses à la fidélité de ceux qui le servent : & c'est à toutes ces considérations que vos disgraces vous forcent à revenir.

C'est-à-dire, que c'est toujours l'injustice du monde qui vient d'elle-même à l'apui des maximes de l'Evangile : c'est ce monde qui vous exhorte, contre ses vûës, à ne le point aimer, à ne point vous y attacher servilement, à n'en user que comme si vous n'en usiez pas, à desirer ses biens sans ardeur, à les espérer sans inquiétude, à les posséder sans transport, à les perdre sans douleur. Aïez-lui donc une espece d'obligation de vous avoir apris à ne point envier ses prospérités, à

ne point vous affliger de ſes diſgraces, à vous y préparer pour n'en être point ſurpris, à les mettre ſagement à profit, pour achever de vous en détacher : ou, pour vous parler plus religieuſement, remerciez Dieu de vous armer contre ce monde par lui-même, & de ne point vous y laiſſer faire de perte où vous ne trouviez à gagner pour votre ſanctification.

Je ne répéte point ici les réfléxions, par où j'ai fini la neuviéme Leçon de la premiere partie. Vous pouvez y voir que la vertu qui ſe plaint des injuſtices qu'on lui fait, eſt injuſte elle-même ; qu'elle ſe dégrade, qu'elle ſe convainc de ſon imperfection ; que les diſtinctions qu'elle ſouhaite lui deviennent dangereuſes, par le deſir ſeul qui les lui fait envier. Les humbles gagnent toujours à l'oubli dans lequel on les laiſſe ; l'humilité ſe nourrit des humiliations : on leur épagne, avec la diſſipation des grandes charges, les tentations de la vanité qui les ſuivent. L'élévation ne nous tire point de notre néant ; elle ne nous ôte point nos foibleſſes : mais elle nous expoſe à les perdre de vûë. On ſe laiſſe entêter d'une fumée de gloire qui va s'évanoüir. L'humilité qui tient contre les plus vains honneurs, eſt une vertu rare ; & l'oubli des hom-

mes est toujours moins un sujet d'impatience, que de joie, pour ceux qui connoissent bien toute l'étenduë de leurs besoins, & tous les saints usages qu'ils peuvent faire de leur loisir.

S'il s'agit de ces places où les hommes décident de la fortune & de la vie des autres hommes, de ce ministere où ils répondent ame pour ame de ceux qui sont confiés à leurs soins, quel avantage pour eux de s'en voir exclus par d'injustes préférences, ou par un oubli toujours funeste au monde, & toujours favorable pour eux! Il n'est que trop ordinaire d'en méconnoître les dangers, & de n'en considérer que les honneurs & les profits. On se représente les dignités les plus terribles & les plus sacrées, comme des dignités toutes séculieres, que l'ambition recherche avec ardeur, que la vanité possede avec fierté, que la cupidité fait servir à tous ses injustes desirs; comme des postes éminens, où il n'est jamais honteux d'aspirer, parce qu'il paroît toujours glorieux de les remplir; comme des distinctions profanes, qui sont devenuës, dans la dépravation des siécles, le partage d'une naissance illustre, le prix d'une gloire mondaine, le digne fruit d'une brigue importune, ou la juste

récompense d'une bassesse, comme des ministeres oisifs, dont on laisse à d'autres les fonctions & le travail, pour ne s'en réserver que le repos & les douceurs ; qui servent de matiere au luxe, ou de ressource à la pauvreté.

Mais quelles idées la foi au contraire doit-elle nous en donner ? Les regarder comme des emplois aussi redoutables que saints ; qu'on ne peut desirer sans présomption, parce qu'on ne peut les remplir qu'avec un grand mérite & des graces rares, comme un poids accablant, dont on ne doit se charger, que par la nécessité de la charité ; comme une servitude pénible, qui ne nous éleve au-dessus de nos freres, que pour nous consacrer à leurs usages. De-là, ces maximes si vraies, si sages, si communes dans les premiers tems, & si fort oubliées dans les nôtres ; que ce rang de supériorité nécessaire à la conduite des peuples, peut être rempli avec dignité ; mais qu'il est toujours indécent de s'en croire digne : que nous devons être à cet égard si éloignés de toute ambition ; qu'il faille nous venir chercher pour nous forcer à devenir les guides & les docteurs de nos freres ; que nous nous détournions quand on nous prie ; que nous

fuïions lorſqu'on nous invite ; que notre refus ne céde qu'à la violence.

Tout eſt plein de ces ſortes d'expreſſions dans les écrits de ceux, dont les ſentimens devroient être nos régles, & la conduite notre modéle. Heureux ceux que des pourſuites inutiles, que le mauvais ſuccès d'une intrigue, que l'indignité d'un choix qui ne tombe pas ſur eux, que l'excluſion qu'on donne au vrai mérite, force à revenir à ces vûës ſaines, dont l'impatience ou la vanité les avoit détournés ! Qu'ils ſe conſidérent comme des aveugles qu'on repouſſe rudement, pour les empêcher de ſe jetter dans un précipice ; comme des hommes qui marchent dans le ſommeil, & qu'un obſtacle réveille, pour leur épargner une funeſte chûte ; comme des enfans imprudens, à qui la violence arrache des armes qu'ils ne ſavent pas manier : Ces enfans pleurent, ils s'irritent, ils s'opiniâtrent à demander ce qui leur eſt funeſte : mais on ne les écoute pas ; & c'eſt bonté de ne les pas écouter.

C'eſt ainſi que Dieu vous traite. Vous vous plaignez à lui qu'il n'eſt point d'ordre dans le monde ; que tout s'y fait ſans régle ; qu'il ne donne rien à la juſtice ; qu'il éléve les uns ſans mérite, qu'il dé-

grade les autres sans sujet ; que vous ne vous y voïez jamais placé, comme vous auriez droit de le prétendre. Vous en accusez sa providence, & sa bonté vous répond : Vous ne sçavez ce que vous demandez : Pouvez-vous boire le calice de ceux qui rempliſſent les premieres places ? Avez-vous assez de fermeté pour rendre la justice, sans rien donner à la faveur, sans être corrompu par l'intérêt ? avez-vous un zèle assez désintéressé, pour ne chercher que le salut des ames dans un ministere qui vous interdiroit toutes les vûës humaines ? Connoissez-vous bien tous les dangers où plus de justice de la part du monde vous exposeroit ? Oubliez que c'est lui qui met des obstacles à cette élévation qui causeroit votre chûte. Ne considérez ses injustices, que comme des occasions qu'il offre à mes bontés de s'exercer sur vous. Reconnoissez ma main, qui tourne ainsi ce qui paroît vous nuire à votre plus grand avantage : & cessez de murmurer d'un bien, que votre seule impatience vous fait regarder comme un mal.

IX. LEÇON.

Nos attachemens les plus légitimes cessent de l'être par l'excès. Les déplaisirs que nous recevons des personnes qui nous sont cheres, nous avertissent de corriger le déréglement de nos affections, ou de le prévenir. Un parfait retour de leur part, nous seroit plus dangereux, que leur plus odieuse ingratitude. Nous les aimerions trop, si nous en étions plus aimés.

IL est rare, & presque inoüi, que nous ne considérions nos maux qu'en eux-mêmes, & selon leur juste valeur. Nos préjugés ou nos sentimens les agravent: & par ces circonstances, il n'est guéres de peines qui nous semblent plus rudes, que celles que nous recevons des personnes qui nous sont cheres; mais il n'en est point quelquefois qui puissent nous devenir plus utiles, ou qui nous soient peut-être plus nécessaires, du côté des miséricordes de Dieu sur nous. Nous veillons peu sur nos affections. Elles deviennent souvent plus injustes, à proportion que nous les croïons plus légitimes.

Nous ne savons pas les contenir dans leurs bornes ; & nous donnons sans scrupule dans le piége d'aimer avec excès, ce qu'il nous est permis d'aimer avec modération. Les époux sont faits l'un pour l'autre ; & l'amour qui forme leur union, en devient un des premiers devoirs. Les peres & les meres doivent de la tendresse à leurs enfans ; & c'est la nature même qui la leur inspire. Les liaisons de l'amitié n'ont rien de mauvais en elles-mêmes ; les besoins réciproques en justifient les sentimens, & la reconnoissance les autorise.

Mais, par notre dépravation, les penchans les plus innocens se changent en passions dangereuses ou criminelles. Un mari regarde sa nouvelle épouse, comme son idole : il a quelquefois pour elle des attentions & des complaisances plus qu'idolâtres : c'est à cet objet que toutes ses pensées le ramenent. Je viens d'épouser une femme, dit un des conviés de la parabole, & je ne puis aller au festin où vous m'invitez. Il est marié, cela suffit ; il n'a plus de loisir pour aller à Dieu, qui l'apelle. La femme n'aime peut-être pas son mari moins follement. Toute occupée du soin de lui plaire, & du plaisir d'en être aimée, le soin de plaire au Sei-

gneur, ne trouve plus de place dans son esprit. Il est des peres & des meres qui ne vivent que pour leurs enfans, ou qui semblent ne vivre qu'en eux. Ils négligent leurs mœurs, pour établir leur fortune; & cette occupation leur fait méconnoître ou violer tous les autres devoirs. Ils se laissent séduire à des prédilections aveugles, qui les rendent aussi cruels pour les uns, qu'ils sont excessivement tendres pour les autres. Il se glisse dans les amitiés des déréglemens infinis. Il n'en est presque point de pures, ni dans les motifs ni dans les attachemens; point qui ne soient aussi nuisibles qu'elles devroient paroître onéreuses. C'est ainsi que des liens qui ne devroient être formés que pour nous porter plus fortement à Dieu, nous en détournent en mille manieres. Les époux nuisent réciproquement au salut l'un de l'autre; les enfans, au salut des parens; & les amis, au salut des amis.

Le sort change. Les amours déréglés ne sont guéres constans. Les jalousies & les soupçons s'y mêlent, les humeurs s'aigrissent, les dépits succédent, les aversions se forment; & ceux qui se sont le plus aimés, deviennent les fléaux les uns des autres. Les femmes & les maris

ſemblent n'être liés plus étroitement, que pour rendre leurs tourmens plus déſeſpérés. Les enfans ſe ſoulévent contre ceux, qui leur ont marqué trop de tendreſſe; de mauvaiſes inclinations font repentir de la préférence qu'on leur a donnée. Les amis ſe broüillent & ſe haïſſent; ils ſe haïſſent d'autant plus dangereuſement, qu'ils ſe ſont plus intimement aimés. La confiance mutuelle fournit des armes à leurs inimitiés, & des prétextes à leur ingratitude. Quel reméde à de ſi grand maux? Celui même que ces déſagrémens leur préparent, pour corriger leurs affections, & pour les épurer.

Reméde ſage, quoique violent, dont ils devroient s'aplaudir, ſi la ſenſibilité leur permettoit de réfléchir ſur eux-mêmes, au lieu de perdre le tems à ſe déchaîner contre les autres. Pourquoi faut-il que nous ſoïons toujours ſi ſourds à cette ſorte de voix de Dieu, qui ne nous frape que pour nous inſtruire, qui nous rend attentifs à nos déſordres, par les troubles mêmes qu'ils nous attirent? Nous ſommes malheureux; & ſans ſonger qu'il nous eſt avantageux de l'être, nous nous abandonnons à des déſeſpoirs encore plus déraiſonnables, que le déréglement qui nous les cauſe. Eſt-ce en vous? eſt-ce

en Dieu qui, eſt l'injuſtice? Répondez.

Que nous dites-vous, par ces plaintes ſi vives, ſi éloquentes, dont vous nous fatiguez? A qui vous en prenez-vous? Tout ſe préſente à votre eſprit dans vos chagrins, excepté ce qui pourroit les adoucir. Vous meſurez vos maux ſur les ſentimens de votre cœur. Vous ne conſidérez que ce que vous êtes pour ceux, qui vous offenſent, & ce qu'ils devroient être pour vous. L'injure vous eſt d'autant plus ſenſible, que vous l'attendiez moins, & que vous croïez mériter un tout autre retour. Votre amour-propre ſe ſent humilié, trop peu ménagé, trop peu reſpecté. Vous recueillez toutes les citconſtances les plus propres à redoubler l'impreſſion des mauvaiſes manieres.

Ce mari qui en uſe ſi mal avec vous, eſt un homme que vous avez prévenu par les avances les plus généreuſes & les plus tendres; que vous avez voulu, malgré la diſproportion de ſa naiſſance & de la vôtre, malgré la réſiſtance de votre famille; un homme dont vous avez fait la fortune, à qui vous avez ſacrifié tous vos biens; un homme enfin que vous aimez encore éperduëment, malgré ſa dureté pour vous, malgré ſes infidélités ou ſes diſſipations: & c'eſt de toute

cette passion qu'il se prévaut, pour vous rendre la plus malheureuse des créatures, sans craindre que vous l'en aimiez moins. Et que prétendez-vous par ces exagérations ? Vous justifiez-vous ? Vous accusez-vous ? C'est à votre conscience que j'en appelle : c'est là que Dieu lui-même vous renvoïe, pour justifier sa providence.

Cette femme, dont les caprices vous désespérent, dont la mauvaise humeur n'a pour vous que des rebuts, dont la paresse & la négligence ruine vos affaires, dont la coquéterie vous dèshonore, qui montre pour les enfans qu'elle vous a donnés des entrailles aussi cruelles que celles de l'autruche, vous hait encore plus que vous ne l'aimez. Ce fils, l'unique objet de votre bienveillance, dont vous avez pris tant de soins, sur qui vous aviez fondé de si flateuses espérances, qui devoit être la gloire de votre famille, & la consolation de votre vieillesse, ne se signale que par le mépris qu'il fait de vos conseils & de votre personne, que par l'abus des bontés que vous avez eües pour lui. Cette fille en qui vous vous voïiez renaître, que vous considériez comme un autre vous-même, pour qui vous vous dépoüillez de tout, ne vous païe que par son indifférence, ou par la

fierté qu'elle affecte pour vous, que par le plaisir de vous effacer, que par l'hypocrisie de ses déguisemens, que par une conduite qui dément la bonne éducation que vous vous êtes efforcé de lui donner. Tous vos enfans répondent encore plus mal à vos vûës, que votre affection pour eux n'étoit aveugle, tendre, empressée. Cet ingrat qui vous trahit, qui vous décrie, qui vous supplante, qui se joüe de vos bienfaits, c'est un ami que vous aviez recherché le premier, pour qui vous avez été prêt de donner votre vie.

C'est là justement le mal que vous avez fait, & ce que Dieu vous invite à comprendre. Si vous êtes abandonné de vos plus proches; si vous trouvez des ennemis jusqu'à dans votre maison, des indifférens jusques dans les liaisons les plus touchantes; si vous êtes malheureux dans vos prédilections & dans vos amitiés, dites-vous alors à vous-même, que tous ces procédés imprévus pour vous, sont ménagés exprès dans l'ordre de la providence, afin que vous vous débusiez, que vous ouvriez les ïeux sur les excès où vos passions se sont portées. Si vous êtes puni par où vous avez péché, c'est afin que vous ne péchiez plus, & que l'expérience vous ramene à la justice.

On ne vous dit pas de ne point aimer votre fille, votre fils, votre femme, vos amis. Mais qui les aime plus que Dieu, n'eſt pas digne de lui; c'eſt la maxime de l'Evangile, que vous avez oubliée: maxime juſte, dont la vérité ſe fait ſentir aux cœurs bien réglés. Il n'eſt rien hors de Dieu, dont nous puiſſions faire l'objet de notre bonheur. Tout ce que nous aimons, nous ne devons l'aimer que pour lui, c'eſt-à-dire, ſelon ſes vûës & ſes loix. Vous tombez dans le piége; vous vous expoſez à vous faire rejetter de lui, quand vous ne veillez pas à contenir vos affections dans les juſtes limites qu'il leur a marquées; quand vous vous livrez à d'autres objets, juſqu'à partager un cœur qu'il vous demande tout entier, juſqu'à les aimer plus qu'il ne veut, ou plus qu'ils ne ſont aimables.

Comprenez-le bien: ce n'eſt point votre penchant, ou votre plaiſir; c'eſt ſa volonté ſeule que vous devez conſulter ſur la meſure de l'amour, que vous avez pour les perſonnes qui vous ſont liées par votre choix, ou par votre état: Et rien ne décide mieux ſi c'eſt votre devoir ou votre goût, qui vous attache, que la ſenſibilité ſur ce que vous ſouffrez de la part de ceux dont vous croïiez que votre

attachement vous mettoit en droit de ne point souffrir. La charité toujours patiente, ne se livre point à cet excès : elle suporte tout de ceux qu'elle aime, parce que rien de leur part ne peut affoiblir les raisons qu'elle a de les suporter. Vous l'avez vû plus d'une fois ; ses motifs ne dépendent, ni du caractere, ni des procédés de qui que ce soit.

A quoi vous rapelle donc une sensibilité, dont elle n'est point capable ? Quel autre effet doit-elle produire en vous, qu'une juste défiance sur un attachement que vous avez crû juste ? L'étoit-il du moins dans son objet ? Les qualités à qui vous le donniez, en étoient-elles dignes ? Qu'est-ce en effet qui vous avoit charmé dans ces personnes qui vous étoient devenuës si cheres, & qui vous le sont encore, malgré ce qu'elles ont fait pour vous désabuser ? des talens qui ne les rendent pas meilleures, & qui les rendent peut-être plus coupables par l'abus qu'elles en font ; les agrémens, la beauté, la jeunesse, une conformité d'inclinations qui contentoit votre amour-propre, & qui n'eût fait que vous entretenir dans de plus grands vices, si elle eût été plus réelle, ou moins inconstante. Vous aimiez ce qu'il vous étoit défendu d'aimer

mer pour lui-même, & qui vous exposoit à former des desirs déreglés. Vous aimiez des penchans qui paroissoient favorables à vos cupidités ; vous aimiez sans mérite, & peut-être malgré les défauts les plus haïssables ; c'étoit caprice, c'étoit aveuglement de tendresse : & pour être coupable, ne suffit-il pas enfin d'aimer plus qu'on ne doit, ce qu'il est permis, ou ce qu'il est commandé d'aimer ?

Qui pouvoit mieux vous rapeller là-dessus à votre propre cœur ? Qui pouvoit plus sûrement vous inspirer l'envie de vous observer de plus près, que ces mauvais cœurs par qui vous avez été trompé ? A quoi sert de vous compter à vous-même toutes les raisons qu'ils auroient de vous aimer, ou de vous ménager, du moins par retour ? comme si toutes ces considérations humaines étoient de quelque poids pour justifier vos impatiences ; comme si les caprices de votre amour-propre donnoient quelque prix à ce qu'il vous fait faire d'extravagant ; comme si ce que vous aimez le plus, n'étoit pas peut-être ce que vous devez aimer le moins ; comme si les personnes que vous chérissez jusqu'à la passion, ne vous étoient pas ordinairement les plus dangereuses ; comme si Dieu ne pouvoit pas avoir, en vous

affligeant, des desseins plus favorables à votre salut & à votre repos, que les satisfactions que vous cherchez dans des objets qui vous donnent pour lui de l'indifférence.

C'est par-là, vous dis-je, qu'il vous avertit d'épurer vos affections. Il permet que ceux que vous aimez contre ses ordres, travaillent à vous détacher d'eux-mêmes, à vous guérir de l'envie de les aimer trop humainement. Ce sont vos proches, ce sont vos amis; vous vous affligez de ne trouver que des amertumes dans un commerce qui devroit faire la douceur de votre vie: & cette douceur seroit une douceur criminelle & funeste, qui vous feroit oublier vos premiers devoirs. Que ne vous affligez-vous plutôt, d'avoir déja trop de passion pour eux? Que ne bénissez-vous la main qui veut vous en guérir par leur ingratitude? Moins fâcheux pour vous, ils vous deviendroient toujours plus dangereux; vous n'eussiez jamais soupçonné que vous faisiez dégénérer en crime, une affection d'elle-même innocente; ils vous eussent perdu par leurs bonnes manieres; & ils vous sauveront par leur mauvaise humeur, si elle vous réduit à ne plus les aimer qu'avec la modération qui convient, si elle

vous tient en garde contre le penchant que vous avez à vous laiſſer aller ſans réſerve à l'attrait de ce qui vous plaît.

Voulez-vous joindre ici les exemples aux réfléxions ? N'eſt-ce pas ainſi que les plus grands Saints ſe ſont ſauvez ? Si vous leur euſſiez enlevé ſouvent leurs plus proches, vous leur euſſiez peut-être enlevé toutes leurs vertus. Donnez à Job, à Jacob, à Joſeph, à David, à Tobie, des amis, des freres, des femmes, des enfans plus aimables : & vous leur donnerez des eſpeces d'obſtacles à la fidélité qu'ils ont euë de s'attacher qu'à Dieu ſeul. Après cela, laiſſez-là les plaintes, & connoiſſez mieux vos avantages. Qu'un époux qui vous chagrine, qu'un enfant qui vous dédaigne ou qui vous irrite, qu'un ami qui ſe refroidit ou qui répond mal à vos empreſſemens, vous découvre un fond d'injuſtice que vous vous diſſimulez ; qu'il vous ſerve de maître contre lui-même, ou plutôt contre vous qui ne ſavez pas vous connoître ou vous craindre.

Dieu ne frape pas toujours l'homme dans ſa perſonne, pour le ramener à lui, C'eſt par le mauvais ſuccès de ſes attachemens, qu'il lui en fait ſentir le déſordre. Il y a des perſonnes à qui peut-être il ſeroit néceſſaire de fuir tout engage-

ment, pour se conserver la liberté d'être à lui sans partage. Mais enfin le mal n'est pas de s'engager : Tout consiste à n'avoir que des vûës bien épurées, à se souvenir que la tendresse conjugale n'est pas une passion sans mesure, que ce n'est pas le plaisir d'aimer qui doit en être le motif. C'est le nœud seul qui lie les épous, qui les détermine à s'aimer par devoir & pour la fin que Dieu s'est proposée dans la différence des sexes. Il faut en un mot aimer sa femme, comme sa femme ; son épous, comme son épous ; ses enfans, comme ses enfans ; ses amis, comme ses amis.

Toutes ces affections ont leur régle. Elles doivent toutes se réduire au désintéressement de cette charité qui ne cherche point ses propres utilités. Elles n'en sont en effet, que des portions déterminées par les objets, & mesurées sur le dégré qui convient à chacun d'eux. La charité n'aime point les hommes, pour la satisfaction de les aimer, ce n'est point au penchant de la nature qu'elle se laisse conduire : elle aime ceux qu'il est juste qu'elle aime, & elle ne les aime que pour leur être utile; elle ne considere les nœuds qui l'unissent, que comme des commencemens de cette union toujours durable

qui doit se consommer en Dieu. Ses soins pour ceux qui lui sont liés, ne tendent qu'à les aider à remplir toute justice; & les peines qu'elle y trouve ne la rebutent point.

Or, dans l'obligation de remplir des devoirs si purs, n'est-on pas trop heureux de n'être point tenté d'aller jusqu'à aimer les défauts dont on souffre, & d'y trouver des instructions vives contre cet aveuglement, qui n'est que trop ordinaire à l'amour-propre? Si ceux que vous aimez vous font donc des injustices, gémissez-en pour eux; gémissez-en par le désir que vous devez avoir de les voir meilleurs, & d'y contribuer: mais n'en gémissez point pour vous. Rendez graces au contraire à celui dont la main vous frape dans ces autres vous-même, pour vous avertir de ne les aimer que pour lui seul, & de réformer ce qu'il y a de déréglé dans vos sentimens pour eux. Aprenez à les aimer dans la vérité, c'est-à-dire, par les endroits qui les rendent réellement aimables, par la religion, par la piété, par la sincérité & par toutes les vertus. Dans cet amour, il n'y peut rien avoir de trop. Vous pourrez vous y livrer sans réserve; & vous y trouverez l'adoucissement des peines qu'un amour

déreglé vous cauſera toujours, & qu'il ne pourra qu'aigrir.

X. LEÇON.

La charité toujours réſervée, toujours humble, toujours diſcrete; la difficulté de corriger utilement; la fauſſe tendreſſe, la fauſſe amitié, l'indifférence, le reſpect, la crainte, la lâcheté, l'intérêt, la politeſſe, & notre propre négligence, nous laiſſent ignorer des vérités, que la haine, la colere & les autres paſſions nous revelent. Les méchans nous ſervent, tandis que les bons nous nuiſent.

PLUS nous avançons dans la diſcuſſion des ſujets que nous croïons avoir de nous plaindre des diſpoſitions de la Providence, plus nous y découvrons de raiſons qui nous condamnent & qui la juſtifient. Quand on a commencé d'appercevoir les premieres lueurs du jour, la lumiere s'accroît à meſure qu'on la conſidere, & les objets qu'on a découverts ſemblent ſe multiplier ſous les ïeux. C'eſt ainſi que les vérités ſe dévelopent par les réfléxions; & que d'une premiere ouver-

ture, on passe à mille autres découvertes. La vûë générale des imperfections de la nature, a ses utilités, pour nous aprendre à nous connoître, à nous humilier, à craindre nos propres fragilités, à veiller sur tous nos mouvemens, & sur toutes nos œuvres. Les mauvais exemples ont quelquefois plus de force que les bons pour nous contenir dans le devoir. Les injustices, les mauvais traitemens & les mauvaises manieres, sont des occasions de retour toujours salutaires à ceux que trop de sensibilité ne rend pas incapables de réfléchir.

Mais il y a dans les reproches & dans les discours impolis, des instructions directes, qui nous sont quelquefois aussi nécessaires qu'elles nous paroissent désagréables. Nous avons des défauts, dont nous ne devons la connoissance qu'à ces secours. Toujours trop ébloüis des aparences de la vertu, nous nous croïons parfaits, dès que nous n'avons plus de vices grossiers. Nous cessons d'apercevoir mille imperfections, dont nos meilleures qualités sont mêlées. Nous conservons des habitudes qui retardent plus nos progrès, qu'elles ne nuisent au repos des autres. Qui nous ôtera le bandeau que nous avons sur les ïeux ? Qui

pourra nous démasquer pour nous-même, & nous désabuser de nos propres impostures?

La charité qui souffre tout, ne s'aperçoit presque pas des fardeaux que nous lui faisons porter. Nos fautes paroissent légeres aux gens de bien, qui n'osent juger du fond qui les produit. Ils négligent de nous en avertir; & c'est souvent la discrétion qui retient leur zèle. Les uns, plus attentifs à veiller sur leurs propres imperfections, que sur celles de leurs freres, sont toujours disposés à juger d'eux favorablement; ils excusent leurs écarts; ils justifient leurs intentions, quand la conduite n'est pas réguliere; ils sont retenus par une humble timidité, qui leur fait craindre de reprendre sans sujet ce qui ne leur paroît pas si répréhensible, qu'il peut l'être en effet: les autres, quelques irréprochables qu'ils soient, ne se croient pas assez de lumieres & de prudence, pour rendre leurs corrections utiles. On sait qu'il n'est point de devoir qui demande plus de précautions & plus de ménagemens pour le remplir comme il faut.

On sait d'ailleurs, qu'il est certains caracteres, dont on n'obtient rien, quand on en veut tout obtenir à la fois; certains esprits

esprits qu'on aigrit au lieu de les corriger, quand on s'obstine à ne pas leur passer pour un tems, des irrégularités qui n'attaquent point la piété par ses principes; qu'on étouffe quelquefois de bons désirs, pour ne pas vouloir en souffrir de moins parfaits. Le zèle peut avoir ses excès, & la charité le tempere par la tolérance. On saura par exemple de vous, combien vous êtes délicat sur ce qui vous blesse; on aimera mieux ne pas toucher à vos plaies, que d'augmenter le mal; on craindroit de vous décourager par des avis qui pourroient vous offenser, & qui ne vous changeroient point. Il faudra se réduire à ménager votre sensibilité sur certains endroits; on vous soutiendra même dans le peu de bien que vous ferez, par des loüanges charitables; & on attendra que le tems & l'expérience vous désabuse de la trop bonne opinion que vous avez de vous-même, ou que la réfléxion vous rende enfin moins susceptible à ce qui vous déplait; ménagemens sages, mais quelquefois funestes pour vous. Malheur aux malades, dont la délicatesse oblige à différer les remédes! Vous risqueriez de vieillir dans vos défauts, de mourir avec toutes vos foiblesses, s'il ne se trouvoit quelque esprit

moins complaisant, qui se fit un plaisir de vous les reprocher.

Mille autres motifs étrangers à la charité vous laisseroient ignorer ce qu'elle dissimule, ou ce qu'elle se fait un devoir de ne pas vous découvrir à contre-tems; une cruelle indifférence, qui ne s'intéresseroit point à vous voir meilleur, tandis qu'elle n'auroit rien à souffrir de vous; un intérêt avide qui ne chercheroit qu'à vous flater pour gagner vos bonnes graces; une indigne lâcheté qui forceroit à feindre ceux-même qui auroient toutes sortes de raisons de vous donner des avis; une molle complaisance qui n'aimeroit pas à vous chagriner; une tendresse aveugle, qui donneroit pour vos défauts les plus marqués une excessive indulgence; un respect outré qui se croiroit dispensé de remplir à votre égard les fonctions du ministere le plus libre. Il est inconcevable par combien de sortes de mauvaises hontes, les hommes nous déguisent ce qu'ils pensent de nous, à combien de réserves la politesse même nous condamne. Il y a des caracteres & des vices qui ne se reprochent jamais en face, parce qu'ils sont trop humilians, & qu'ils semblent dégrader l'homme de toute sa raison. Tout le monde se dit d'un fat, que c'est

un fat; d'un impertinent, que c'eſt un impertinent; d'un orgueilleux, que c'eſt un orgueilleux; & perſonne ne le lui dit à lui-même.

A quelle école ira-t'il pour l'aprendre? De quelle bouche lui viendra la vérité dans cette eſpece de conſpiration de ne la lui point dire? Il n'eſt ce qu'il eſt, que parce qu'il ne le ſait pas. Il eſt vrai que toute ame attentive ſur ſur elle-même, pourroit à la fin ſe découvrir toute entiere. Mais le défaut de cette attention, de combien de ſources peut-il venir en nous? L'amour-propre, qui dirige nos regards, les détourne de tout ce qui lui déplaît. Il eſt bon que la vérité lui ſoit offerte au-dehors, & qu'il ſoit comme forcé de ſe conſidérer tel qu'il eſt. Encore eſt-ce aſſez que cette vérité nous ſoit ainſi préſentée pour être reconnuë? De quelle utilité nous ſont les diſcours familiers, & les inſtructions publiques? Nos oreilles y ſont fermées par les préjugés. Les paſſions ſont ſourdes à tout ce qui les condamne. Elles ſont aveugles ſur leur propre injuſtice, & ne ſe voient point dans ce qu'on dit de plus marqué pour les caractériſer.

Voit-on quelqu'un qui ſe reconnoiſſe avec ingénuité dans ces peintures de

vices si vives & si détaillées, qu'on lit dans les livres, ou qu'on entend de la bouche des ministres de la parole ? En général il suffit que des invectives puissent tomber sur d'autres que sur nous, pour nous les rendre infructueuses. Nous ne jugeons même avec équité des mauvaises actions, que quand il ne s'agit point des nôtres. Nous ne nous condamnons que quand nous ne croïions pas être les coupables qu'on désigne. Dans ses loix, il faudroit que Dieu fit des préceptes exprès pour nous ; qu'il nous parlât sans cesse ; & qu'il ne parlât qu'à nous. Encore ne l'entendrions-nous peut-être pas, parce que nous ne voudrions pas l'entendre. Il faudroit enfin, qu'à chaque instant, quelque Prophéte vînt nous dire, comme Nathan fit à David : Vous êtes vous-même celui que vous condamnez si sévérement. Ce Prophéte qui nous manque, nous le trouvons dans quelque insolent, qui nous insulte sans égards ; dans un emporté, qui nous reproche impudemment ce qu'aucun autre que lui n'auroit osé nous dire à demi mot ; dans quelque censeur malin, qui ne sauroit pas épargner ses amis même.

Observez les passions ; elles sont toujours injustes ; & leur injustice se tourne

à la fin contre elles-mêmes. La jalousie, l'envie, la colere, l'intérêt, se laissent aller à des emportemens, dont on rougit quand les émotions passent. Tandis qu'elles durent, on ne se possede plus; on perd en un instant toutes les vûës du devoir; on étouffe tous les sentimens de la nature, toutes les tendresses du sang & de l'amitié, tous les mouvemens du respect; on ne connoît plus ni l'équité, ni les égards, ni les ménagemens; on ne pense qu'à se satisfaire; on s'abandonne aux plus aveugles fureurs; on se permet tout ce qu'un reste d'humanité devroit interdire; on traite sans pitié ceux, qui mériteroient le plus de condescendance; on ne fait aucune différence entre les grandes & les petites fautes; entre les défauts qui ne se reprochent point, & ceux qui peuvent être reprochés; tout passe par l'épée d'une langue aiguë comme celle du serpent. Un homme en colere est un aspic sourd à toutes les considérations; un chien qui commence par aboïer au premier bruit, sans distinguer si ce sont des amis ou des ennemis.

Un tel homme est à plaindre sans doute, & plus à plaindre qu'on ne peut dire dans de si funestes dispositions. Mais ne croïez-vous point l'être encore plus que

lui, vous qu'il attaque de front, & quelquefois sans sujet ? Vous le dites ; & vous vous trompez. Jugez-en moins sur le mal qu'il veut vous faire, que sur le bien que vous pouvez en recueillir. Sa passion vous rend le service le plus important, que vous puissiez attendre de la charité la plus héroïque. Cette rage qui le possede, ignore comme la charité même ce langage de complaisance & d'imposture par lequel les hommes se séduisent. C'est alors qu'il apelle le mal un mal ; que le vice ne trouve en lui ni la lâcheté qui l'aprouve, ni l'artifice qui le colore. C'est un censeur intrépide des défauts, qui ne connoît plus les personnes. Votre naissance, votre rang, votre qualité, ces emplois, qui semblent vous autoriser dans le désordre ; ces bienfaits qui devroient l'obliger à vous épargner ; ces liaisons, ces nœuds tendres, qui devroient l'adoucir, ne lui fermeront point la bouche. Ecoutez-le ; il vous aprendra de vous-même, ce qu'une foule d'adorateurs vous dissimule ; il vous révélera ce que le monde pense & dit de votre caractere & de votre conduite. Tandis que tous ceux qui vous environnent vous flatent & vous déguisent leurs pensées, il vous dévoilera le mystere de leurs dis-

ſimulations ; il vous apellera de tous les noms qui vous conviennent ; il vous dira malgré vous ce que vous êtes. Fûſſiez-vous ce qu'il a de plus cher ; eût-il toutes ſortes de raiſons de vous cacher le jugement qu'il fait de vous, ſa groſſiereté, ſon humeur aigre ou brutale l'emportera ſur tous les autres motifs.

Après cela, plaignez-vous encore. Ne ceſſez point de déplorer les malheurs de votre vie. Gémiſſez ſur la deſtinée des hommes ; accuſez cette fatalité, qui les rend ennemis les uns des autres : Eſt-ce avec juſtice ? Eſt-ce avec ingratitude ? Dieu vous hait-il ? Vous aime-t'il ? Pouvez-vous méconnoître ſon bienfait, ſi c'eſt ſa Providence qui vous procure malgré vous un avantage, que vous ne ſauriez aſſez eſtimer. Ce ſont ces critiques impitoïables, qui ne vous pardonnent rien ; ces eſprits malins, qui vous obſervent pour vous ſurprendre dans quelques fautes humiliantes ; ces railleurs, qui vous déchirent par où vous croïez leur donner moins de priſe ; ces indiſcrets, qui vous annoncent que vous êtes le ſeul à ne pas vous apercevoir de certains défauts, qui vous ſont comme naturels, ou que vous aimez trop pour vous les reprocher ; ces impatiens ſur-

tout, dont les vivacités vous avertiſſent quelquefois ſans réfléxion, de ce que le ſang-froid n'auroit oſé vous dire. Ne les avez-vous pas ces défauts ? Vous en impoſe-t'on ? N'étoit-ce pas vous qui vous en impoſiez vous-même ?

Il eſt donc vrai que vous perdriez plus que vous ne gagneriez à paſſer vos jours avec des perſonnes plus indulgentes, plus diſcretes, plus modérées. N'eſt-il pas heureux que l'impoliteſſe & la colere vous inſtruiſent enfin de ces vérités déſagréables ; mais importantes à votre ſalut ? N'eſt-ce pas un ſervice précieux, que l'emportement ou la malignité vous révéle un ſecret, que la vanité vous cache ; qu'un trait de raillerie pénétre chez vous juſqu'à l'endroit ſenſible ? Le traitement eſt douloureux, mais ſalutaire. L'amour-propre en ſouffre : mais que la raiſon ſache en bien uſer. De quel retour ne païeriez-vous pas ce ſervice que les fâcheux vous rendent, ſi votre ſanctification vous étoit chere ?

N'avons-nous pas vû des Saints ſe choiſir eux-mêmes des cenſeurs ; mettre à ce prix leur faveur ou leur diſgrace, ſelon qu'ils les auroient trouvés plus ou moins ſinceres ; s'eſtimer heureux d'en rencontrer d'aſſez généreux pour l'être

toujours ? N'eſt-ce pas là même un effort des amitiés humaines ? Le ſeul déſir de plaire au monde, la ſeule envie d'y faire fortune ne fait-elle pas rechercher quelque confident diſcret, qui puiſſe avertir des obſtacles qu'on y mettroit par certains défauts rebutans, ou capables d'inſpirer des défiances aux protecteurs qu'on veut ſe faire ? Pourquoi l'utilité de ſe bien connoître ne feroit-elle pas goûter à ceux, qui ſont touchez de leur perfection pour leur perfection même, un ſecours dont ils peuvent faire tant d'uſages ? Ne ſe trouve-t'il pas des caracteres timorés, à qui les reproches les plus injuſtes perſuadent preſque qu'ils les méritent ; qui en prennent du moins occaſion de s'obſerver de plus près ; & qui reconnoiſſent dans un ſérieux examen, que s'ils n'ont point ces défauts groſſiers, qu'on voudroit leur attribuer, ils en ont de plus ſecrets, & d'auſſi capables de leur nuire ?

La ſociété n'eſt que trop pleine de ces faux amis, qui ne daignent pas nous ouvrir les ïeux ſur ce qu'il y a de plus irrégulier dans notre conduite ; qui nous aiment peut-être malgré tous nos défauts, ou pour nos défauts même. Et combien s'en trouve-t'il peu, dont le zèle aime

mieux nous déplaire, que de nous dissimuler ce qui leur déplaît en nous ? Examinez-vous d'ailleurs. N'est-ce point vous-même qui vous êtes rendu coupable de ces dissimulations funestes, qui vous accoutument à vous croire irréprochable ? On s'est aperçu que vous aimez les loüanges ; que pour vous plaire il faut vous flater. Vous n'avez pas voulu qu'on vous parlât confidemment d'un défaut qui vous humilie. Vous vous êtes offensé qu'on vous avertît du mépris, où vous vous êtes exposé par votre vanité. Combien de fois peut-être a-t'on perdu votre amitié, pour avoir osé censurer vos manieres ? Malheureuse sensibilité qui vous ôte l'espérance d'en connoître les irrégularités. On vous a servi selon vos désirs. On vous a nourri dans la prévention d'un mérite sans défaut. Malheur, dis-je, à vous, si votre impatience, si le mauvais succès des premiers reproches qu'on vous a faits, déterminent à ne plus vous en faire. Mais heureux au contraire, si dans cette prévention vous rencontrez quelque téméraire qui fende la glace, qui vous ose jetter la premiere pierre. Un tel ennemi vaudroit mieux pour vous, que tous vos amis ensemble.

Vous prenez le change. Ceux qui vous

épargnent le moins, ne sont pas ceux qui vous sont le plus redoutables. Ne montrez que de l'aversion pour les fausses caresses. Eloignez les flateurs, ce sont là vos vrais ennemis. Oüi, les discours d'un adulateur qui vous trompe, sont plus à craindre, que ceux d'un insolent qui vous insulte. Achevez de vous le bien persuader. N'est-il pas vrai que quiconque se croiroit sans défaut, seroit dans l'illusion la plus dangereuse au salut ? D'autant plus répréhensible, que vous ajouteriez alors l'orgueil aux vices, dont la vûë devroit le détruire ; vous mourriez en effet pleins de secretes imperfections. Nous pêchons tous en beaucoup de chose. L'oracle en est infaillible.

Que doivent donc penser d'eux-mêmes ceux qu'on loüe toujours, & qu'on ne blâme jamais ? Ce sont des enfans qu'on gâte, & qui se trouveront un jour plus vicieux à proportion, qu'on les aura nourris dans une opinion plus flateuse de leurs bonnes qualités. Vous n'êtes pas irrépréhensible ; & dans cette pensée, quelle instruction vous donne un homme qui vous blâme, tandis que tous les autres vous loüent ; qui vous avertit que vous ne devez pas toutes les loüanges que vous recevez à votre seule mérite ?

Il faudroit que ce mérite fût sans défaut, puisqu'on ne vous en reproche point. Il vous aprend qu'on vous suporte en beaucoup de choses que vous ignorez. Il vous rapelle à l'examen de tous les intérêts, qui peuvent animer ceux qui sont autour de vous, à ce que vous pouvez leur inspirer de respect, de craintes, d'espérances. Il vous aprend à vous défier des éloges que vous vous croïez les plus légitimement dus; à penser qu'on vous trompe, à croire que vous avez beaucoup d'indifférens & peu de vrais amis. Est-ce donc là pour vous un fleau si terrible? Est-ce là cette peste que Dieu fit naître pour le malheur de votre vie? Que pouvoit-il en un sens créer pour vous de plus utile, & de plus propre à s'assurer votre juste reconnoissance?

Si ceux qui se taisent sur les défauts que vous devez être convaincus d'avoir, tandis que quelqu'un vous dit que vous les avez, sont des gens, dont vous ne puissiez soupçonner la sincérité, de vrais honnêtes-gens, des caracteres doux & pacifiques, des ames animées d'une charité pure; le mystere de leur silence vous est révélé par l'indiscrete envie qu'il a de parler, ou par la passion qui ne lui permet pas de se taire. Vous ne devez

plus l'attribuer, ce silence qui vous séduit, qu'à trop de bonté, qu'à trop de complaisance, qu'à la crainte de vous trouver trop sensible aux avis qu'on pourroit vous donner; qu'aux ménagemens d'une charité, qui sait que vous êtes encore trop foible pour soutenir la sévérité des corrections que vous méritez, ou qui vous croit peut-être encore trop entêté de vos défauts, pour être capable de vous laisser désabuser.

C'est ainsi que tandis que la bonté des justes nous nuit quelquefois, la malice des pécheurs nous devient utile. Une brusquerie vous irrite, une injure grossiere vous blesse; un reproche impudent vous souleve: mais que l'émotion passe, & que la réfléxion succéde, vous avoüerez que celui que vous auriez cru digne de tout votre ressentiment, auroit quelque droit à votre reconnoissance, s'il étoit poussé par un autre motif. Aïez du moins du respect pour Dieu, qui, selon l'expression de David, ordonne en quelque sorte à ce méchant de vous dire du mal: c'est-à-dire, qui l'abandonne à sa passion, pour vous aprendre, comme malgré lui, que vous méritez encore plus de reproches qu'il ne vous en fait. Concevez enfin qu'un mal, dont vous pou-

vez tirer un si grand bien, n'est point pour vous un objet de patience. Accoutumez-vous à vous élever plus haut, pour aprendre à calmer vos murmures; & faites-vous pour toujours une maxime de vous croire trop heureux au milieu des plus cruels ennemis, si c'est d'eux que votre salut vous vient. L'amour-propre croira peut-être encore avoir des prétextes de s'en plaindre: mais nous ne manquerons pas de nouvelles Leçons pour les détruire.

XI. LEÇON.

Il seroit à souhaiter que ceux qui nous reprennent, fussent irréprehensibles. Mais le vice seroit rarement reproche, s'il ne l'étoit que par ceux, qui n'en ont point. Nous ne sommes pas innocens pour être accusés par des coupables. L'essentiel pour nous, c'est de ne pas ignorer la vérité. Qu'importe de qu'elle bouche Dieu se serve pour nous la révéler ? C'est la seule utilité qu'il faut considérer dans un remede nécessaire.

C'EST un avis de l'Ecriture, dit S. Augustin, que de quelque part qu'un bon conseil nous vienne, nous ne devons pas le négliger. Nous l'avons vû plus d'une fois, nous sommes en effet si négligens sur le soin de nous connoître; il nous est si naturel de nous dissimuler nos imperfections; si funeste, & pourtant si commun de les ignorer; nous avons au-dehors si peu de moïens sûrs de les découvrir, que nous devrions nous estimer heureux d'en acheter la connoissance au prix des plus sensibles

humiliations. Mais c'eſt notre malheur, ou notre folie d'aimer nos défauts. Cet attachement nous révolte contre ceux, qui nous les révelent. L'amour-propre irrité cherche des prétextes, pour rejetter les corrections les plus douces & les plus charitables, & croit en trouver un légitime, contre celles qui viennent de quelque paſſion. Aveuglement déplorable, qui nous fait perdre l'utilité des ſecours que la Providence nous ménage. Qu'importe par quel organe la vérité ſe fait voir à vous? Ne ſauriez-vous ſéparer ce qui vient de la paſſion, d'avec ce qui vient des lumieres? C'eſt l'envie, ſi vous voulez, c'eſt la jalouſie, c'eſt le reſſentiment, & le dépit qui fait parler celui, qui vous accuſe. En êtes-vous moins coupable? En avez-vous moins les foibles qu'il vous reproche? Pourquoi vous amuſer à chicaner ſur les ſiens? Profitez ſeulement de l'avis qu'il vous donne; & ne vous informez point de quel eſprit il eſt animé. Quand on a beſoin de lumiere, on ſuit celui qui la porte, ſans ſe mettre en peine de ce qu'il eſt. On marche à la lueur des feux, que les ennemis allument.

Cette leçon méritoit de vous être propoſée dans une juſte étenduë, pour vous

vous en découvrir toute l'importance. Il est rare que nous usions bien des vérités qui nous viennent des bouches odieuses ; & nous avons besoin de réfléchir, pour nous défendre de la séduction des prétextes, qui nous en font abuser. Ce sont souvent là nos seules ressources. Il y auroit tout à perdre à les laisser échaper. Ne soïez pas ici plus sage que la sagesse même ; & laissez-lui le soin de juger de ce qui vous convient le mieux, ou de ce qui vous est le plus nécessaire.

On ne sauroit d'abord le désavoüer. Il seroit à souhaiter pour bien des raisons, que ceux qui nous reprennent, fussent eux-mêmes irrépréhensibles, & que leur innocence justifiât le droit qu'ils peuvent en avoir. La vertu pure donneroit aux corrections une force, dont le vice auroit peine à se défendre. Elles perdent une partie de leur valeur, quand la vie dément les paroles. Ceux qui ne sont pas exemts de défauts, se condamnent eux-mêmes par les reproches qu'ils font. Il seroit à souhaiter du moins qu'ils pûssent persuader que c'est la charité qui les inspire. Toujours tendre, compatissante, on sait qu'elle n'a point d'autre intérêt, que celui des personnes

qu'elle reprend. Elle est attentive en effet à distinguer le tems de parler, & celui de se contenter de gémir. Elle commence par faire aimer le remede, avant de le présenter. Il n'y a ni aigreur, ni témérité dans ses répréhensions. On est touché de la sagesse de ses ménagemens, de la douceur de sa condescendance. Sa discrétion, son indulgence se font sentir. Ses manieres donnent de la force à ses paroles; elle se fait écouter, parce qu'elle se rend elle-même aimable.

Mais réfléchissez y. Je ne vous dis pas encore que cette façon si parfaite de corriger est rare. Le peu de succès de presque toutes les corrections, pourroit seul en être la preuve. Songez seulement que le pain de la vérité est toujours amer au pécheur. La tendresse des corrections ne leur ôte jamais toute cette amertume. Il faut oublier ce qu'elles ont de dur, quand on veut profiter de ce qu'elles ont d'utile. Et n'arrive-t'il pas qu'elles sont rejettées quelques douces qu'elles soient? Les paroles d'un censeur zélé des vices, ne cessent point d'être trop dures pour ceux, qui sont trop durs eux-mêmes. C'est donc toujours du fond, qui produit notre indocilité, que tout le mal vient. La vérité

demeure toujours vérité, par quelque bouche qu'elle passe. On ne hait ceux qui la disent, quelques haissables qu'ils soient, que parce qu'on la hait encore plus qu'eux.

Revenons. Où la trouverez-vous cette charité, telle que je viens de vous la peindre ? Elle est incompatible avec les restes des vices qui la détruisent. Elle est foible encore dans les moins imparfaits: & qui seroit en droit de vous reprendre, s'il n'y avoit point d'autre titre qui pût le donner, que des mœurs pures ? De qui vous trouvez-vous environné dans le monde, où les plus justes ne se mettent pas encore eux-mêmes hors du rang de pécheurs ? Reste-t'il même du zèle, où l'amour des devoirs est affoibli par les passions ? Qui est-ce qui s'intéresse à votre salut par un mouvement de pitié qui n'ait pour objet que vous-même ? On vous laisse égarer, sans vous avertir de vos erreurs. On vous voit courir au précipice, sans vous en détourner. Vous tombez, & personne ne daigne vous tendre la main, pour vous aider à vous relever. On se contente d'entrenir avec vous un commerce d'affaires, de confiance, de plaisirs. On vous laisse vos foiblesses, quand elles ne nuisent qu'à vous; &,

comme je vous l'ai dit souvent, on vous aime avec vos défauts, ou pour vos défauts même. Dans les conversations polies, on se fait une loi de ne point parler des vices qu'on vous connoît. On se jette sur les absens ; & vous aprenez, des médisances & des satyres qu'on en fait, que rien ne s'y rencontre moins que cette charité dont vous croiriez avoir besoin, pour écouter utilement les reproches que vous méritez.

Mais par quelques dispositions que ce secours manque, celles de la providence sont justifiées à votre égard, par l'endroit même que vous les accusez. C'est la lumiere qui vous manque. Recevez-la, quand on vous la présente. Consentez à vous voir repris par ceux, qui ne vous aiment point, ou qui ne haïssent vos fautes, que parce qu'ils vous haïssent vous-même. Mettez-vous dans une situation de cœur, qui vous fasse tirer un avantage égal des instructions qu'ils vous donnent, de quelque principe qu'elles partent. Ce n'est que de vous qu'il s'agit ; & c'est à vous qu'ils parlent. Que ce soit par antipatie, par aversion, par caprice, par prévention, par partialité, par ressentiment, par haine, par animosité, par impatience, par

mpoliteſſe, par brutalité, ſongez à vous ſeul. Voïez s'il ne vous prennent pas en effet par où vous donnez des priſes, & n'en accuſez que vous. N'examinez point, ſi ce qu'ils vous diſent en face, eſt humiliant. S'il eſt fondé ſur des défauts réels, quel mal vous ont-ils fait? Sont-ce eux, ſont-ce leurs diſcours qui vous offenſent?

Vous auriez raiſon, ſi ces diſcours vous étoient nuiſibles; mais ce ſont ceux, qui le ſont réellement, que vous écoutez ſans émotion. Vous ne vous ennuïez point d'entendre parler de projets d'ambition, de parties de plaiſirs, de libertinage dans les débauches. On eſt aſſuré de ne point vous déplaire, quand on vous entretient des vanités du monde, de ſes biens imaginaires, de ſes chimériques honneurs, de ſes profanes maximes. Que ſi vous ne vous effarouchez point d'un entretien dangereux, qui peut vous inſpirer de pernicieux déſirs, pourquoi vous irriter d'une parole utile, qui peut vous rapeller à de ſages attentions ſur vos mauvais penchans, ou qui vous montre en vous des fragilités, que vous ne ſauriez déſavoüer.

C'eſt là ce qui vous fâche: & vous prenez malheureuſement le change. Qu'y

a-t'il, qui dût plus vous déplaire, que les flateries, & les loüanges intéreſſées qu'on vous donne ? On vous accoutume à vous croire ce que vous n'êtes pas. Le plaiſir vous ſéduit, & vous perſuade preſque, que vous vous trompez ſur ce que vous trouvez en vous d'imparfait. Il n'eſt point de vices qu'on ne vous traveſtiſſe en vertus. On aide votre amour-propre à ſe déguiſer à ſes propres ïeux. On vous ébloüit par les couleurs qu'on donne à ce qu'il y a de plus difforme dans vos mœurs. On peint l'idole d'argile, pour lui donner un éclat trompeur. On blanchit le ſépulcre, plein de pourriture au-dedans. On couvre enfin vos plaïes, au lieu de les guérir. Quelle ſeroit votre indignation contre un médecin, qui vous laiſſeroit mourir, en vous répétant inceſſamment que vous n'êtes point malade ! & vous ſouffrez ce mauvais office de la part de ceux, qui vous loüent pour vous plaire, ou qui vous épargnent, de peur de vous cauſer quelque déplaiſir.

Comparez l'excès à l'excès. Ne vaut-il pas mieux qu'il y en ait dans les reproches, que dans les éloges ? La paſſion qui loue, n'eſt-elle pas plus haïſſable que celle, qui blâme même fauſſe-

ment ? Les discours d'un adulateur qui vous trompe ; ne sont-ils pas plus à craindre pour vous, que ceux d'un emporté qui vous insulte ? Non, l'éxagération n'est dangereuse, que dans la bouche de ceux, qui vous attribuent plus de bonnes qualités, que vous n'en avez. L'amour-propre est toujours prêt à se laisser prendre aux loüanges les plus dépourvuës d'aparences, & toujours prêt à rabattre des accusations les mieux fondées. C'est en nous une peste naturelle, que d'être sensible à la flaterie. Nous en rougissons quelquefois au-dehors, tandis que la joie s'épanoüit au-dedans. Mais ne craignez pas de vous croire jamais plus mauvais, que vous n'êtes. C'est une tentation rare, où l'humilité toujours éclairée par la vérité, ne tombe point. Je dirai même que cette espece de tentation n'est pas possible ; & que le découragement, qui pourroit en naître, ne vient jamais que d'une fausse humilité.

Ce qu'il y a du moins de certain dans tout ceci, c'est que, sous quelque prétexte que ce soit, la vérité ne doit point vous devenir odieuse, par la mauvaise disposition de ceux, qui vous la découvrent. Réduisez-vous toujours à penser

que l'essentiel pour vous est de la connoître, & de vous en réjoüir, lors même qu'elle vous condamne. C'est là son grand usage dans les ténébres, dont les passions tâchent de s'enveloper. Il faut, pour s'en offenser, avoir des raisons secretes de la haïr; & malgré l'envie d'en accuser les autres, c'est toujours de votre propre fond seul, que cette haine naît. Avec cette opposition, son évidence vous blesse, & vous ferme les ïeux pour ne la pas voir, de quelque côté qu'elle se montre.

Poursuivez chez vous cette haine ennemie de votre salut. Reprochez vous-en toute l'injustice. Craignez tout le mal qu'elle peut vous faire. Disposez-vous à recevoir les instructions même, qui vous découvrent vos foibles. Soïez prêt à sacrifier vos passions, dès qu'on vous les aura montrées; & vous ne penserez qu'à vous condamner vous-même, qui que ce soit qui vous condamne. Il n'y aura plus que le mensonge, qui sera capable de vous déplaire, quelque flateur qu'il vous paroisse. Vous saisirez avidemment les occasions de vous réformer. L'amateur de la vérité trouve doux tout ce qui lui paroît vrai. Vous le goûterez, & vous le discernerez sans peine

des

des exagérations & de la fauſſeté. Vous vous réjoüirez à ſa lumiere, ſans vous irriter de ſes répréhenſions.

Quelle honte au contraire, ou quel déſeſpoir ! Quelle envie de vous perdre, ou quelle peur de ne pas vous perdre aſſez ſûrement ; d'être plus piqué de l'aigreur & de la malignité d'un reproche, que touché de l'avantage qui vous en revient ! Il n'eſt point d'eſpece de cenſeurs que vous deviez haïr, ſi vous n'êtes pas à couvert de la cenſure. Si c'eſt un ami, vous devez l'en aimer mieux. S'il ſe trompe, déſabuſez-le charitablement. Sachez-lui gré de ſon zèle, ſans lui faire un crime de ſon erreur. S'il vous donne à propos un avis néceſſaire, écoutez-le avec reconnoiſſance. Si c'eſt un ennemi, qui vous donne ce même avis, ſuportez-le patiemment ; & joignez au motif de la charité, qui vous oblige à le ſuporter, lors même qu'il vous fait un vrai mal, celui du bien qu'il vous procure quoique ſans le vouloir. Il fait une faute, en vous reprochant la vôtre avec un cœur indiſpoſé contre vous ; mais cette faute ne retombe que ſur lui ſeul. Et s'il vous aprend à devenir bon, tout mauvais qu'il eſt, qui perd le plus de vous ou de lui ? Quel ſujet vous laiſſe-

t'il de le haïr, si ce n'est ce bien même qu'il vous a fait ?

Savez-vous bien ce que je ferois, si quelque impertinent ne pensoit qu'à m'insulter en me disant mes vérités ; s'il me reprochoit que mon amour-propre m'abuse & me cache de vrais défauts, dont je ne m'aperçois pas ; s'il m'avertissoit que je ne suis ni si aimable, ni si estimé que je le crois être ; qu'on est offensé de ma vanité, de mes impolitesses, de l'indolence où je vis sur de mauvaises habitudes, qui me rendent peut-être odieux, sans me rendre incommode, & que tout cela fut vrai ? je le regarderois comme un de ces Chirurgiens impatiens ou brutaux, qui maltraitent ceux qu'ils pensent ; comme un de ces maîtres de mauvaise humeur, dont les leçons n'en sont ni moins solides, ni moins utiles, quand on sépare le fond des manieres ; comme un de ces Prédicateurs déréglés, dont l'Evangile nous ordonne de faire ce qu'ils disent, & de ne pas faire ce qu'ils font.

Après tout, est-ce à nous d'imposer des loix à Dieu, sur la nature des graces qu'il veut nous faire ? N'est-il pas le maître de se servir des canaux qu'il lui plaît, pour faire arriver la vérité jus-

qu'à nous ? N'eſt-ce pas de lui ſeul que vient le ſuccès de ſa parole ? N'eſt-ce pas lui qui lui donne de la force dans la bouche de ceux qui l'annoncent ? Ne la met-il pas quelquefois dans celle des faux prophétes ? Ne ſe trouva-t'il pas un ſcélérat parmi les vrais Apôtres ? Ne s'en trouvoit-il pas durant la priſon de S. Paul, qui prêchoient l'Evangile par un eſprit de pique & d'envie, pour lui cauſer de l'affliction dans ſes liens ? Qu'importe, diſoit-il, en quelle maniere ce ſoit, pourvû que Jeſus-Chriſt ſoit annoncé ? Soit intérêt de paſſion, ſoit vrai zèle, je m'en réjoüis, & je m'en réjoüirai toujours, parce que je ſais que l'événement en ſera ſalutaire. Qu'importoit en effet à ceux, qui recevoient l'inſtruction de la foi par ces miniſtres paſſionnés, pourvû qu'ils fuſſent inſtruits ? Les mauvaiſes intentions peuvent avoir un bon ſuccès ; & la joie de connoître ainſi la vérité, n'en doit être que plus ſenſible. Nous aprenons que nous ſommes coupables, de ceux, qui ne ſont pas innocens. Ils nous cédent le mérite qu'ils pourroient s'en faire. Nous profitons doublement de l'envie qu'ils ont de nous nuire. Ils ſe rendent haïſſables en nous montrant nos devoirs ; & ils épu-

rent les motifs, qui nous déterminent par eux à nous y rendre.

A ne considérer que nos besoins, il n'y a pour nous aucune différence à faire des personnes, qui nous instruisent; l'esprit, dont elles sont animés, ne change rien dans l'objet de leur ministere. Elles nous éclairent; & c'est le seul intérêt que nous devons prendre à ce qu'elles nous disent. Mais selon notre caractere, il peut nous être plus avantageux d'être repris par des méchans, que par des gens de bien; par des hommes d'une humeur rebutante, que par des esprits prévenans. L'aigreur ou les désagrémens des uns, peuvent nous nuire moins, que la douceur & les insinuations des autres. Il ne nous est que trop ordinaire de nous laisser conduire par attrait & par sentiment. Nous croïons prendre du goût pour les leçons; & nous n'en prenons que pour les manieres, dont elles sont données. Nous nous attachons aux vases d'argile qui portent la lumiere; & trop occupés du maître qui nous parle au-dehors, nous négligeons de préparer les oreilles du cœur à la voix de celui qui s'y fait entendre. Nous écoutons beaucoup, & dans le fond nous n'aprenons rien. Les instructions les plus lumineu-

ſes ne vont pas alors chez nous au-delà de la ſuperficie de l'ame ; ou ſi quelque ſenſibilité ſuit l'impreſſion de la lumiere, ce n'eſt qu'une ſenſibilité de chair, qu'un goût d'amour-propre. Les empreſſemens du zèle, & la douceur de la charité, ne gagnent quelquefois que les ſens. On ne ſe rend à la vérité, que par l'amour qu'on prend pour les perſonnes. On ſe laiſſe conduire à ce qu'on aime. L'homme prend ſur l'eſprit un pouvoir, que Dieu ſeul a droit d'y prendre. On fait par complaiſance, ce qu'on ne devroit faire que par devoir. On ſe corrige par l'envie de ſe faire aimer. Le bien eſt fait ; mais il eſt gâté par de mauvais motifs.

De tous côtés ce ſont des piéges pour l'homme. Pour lui les ſecours du ſalut ſe changent quelquefois en obſtacles. N'eſt-il pas heureux qu'il ne trouve rien dans ces ſecours, qui puiſſe l'attacher à ceux dont il les reçoit, & que leurs paſſions lui valent une tentation de moins ? Si ce ſont ceux-mêmes qui ſont chargés de la réforme de nos mœurs, qui nous rendent leurs manieres odieuſes ; s'ils font par caprice & par emportement, ce qu'ils devroient faire par l'intérêt de notre ſanctification, plaignons-les de trou-

ver leur écueil dans leur devoir. Leurs travers ne nous autorisent point à la haine de leurs personnes. Ils sont plus malheureux que nous ; & nous verrons plus bas combien nous devons être affligés des fautes qu'ils commettent, pour nous reprendre des nôtres ; comment elles doivent nous faire craindre, que ce ne soit notre indocilité qui les aigrisse ; qu'ils ne se lassent de nous corriger avec modération, que parce que nous avons trop d'imperfections, ou que nous retombons trop souvent dans les mêmes infidélités.

Mais quand vous pourriez vous rendre un témoignage plus avantageux ; quand vous n'auriez rien à vous reprocher, qui puisse indisposer contre vous ceux, qui vous font connoître ce qu'il y a d'ailleurs de répréhensible dans vos penchans & dans vos actions, revenez toujours au principe, que cette indisposition ne change point la vérité qu'ils vous découvrent. Ne prenez jamais occasion de l'amertume des remontrances, pour en rejetter le fruit. Ne songez qu'à l'utilité du remede que Dieu vous y prépare. Au milieu des invectives les plus violentes ; au milieu des railleries les plus piquantes ; au milieu des répréhen-

sions les plus humiliantes, & les moins ménagées, redites-vous qu'il vaut mieux être éclairé par qui que ce soit, que d'être trompé par un aveugle, ou séduit par un adulateur. Nourrissez-vous de la vérité, quelque amere que soit la maniere, dont elle est assaisonnée. C'est le pain de votre ame. Recevez avec avidité cette nourriture, de peur, dit saint Augustin, qu'elle ne vous manque, tandis que vous vous dégoûtez du vase qui la contient. Vous n'auriez pas alors l'excuse d'avoir ignoré la volonté de votre maître; & les défauts de ceux qui vous l'auroient annoncée, ne justifieroient point les vôtres.

XII. LEÇON.

Toutes les résolutions que l'impatience fait prendre, contre des reproches bien fondés, sont injustes, & font voir qu'on les mérite. On combat en quelque sorte contre Dieu, quand on combat contre la vérité que les passions découvrent. Toute vérité vient de lui. On ne fait point de tort aux coupables, de les avertir qu'ils le sont. Il ne leur suffit pas d'affecter de se taire. Le seul parti qui reste à celui qui se voit convaincu d'un défaut, c'est de s'en corriger.

ACHEVONS de confondre les prétextes que l'amour-propre croit avoir de se roidir contre la vérité que les passions lui révélent, & montrons-lui l'injustice des résolutions que son dépit lui fait prendre. N'est-ce pas contre nous que toute notre indignation doit se tourner, quand on nous a montré que nous sommes coupables ? Combattre contre la vérité connuë, c'est combattre en un sens contre Dieu même, de qui toute vérité nous vient. Continuez de comprendre qu'il n'y a que vous seul

d'injuſte, quand vous murmurez de vous voir environné de cenſeurs, qui ne vous épargnent point. Où eſt le mal que leurs cenſures vous cauſent ? Et par où juſtifierez-vous l'abus que vous faites des ſecours qu'elles vous offrent, pour vous réformer ?

C'eſt votre vanité ſans doute qui s'en trouve humiliée. On ne la ménage pas aſſez. Il faudroit vous laiſſer joüir d'une eſtime, dont vous n'êtes pas digne, pour vous encourager à la mériter. Vous n'aimez pas qu'on ait découvert certains endroits qui ne vous font pas honneur. Vous êtes fâché d'être obſervé de ſi près. C'eſt un envieux qui recueille avec ſoin tout ce qui ſe publie de vous, ou tout ce qu'il en aprend de ceux qui vous voient, pour venir vous inſulter de ſes découvertes. C'eſt un railleur malicieux, qui fait remarquer ce que d'autres n'apercevoient pas en vous de ridicule ou d'irrégulier. Et quelle injure vous fait-il ? Il n'eſt qu'un homme au monde, qui ne mérite point de reproches ; c'eſt celui qui n'a rien lui-même à ſe reprocher. Vous offenſe-t'on, quand on vous avertit que vous avez une tache au viſage ? Pourquoi voudriez-vous qu'on fut plus aveugle & plus muet ſur

les difformités de votre ame, ou de votre conduite ? Examinez vos titres, ou la folie d'une vanité qui vous tourmente, sans vous rendre meilleur. Vous avez la fureur d'être estimé : mais avez-vous quelque droit de l'être, sans être estimable ? Avez-vous quelque privilege de passer pour ce que vous n'êtes pas ? Si vous voulez paroître juste, que ne travaillez-vous à le devenir ? Vous vous irritez d'une injure, qui vous ôte la réputation d'être irréprochable ; soïez-le, si vous voulez qu'on le croie. Si quelqu'un vous accuse des défauts que vous avez, est-ce à lui, est-ce à vous que vous devez vous en prendre ? Si ce qu'il dit de vous étoit bon, ce seroit une loüange qu'il vous donneroit : mais s'il est mauvais, ce sont vos œuvres, & non ses discours qui vous dèshonorent.

Vous n'en revenez point pourtant. Vous prétendez qu'il vous fait un affront ; & vous voulez vous en laver. Je vous attens aux moïens. Voïons. N'est-ce point en imitant les méchans, que vous allez me persuader que vous êtes bon ? Je m'en doutois. C'est sur les récriminations que vous vous jettez d'abord. Vous accusez ceux qui vous accusent. Il ne leur sied pas, dites-vous, de

vous reprendre, tandis qu'ils vous donnent eux-mêmes tant de prises. Vous leur trouvez plus de défauts, & de plus odieux, que ceux, qu'ils vous reprochent. Vous auriez raison peut-être, quand ils n'en auroient point d'autres que la passion, qui leur fait manquer aux ménagemens de la charité qu'ils vous doivent. Mais vous ajoutez à celui-là tout le mal que vous connoissez d'eux, & tout celui que vous en avez apris d'ailleurs. Ne sentez-vous pas, que si la vérité justifie vos répréfailles, le contretems les condamne? Vous faites précisément ce que vous trouvez si mauvais qu'on vous fasse. C'est le ressentiment, qui prend chez vous la place du zèle. En toute autre occasion peut-être, avec de tout autres dispositions, vous auriez raison de ne pas dissimuler ce qui vous déplaît dans ceux que vous attaquez. Ce seroit un devoir de charité que vous rempliriez. Mais ici, ce n'est que votre vengeance que vous satisfaites. Vous ajoutez à vos autres défauts, celui de rendre injure pour injure.

Que d'égaremens & de mépriſes dans des conseils ou la vanité préside! Qu'elle entend toujours peu ses intérêts! Quand vous seriez innocent, cette sorte de dé-

fenſe vous ſeroit interdite, ou feroit penſer que vous ne l'êtes pas. On a ſujet de préſumer que la mauvaiſe cauſe eſt du côté de celui qui la défend avec des ſentimens injuſtes, ou par de mauvais moïens. Un homme qui ſe plaint d'un autre avec emportement, qui cherche à ſe venger, qui éclate en injures, ſe met dans ſon tort, & juſtifie celui qui l'accuſe. L'innocence ſe conſole d'elle-même. On ſe plaint avec tranquillité. L'émotion de l'ame eſt, en certains cas, une preuve de la mauvaiſe conſcience. Si vous trouvez à dire qu'on vous plaiſante, qu'on vous raille, n'eſt-ce point que vous avez fait quelque ſotiſe qui le mérite ? Vous ſeriez moins ſenſible à la paſſion de celui qui montre votre ridicule, ſi vous ne le ſentiez pas vous-même. Votre vanité ſe trahit, & ſe ſert mal. Un air tranquille, un ſilence modéré, un aveu ſincere vous feroit beaucoup plus d'honneur, que les plaintes & les mécontentemens que vous laiſſez éclater. Vous vous tourmentez à pure perte.

Juſqu'où ne vous conduit pas cette obſtination de ne pas vous reconnoître coupable ? Elle vous nuit plus que vos fautes même ; & vous vous condamnez

souvent par l'envie de vous excuser. L'impatience vous aveugle. Vous tombez dans la faute, dont on vous reprend, au moment même que vous en êtes repris ; & vous ne vous en apercevez pas. Vous repoussez le reproche d'une vivacité, par une vivacité. Vous soutenez opiniâtrément que vous n'êtes pas opiniâtre. Vous protestez avec emportement que vous n'êtes pas emporté. Vous jurez, pour persuader que vous ne jurez point.

Mais à quoi sert enfin de vous épuiser en excuses pour vous justifier ? Pourquoi tant de vains efforts, pour détruire l'impression que vos défauts ont fait sur les esprits, ou pour arrêter le cours d'une médisance, dont un indiscret vous avertit ? Pourquoi ces menaces que vous faites à ceux qui vous en accusent, de les en faire repentir ? A quoi bon tant de bruit ? Ce n'est point par vos injures, mais par votre changement, que vous pouvez fermer la bouche à vos censeurs. Corrigez-vous ; ils n'auront plus rien à dire. C'est la résolution qu'un Sage prenoit, contre ceux qui parloient mal de lui. Je vivrai si bien, disoit-il, que je saurai les forcer à changer de langage. C'est ainsi que les réputations ruinées se

Platon.

rétablissent. Un bruit qui cesse d'être fondé, tombe; & la vie qu'on mene alors, est la justification de celle qu'on a menée.

Vous le voïez. Votre vanité même trouveroit son intérêt dans votre devoir. Mais quand elle auroit d'autres ressources; quand vous pourriez réussir à faire douter des défauts qu'on vous attribuë; quand vous pourriez, à force de fausses justifications, faire disparoître les fautes les plus marquées; est-ce enfin votre vanité que vous devez servir, contre la vérité qui doit la détruire? Dieu ne permet-il qu'on vous découvre vos désordres, que pour vous faire donner dans d'autres? La raison ne vous est-elle donnée, que pour chercher des excuses à votre péché? Le but de ces grands efforts est-il de vous empêcher de vous croire coupable, quand vous l'êtes, ou de persuader aux autres que vous ne l'êtes pas? Ne voïez-vous pas que cet étourdissement est comme le désespoir de tout avancement pour vous? En usez-vous ainsi, quand il s'agit des fausses mesures que vous prenez pour votre fortune? Vous obstinez-vous à tout risquer plutôt que d'en convenir? Quelque désagréables que soient les avis qu'on vous

donne sur vos intérêts, en faites-vous des crimes à ceux, qui vous informent d'un accident ou d'un dérangement que vous ignorez ? Vous offensez-vous, quand on vous dit qu'il y a de mauvaises herbes dans votre champ ? Ne songez-vous pas plutôt à les en faire arracher ? Quand on vous avertit qu'il pleut dans vos greniers, que vos marchandises se gâtent, vous ne pensez qu'à prévenir ces inconvéniens. Vous ne vous irritez point contre un médecin, qui vous assure que vous avez la fiévre ; & vous ne souhaitez que de savoir quel peut en être le remede. Si vous étiez tombé dans un accès de létargie, voudriez-vous y retomber, en aprenant quelle main vous auroit frapé, pour vous réveiller ? Vous opiniâtrez-vous à contester contre ceux, qui vous crient que vos habits sont tachés ou que votre maison brûle ?

Je ne vous demande pas après cela, si les intérêts de votre ame vous sont moins chers, que tous ceux, dont je viens de vous parler ; si vous devez avoir moins d'empressement d'en déraciner les vices, d'en découvrir les foibles, d'en guérir les maux, d'en laver les taches, d'éteindre le feu des passions qui la consument. Il n'est que trop assuré que vous

n'en avez qu'une très-légere envie, quand vous disputez contre ceux, qui vous en donnent la connoissance; quand vous ne vous taisez, que par l'impuissance de vous défendre, ou peut-être par l'envie de vous venger d'eux.

A quel excès d'aveuglement la vanité conduit! Quelles opositions elle nous donne aux remédes les plus propres à nous en guérir! Elle ne veut pas rendre gloire à la vérité qui la condamne. On se taît plutôt que de confesser qu'on est dans l'erreur, qu'on a tort, qu'on vit mal. C'est un silence de rage de se voir confondu, de ne pouvoir se justifier. La raison manque pour repliquer; mais l'amour-propre ne consent point à faire un aveu, dont il ne veut pas concevoir le mérite. On dévore avec chagrin l'humiliation, sans songer au fruit qu'elle devroit produire: mais au fond, c'est ce fruit qu'on hait. L'homme n'auroit point de passions, s'il étoit capable de céder à la raison qui les condamne toutes. Mais parce qu'il les aime, il ne peut souffrir ceux qui les condamnent, & cherche à mettre la raison du côté de ses passions même. Il ne s'en sert que pour se défendre de la force de la vérité qu'il reconnoît, mais qu'il ne veut pas avoüer. Il

est

est vaincu ; mais il ne se rend point. Il se taît ; & ce n'est point un silence d'acquiescement. C'est la malignité, c'est le dépit, c'est l'envie de contenter son ressentiment, qui l'inspire. C'est parce que l'on n'est plus maître de ses lévres : c'est parce qu'on n'a plus de réponses dans sa bouche, qu'on cherche à se venger de quelque autre maniere. Entêtement déplorable, mais commun, dont on ne revient point, malgré sa conviction secrette ! On sent qu'un ennemi fait un reproche bien fondé ; mais on le hait, comme s'il étoit coupable de la plus noire imposture. On ne se corrige point enfin, parce qu'on ne veut pas se corriger.

Flatez-vous donc tant qu'il vous plaira dans vos vaines excuses. Tourmentez-vous pour repousser des accusations légitimes. Accusez la Providence, qui permet qu'elles soient mêlées de tant d'amertumes. Roidissez-vous contre la malice des hommes, qui vous fait connoître les volontés de Dieu. Il sera toujours vrai qu'elles vous auront été connuës, & que l'ignorance ne les rendra point excusables. Il sera toujours vrai que vous n'aurez pas voulu comprendre le bien pour le faire ; qu'on vous aura montré le mal ; & que vous aurez refusé

de vous en détourner. Vous êtes coupable en un mot, & vous ne cessez pas de l'être, parce que ceux qui vous le disent, ne le sont peut-être pas moins que vous. Leurs défauts ne vous ôtent pas les vôtres; & si vous aviez à vous plaindre, ce seroit de ce qu'ils ne les connoissent pas tous, ou qu'ils ont encore trop de retenuë pour vous les révéler. Vous regretterez un jour qu'ils aïent été si peu clairvoïans, ou si réservés.

Il viendra ce jour, où les justifications, les désaveux, & les récriminations ne vous seront plus permises, & vous paroîtront insensées. Représentez-vous ce moment, où vous ne pourrez plus rien cacher de ce que vous êtes; où le pécheur convaincu de ses crimes aux ïeux de l'univers, se trouvera sans ressource. Pénétré des regards de tous les
Job. 33. 27. hommes, il les regardera, dit l'Ecriture, & leur confessera qu'il a péché. Heureux, si vous teniez dès-à-présent ce langage! Un aveu vous coûte; il vous rabaisse à vos propres ïeux; il vous réduit à ne pouvoir vivre tranquille dans des vices, que vous aimez. Mais si vous vous aimez vous-même comme il faut, vous devez reconnoître que c'est un service qu'on vous rend de vous y contrain-

dre. Aujourd'hui vous y trouvez de la cruauté ; vous ne vous apliquez qu'à la malignité de ceux, qui ne vous épargnent pas. Vous les haïssez, & vous ne goûtez que ceux, qui vous flatent. Mais au dernier jour, vous ne trouverez de services cruels, que ceux de vous avoir laissé tranquille dans vos déréglemens. Vous comprendrez enfin, mais peut-être trop tard, que vous devez plus à ceux que vous regardez comme vos ennemis, qu'à vos amis même : que ceux-ci peuvent vous perdre par leurs ménagemens & par leurs éloges ; & que ceux-là peuvent vous corriger par leurs invectives.

Que de reconnoissance vous devez à celui qui permet que leur bouche s'ouvre pour vous instruire ! Ne faites plus de dangereuses attentions aux manieres. Reconnoissez, qu'à quelque prix que ce soit, il est plus utile & plus glorieux de se laisser vaincre par la vérité, que d'affecter de ne pas reconnoître sa victoire ; que c'est se rendre doublement malheureux, d'être convaincu de ses fautes, & de refuser d'en convenir ; qu'il ne sert de rien de se taire, quand on est dans la nécessité de parler, ou de passer pour n'avoir rien à dire. Condamnez vos répugnances ; & demandez du moins à

Dieu, qu'il vous donne d'entendre sa voix dans celle des méchans, qu'il semble emprunter quelquefois pour vous parler. Demandez-lui qu'il parle à votre cœur; que ce soit devant lui que vos passions se taisent; que leur tumulte ne vous rende point sourd à ce qu'on vous dit, pour vous les faire reconnoître; qu'elles ne se défendent point du reproche de vos fautes par d'autres fautes; que vous soïez toujours prêt à rendre gloire à la vérité, même à celle qui justifie vos ennemis, & qui vous condamne; que vous soïiez bien aise que les autres ne se trompent pas sur votre compte, afin qu'ils vous détrompent.

Quelle obligation n'auriez-vous pas à ceux qui vous avertiroient de quelques infirmités corporelles, si pour ne les plus avoir, il ne falloit que le vouloir. Tel est le sort des infirmités de l'ame. Une volonté sincere d'en guérir en est le souverain reméde. Et qui peut contribuer plus efficacement à vous inspirer cette volonté, qu'un reproche auquel vous ne vous étiez pas attendu; qu'un emportemnnt subit, qui fait éclater contre vous un brutal par des invectives impudentes. C'est comme un coup de tonnerre, qui réveille l'ame de son

assoupissement. On en use ainsi pour déterminer certaines ames indolentes, à se laisser traiter dans leurs maladies. On les surprend par des airs étonnés sur la grandeur du péril, & sur des accidens ordinaires, afin que la surprise leur fasse souffrir ce que la raison ne leur feroit pas faire. A ce prix-là, vous devriez penser que les bontés de Dieu pour vous, ne sont pas seulement prévoïantes, mais qu'elles sont en quelque sorte ingénieuses. Vous devriez penser que c'est parce que vous avez trop peu d'envie de vous corriger de vos défauts, qu'il permet qu'on vous les reproche d'une maniere capable d'exciter vivement toute votre indolence. Avec ces vûës, jugez qui de vous ou de lui doit se plaindre, si vous vous rendez incorrigible.

XIII. LEÇON.

L'excès est moins à craindre pour nous dans les reproches qu'on nous fait, que dans les éloges qu'on nous donne. On nous offense plus, quand on nous attribuë le bien, que quand on nous impute le mal que nous n'avons pas fait. L'homme pêche contre son ame, quand il s'impatiente d'un jugement injuste. C'est dans son propre cœur, qu'il doit chercher sa gloire & son repos.

TOUT prétexte de murmure nous seroit ôté, si les passions des hommes se bornoient à nous attaquer par des défauts réels. On se plaint toujours injustement de l'injustice même, quand on n'est pas sans reproche ; & nous devenons plus coupables, que ceux qui nous accusent par de mauvais principes, quand nous nous obstinons à défendre les mauvais endroits qu'ils nous découvrent. Nous ajoutons à nos autres péchés celui de l'orgueil, qui voudroit joüir des avantages de la vertu, sans en remplir les devoirs. Mais être accusé sans être coupable ; être calomnié dans

le bien même, c'est un nouveau trait d'injustice, qui cause à l'amour-propre de nouvelles révoltes.

Après les réflexions des Leçons précédentes, on se consoleroit d'aprendre avec désagrément des vérités qu'il est funeste d'ignorer ; on trouveroit du moins dans le fruit des invectives, de quoi calmer l'impatience qu'elles peuvent exciter. Le désespoir, c'est de voir qu'un esprit irrité ne se modere point dans l'envie de chagriner & de nuire, & que le dépit de ne rien trouver de répréhensible dans ce qu'on hait, ne fasse souvent que rendre cette envie plus furieuse & plus aveugle.

On n'avance point en effet dans la considération des excès des hommes, sans y trouver de nouveaux sujets de s'effraïer, de s'affliger, de déplorer cette dépravation qui nous rend ennemis les uns des autres. Les passions déchaînées ne font plus aucune différence du vrai ou du faux, pourvû qu'elles puissent offenser. On écoute tout ce que la malignité suggere ; on néglige jusqu'aux vraisemblances ; on accuse, pour accuser. Toutes les vertus sont travesties en vices. On impute aux plus innocens tout ce qui peut les dèshonorer dans les idées du

monde, & dans les vûës de la religion. La naiſſance, l'honneur, la probité, la ſincérité, la droiture, la régularité, la piété ; tout eſt attaqué par des invectives que les apparences démentent. On eſt ſurpris d'entendre tout ce qu'une bouche impudente vomit d'impoſtures & d'outrages : & c'eſt alors que l'impatience va quelquefois juſqu'à s'en prendre à Dieu même de l'injuſtice de ſes créatures. L'innocence calomniée ſe croit malheureuſe ſous un juſte Juge : mais elle s'abuſe ſur le ſecret de ſa conduite, & ſe méconnoît elle-même.

N'en croïez point un ſentiment confus ; que la raiſon chez vous, en ſoit le juge. Quel eſpece de mal vous fait-on, quand on vous dit que vous êtes ce que vous êtes bien aſſuré de n'être pas ; que vous avez fait, ce que vous ne fîtes jamais ? On ne vous donne pas des vices, à force de vous dire que vous en avez ; on ne fait pas que vous aïez commis des fautes, parce qu'on vous en accuſe. Comme un faux éloge ne juſtifie point un cœur qui ſe fait lui-même des reproches, un mauvais diſcours ne rend pas coupable une conſcience qui ſe ſent innocente. Des injures controuvées, ſont des traits lancés contre un rocher, qu'ils n'éfleurent

n'éfleurent point ; des goutes d'eau claire, qui coulent sur votre corps, & qui n'y laissent point de tache. C'est vous traiter d'aveugle, quand vous avez de bons ïeux ; & de boiteux, quand vous marchez droit. Pensées simples, mais justes ; pensées naturelles, dont les exemples devroient faire rougir votre foi, quand vous les rencontrez dans des esprits qu'elle n'éclairoit pas. Un Socrate averti qu'on disoit du mal de lui, se contente de répondre : Non, ce n'est pas de moi qu'on parle ; il n'y a rien en moi de ce qu'ils disent. Un Archelaüs, Roi de Macédoine, excité par les siens à se venger de ce qu'on avoit versé de l'eau sur lui, comme il passoit dans la ruë, rejette froidement ce conseil : Pourquoi m'offenserai-je, dit-il ? ce n'est pas sur moi qu'on a versé cette eau, mais sur celui qu'on croïoit que j'étois. Ce n'est pas vous qu'on attaque, quand on vous représente tout autre que vous êtes. Le mensonge enfin ne vous change point ; & doit moins vous déplaire, quand il vous impute des défauts, que quand il vous attribuë des vertus que vous n'avez pas. Ceux qui se méconnoissent, peuvent se repaître des fausses loüanges, ou s'irriter des fausses imputations ; mais quand on

ne ceſſe point de ſe voir à la lumiere de la vérité, les unes & les autres doivent être également indifférentes.

Tout le mal que vous croïez voir ici dans les diſpoſitions de la Providence, diſparoît donc à des ïeux ſains. S'affliger ou ſe réjoüir du menſonge, c'eſt pure foibleſſe. Mais de quel côté la foibleſſe eſt-elle plus grande & plus injuſte dans ſes plaintes ? Du côté ſans doute où le menſonge eſt moins à craindre : & ſur cela vous prenez toujours le change. Une vanité qui ne connoît point la juſtice, vous fait aimer à joüir d'une gloire qui ne vous eſt pas dûë. Vous vous laiſſez prendre à tout ce qui peut relever à vos ïeux, l'idée que l'amour-propre vous donne de vous-même. Ce fol entêtement va peut-être chez vous juſqu'à vous rendre moins ſenſible au plaiſir d'être loüé de ce que vous êtes, qu'à la joie de paſſer pour ce que vous n'êtes pas. Ceux qui penſent ou qui parlent trop bien de vous, ne ſont preſque jamais déſabuſés ; leur erreur ou leur impudence vous plaît, & vous n'avez pas le courage de vous en défendre. Vous aimez plus la loüange du bien, que le bien même. L'illuſion ſe forme ; vous vous croïez en effet plus eſtimable, à proportion que vous vous

voïez plus estimé. Vous vous accoutumez à penser, qu'en vous loüant même avec excès, on vous rend une espece de justice. Il n'est point de vaine opinion de vous-même, dont vous ne soïez prêt à vous laisser persuader.

Avec cette foiblesse, quelles fraïeurs & quelle indignation de faux éloges ne devroient-ils pas vous causer ? Ils ne vous rendent pas meilleur, & peuvent vous faire penser que vous l'êtes. Et quoi de plus funeste pour vous, que d'être tenté d'oublier que vous n'êtes rien ; que ce que vous êtes aux ïeux de Dieu ? Si vous aviez donc quelque plainte à lui faire sur le défaut de lumiere & de sincérité qu'il permet dans les hommes, ne seroit-ce pas de vous exposer à rencontrer des admirateurs aveugles, qui vous loüent de ce qui ne mérite pas d'être loüé ; ou des flateurs intéressés, qui vous attribuent de bonnes qualités que vous n'avez pas ? Il est bien difficile, dit S. Augustin, de ne pas prendre quelque plaisir aux loüauges qu'on reçoit ; & cependant notre ame doit être tellement attentive à ce que Dieu juge de nous, que si nous nous entendons loüer faussement, nous nous oposions de tout notre pouvoir à ceux qui nous donnent ces

sortes d'éloges, de peur qu'ils ne s'imaginent voir en nous ce qui n'y fut jamais ; qu'ils ne croïent que ce qui vient de Dieu, vient de nous ; ou qu'ils ne nous loüent des qualités que nous avons, quoiqu'elles ne soient nullement loüables. Ce sont là ceux, dont nous devons nous croire le plus offensés, parce qu'ils peuvent nous nuire, en nous donnant l'idée d'un mérite, dont ils ne nous donnent point la réalité.

Quel tort vous font au contraire, ceux qui vous chargent des outrages les plus odieux ? Vous ôtent-ils vos vertus, si vous en avez ? Soit qu'ils se trompent, ou qu'ils parlent contre leurs lumieres, ils vous laissent tel que vous êtes : & c'est une vraie petitesse, de vous en trouver offensé. Vous craignez peut-être qu'ils ne vous nuisent du côté du monde, si leurs insultes sont publiques ; & cette crainte est encore une double foiblesse : foiblesse d'être allarmé du jugement de ceux qui ne sont pas vos juges, & dont l'aprobation n'est point votre récompense : foiblesse de s'imaginer qu'un discours impudent puisse beaucoup vous nuire. Les reproches que la colere & l'emportement suggerent, ne font gueres d'autres impressions, que la colere même. Ils irritent ceux qui les entendent, plus qu'ils

ne les persuadent. Une douceur modérée qui fait les recevoir sans émotion, leur ôte toute créance : une conduite non suspecte, une vertu qui ne se dément point, les fait prendre pour ce qu'ils sont, pour des brutalités. Un discours sans fondement, tombe de lui-même ; une régularité constamment soutenuë, une piété toujours uniforme, fait rejaillir les malignes imputations sur leurs auteurs. Leurs mensonges ne convainquent que de leur impudence. Les méchans même ne le sont pas toujours assez, pour en croire les méchans sur leur parole. Ils ne saisissent la fausseté, que quand ils ont quelque intérêt de s'en prévaloir.

Mais il y aura de ces cœurs ennemis, qui se prêteront à la calomnie, par une crédulité maligne. Il y aura des esprits foibles, qui s'en laisseront prévenir par une scrupuleuse défiance. Je le veux ; quel malheur enfin peut-il vous en arriver ? Vous perdrez l'estime de ces hommes surpris, ou mal intentionnés : mais vous ne perdrez, ni votre mérite, ni votre couronne. On ne sauroit trop vous l'inculper. Le monde n'est ni le juge de vos intentions, ni l'arbitre de votre destinée. Consultez votre foi ; consultez même votre raison : Que vous reviendroit-

il de la faveur des hommes, & de leurs suffrages ? Quel plaisir pouvez-vous goûter dans une réputation que le mensonge peut flétrir ? Quelle est la folie de votre entêtement, pour une estime vaine que vous obtenez rarement, dont vous ne jouïssez jamais avec sécurité, qui peut vous être enlevée par une seule passion maligne, ou jalousie ; qui n'ira pas du moins au-delà des bornes de votre vie, ou de celle de vos admirateurs ? Les hommes mourront ; & la gloire que vous en recevriez, mourroit avec eux. Qu'importe donc, que vous soïiez effacé de leur esprit, que vous viviez dans leur mépris & dans les humiliations, pourvû que vous aïiez la gloire du témoignage de votre conscience ; & que vous viviez dans le cœur de Dieu ? C'est pour lui, c'est sous ses ïeux que vous vivez. Lui seul connoît vos dispositions, & le mérite de vos œuvres ; lui seul est capable de les récompenser d'un prix digne d'elles.

Croïez-moi ; croïez-en les conseils de la sagesse ; croïez-en les maximes & la conduite des Saints : Préparez votre cœur aux outrages. Que les méchans vous insultent, qu'ils vous déchirent par leurs censures, qu'ils vous noirciſſent

par les calomnies les plus odieuſes, qu'ils vous attribuent des penſées & des actions qui ne furent jamais les vôtres : mépriſez des diſcours qui ne vous rendent, ni pire, ni meilleur. Souvenez-vous qu'un reproche injuſte, n'eſt un mal, que pour celui qui le fait ; repoſez-vous ſur votre innocence ; ne ſongez qu'à la conſerver, en poſſédant votre ame. Ne vous inquiétez point dans des humiliations, qui ne vous ôtent point vos eſpérances éternelles. Allez, s'il ſe peut, juſqu'à vous en réjoüir ; conſentez que le bien que vous faites, ſoit obſcurci par les impoſtures ; cachez-le vous-même, pour en réſerver toute la récompenſe au jugement de Dieu.

Jugez-vous dès-à-préſent devant lui ; voïez ſi ce ſont ſes voies ou les vôtres, qui ſont injuſtes. S'il avoit établi les hommes vos juges ; ſi c'étoit ſur leurs arrêts qu'il dût vous récompenſer ou vous punir, vous pourriez vous eſtimer malheureux de trouver en eux ſi peu de juſtice. Mais c'eſt vous-même qui lui donnez ſujet de ſe plaindre, quand vous faites dépendre votre bonheur, ou votre malheur de ces jugemens, qui ſeront jugée à ſon tribunal. Vous renverſez ſon ordre & ſes deſſeins ; vous doutez de ſa puiſſance, ou de ſa juſtice ; vous vous

défiez de ſes promeſſes ; vous ſoupçonnez ſa prévoïance ; vous vous révoltez contre les diſpoſitions ſages, qui vous mettent dans la néceſſité de n'attendre que de lui, le prix des vertus qu'il vous preſcrit. Ne doit-il pas vous ſuffire, qu'il ne puiſſe ſe tromper ſur ce que vous êtes ; qu'il ſoit trop juſte pour ne pas vous couronner, ſi vous lui gardez la foi juſqu'à la fin.

Que fait votre impatience ? Elle vous inſpire la folle préférence du plaiſir, que vous cherchez dans un reſpect inutile, au poids immenſe de la gloire, qu'il vous réſerve. Vous péchez contre vous-même, & contre votre vertu, quand elle ne ſuffit pas pour vous tranquilliſer au milieu des accuſations les plus outrageantes. Plus vous êtes aſſuré de leur injuſtice, plus vous devez y paroître inſenſible. Vous donnez ſur vous trop d'avantage à la malignité ; vous mettez votre bonheur à trop vil prix, ſi vous le faites dépendre d'un mot qui ne peut y nuire, qu'autant que vous avez la foibleſſe de vous en inquiéter.

L'aſile du juſte en cette vie, c'eſt ſon propre cœur ; c'eſt là le fort, où rien ne doit le troubler, parce que rien n'y peut pénétrer. Sûr de ſa juſtice, du côté de la

malignité des hommes, qui ne la lui peuvent enlever, il doit s'y regarder comme hors d'atteinte à tous leurs traits les plus envenimés ; c'eſt là qu'il doit chercher ſes plaiſirs & ſes conſolations. Si Dieu eſt pour nous, dit l'Apôtre, qui ſera contre nous ? Que peuvent les méchans qui accuſent ſes élus, tandis qu'il les juſtifie ? Ce ne peut être d'ailleurs, qu'une impatience déraiſonnable, qui nous fait trouver ſa Providence trop facile à nous laiſſer attaquer par les inſultes, ou par les calomnies, ou trop lente à ſe déclarer pour nous ; comme ſi nous ſavions mieux que lui, le tems & la maniere, dont il convient qu'il nous ſoutienne. Quelque choſe qui nous arrive, nous devons être perſuadés que c'eſt à notre bien qu'il veut le faire ſervir.

L'humilité qui fait devant lui le fond de tous nos mérites, peut ſe nourrir des mépris & des humiliations auſquelles il nous abandonne. Cette vertu nous eſt ſouvent utile à l'égard des hommes même dont elle apaiſe la colere, & déſarme la vengeance. Ainſi de quelque côté que vous regardiez les reproches injuſtes, vous reconnoîtrez que, comme dans toutes les autres peines que les vices de l'humanité nous cauſent, vous avez ici

plus de graces à rendre, que de plaintes à faire. Ces reproches, comme vous l'avez vû, ne peuvent vous nuire qu'autant qu'ils altérent sans sujet la tranquillité de votre ame : & quand vous n'y trouveriez point d'autre utilité, que celle d'être forcé à n'attendre que de Dieu seul une justice entiere, ne seriez-vous pas assez dédommagé de la malice humaine qui vous la refuse ? Consolez-vous par cette espérance ; & remerciez celui qui vous l'assure par un moïen qui ne vous déplaît, que parce que vous avez de trop foibles idées de ses récompenses, ou que vous ne comptez pas assez sur sa fidélité. Que de douceurs une foi vive ne trouveroit-elle pas dans cette seule pensée ! L'homme m'outrage, mais Dieu me loüera quelque jour. Et quelle différence de ses loüanges, à celles que vous pourriez recevoir du monde ? Loüanges justes ; Dieu ne loüera que ceux qui mériteront d'être loüés : loüanges équitables, où la flaterie n'aura point de part ; il ne loüera chacun qu'autant qu'il sera loüable : loüanges sûres, par conséquent, dont le plaisir ne sera point troublé par la crainte de l'orgueil : loüanges lumineuses, qui ne nous exposerons point à la mépriſe de nous croire ce que nous ne se-

rons pas. Réprimez donc enfin toute impatience ; souffrez sans murmure ces mépris injustes, qui ne vous font rien perdre du mérite de ces loüanges éternelles, qui doivent faire l'unique objet de votre ambition ; mépriſez au contraire toute la gloire qui pourroit vous venir des hommes ; craignez un aplaudiſſement dangereux, qui peut vous faire oublier le ſoin de mériter l'aprobation de votre Juge ſouverain ; ne lui demandez que d'être conſtamment fidéle en cette vie, tandis qu'il réſerve à vous couronner éternellement dans l'autre ; & réjouiſſez-vous au milieu des inſultes des hommes, de ce qu'il ne differe votre récompenſe, que pour la mieux aſſurer, en vous épargnant les tentations de la mépriſe & de la complaiſance.

XIV. LEÇON.

Plus on a de sujets de se plaindre des jugemens des hommes, plus on a de raisons de mépriser ces jugemens. L'impossibilité de les réunir tous, fait voir qu'il n'est, ni bon, ni sage, ni juste, d'en faire la régle de sa conduite. Par-là, Dieu nous avertit de nous en faire une indépendante de leurs opinions. S'ils ont à nous mépriser, que ce soit injustement : une estime universelle, seroit plus dangereuse qu'un mépris universel.

INDÉPENDAMMENT de l'injustice & de la fausseté des jugemens des hommes qui ne nous nuisent point, ces jugemens doivent nous être en eux-mêmes si méprisables, qu'on ne sauroit trop insister sur les réflexions qui peuvent nous affermir dans ce mépris. De toutes les peines qui nous viennent de la part du monde, il n'en est point sur laquelle nous sachions moins nous modérer. Nous regardons comme une des plus funestes suites de sa dépravation, que le mérite & la vertu n'y joüissent jamais de toute

la gloire qui leur eſt dûë ; que les vies les plus pures y puiſſent être noircies, par des calomnies qui les condamnent à l'humiliation ; qu'on y juge ſans diſcernement du bien & du mal ; que les bons & les méchans y ſoient confondus ; & qu'il y ait toujours trop peu de lumiere & d'équité pour rendre à chacun la juſtice qu'il mérite. Mais ce ſont ces penſées même qui doivent nous élever audeſſus de toutes ces opinions, qui nous cauſent tant d'inquiétudes. Leur injuſtice & leur bizarrerie, nous perſuadent de cette importante vérité, que nous goûtons ſi peu : que Dieu n'a pas voulu que les hommes fuſſent nos juges, & qu'il nous eſt indifférent s'ils penſent bien ou mal de nous.

Ils nous trompent ſouvent, ou ſe trompent eux-mêmes dans l'un & dans l'autre. Ils ont trop d'intérêt pour être ſinceres, & trop peu de lumiere pour juger ſelon la vérité. Mais ſupoſons-les tous auſſi pénétrans, que ceux qui le ſont le plus; donnons-leur même une connoiſſance parfaite du fond des cœurs : que rien ne leur ſoit caché dans nos diſpoſitions les plus ſecretes ; qu'ils pénétrent nos principes, nos motifs, & nos vûës ; que nos actions enfin n'aïent rien pour eux

d'équivoque. Il suffit qu'il leur reste autant de passions qu'ils en ont, pour désespérer qu'ils soient équitables : & ce seroit toujours une entreprise aussi folle, qu'elle est impossible, de faire dépendre nos mœurs de leurs opinions, & de prendre leur aprobation pour régle de notre conduite. Jamais, quoi que nous fissions, nous ne réüssirions à les réünir tous dans un même sentiment ; & sur chaque action, le nombre des mécontens l'emporteroit sur celui des aprobateurs. Chacun nous jugeroit selon ses goûts, selon ses aversions, selon ses caprices. Ce qui seroit au gré des uns offenseroit les autres ; on condamneroit demain, ce qu'on aprouveroit aujourd'hui, par un effet de l'inconstance qui change incessamment les hommes, pour ce qui ne change point en soi-même. Nos mœurs auroient le sort des modes ; il faudroit nous laisser aller à tous les vents de cette inconstance, il nous faudroit, en un mot, autant de maximes que de personnes à qui nous aurions à plaire ; & nous nous tourmenterions en vain, pour concilier, ou pour conserver des suffrages toujours aussi frivoles qu'ils seroient différens.

Si ce que j'avance avoit besoin de preuve, je n'aurois qu'à vous renvoïer à

la seule expérience de tous les hommes & de tous les tems. Essaïez vous-même à vous faire autant d'aprobateurs de votre conduite, qu'il y a de personnes, dont vous êtes connu dans le monde. Placez-vous dans quelque situation que vous voudrez; prenez le parti qu'il vous plaira; soïez esclave du monde, ou serviteur de Jesus-Christ; donnez tout à vos passions, ou faites de votre salut votre unique affaire: & voïez si vous serez universellement applaudi, si vous serez à couvert de toute censure. Tout en éprouve dans le monde; la retraite, la dissipation, la pénitence, les plaisirs, le faste, la simplicité. Dans tous les partis, vous aurez des apologistes & des censeurs. Les uns vous condamneront, tandis que les autres s'empresseront de vous aprouver. Chacun s'érigera, selon ses manieres de penser, en juge de votre conduite; chacun vous donnera des avis, des maximes, des régles, & des loix de sa façon. Qui croirez-vous? à qui déférerez-vous? Faudra-t'il que vous corrigiez tour à tour, ce qui plaît ou ce qui déplaît en vous; que vous soïez chaque jour, ou chaque heure du jour, différent de vous-même; que vous n'aïez rien de constant, que l'attention de changer au gré des ca-

prices des autres ; & que vous preniez inceſſamment autant de formes différentes, que vous aurez de jugemens différens à ſuivre ?

Revenez là-deſſus à la raiſon, qui ne vous eſt donnée, que pour préſider à votre conduite ; revenez aux lumieres de la foi ; revenez au ſentiment de la vertu, dont Dieu mit les principes dans le cœur de l'homme. Quelle idée vous formeriez-vous de ſa ſageſſe, s'il ne vous avoit point donné de régle fixe, à laquelle vous duſſiez vous conformer ? Seroit-il digne de lui, de vous livrer à l'incertitude dans les devoirs que vous avez à remplir, pour lui plaire ? Seroit-il devenu le Dieu de l'inconſtance, lui, dont le premier caractere eſt de n'être point ſujet à l'ombre même du changement & & des viciſſitudes ? Comment ſubſiſteroit en lui cette régle immuable de la juſtice, cette ſageſſe ſouveraine qui fait tout avec ordre, & qui nous preſcrit des obligations proportionnées aux ſituations, où ſa Providence nous a placés dans la vie ; cette loi qui veut que tout ſe raporte à la fin pour laquelle il nous a créés ; que rien ne s'en éloigne dans nos affections & dans nos œuvres ?

Vous le voïez : l'injuſtice & la bizarrerie

rerie des jugemens, dont nous nous plaignons, est comme le secret de cette sagesse toute puissante, qui sait faire rentrer dans son ordre ce qui s'en écarte : c'est comme la leçon muette que Dieu nous fait de nous élever au-dessus de cette foiblesse, qui nous fait craindre de déplaire à ceux, qui nous mettent dans l'impuissance de leur plaire universellement. C'est par-là qu'il nous aprend à nous faire une conduite indépendante des aprobations ou des censures humaines ; à songer que notre unique soin doit être de nous apliquer à découvrir ce qui lui plaît, à lui, qui veut être notre régle & notre modéle ; de consulter ses loix & ses ïeux dans chaque démarche que nous avons à faire ; d'exécuter ses volontés, comme l'Apôtre, parmi l'honneur & l'ignominie, parmi la bonne & la mauvaise réputation ; de compter pour rien d'être jugé par quelque homme que ce soit, de secoüer le joug de ces injustes égards ausquels notre vanité nous asservit ; à n'agir jamais que par des vûës de devoir. 2. Cor. 6, 8.

C'est par cette habitude que le juste doit devenir comme le Roi du monde. Il faut qu'il regarde tout ce qui l'environne, avec indifférence ; que toujours

sous les ïeux de Dieu qu'il sert, il agisse comme s'il étoit seul avec lui dans le monde. Sans cette disposition, tout tombe, tout périt, tout se dément dans les maximes des mœurs. Il faut se résoudre à rougir souvent de l'Evangile; il faut abandonner la vérité, consentir au mensonge, aplaudir au vice, loüer le pécheur dans les désirs de son ame; & pour tout dire en un mot, il faut déplaire à Dieu, pour plaire aux hommes.

Mais quoi? S'entêter de les contenter; on ne sauroit trop le redire, & trop y réfléchir; c'est une résolution désespérée. Faits comme ils sont, on sera désaprouvé dans les conduites les plus contraires. Chaque disciple de Jesus-Christ sera traité comme son maître. Les uns disoient de lui, C'est un homme de bien: Les autres, Non, mais il séduit le peuple. Changez de conduite; on changera pour vous de censures. Quittez Dieu pour le monde; on vous traitera d'impie, d'homme sans religion. Ceux-même qui n'en ont point, voudront du moins que vous en conserviez les aparences. Ils vous feront un crime de leur ressembler. Quittez le monde pour Dieu; vous serez regardé comme un imbécile, comme un petit esprit, comme une ame

dominée par l'humeur, ou rongée par de vains scrupules ; comme un cœur ambitieux, qui couvre ses orgueilleuses vûës sous le masque de l'humilité chrétienne. On vous pardonne aussi peu de sacrifier la fortune à la religion, que la religion à la fortune. Ce n'est pas tout. Bien loin de réunir tous les suffrages en faveur du parti que vous aurez pris, vous trouverez des censeurs capricieux, qui vous censureront par le plaisir de vous censurer, & qui condamneront également en vous le bien & le mal.

Rien, ce me semble, ne peut mieux vous guérir de l'envie de plaire au monde, que cette derniere réfléxion. Mais elle doit sur-tout vous faire rougir de la fausse honte, qui vous empêche si souvent de vous déclarer pour la piété, contre les maximes du siécle. Que gagnez-vous à retenir la vérité dans l'injustice ? Que vous revient-il de céder à ces indignes fraïeurs, qui balancent en vous les plus saints désirs ; qui vous rendent sourd à la voix de Dieu, qui vous apelle ; qui vous font étouffer les plus vives inspirations de la grace ; qui réduisent cette conversion que vous méditez depuis si long-tems à des projets inutiles, à de stériles velléités, à des irrésolutions éter-

nelles ? Demandez-vous une fois dans la vie, sous les ïeux de Dieu, qui vous avertit de ne point vous rendre esclaves des hommes ; demandez-vous, dans cette impossibilité de les contenter tous; quelle est la prétenduë sagesse de ces craintes, qui vous font réprimer vos meilleurs sentimens ; de ces dissimulations mal entenduës, pour ne pas avoüer que vous vous sentez touché ; de ces embarras d'une piété équivoque ; de cette confusion si peu raisonnable, qui vous fait presque plus rougir de votre repentir, que vous n'auriez dû rougir de votre péché ; de ces indignes désaveux d'un renoncement aux vanités du monde, dont vous ne sauriez soutenir le glorieux reproche. Vous craignez en tout cela les censures ; & vous ne les évitez pas. Tout est blâmé par les hommes : & vous perdez doublement à vous asservir à leurs capricieuses censures.

Tout est plein de mépriſes dans ces ménagemens insensés, dont l'incertitude & les vicissitudes des jugemens du monde ne vous guérit pas. Vous vous en faites mépriſer, parce que vous faites pour échaper à son mépris. Vous voudriez conduire en secret votre retour à la piété, dérober au public vos pre-

mieres démarches, vous épargner mille discours malins que vous prévoïez qu'on en fera, donner à Dieu le dedans du cœur, sans refuser encore les dehors aux usages & aux bienséances. Par-là vous perdez l'estime, dans l'envie de la conserver. Voilà les hommes. Efforcez-vous de leur plaire; ils vous méprisent. Trahissez pour eux votre conscience; ils en sont scandalisés. Telle est la récompense de la lâcheté, qui vous fait craindre les ïeux de la multitude, & rechercher son suffrage aux dépens de votre devoir. Et de quelles injustices d'ailleurs vous chargez-vous aux ïeux de Dieu, par la folle indignité de cette conduite? Vous pêchez contre sa vérité, qui vous inspire & qui vous montre ce que vous avez à faire. Vous voïez le bien, & vous faites le mal. Vous persevérez dans des égaremens, dont il vous rapelle. Vous perdez le fruit des amertumes salutaires qu'il répand sur vos affections déréglées. Vous gardez le silence en mille occasions où vous êtes obligez de parler. Vous refusez à la sainteté de ses loix le témoignage que vous lui devez. Vous abandonnez peut-être l'innocence aux calomnies. Vous laissez dans l'erreur ceux

que vous pourriez désabuser. Vous leur laissez croire que vous aprouvez encore ce que vous avez commencé de condamner. Vous leur donnez un exemple qui les autorise, tandis que vous les désaprouvez au fond de votre cœur. Vous craignez de leur déplaire. Vous leur dissimulez leurs fautes. Vous leur permettez de débiter impunément leurs imaginations. Vous vous assujettissez vous-même à leur langage, dont vous connoissez les illusions. Vous aplaudissez, ou vous vous abstenez de condamner ce que vous savez être mauvais. Vous n'osez confesser le bien même. Et que ne perdriez-vous pas enfin, quand vous conserveriez à ce prix une estime frivole, qui vous échape par quelque côté que vous la poursuiviez ? Devenez sage par ces pertes. C'est là ce que Dieu veut. Ne vous obstinez point à courir après une ombre qui fuit devant vous ; & renoncez au désir pernicieux d'une aprobation, que vous n'obtiendrez point, à quelque prix que vous la mettiez.

Quand, par impossible, il y auroit une honte véritable à vous déclarer constamment pour la justice, ne devriez-vous pas vous réjoüir de votre humiliation même, dans l'attente de la récom-

penſe, qui vous eſt aſſurée de la part du juſte juge ? Mais quelle folie de la riſquer, pour éviter cette fauſſe humiliation, ſans eſpérance d'y réüſſir ? Il n'eſt jamais ſage de tenter l'impoſſible : Et puiſque les hommes n'ont pas aſſez de diſcernement & d'équité, pour eſtimer les choſes ce qu'elles valent, il faut en avoir aſſez pour mépriſer leur eſtime. N'eſt-il pas auſſi honteux qu'il eſt étrange, qu'on ne ſoit capable de cet effort, que quand ils déſaprouvent ce qu'ils ont raiſon de déſaprouver ? On n'apréhende point les diſcours du public, pour ſe livrer à toute la honte d'uue paſſion ſcandaleuſe. Une ame audacieuſe affronte alors toutes les cenſures. On la blâme avec juſtice ; & elle compte pour rien les jugemens qu'on fait d'elle. On ne ménage point l'eſtime & l'aprobation du monde, quand il s'agit des plaiſirs. On ne l'écoute point, quand ſes reproches ſont juſtifiées par ceux de la conſcience. Il faut, dit-on le laiſſer parler. Pourquoi n'en venons-nous pas à cette indifférence, quand il s'agit d'être fidéle aux loix du Seigneur ? Les jugemens des hommes ſont-ils plus terribles au bien qu'au mal ?

S'il faut être déſaprouvé du monde,

n'eſt-il pas auſſi conſolant que raiſonnable, de faire, que ceux qui nous déſaprouvent, ſoient dans leur tort ? Leur injuſte mépris retombe alors ſur eux-mêmes. Nous ne devons plus regarder leurs jugemens, que comme les égaremens d'un eſprit que Dieu livre à ſes propres ténébres ; que comme le fruit de quelque paſſion qui les condamne. La vertu n'en ſouffre point. Elle peut ſe paſſer de partiſans & d'admirateurs. Le défaut d'aprobation, qui ne peut lui nuire, la conſerve, l'épure, la rend plus parfaite. Le mépris, comme nous l'avons vû plus d'une fois, lui épargne les tentations de la complaiſance & de la vanité, le danger de ſe méconnoître & de ſe négliger. C'eſt pour elle un nouveau gain de ne pas obtenir ces aprobations, que la ſeule impoſſibilité de les réünir doit lui aprendre à mépriſer. Dieu ſe juſtifie dans tous ſes conſeils ſur nous.

Supoſons qu'il permît que tous les hommes conſpiraſſent à vous donner des loüanges ; à ne vous marquer jamais que de l'eſtime par leurs diſcours, où en ſeriez-vous ? La penſée la plus naturelle, & la ſeule qui dût vous venir alors, c'eſt que tout le monde conſpireroit à vous tromper ; qu'il n'y auroit point de ſincérité

cérité dans l'opinion qu'on affecteroit d'avoir de votre mérite. Et comment pourriez-vous en juger autrement, sur la connoissance que vous avez des différens caracteres des hommes, de la variété de leurs préventions & de leurs intérêts ? Vous devriez être persuadé que les uns ou les autres aprouveroient en vous, ce qu'au fond ils y condamneroient. Et à qui d'entre eux défereriez-vous ? Vous prendriez le mal pour le bien. Vous confondriez les vertus avec les vices, quand vous les verriez également aplaudis. Vous seriez réduit à l'impuissance de corriger les uns, & de perfectionner les autres. Votre vanité saisiroit indifféremment tous les éloges ; & vous vous croiriez parfait avec un mélange confus d'imperfections & de foiblesses.

N'eussiez-vous que de bonnes qualités, ne fissiez-vous que du bien, le péril n'en seroit pas moins grand. Vous jouiriez avec plaisir de l'estime publique. Vous pourriez y borner vos desirs ; & vous perdriez la seule récompense digne de la vertu ; c'est-à-dire, la gloire qui vient de Dieu : car Dieu ne récompense que ce qu'on fait uniquement pour lui plaire. Il veut être seul

l'objet de toute notre juſtice ; & ne ſouffre point qu'on ſe partage entre ſes créatures & lui. C'eſt donc une eſpece de bien que la vertu même ſoit eſtimée des uns, & mépriſée des autres, & qu'il ne ſuffiſe pas d'être exact à ſes devoirs pour éviter les cenſures. Cette deſtinée vous met dans la néceſſité bienheureuſe de vous élever au-deſſus de ces injuſtes jugemens, & de ne ſonger qu'à plaire à celui qui ne peut ignorer vos diſpoſitions ſecretes ; ni les condamner, ſi elles ſont conformes à ſes volontés ; ni manquer à les couronner, ſi vous y perſévérez juſqu'à la fin ; mais qui ne les couronneroit point, ſi vous vous étiez hâté de recevoir ici votre récompenſe, dans le vain plaiſir de joüir de l'eſtime humaine.

Reconnoiſſez donc à ce ſujet une nouvelle erreur ; & ſachez être reconnoiſſant de ce qu'il vous laiſſe cette foibleſſe ou cette tentation de moins dans l'injuſtice de ces jugemens, dont vous êtes ſi vainement, & ſi indignement allarmé. Reprochez-vous devant lui tant de bons deſirs étouffés, tant de bonnes œuvres interrompuës ou négligées, tant de lâchetés commiſes, pour ne pas déplaire à des juges, à qui vous ne pouvez plaire

qu'à pure perte. Aprenez à ne plus faire dépendre votre conſcience de ces opinions, auſſi dangereuſes qu'incertaines. Souvenez-vous que ſoit que vous tombiez, ou que vous demeuriez ferme, ceux qui vous en blâment ou qui vous en loüent, ne ſont point les arbitres de vos mœurs. Craignez de vous aſſervir à leurs jugemens, juſqu'à manquer à ce que vous devez à celui, dont les volontés ſont vos ſeules régles. Qu'une égale indifférence pour l'eſtime & pour le mépris des créatures, réuniſſe toutes vos attentions dans le ſoin d'être fidéle à vos devoirs, ſans ſonger à ce que les hommes en penſeront. Aïez ces paroles d'un Prophéte ſans ceſſe préſentes à l'eſprit : Celui qui s'empreſſe de donner des loüanges à ſon ami, n'eſt pas différent de celui, qui le charge d'injures ou d'imprécations. Et que cette incertitude de jugemens vous détermine à vous faire une conduite de raiſon toujours conſtante au milieu des bonnes & des mauvaiſes opinions que le monde en aura. Is. 5.

XV. LEÇON.

Nous prenons le change sur tous les maux du monde. Nous ne murmurons que de ceux qui ne sont pas de vrais maux. Le péché des autres ne nous nuit, qu'autant qu'il nous porte à pécher nous-mêmes. Les vices séduisans sont plus dangereux, que les vices incommodes. Notre impatience sur les défauts des hommes, ne naît que de l'oubli de cette maxime si sensée: Que personne ne peut être offensé que par lui-même.

LA plus grande de nos mépriſes en cette vie, c'eſt toujours de n'y pas connoître nos vrais maux. Nous nous plaignons de ceux, qui n'en ont que l'aparence; & nous ſommes tranquilles ſur ceux, qui devroient nous cauſer les allarmes les plus réelles. Notre eſprit eſt aveuglé par nos ſenſibilités; & toujours impatiens avant de réfléchir ſi nous avons des ſujets de l'être, nous ne querellons la Providence, que ſur les vices qui nous incommodent, tandis que ce ſont les ſeuls, qui ne peuvent nous nuire que

par notre impatience même. Je vous l'ai montré par le détail ; ils ont tous des usages utiles pour une ame qui se possède, & qui se rend attentive à cette sagesse toute-puissante, qui dispose de tout, de maniere qu'on peut tirer le bien du mal. Il n'en est point qui ne puisse nous dégoûter de lui-même par la peine qu'il nous cause, & qui ne nous permet plus de douter de son injustice. Il n'en est point qui ne nous rappelle à quelque devoir, que le penchant nous feroit méconnoître, ou que le repos nous feroit oublier. Les injures, les insultes, les usurpations, les médisances, les censures, les calomnies, les violences, les vexations ; tous les traitemens les plus fâcheux & les plus désagréables à la nature, ne sont-ils pas propres à vous découvrir vos défauts, à vous faire sentir vos foiblesses, à vous avertir de votre vraie misere, à vous persuader que votre félicité n'est point du siécle présent, à vous détacher de ses biens fragiles, qui ne peuvent vous satisfaire, & qui peuvent vous être enlevés ? Tout ce qui ne va qu'à troubler le repos de votre vie, qu'à diminuer vos forces, qu'à ruiner votre santé, qu'à vous ôter votre liberté, qu'à vous dépoüiller de vos richesses,

qu'à vous fermer l'accès aux espérances du monde, qu'à rendre votre condition plus obscure ou plus triste, qu'à vous causer quelques douleurs passageres, qu'à vous priver d'une gloire vaine, qu'à vous enlever la vie même ; tout cela peut vous être plus avantageux que funeste. Le sage ne doit regarder comme un mal, que ce qui peut le rendre mauvais lui-même. Dans tout ce que je viens de dire, rien ne peut le rendre mauvais, que son impatience à le souffrir.

Voïez à présent quels sont les vices qui peuvent vous nuire. Est-ce l'envie, la jalousie, la mauvaise humeur, la malignité, la fraude, l'artifice, la duplicité, les soupçons injustes, les faux jugemens ? Pas un de tous ces défauts ne touche au fond de ce que vous êtes. Vous restez le même au milieu des attaques que toutes ces passions vous livrent. Instruisez-vous par elles ; désabusez-vous ; corrigez-vous ; élevez-vous à Dieu, qui sera votre juge ; reposez-vous sur son équité souveraine. Aprenez à mettre en lui seul toutes vos espérances ; vous changez les injustices même en moïens de salut. Souffrez-les seulement avec patience, vous vous faites des mérites de vos peines ; & ce sont ces

injustices pourtant qui vous font gémir du peu d'ordre que vous croïez voir dans le monde. C'est-là ce qui vous fait accuser les dispositions immuables, qui vous exposent à tant de désagrémens.

Ne comprendrez-vous jamais que c'est une heureuse misere d'être troublé par les vices des autres, & de ne les point avoir ; d'en recevoir de la douleur, & de n'en point concevoir d'amour ? Ne comprendrez-vous point que la tristesse de celui qui souffre des injustices, vaut mieux que la joie de ceux, qui les font ? Non ; vous n'avez de vrais ennemis parmi les pécheurs, que ceux qui peuvent vous inspirer l'affection du péché. Les grands maux du monde, ce sont ses scandales. Les vices qui nuisent, ce sont ceux qui plaisent. C'est la vanité qui vous ébloüit par l'éclat, dont elle s'empresse de briller ; le faste des équipages, le luxe des habits, les profusions de l'abondance, les délices des repas, une vie de plaisirs & d'amusemens. Les seules situations dangereuses pour nous, ce sont celles qui nous exposent aux tentations. Vous confondez les objets de vos plaintes, & vous vous méprenez sur ce qui fait le vrai malheur de la vie.

Par où vous croïez-vous si maltraité

de la Providence ? Contez-moi vous-même vos peines, ou souffrez que je les imagine. Vous vivez peut-être avec des caracteres, dont l'opoſition pour vous eſt ſi déclarée, que vous êtes ſans eſpérance d'avoir jamais aucun agrément avec eux. On vous haïſſoit avant de vous connoître. On s'eſt prévenu contre vous à la premiere vûë. Vous n'aviez pas ouvert la bouche, qu'on étoit prêt à vous contredire, à vous cenſurer, à trouver du ridicule ou du travers dans tout ce que vous pouviez dire de plus ſage & de plus meſuré. La mauvaiſe impreſſion qu'on a priſe de votre perſonne, s'étend à tout ce que vous faites. On vous dédaigne ; on vous mépriſe ; on vous rebute. Tout ce qui vient de vous eſt odieux, juſqu'au bien que vous faites, ou que vous voudriez faire. Les ſoupçons ſe mêlent à la prévention. Tout devient ſuſpect dans votre conduite la plus ſimple. On ſe défie de tout. On ne vous confie rien. On vit avec vous dans des réſerves, & dans des diſſimulations continuelles. Vous aimez votre famille. Vous êtes toujours prêt à vous prêter aux beſoins des autres ; & vous portez ſeul toute la peine des fautes qu'ils font. On vous maltraite

dans les momens d'emportement & de vivacité ; & c'eſt en vous qu'on vient chercher les conſolations & les ſecours dans l'affliction. Vous n'êtes cher, que quand on ne peut plus ſe paſſer de vous ; & dans le tems même qu'on reçoit vos ſervices, on eſt tout prêt à les oublier, pour vous faire de nouvelles querelles.

D'un autre côté, c'eſt l'envie qui s'attache à tout ce que vous avez de bon ; qui ne peut ſouffrir que vous aïiez le moindre avantage, dont elle ne cherche à vous priver : c'eſt la jalouſie, qui s'irrite d'un peu de juſtice qu'on rend à votre mérite, & qui ne peut contenir ſon chagrin, ſans vous le faire ſentir par quelque endroit. On vous retient dans une contrainte ſans relâche. On vous accable de travail & de ſoins. On vous plaint les choſes les plus néceſſaires. Vous voïez tomber ſur vous tout ce qu'il y a de mauvaiſe humeur & de mauvais traitemens. On ne vous épargne point dans les fautes les plus légeres. On vous fait des crimes de tout. Si vous paroiſſez dans quelque compagnie, ce n'eſt que pour en devenir le joüet, ou pour en eſſuïer les froideurs. De mauvaiſes langues ont donné de vous des idées fâcheuſes. On vous a fait une réputa-

tion dont vous trouvez tous les esprits incapables de revenir. Vous êtes partout suplanté, déplacé, décrié. Vous retombez, à chaque démarche que vous faites, dans quelque fâcheuse affaire. On vous conteste vos droits; on vous enléve vos héritages; on exerce contre vous les plus injustes violences; & vous ne trouvez aucune protection dans les loix. C'est la piété même, c'est l'envie de vous donner tout entier aux soins de votre salut, qui vous fait rencontrer des obstacles & des écueils. J'abrége ces peintures; & je vous permets d'y joindre tout ce que vous avez lû de plus triste & de plus affligeant dans les différentes situations, où la malignité du monde peut réduire les gens de bien. Dites-moi tout ce que je n'ai pû dire, & tout ce que la seule expérience peut aprendre: & je vous demande après tout où sont vos malheurs? où sont les pertes, dont vous n'aïez pas sujet de vous consoler, si la foi vous anime? où sont les maux, dont je ne vous aïe pas encore apris à faire quelque salutaire usage?

Supposez maintenant que tout change de face pour vous dans le monde; & préparez-vous aux attentions, que la

société que je vais vous donner, mérite. Je ne la compose que de personnes favorables aux inclinations de l'amour-propre. Au lieu des antipaties, des contradictions, des manieres fâcheuses, des mécontentemens & des rebuts, vous n'éprouverez de leur part qu'empressemens, que caresses, que complaisances, que douces insinuations, que politesses flateuses. Vous aurez des parens aveuglés par leur fausse tendresse, qui ne craindront que de vous contraindre un moment dans vos penchans, que de ne pas vous procurer assez de moïens de vous satisfaire; qui vous nourriront dans la molesse; qui ne vous inspireront que l'amour du monde & de ses vanités; qui ne formeront sur vous que des projets de fortune; qui vous donneront des vûës d'ambition; qui ne perdront point d'occasions de vous inspirer les principes du faux honneur. Vous les verrez eux-mêmes se livrer sans réserve & sans pudeur à toutes les passions déréglées, & confirmer par leur exemple les pernicieuses leçons qu'ils vous auront faites. Dans le domestique, vous ne serez environné que d'ames mercénaires, & dévouées à servir vos mauvais desirs; qui s'étudieront à les faire naître, pour les mettre

à profit ; qui vous exhorteront à secoüer le joug d'une obéissance, qu'ils vous feront regarder comme une servitude ; qui vous aideront à tromper la vigilance de ceux, qui pourroient encore s'opposer à vos dissipations, à vos mauvais commerces ; qui vous faciliteront les sorties, les entrevûës, les parties secretes, & les ressources aux fausses dépenses qu'ils vous auront conseillées. Au-de-hors, vous n'aurez que des liaisons propres à vous entretenir dans le désordre, ou capables de vous y jetter ; que de faux amis, ou de dangereuses amies, qui vous solliciteront d'entrer dans leurs intrigues, de partager leurs voluptés, qui vous entraîneront aux spectacles, ou dans les lieux de débauche. Dans les compagnies où vous serez introduit, vous ne verrez que des pompes ébloüissantes, que des images de la vanité propres à séduire vos desirs, que des objets préparés pour allumer des feux illégitimes. Vous n'y verrez respirer que la licence & les folles joies : le libertinage & l'irreligion s'y démasqueront devant vous, & triompheront impudemment de la vertu, qui n'y recevra que du ridicule. On vous y fera des propositions effrontées, mais flateuses. On vous y

tentera par de séduisantes espérances. Si vous avez encore quelques réserves ; si vous conservez quelque goût pour la piété ; si vous méditez quelque réforme, on n'oubliera rien pour vous en faire rougir. On joindra les reproches aux railleries. On traitera de simplicité vos fraïeurs les plus sages. Vous n'y pensez pas, vous dira-t'on ; vous donnez dans les visions & dans les chimeres. Vous en faites trop, ou vous voulez en trop faire. Les autres ne sont-ils pas Chrétiens comme vous ? N'est-ce pas une folie de vouloir ainsi se singulariser ? Ne voïez-vous pas une infinité d'honnêtes gens, qui se mettent au-dessus de vos scrupules ? Croïez-vous qu'ils ne soient pas aussi sensibles que vous à la perte de leur ame ? Ne faut-il pas s'accommoder aux usages, se faire au tems, suivre les mœurs du siécle où vous vivez ?

Vous voilà donc placé dans un point de vûë, d'où vous n'apercevrez rien autour de vous, qui ne conspire à vous faire perdre l'idée de l'injustice des passions, à diminuer en vous l'horreur du vice, à vous dégoûter de vos obligations : rien qui ne vous engage dans les voies du siécle, qui ne vous détourne de celles du salut, qui ne vous écarte

des vrais principes, qui ne fasse chanceler votre foi, qui n'affoiblisse votre espérance, qui ne vous refroidisse dans le service de Dieu, qui ne retarde vos progrès, ou qui ne vous fasse regarder en arriere. Après cela, faut-il vous demander lequel des deux états, dont je viens de vous parler, vous prendriez, s'il étoit à votre choix ; lequel du moins vous donneroit de plus justes sujets de murmurer de l'œconomie du Seigneur ? Que je me reprocherois de vous avoir donné de l'envie pour la derniere de ces situations, en vous la peignant ! Que je vous plaindrois, si quelque engagement vous y retenoit ! Et que ne vous dirois-je point pour vous porter à la quitter promptement, si c'étoit par choix que vous l'eussiez recherchée !

Nous ne sommes de nous-mêmes que trop portés au mal, que trop prêts à nous laisser persuader de ce qui plaît à la nature, que toujours trop faciles à nous justifier par l'exemple, à nous relâcher, à nous laisser corrompre ; & dans la fatalité qui nous ôte l'espérance de trouver des hommes sans vice, c'est un trait de miséricorde que nous en soïons plutôt inquiétés, que séduits ; que nous soïons plutôt les victimes de la peine,

que du plaisir. Tous les maux qu'ils peuvent nous faire, ne sont point à craindre pour nous, qui ne devons reconnoître en cette vie d'autre mal, que le péché. Concluez-en, que le monde nous est plus dangereux par la contagion de ses mœurs, que par la malignité de ses censures, ou par la violence de ses persécutions. Nous ne sommes point tentés d'imiter les vices, qui nous déplaisent; & le tourment qu'ils nous causent, est un préjugé qu'ils nous donnent contre eux-mêmes.

Mais quoi qu'il en soit, ce que vous ne devez jamais perdre de vûë, c'est que ces vices, quelque fâcheux qu'ils vous paroissent, ne vous donnent jamais de juste sujet de vous plaindre d'une destinée qui vous expose à leurs insultes: & comme la répugnance naturelle que nous avons à souffrir s'opose sans cesse aux impressions, que cette conviction devroit faire sur nos esprits, remplissez le vôtre des maximes propres à la fortifier. Une raison saine les avoit gravées dans celui du fameux Socrate, que les Oracles des Païens avoient déclaré le plus sage des hommes. Un Poëte impudent & malin, qui le déchiroit publiquement par ses invectives, ne put ja-

mais altérer la tranquillité de son ame. Il ne montra point de colere contre les plus acharnés de ceux, qui cherchoient à le perdre. Anite & Mélite, s'écrioit-il, peuvent faire mourir Socrate; mais ils ne peuvent lui nuire. Le méchant ne peut faire au bon de vrai mal.

Tous les écrits des saints Docteurs sont pleins de semblables traits : Que celui qui sait vaincre les vices, ne peut être vaincu par l'homme; il ne peut être vaincu, que quand son ennemi lui ravit ce qu'il aime; & s'il n'aime que ce qui ne peut lui être ravi, sans doute il est invincible : qu'il n'est qu'un seul trouble à craindre en ce monde, & que c'est celui de la conscience : que quand le cœur est tranquille, de quelque côté que les afflictions viennent, l'homme peut s'y réfugier, & qu'il y trouve Dieu qui le console : que rien ne peut nous ôter ce que le Tout-puissant nous donne, parce que rien ne le peut vaincre, & l'empêcher de conserver ce qu'il a donné : qu'il est un asile en nous, où le persécuteur ne peut pénétrer; que c'est le cœur où Dieu habite : que les hommes nous persécutent tant qu'ils voudront, rien ne peut mourir en nous, que ce qu'il y a de mortel : que la pauvreté, l'humiliation,

l'humiliation, les infirmités, la mort même, ne sont pas de vrais maux, parce que les biens, qui leur sont opposés, ne sont pas de vrais biens : que tout mal nuit plus à celui qui le fait, qu'à celui qui le souffre, parce qu'il peut être souffert, au lieu qu'il ne peut être fait, sans rendre l'homme plus mauvais : qu'il retombe sur la tête de l'injuste : que la persécution, qui le rend plus coupable, rend celui qu'il persécute plus pur ; qu'ainsi la tristesse de celui qui est en butte à l'injustice, vaut mieux que la joie de celui qui la commet : que l'injuste ne nous supplante, que quand il nous embarrasse dans la voie de Dieu, que quand il nous y fait chanceler, que quand il nous en fait sortir, que quand il nous y fait tomber, que quand il nous arrête, que quand il nous fait reculer : qu'ainsi nos vrais ennemis & nos seuls ennemis sont ceux, qui nous scandalisent par leurs vices ; mais que comme ils ne peuvent nous les faire aimer malgré nous, il est toujours vrai, comme saint Chrysostôme l'a fait voir dans un ouvrage exprès, que personne ne peut être blessé que par lui-même : que par conséquent, chez les Chrétiens, ce n'est pas celui qui souffre une injure, mais celui

qui la fait, qui doit se regarder comme misérable.

Recueillez avec soin ces précieuses & consolantes vérités. Accoutumez-vous à ne reconnoître d'autre malheur, que celui d'offenser votre Dieu, & de ne pas mériter l'effet de ses promesses; vous ne vous plaindrez plus des maux qu'il permet aux hommes de vous faire.

XVI. LEÇON.

Nous avons dans nos propres fragilités mille raisons de fuir le commerce du siécle ; & c'est par les vices des autres, que Dieu nous en inspire le desir. Il n'est pas possible de se séparer absolument de toute société ; mais on trouve des momens pour se rendre à soi-même, quand on ne se prête aux autres que par nécessité. Rien ne nous doit paroître plus utile & plus doux, que d'être souvent seuls. Que le penchant ne nous séduise point : il n'y a jamais de devoir de s'exposer à sa perte.

ON conçoit aisément par ce que je viens de dire, que s'il nous étoit donné d'opter sur les passions des hommes, nous devrions préférer celles qui nous tourmentent, à celles qui nous flatent. Mais les unes & les autres ont pour nous une utilité commune : c'est de nous rapeller à nous-mêmes par le sentiment des déplaisirs, ou par la crainte du scandale. Nous avons mille pressantes raisons de nous séparer autant que nous pouvons des créatures. Créés pour Dieu

seul, obligés de faire notre premiere étude du soin de nous rendre agréables à ses ïeux ; nous devons chercher à n'avoir point d'autre affaire, que celle de notre sanctification ; ne nous occuper des soins de la vie, que pour le seul nécessaire ; ne commercer avec les hommes, que selon l'étenduë de nos engagemens, & des loix de la charité. Tant que Dieu ne nous impose point d'autres obligations, c'est agir contre nos intérêts de nous envier notre loisir. Nous n'en saurions trop avoir, pour réfléchir sur nos devoirs & sur nos foiblesses ; pour travailler à guérir les maux de notre ame, à méditer les vérités les plus propres à nous soutenir contre nos mauvais penchans, à revenir des fausses maximes du siécle & des illusions de l'amour-propre. Tant qu'on vit dans le grand monde ; tant qu'on prend part à ses vanités, qu'on s'assujettit à ses usages, qu'on vit dans l'agitation de ses affaires, & dans la dissipation de ses plaisirs ; il est comme impossible qu'on s'instruise ou qu'on se désabuse. Les sens sont trop enchantés, l'imagination trop embarrassée ; l'esprit n'est pas assez tranquille, pour distinguer ce qu'il y a de vrai & de faux dans les voix qui lui parlent au-dedans. Il

faut absolument, ou renoncer à ces embarras, ou se ménager du moins des momens de retraite & de solitude, pour examiner ses connoissances dans le repos de l'ame. Que faisons-nous sur-tout parmi ceux, à qui nous devons craindre de ressembler, quand aucune raison de devoir ou d'état ne nous y retient?

Cependant la tentation de nous dissiper naît ici du fond même, qui nous invite à nous recueillir. Nous sommes trop imparfaits, pour aimer à nous occuper de nous-mêmes; trop indigens, pour nous suffire. Nous fuïons de notre cœur, pour chercher au-dehors des ressources & des consolations. Nous y trouvons du moins l'avantage de perdre de vûë nos miseres. Ainsi nous craignons le repos; & nous nous faisons une espece de plaisir du tumulte. Nous recherchons avec empressement la société pour laquelle nous sommes faits, sans songer qu'elle peut nous être dangereuse, lors même qu'elle nous est nécessaire, & que nous y sommes retenus par des engagemens ou des devoirs indispensables.

Il est vrai que rien n'eût été plus utile & plus aimable, que celle que l'innocence eût formée. Si les hommes eûs-

sent vêcu sans se corrompre, une tranquillité toujours inaltérable, en eût rendu les délices plus pures. D'où seroit venu le trouble, où l'antipatie des humeurs n'eût point introduit la discorde, où la cupidité n'eût jamais inspiré d'usurpations, ni l'ambition de violences? Unis par le lien de l'humanité, les hommes sans mésintelligence, auroient vêcu sans autre crainte, que celle de se faire du mal. Le besoin chez eux eût été la mesure des intérêts; & la modération contente du nécessaire, n'eût point laissé de prétexte à la jalousie. Dans la simplicité de leurs inclinations, l'idée de la domination ne seroit point venuë tenter leurs desirs. Placés où la Providence les eût fait naître, leurs talens ou leurs nécessités eûssent décidé de leurs occupations. Ils n'auroient point connu d'autre subordination, que celle que les tendresses du sang, & le respect de l'âge, auroient fait aimer; & l'égalité des conditions n'auroit pas moins affermi les amitiés, que la conformité des penchans. Ils auroient pu se lier indifféremment avec leurs voisins & leurs proches; concourir mutuellement à se soutenir dans la piété; servir Dieu dans la joie de leur cœur, & l'honorer par leurs plaisirs mê-

me, & par les consolations d'une vie commune ; passer tranquillement des jours, qui ne leur étoient donnés que pour se préparer aux joies de l'éternité.

A cette image, on ne peut s'empêcher d'en regreter la réalité, de souhaiter que Dieu rende son esprit à toute chair : mais dans ces vœux, comme dans tous les autres, nous devons nous remettre à ce qu'il lui plaît d'en ordonner. C'est à nous d'étudier ses volontés dans sa conduite, & d'y conformer la nôtre. Depuis que les passions ont altéré les sentimens de la nature, les hommes sont devenus les uns pour les autres des tourmens & des écueils. Ils ont tout à craindre dans la société pour leur repos & pour leur salut. Tout peut leur y nuire ; & tout est capable de le vouloir. De-là naît, dit S. Augustin, ce desir de la solitude, qui s'éleve du cœur de ceux qui veulent marcher dans les voies étroites. A la vûë des troubles & des scandales du monde, ils desirent d'avoir les aîles de la colombe, pour s'envoler dans quelque desert. Ils regardent les foiblesses & les mauvais exemples des autres, comme une double persécution qu'ils voudroient fuir ; & ces mouvemens les disposent à tirer le remede du mal même. Le regne du pé-

ché nous oblige à prendre des soins plus particuliers de notre ame. Il nous a rendu la retraite nécessaire : & c'est le péché même qui nous la conseille, & qui nous y force quelquefois.

Quels étoient en effet les motifs qui peuplerent autrefois les deserts de solitaires ? Nous les trouvons exprimés dans le Psеaume 54. Au milieu du monde, leur esprit ne se représentoit que des objets propres à les jetter dans la tristesse & dans les fraïeurs : les cris qui s'élevoient contre eux, la vûë des pécheurs unis pour les persécuter, les rempliſſoit de trouble. On leur imputoit des crimes, dont ils se sentoient innocens. La haine aveugle qu'on avoit conçûë contre eux, faisoit tout imaginer pour les tourmenter & pour leur nuire. Ils ne voïoient d'ailleurs dans les villes, que contradictions & que discorde ; ils y voioient dominer le crime, les violences, les impostures, les injustices, la dépravation des mœurs, & les débauches scandaleuses. A ce spectacle, leur foi s'allarmoit. Ils aimoient mieux renoncer à ce que le siécle eût pû leur promettre de douceurs, que d'y risquer ce qu'ils avoient de vertus. Ils obéissoient à ces voix, qui nous crient dans les Ecritures :

tures : Sauvez votre ame ; fuïez sur les montagnes ; sortez, mon peuple, sortez du milieu de Babylone ; ne prenez point de part à ses voluptés, pour n'être pas envelopé dans ses châtimens.

Interrogez encore aujourd'hui ces personnes de tout sexe & de toutes conditions, que vous voïez aller s'ensévelir dans les cloîtres & dans les sociétés religieuses. Par quelles voies y sont-elles conduites ? N'est-ce pas quelquefois par les persécutions qu'elles souffrent de la part de leur propre sang ; par les mauvaises manieres & par les mauvais traitemens de leurs plus proches ; par les tyrannies que les peres & meres exercent sur elles ; par la discorde qui s'éléve entre les sœurs & les freres ; par les désagrémens qu'elles essuient dans les compagnies ; par les discours malins qui se font sur leur caractere & sur leur conduite ; par les injustices qui leur ôtent les ressources qu'elles avoient dans le monde ; par les écueils qu'elles y découvrent pour leur vertu, ou par les naufrages qu'elles y ont déja faits ; par le penchant qu'elles se sentent aux vanités, & qui leur fait craindre de voir ce qu'il ne leur est pas permis de désirer ? Elles tremblent que l'esprit du siécle ne gagne leur

cœur, & ne vienne altérer leurs bons désirs. Elles ont, en un mot, leur innocence à conserver, & leur foiblesse à craindre. Précautions sages, résolutions souvent nécessaires, pour ceux que rien ne retient dans d'autres engagemens.

Ce qu'il y a de plus terrible, c'est que nous vivons souvent au milieu de nos ennemis, sans les connoître. Il n'est que trop d'hypocrites, dont les vices s'insinuent sans qu'on s'en aperçoive. Il seroit à souhaiter qu'on pût prendre contre les maladies de l'ame, les précautions qu'on prenoit sous la loi, contre les maladies du corps. Les lépreux étoient séparés de la société du reste des Israëlites : ils étoient obligés de camper hors des villes, avec des habits tout déchirés, la tête découverte ; & dans cet appareil, qui les faisoit déja reconnoître, il leur étoit encore ordonné de crier de loin, qu'ils étoient impurs, afin qu'on ne s'aprochât point d'eux. Mais s'il y avoit de pareils réglemens contre la contagion des vices, il faudroit renverser l'ordre, pour séparer ceux qui sont sains, d'avec ceux qui sont infectés. Les lépreux habiteroient les villes ; & ceux qui craindroient la lépre, en sortiroient. La corruption du siécle est si répanduë, le nom-

bre des pestiférés est si grand, que vouloir les bannir de la société, ce seroit la détruire.

Une entiere séparation n'est donc pas possible. Le monde ne subsiste, que par les nœuds qui lient les personnes, indépendamment de leurs caracteres & de leurs mœurs. La religion ne nous oblige point à nous reléguer sur les montagnes & dans les forêts, à nous exiler de la vie commune : & pour réussir à n'avoir plus de commerce avec les méchans, il faudroit sortir du monde même. On en retrouve dans les professions les plus saintes. Tous les états ont leurs périls & leurs tourmens. L'inconstance n'en est point la ressource, & nous avons fait voir ailleurs les inconvéniens que cette tentation traîne après elle. Mais sans vous jetter dans des partis extrêmes, vous pouvez vous faire une retraite de réserves, de silence, de recueillement, dont l'usage sera de vous aprendre à suporter plus patiemment les incommodes, & de vous défendre des scandaleux. Vivez en quelque sorte, avec les Chrétiens d'aujourd'hui, comme les Chrétiens d'autrefois vivoient avec les Infidéles. N'aïez de liaisons avec eux, que celles que la nature & les besoins ont

renduës indispensables. Retranchez toutes les relations libres, dès que vous les voïez dangereuses. Prenez toutes les précautions que la crainte de vous corrompre doit vous suggérer. Fuïez les lieux, où l'air du monde se respire. Interdisez-vous tout commerce, que la nécessité n'autorise pas, ou que la charité ne peut justifier. Aïez, pour reconnoître la lépre des mauvaises mœurs, tous les soins qu'on prenoit pour reconnoître celle du corps. Les indices en sont ordinairement moins équivoques. Et d'ailleurs, il ne faut pas toujours être assuré du mal, pour le fuir. On doit, dans la conduite en craindre jusqu'aux aparences.

Si c'est dans votre propre maison que vous trouvez des ennemis; si vous êtes né dans une famille où la discorde régne; si vous tenez par vos engagemens, à des caracteres difficiles, à des esprits farouches, ombrageux, violens; si vous y êtes en bute à la mauvaise humeur, aux aversions injustes; renoncez aux agrémens que vous semblez avoir droit de vous y promettre; bornez-vous au soin de n'avoir rien à vous reprocher, sur l'exactitude à vos devoirs. Ne vous livrez point aux chagrins, aux découragemens, aux ennuis; changez les rêve-

ries inutiles, où la mélancolie vous jette, en réfléxions sérieuses sur vous-même, & sur de meilleures espérances pour l'avenir. Le véritable usage des privations où vous êtes, est de vous aprendre à vous passer des créatures, à ne point compter sur les douceurs d'une société qui ne doit pas être éternelle, à chercher en Dieu seul, des consolations solides.

Ce seroit à cette résolution que votre penchant même devroit vous conduire. Est-il pour nous rien de plus doux dans la vie, que de pouvoir être à nous, que d'habiter dans notre propre cœur, que d'y faire régner une paix que rien ne puisse troubler au-dehors, que de nous renfermer souvent dans cet asile, où toute la malice des hommes ne sçauroit pénétrer? Quel autre intérêt peut être plus pressant pour nous, que de nous bien connoître, que de profiter de tous les momens que le monde nous laisse, pour nous apliquer à la méditation des vertus qui peuvent servir à nous réformer, à retrancher tout ce qui peut encore contribuer de notre part aux mécontentemens que nous éprouvons de la part des autres, à nous rendre du moins irréprochables aux ïeux de celui qui peut seul nous suffire, tandis que tout le reste nous manque?

Lors même que tout est tranquille autour de nous, ne seroit-ce pas une tentation de nous livrer tout entiers à ceux avec qui nous sommes liés ? Il y a toujours des momens à réserver pour notre propre utilité. Ce que nous devons aux autres, ne vient qu'après ce que nous nous devons à nous-mêmes : & les saints qu'une charité réglée dirige, ont grand soin de se ménager ces momens précieux, au milieu des ministeres qui les occupent. Ils se retirent de tems en tems dans leur cœur, comme Moïse dans le tabernacle, pour consulter le Seigneur, & pour recevoir ses réponses, ou pour aprendre ses volontés sur ce qu'il demande d'eux. Parmi les ocupations d'une famille à gouverner, on se rend quelquefois à son ame ; on a des instans & des lieux marqués pour se réfugier, comme dans le port, après les agitations de la mer, & le tumulte des soins dont on se trouve dissipé. C'est là qu'on va se remplir de nouvelles lumieres & de nouvelles forces ; qu'on s'examine en la présence du Seigneur, sur les fautes qu'on peut faire par foiblesse ou par surprise. N'est-il donc pas heureux, que ce soit par les désagrémens de son état, qu'on y soit contraint ? Et quel plus saint usage en peut-on faire ?

Il n'eſt que trop naturel d'aimer à ſe répandre au-dehors, de ſe laiſſer ſéduire par les ſoins qui plaiſent, pour s'oublier ſoi-même. Trop de ſatisfaction nous nuit. Si vous n'éprouviez aucuns rebuts de la part du monde ; ſi vous étiez toujours agréablement reçu, toujours ſouhaité, toujours aplaudi dans les compagnies, vous ne ſongeriez point à vous en retirer, pour les ſoins qui vous rapellent à votre propre ſanctification. Mais que faites-vous, où vous vous plaignez de ne recevoir que des contradictions ? Si vous ne pouvez vous produire ſans exciter de la jalouſie, ſans vous expoſer à des cenſures, ſans eſſuïer tous les reproches que des foibleſſes peuvent vous attirer ; eſt-il beſoin que vous faſſiez briller vos talens, ou que vous alliez vous faire mépriſer par vos défauts ? Que ne prenez-vous les conſeils que l'injuſtice des hommes vous donne ; que ne vous dégoûtez-vous de vous-même, de trouver en eux ſi peu d'équité, ſi peu de charité ? Que perdez-vous, à n'être pas bien traité de ceux qui ne peuvent, ou qui ne ſavent pas récompenſer le mérite, ou ſuporter les infirmités de la nature ? N'eſt-ce pas un gain pour vous, d'être forcé de vous amaſſer des tréſors pour le Ciel, de met-

tre en Dieu seul toute votre espérance ; de travailler à vous le rendre favorable ?

Quelle folie sur tout, de vous plaindre des dangers du monde, & de vous y exposer ? Y a-t'il quelque devoir à rechercher les occasions de vous perdre ? Est-il quelque bienséance, qui ne doive céder à la loi de fuir ce qui peut vous nuire ? Quand la contagion régne dans les villes, ceux qui s'y trouvent renfermés, se réduisent à ne point sortir de leurs maisons. Ils évitent avec soin le commerce des malades, & de ceux qui les aprochent. Ce n'est plus le tems des visites, des amusemens, & des parties de plaisir. On s'interdit la vûë de ses amis les plus chers ; on se sépare de ses parens les plus proches. Il n'y a que la charité qui puisse, ou qui doive engager à se mettre au-dessus de la loi qu'on s'est faite de ne les point voir. Telle est la conduite que les personnes engagées dans des vices séduisans, nous prescrivent à leur égard. C'est charité quelquefois de leur aprendre, en les fuïant, qu'on les désaprouve, ou qu'on les craint. La complaisance les nourrit dans leur désordre. Ils se croient moins mauvais, quand on ne montre pas assez d'aversion pour eux.

N'est-il pas même mille manieres de

les éviter, sans rupture ouverte ? Il y a des froideurs sans indifférence ; des conduites, qui, sans être affectées, éloignent plus le monde de nous, que nous ne paroissons nous en éloigner : & quoi qu'il en puisse arriver, ne vaut-il pas mieux déplaire aux méchans par quelque défaut d'égards, que de s'exposer à le devenir par un excès de ménagement ? Ce sont eux-mêmes qui vous inspirent ces défauts ; & quand on ne les fuit que parce qu'on les craint, la charité retrouve toujours assez d'occasions de supléer à ce qui manque à la politesse, & de leur montrer qu'on ne hait en eux que le péché. Ne craignez donc point de vous séparer d'eux, quand vous risquez de leur ressembler. Ne regardez point cette obligation comme un malheur. C'en seroit un grand pour vous, de ne pas sentir celui de vivre au milieu des passions ennemies du salut ; comme c'en est un, pour ceux qu'elles ont déja gagnés, de se croire heureux en s'y livrant. Estimez-vous heureux au contraire, d'être obligé, par la contagion de leurs vices, à vous consacrer sans réserve à l'acquisition des vertus qui leur manquent, & d'aprendre du monde même, à profiter de tout le tems qu'il vous laisse, pour

vous dépoüiller de toute sa corruption.

Il reste à ce sujet une tentation séduisante, dont on ne se défie pas assez. On se laisse ébloüir par la maxime que nous ne sommes pas nés pour nous seuls : & cette maxime ne fait souvent que servir de prétexte aux passions. On veut se rendre utile au public. Mais que ceux qui le disent, interrogent leur conscience : elle leur dira souvent qu'ils cherchent moins à servir le monde, qu'à s'en servir pour leur propre utilité. C'est l'ambition, c'est la cupidité, c'est la vanité qui parle alors le langage de la charité. Ceux qui sont engagés par les vûës les plus pures & les plus désintéressées à se livrer aux usages des méchans, ne les voient pas sans danger de s'affoiblir avec eux. Que sera-ce de ceux qui n'y sont portés, que par quelque secret intérêt ? La contagion est toujours dangereuse dans la presse : Et le Philosophe qui répondoit, pour justifier le commerce qu'il avoit avec des gens déréglés, que les Médecins vivoient au milieu des malades, donnoit une excuse qui le condamnoit. Les Médecins altérent souvent leur santé, tandis qu'ils rempliſſent leur bourse. Et quelque bien que vous vous imaginiez faire dans le monde, n'est-il pas

étonnant, disoit un Poëte célebre chez les Romains, que l'homme puisse se mettre dans l'esprit de travailler pour quelque chose de plus cher que lui-même ?

Persuadez-vous donc bien, quelques talens que vous croïiez avoir, qu'il n'est rien de plus important & de plus grand, que de savoir être à soi. Vous ne perdrez pas le fruit de vos talens, si vous en valez mieux, en vous bornant à n'en user que pour vous, quand aucune nécessité d'ordre ou de charité ne vous force à les emploïer ailleurs. Ce n'est pas assez de travailler à se défaire de ses propres vices ; il faut chercher à n'avoir point à contester avec le vice des autres. Le chef d'une ancienne république, punissoit comme coupables, ceux qui se trouvoient convaincus de vivre avec des méchans.

Qu'ils vous aprennent donc à les fuir ; soit qu'ils vous attirent par leurs vices, ou qu'ils vous fassent souffrir : c'est la leçon secrete que Dieu vous fait par eux. Souvenez-vous que par tout il vous apelle au repos. Ce repos, dit S. Augustin, consiste à s'abstenir des choses, dont la vie peut se passer ; à ne pas aimer celles qui ne peuvent être aimées sans inquiétude & sans danger, à regarder le monde comme étranger pour nous, comme un sé-

jour où nous n'avons rien en propre, que la foi & la religion. N'oubliez point que votre grand besoin, c'est de vous voir & de vous déplaire. Laissez au monde ses spectacles & ses divertissemens. Ne vous rebutez point de la confusion que vous avez de vous voir si misérable; & soïez persuadé que votre tristesse alors, vaut mieux que toutes les folles joïes que vous quittez, pour vous y livrer. Fuïez la mer du siécle, quand elle est agitée par des orages. Tous n'y font pas naufrage: mais tous doivent le craindre. Ne vous y fiez pas même, quand elle vous paroît calme. Il y a, dit saint Jérôme, de grandes montagnes cachées sous cette plaine unie. La tranquillité du monde n'est toujours pour un Chrétien, qu'une vraïe tempête. Il peut y échoüer contre des écûeils qui ne paroissent point, s'y laisser surprendre à des vices déguisés. Mais que peut-il sur tout faire de mieux, dans les peines que les défauts déclarés lui causent, que de s'éloigner du tumulte & de l'agitation, pour se retirer dans le secret de son ame; pour invoquer son Dieu, sans que personne soit témoin des soupirs qu'il pousse vers lui, ni des secoûrs qu'il en peut recevoir; que d'être poussé, par les péchés des au-

tres, à s'humilier devant lui de ses propres péchés ; & d'être content de tout, soit qu'il l'afflige ou qu'il le console ?

Vous le voïez : il y a de quoi vous consoler vous-même de la destinée la plus triste & la plus dangereuse, si elle sait vous inspirer cette espece de solitude ; & vous devez bénir Dieu des motifs que vous en trouvez dans ces vices incommodes ou contagieux, que vous croïez qu'il souffre sans sujet dans la société.

XVII. LEÇON.

Les répugnances de nos penchans affoiblissent en nous l'amour des vertus. Il est utile que l'épreuve le réveille, que les difficultés le raniment, que les privations l'épurent. La douceur se forme dans les outrages, le détachement dans les pertes, l'humilité dans les humiliations. Nous devenons souvent plus vertueux par la contradiction des vices, qui nous exercent.

L'IMPATIENCE, qui réfléchit peu sur son injustice, avoit besoin de toutes les leçons qui précédent celle-ci, pour se convaincre de l'utilité des peines, que les divers défauts des hommes nous causent. Mais les épreuves dont elle murmure, ne lui sont-elles qu'utiles? ne paroissent-elles pas comme nécessaires en quelque sorte à notre fragilité? C'est jusques-là que nous pouvons pousser dans notre esprit les justifications de la Providence. Sans la société du vice, nous saurions à peine ce que c'est que la vertu. Corrompus comme

nous sommes, quelle est chez nous la vertu, qui n'ait point pour objet quelque peine, & qui ne soit pas le fruit de quelque violence ?

Une ame pure, qui ne se ressentiroit point de la contagion des mauvais penchans, se porteroit comme d'elle-même vers son Auteur, & ne connoîtroit point d'autres attachemens. Dans l'usage des créatures, l'homme innocent se renfermeroit, comme par goût, dans les bornes du simple nécessaire. Le désintéressement, l'équité, la modération, la douceur, la bienveillance; la modestie, lui deviendroient comme naturelles. Content de plaire à son Dieu par l'observation de toute sa justice, ses mœurs unies seroient, sans orgueil, sans fierté, sans autre ambition que d'aspirer à toûte la perfection, dont il est capable.

Mais quand une fois nous avons conçu des désirs dépravés, nous n'enfantons plus la vertu, que parmi les douleurs. Il se forme en nous un prodigieux penchant pour la créature; nous tenons au monde, par mille liens de chair & de sang. Chaque objet, dont il faut nous détacher pour Dieu, nous coûte un nouvel effort. La cupidité met au rang de ses pertes tous les sacrifices que la piété

lui demande. Nous ne trouvons que de la dureté dans les maximes de l'Evangile, qui nous prêchent un entier renoncement. Une ame faite pour l'éternité, croit que tout périt pour elle, quand il faut quitter ce que le tems lui doit enlever tôt ou tard. Elle ne revient comme point, de l'illusion, que les biens les plus faux & les moins dignes d'elle, lui font. L'amour de l'estime, & le désir des loüanges ne meurt point dans un cœur, dont la vanité s'est emparée. La vie cachée si favorable au salut, si recommandée par les saintes Ecritures, si nécessair à la fragilité des ames communes, si souvent inspirée par les rebuts du monde, est toujours la plus pénible à l'homme le moins occupé de lui-même. Nous ne nous guérissons point des sensibilités les plus puériles, & sur les sujets les moîns capables de nous nuire.

Or à ces maux, la Providence de Dieu n'a-t'elle point préparé de remédes? Voici comment saint Augustin le fait parler à l'homme à ce sujet: Je t'avois donné, lui dit-il, des préceptes faciles & doux, tandis que ta volonté fut saine: & par ton péché, tu les as rendus difficiles; tu les as mépriſés; & ce mépris t'a fait commencer de ressentir de la peine à les

observer.

observer. Maintenant donc, tu ne peux être guéri que par le breuvage amer de la tribulation. C'est-à-dire, qu'il est comme nécessaire, que les combats du dehors se joignent à ceux du dedans, pour nous animer à la victoire; qu'il faut que nous aprenions à réprimer nos passions, par la contradiction de celles des autres; que la tentation nous éprouve, & que notre ame veille pour s'y préparer; que l'obligation d'y résister nous accoutume à réfléchir beaucoup sur l'injustice de nos affections, à réprimer nos penchans déréglés, à réformer nos sentimens sur les lumieres de la raison, sur les maximes de la foi, sur les loix de la charité, sur les régles de la modération.

Les occasions, au reste, en renaissent souvent pour nous. Liés, par nos engagemens ou par nos besoins, à des cœurs où la cupidité domine, il n'est point de leurs passions qui ne nous exposent à soutenir quelques attaques: & par-là, ce sont leurs foiblesses qui nous aident à nous guérir des nôtres; ce sont leurs vices, qui servent de matieres à nos vertus.

Considérez-les toutes, l'une après l'autre; & vous reconnoîtrez qu'elles ne sont en effet ce qu'elles sont, que du moins elles ne le paroissent, que par la

nécessité de s'exercer contre les défauts contraires. Où seroient la justice, la force, la modération, la patience, la douceur, la bonté, la clémence ? & quels seroient leurs objets, s'il n'y avoit point dans le monde d'injustices, de mépris, d'injures, d'insultes, d'outrages, d'opprobre, de vexations, de violences, de persécutions, de calomnies, d'usurpations ? Comment sauriez-vous si votre ame est prête à préférer les promesses du Seigneur, à toutes les prospérités de la vie, si d'injustes entreprises ne venoient quelquefois vous troubler dans la jouissance de vos biens, si le caprice ou la dureté ne vous privoit pas de ce que vous désirez, si l'iniquité ne vous refusoit pas la récompense de vos travaux, ou de vos services ?

Une possession tranquille nous séduit presque toujours. Ceux qui tiennent le plus aux commodités de la vie, s'imaginent qu'ils ne font qu'en user avec indifférence. On ne connoît point la violence de ses désirs, tandis qu'on n'a rien à désirer. La cupidité ne se fait bien sentir, que dans les privations & dans les pertes. Alors on s'aperçoit qu'une bagatelle inutile, tient plus au cœur, qu'on ne l'auroit pû penser : & tandis qu'on se flatoit

de ne point regreter les plus grands objets, on ne perd point sans regret les plus frivoles. La douleur de se les voir enlever convainc de la force d'un attachement, dont on ne se défioit point. Ainsi se décele notre négligence, & les illusions que nous aimons à nous faire sur nos dispositions les plus imparfaites. Ainsi la providence nous met-elle souvent dans une heureuse nécessité de revenir sur nos voïes & de rentrer dans notre cœur, pour y découvrir les liens secrets qui nous attachent au monde ; pour nous convaincre combien les impressions que ses promesses y font, sont toujours foibles ; combien nous sommes éloignés de cette préférence que nous devons lui donner sur toutes les créatures. Notre impatience murmure des injustices que Dieu permet ; & c'est par les mauvaises volontés des hommes, que nous sommes avertis de combattre plus contre nous, que contre eux.

Ce qui fait notre propre injustice, c'est de nous attacher à ce qui naît, & qui passe, de l'aimer pour lui-même, de le désirer, de travailler à l'acquérir, de nous réjouir de le posséder, de nous affliger de l'avoir perdu ; & ce qu'il y a de déplorable dans nos ténébres, c'est d'i-

gnorer jusqu'à quel dégré nous portons cette injustice. Il faut que ce soit l'épreuve qui nous interroge, ou qui force notre cœur à nous répondre sur ses dispositions secretes. Mais au moins nous ne saurions plus les ignorer alors, ou nous les dissimuler. On ne perd avec chagrin, que ce qu'on possédoit avec amour. La violence des adversités n'abat que ceux, qui s'étoient laissé prendre aux charmes de la prospérité. Les plus modérés ne s'en défendent pas toujours: & quoi qu'ils n'aiment pas le monde jusqu'à le préférer à Dieu, la privation leur aprend quelquefois, qu'ils ne l'aimoient pas sans péché. Leur douleur est la mesure de leur attachement. L'instruction de l'expérience vient donc supléer en eux à la négligene de celle des avis. Ils voïent alors, selon la diversité des objets, & selon l'étenduë de leur sensibilité, sur quels endroits ils doivent fraper; sur quelles vérités ils ont besoin de s'exercer, pour ne donner à chaque chose que sa juste valeur, pour achever de se dépouiller de tout autre intérêt, que celui du bien souverain, pour lequel nous sommes faits.

Repassez de même sur toutes les vertus: & vous vous convaincrez que celui, qui n'a point été tenté, n'est souvent, ou

presque toujours, rien moins que ce qu'il croit être. La simple vûë de la perfection, n'eſt pas pour nous d'un aſſez grand intérêt, pour nous animer à la rechercher dans ſes principes, à former des projets ſérieux de nous réformer. Nous nous conduiſons ſelon nos penchans; & l'habitude nous en devient douce, parce qu'elle ne nous coûte point de contention d'eſprit. Mais l'épreuve des difficultés vient comme fortifier les bonnes réſolutions. Il en eſt en ce point des vertus, à peu près comme des occupations du monde. Un homme emploïé dans une place au-deſſous de ſes talens, y fait tout avec une eſpece de nonchalance, qui l'empêche d'y réüſſir; ſon génie languit, & n'atteint point à la perfection d'un eſprit plus borné, dont le même travail rempliroit toute l'étenduë. Celui-ci ſent le beſoin de s'y donner tout entier; il combat à forces égales; & ſon imagination fait des efforts pour vaincre les difficultés qui l'arrêtent: Ainſi l'ame ſe roidit-elle contre les obſtacles qui s'opoſent à ſes devoirs. Elle comprend la néceſſité d'une forte réſiſtance; & devient forte à proportion qu'elle ſe ſent plus foible. Ainſi, dit un Pere Adam fut-il vaincu dans le repos & dans

les délices ; & Job victorieux dans les peines : Celui-là se rendit au plaisir ; & celui-ci ne céda point aux tourmens. Attaqué par les maux dans sa chair, & par les erreurs dans son esprit, il repoussoit les reproches insensés de sa femme ; il enseignoit à ses faux amis la vraïe sagesse ; & conservoit en tout la patience.

Les préceptes de Dieu nous sont rapellés par les injustices des hommes. On devient généreux dans les pertes ; on aprend à donner libéralement aux pauvres, des biens qu'on se voit enlevés par la violence. Les injures, qui nous piquent, nous réduisent à devenir moins sensibles. La douceur se forme au milieu des mauvais traitemens. On se guérit de ses vivacités, à force d'éprouver celles des autres. Leur excès contraignent à se modérer. C'est de-là que viennent ces especes de métamorphoses, qui semblent changer certains hommes en d'autres hommes. Vous les avez vûs si susceptibles, qu'un mot, un geste, un défaut de manieres, leur causoit les plus violentes émotions ; & vous les voïez porter la tranquillité presque jusqu'à l'indolence. On manque à leur égard aux devoirs les plus indispensables. On les traite indignement. On les charge d'in-

vectives. On recherche avec malignité tous les outrages pour les irriter. On les insulte impudemment. On les attaque par les endroits les plus délicats. On lance enfin contre eux les traits les plus perçans : & ce sont les rochers, au pied desquels les fléches émoussées retombent. Ce sont les maux même qu'on leur a faits, qui les ont rendus comme invulnérables.

Dans les premieres insultes on s'abandonne peut-être aux mouvemens de la nature. On ajoute aux tourmens qu'on souffre, celui du ressentiment. On rend quelquefois injure pour injure. Mais ceux en qui les vûës de la foi se retracent, comprennent à la fin que tout leur malheur vient de leur impatience. Ils cessent de se plaindre des autres, pour se tourner contre eux-mêmes. Ils considerent l'injustice, & l'inutilité de leurs transports ; & ils en rougissent. Les défauts de l'humanité leur persuadent qu'il est contre l'équité de s'en offenser ; qu'il faut aimer les hommes tels qu'ils sont ; que les injures ne nuisent qu'à ceux qui les font ; que la charité ne doit s'en affliger que pour eux-mêmes, & n'en jamais être ni moins douce, ni moins patiente. C'est donc alors parce que le devoir coûte des efforts, qu'on s'anime à le remplir

plus parfaitement ; & l'habitude se forme par l'exercice.

Rien ne s'oposé plus en nous à la perfection, que l'orgueil. Il naît des progrès que nous y faisons, & les anéantit. Il s'accroît du débris de tous les autres vices. Ceux-ci ne nous perdent que par les mauvaises œuvres qu'il nous inspirent ; & celui-là nous fait trouver notre ruine dans les bonnes œuvres mêmes. Il se releve de sa propre défaite. Si vous vous réjouissez de l'avoir vaincu, il se réjouit de votre joie. Vous triomphez, vous dit-il, & je vis encore en vous ; & j'y vis, parce que vous triomphez. Si vous croïez être humble, dès-là vous êtes superbe : Et je ne sais, dit saint Augustin, par quelle secrete fatalité l'ame de l'homme s'enfle quelquefois plus d'une fausse humilité, que d'un orgueil déclaré. D'où naîtra donc enfin l'humilité sincere ? Comment se formera dans le cœur ce sentiment si juste & si néceſſaire ? S'il ne précede, s'il n'accompagne, s'il ne suit tout le bien que nous faisons ; la vanité vient en anéantir le mérite par la complaisance. Quel moïen de devenir vraiment humble dans toutes ces circonstances ? C'est un travail, dont le succès désespere. L'amour, ou le plaisir de la louange,

louange, fait perdre le fruit des actions les plus louables.

Dans cette espece de désespoir, on voit les Saints se condamner eux-mêmes aux humiliations les plus capables de leur ôter tout sentiment d'estime d'eux-mêmes, & toute tentation d'être estimés des autres. Ils affectent, dans leur extérieur, tout ce qu'il y a de plus vil & de plus mépriſable. Ils choisissent les ministeres & les fonctions les plus basses. Ils veulent être par-tout à la derniere place. Ils vont quelquefois jusqu'à se donner du ridicule, jusqu'à prendre des aparences, qui démentent ce qu'ils sont, jusqu'à se faire soupçonner de désordres qui scandalisent, par des démarches plus admirables, que propres à nous servir de modéles. Ils se donnent comme en spectacle par tout ce qui peut leur attirer des mépris & de la confusion; par tout ce qui peut les faire regarder comme *les ordures & les balayures du monde.* Encore ne réussit-on pas toujours par ce pieux stratagême, à se perdre de vûe pour ne plus se revoir; à fermer son cœur à tous les retours de la vanité, qui rentre par mille endroits.

Dieu, qui connoît votre foiblesse, & qui vous voit dans le danger, vient à vo-

tre secours. Il permet que l'injustice des hommes vous jette comme dans le creuset de l'humiliation. Vous vous plaisez en vous-même, & vous êtes superbe; c'est-à-dire, selon la force de cette expression, que vous vous élevez au-dessus de ce que vous êtes, & que vous vous regardez comme votre bien suprême. La souveraine Sagesse vous rabaisse, & vous force de vous remettre à la place qui vous convient, par la main de ceux, qui vous humilient malgré vous. Vous trouvez des gens, qui ne vous tiennent aucun compte de vos talens les plus estimables, ou qui les méconnoissent. On vous refuse tous les moïens de les produire; on méprise vos ouvrages; on dédaigne votre personne; on vous juge indigne des emplois les plus bas; on ne vous accorde que comme par grace ceux, qui vous dégradent. Vous ne vous attirez pas les moindres attentions, par ce qui feroit rechercher d'autres pour les postes les plus honorables, & par ce qui leur fait faire les fortunes les plus brillantes. On vous laisse comme pourrir dans votre obscurité. Vous n'essuïez par tout que des rebuts. On ne vous reçoit qu'avec des airs mépriſans. Vous parlez, & personne ne vous écoute.

Vous travaillez inutilement pour une réputation, qui prévient par tout ceux, qui ne vous valent pas. Dans la simplicité de votre conduite, dans la sincérité de votre dévouement à la piété, vous n'évitez pas les censures & les discours les plus désavantageux. Vous êtes regardé comme un fourbe, comme un hypocrite. On vous supose des intentions & des desseins ambitieux, que vous n'eûtes jamais. On vous noircit par les accusations les plus atroces. On vous rend suspect à vos supérieurs. On vous décrie dans l'esprit de vos protecteurs. On vous dèshonore dans le public; & tandis qu'on est froid sur vos actions les plus vertueuses, on prend feu sur les moindres fragilités qui vous échapent. On vous rabaisse jusqu'au centre de la terre, pour des fautes que vous croïez ne pas mériter d'être relevées. Et qu'est-ce que toutes ces secousses que vous trouvez si violentes? des vents contraires qui soufflent, pour vous empêcher de tomber du côté que le vent de la vanité vous faisoit pencher. Ce sont des remedes proportionnés aux maux que l'orgueil vous cause.

Remedes d'autant plus nécessaires, que ce n'est que votre orgueil même

qui s'en plaint. Si vous étiez vraiment humble, vous conviendriez qu'on ne vous fait point d'injuſtice, parce que vous ſeriez convaincu qu'on ne vous doit rien. La vanité régne donc encore chez vous en quelque dégré. C'eſt peut-être elle-même qui vous fait faire ces fautes que vous croïez ſi légeres, ou qui vous cache du moins le mauvais fond qui les produit. Cette indifférence du monde pour le mérite le plus réel; ce déchaînement contre la vertu la plus ſolide; cet acharnement à vous rabaiſſer par où vous lui donnez moins de priſe, ce ſont encore comme des coups redoublés, qui doivent abattre toutes les têtes de cet hydre de vaine gloire, qui renaît ſans ceſſe dans un cœur amoureux de ſa propre excellence.

Malheur à vous, ſi vous êtes ſi ſouvent humilié ſans devenir humble! Par où l'auteur des vertus pourroit-il étouffer plus efficacement ce ſentiment monſtrueux, qui vous éleve contre celui qui vous a fait, qui vous rend ingrat pour ſes dons, qui vous perſuade que vous n'êtes rien? Quoi de plus propre que ce mépris ſi conſtant & ſi marqué, à vous donner de la défiance de vous-même; à vous faire craindre les ſéductions d'une

vanité, qui cherche par tout ſes avantages, & qui vous fait valoir des qualités qui n'ont aucun prix, que par le bon uſage qu'il vous eſt donné d'en faire; qui vous fait apercevoir dans les œuvres les plus défectueuſes, un mérite qu'elles n'ont peut-être qu'à vos yeux? Comment pouvez-vous tenir ſur-tout contre cette folie, qui vous inſpire tant de complaiſance aux moindres retours d'eſtime que vous trouvez dans les hommes? Comment pouvez-vous être touché de leurs jugemens, après l'expérience que vous faites de leur peu de diſcernement, ou de leur injuſtice? Plus elle vous eſt ſenſible, plus elle vous eſt néceſſaire.

Si vous êtes agité par les diſgraces; ſi vous trouvez des opoſitions à l'accompliſſement de vos devoirs, eſt-ce encore ſans ſujet que Dieu le permet? Que de penchant n'auriez-vous pas à vous relâcher, ſi ces opoſitions ne vous ranimoient! Reconnoiſſez-là l'eſpece de beſoin que nous avons des pécheurs, & l'épreuve comme néceſſaire des différentes ſortes de perſécutions qu'ils nous font: Et vous vous plaindrez d'une peine, qui peut produire en vous la conſtance, & vous établir dans cette fermeté de réſolutions, que rien ne peut plus troubler dans le ſervice de

Dieu ! Le repos inſpire la pareſſe ; & la paix fut toujours la ſource du relâchement. La foi, qui ceſſe d'être exercée, s'affoiblit ; la vertu, qui ne craint rien, s'endort. La nature ne tend d'elle-même qu'à l'inconſtance ; & malgré tous nos progrès, il eſt des momens terribles, où le poids de la corruption nous entraîne ; des momens de tiédeur & d'aſſoupiſſement, où notre fidélité s'oublieroit, ſi les contradictions ne venoient la réveiller. Mais ce n'eſt pas aſſez vous indiquer les dangers d'une vie ſans traverſe ; ils offrent des réfléxions qui méritent d'être propoſées avec plus d'étendue dans une Leçon particuliere.

XVIII. LEÇON.

Chaque homme éprouve communément dans ſes mœurs, la deſtinée de toute la ſociété des fidèles. De tout tems, la paix lui devint funeſte. Les tentations ne nous rendent pas foibles; elles ne font que découvrir ce que nous ſommes. On néglige les diſpoſitions, dont on n'a pas occaſion de faire uſage. Les Saints ſe trouvent malheureux, quand ils ne ſont point éprouvés. C'eſt par bonté que Dieu permet que leur vie ſoit remplie de troubles; & notre plus grande peine devroit toujours être de n'en avoir point à ſouffrir.

C'EST le ſort de toutes les vérités, de recevoir un nouvel éclat du contraſte de leurs contraires. Et pour achever de confondre les plaintes de l'impatience humaine ſur les troubles qui l'agitent, il ne faut que la placer dans une ſituation plus tranquille. Que de dangers alors pour la vertu! Quelle deſtitution des ſecours extérieurs qui la ſoutiennent, qui la réveillent, qui la raniment par la néceſſité de réſiſter, & par la crainte de

ſuccomber aux tentations ! Il arrive à chaque ame ce que l'expérience de tous les tems a montré qu'il arrive à toute la ſociété des fidéles. Les Ecritures & les Peres en réuniſſent mille témoignages. Liſez l'Hiſtoire du premier Peuple de Dieu; vous trouverez que ce n'eſt qu'une alternative d'infidélités & de retours à lui, ſelon qu'ils étoient ou libres de la crainte de leurs ennemis, ou réduits à porter leur joug. La proſpérité les corrompoit, & l'adverſité venoit les faire repentir du débordement de leurs vices. Le tems de leurs ſervitudes réparoit les déſordres de celui qui ſuivoit leurs victoires. Dans l'abondance, ils ceſſoient d'écouter la voix du Seigneur. Il les voïoit oublier ſon alliance, mépriſer ſes loix, violer tous les droits de la juſtice. Il falloit que des armées formidables vînſſent ravager leur païs, pour les rapeller à l'amour de leurs devoirs, pour bannir de chez eux l'uſure, la fraude, l'injuſtice, les conteſtations, la violence & l'opreſſion.

Paſſez aux ſiécles du Chriſtianiſme ; & vous y retrouverez les mêmes changemens, ſelon que les Chrétiens étoient tranquilles ou perſécutés dans la profeſſion de l'Evangile. Une tréve de quelque

durée les conduisoit bien-tôt au relâchement de la discipline. La corruption se répandoit insensiblement dans les mœurs, On s'attachoit au monde, qui n'avoit plus rien de terrible; & les cupidités de la vie reprenoient bien-tôt toute leur force. On perdoit enfin de vûe les biens éternels. L'intérêt présent produisoit les divisions. La charité se refroidissoit. La foi languissoit, & demeuroit comme ensevelie dans un profond assoupissement, jusqu'à ce que les combats la rapellassent à la vigilance: Et que le succès en étoit heureux, dit saint Ambroise! Les cœurs des fidéles toujours élevés vers Dieu, lui demeuroient inviolablement attachés. Une continuelle méditation des vérités du salut, les affermissoit contre les dangers du siécle. Il leur paroissoit alors aussi mépriſable, que peu terrible. Ils en venoient, par l'habitude de souffrir toutes sortes de tourmens, jusqu'à mépriser la mort même. L'exemple seul les ranimoit, & redoubloit leur courage. Ainsi tandis qu'on les traitoit comme des brebis destinées à la boucherie; tandis qu'on leur tranchoit la tête, qu'on les crucifioit, qu'on les exposoit aux bêtes, qu'on les jettoit dans les flammes; tandis que la cruauté s'épui-

soit, pour leur préparer chaque jour de nouvelles tortures, ils demeuroient fermes, & trouvoient dans leur propre épuisement de nouvelles forces. Leur nombre croissoit à mesure qu'on en retranchoit. La vigne du Seigneur portoit plus de fruit à proportion qu'elle étoit mieux taillée. Le bois coupé n'en produisoit que plus de rejettons. En un mot, le sang des martyrs étoit une semence de nouveaux Chrétiens. Voir incessamment des hommes inhumainement déchirés; les voir soutenir avec joie toute cette barbarie, c'étoit un attrait pour la religion, qui sembloit les élever si fort au-dessus des forces de la nature.

Mais cet exercice revenoit-il à leur manquer, le repos affoiblissoit de nouveaux ceux que les travaux n'avoient point abattus. L'oisiveté de la paix leur devenoit pernicieuse; & cette paix paroissoit elle-même une autre espece de persécution plus dangereuse, que celle qu'ils avoient soufferte. Ils se livroient aux passions que la tranquillité laissoit renaître. Ils redonnoient entrée chez eux à l'amour des biens sensibles. Ils se divisoient dans le calme, après avoir fait admirer leur union dans les troubles. Ils flétrissoient par l'apostasie des mœurs,

les couronnes qu'ils avoient acquises par des confessions intrépides ; & ceux qui se sont conservés purs au milieu des scandales, ont toujours remarqué que l'Eglise n'avoit jamais été moins sainte, que depuis que ses persécuteurs étoient devenus ses enfans. Plus riche & plus puissante sous la protection des Empereurs, elle n'en a paru que plus pauvre en vertus.

Or tel est presque infailliblement, comme je l'ai dit, le sort de toute ame qui n'a jamais été traversée dans ses penchans. Elle ne sent point à quoi la justice l'engage, & ne discerne presque pas le bien du mal. Avez-vous vû, dans le cours ordinaire de la vie, que quelqu'un devienne équitable & désintéressé, pour être riche ; humble, pour être dans l'élévation ; compatissant, pour avoir vécu dans l'abondance ; doux & modéré, dans la possession de voir tout réussir au gré de ses souhaits ? Ces avantages ne sont-ils pas moins des secours pour la vertu, que des attraits du vice ? Est-il rien qui nous attache plus à nous-même, qui nous dispose moins à régler nos sentimens pour le reste des hommes, à remplir à leur égard les devoirs que l'humanité nous prescrit, que de n'avoir jamais rien éprouvé de leurs foiblesses ou de leurs

humeurs ? Songeons nous-même à ce que nous serions obligés d'être pour eux, si nous les trouvions injustes ou misérables ? Le sçaurons-nous jamais, sans avoir été mis à cette épreuve ? Et ne suffit-il pas presque toujours de n'avoir jamais eu besoin de certaines dispositions, pour ne les point avoir dans les occasions ? & ne les point avoir alors, n'est-ce pas comme une preuve infaillible qu'on ne les a jamais eues ?

Réfléchissez-y : ce ne sont pas les occasions qui nous rendent fragiles. Elles ne font que découvrir ce que nous sommes. Les vents ne renversent que les arbres mal enracinés. Les inondations ne font crouler que les édifices, qui ne sont pas fondés solidement. Les tentations nous font agir, selon les penchans qu'elles nous trouvent. Il n'est pas naturel que la vertu se démente aux premieres attaques. Elle consiste dans un amour réfléchi du devoir, qui s'offre à remplir, dans une détermination ferme de ne jamais le violer, dans une préparation d'ame à soutenir l'assaut, sans se troubler, dans une prévoyance qui la tient en garde contre les dangers. Le cœur du juste doit être comme une forteresse bien munie, toujours en armes, toujours

sur la défensive. Et d'où viendroient enfin ces précautions à celui qui ne sait pas s'il a des ennemis, ou qui ne connoît ni leurs forces pour l'attaquer, ni leurs ruses pour le surprendre ? Comment le saura-t'il, s'il n'en a jamais fait l'épreuve ? Le voilà donc tout près de sa ruine, au moment qu'il ne s'en défie point, ou qu'il se croit le mieux affermi.

C'est dans cette pensée que les Saints se sont toujours crus malheureux de ne l'être pas aux ïeux du monde, & de n'y rien éprouver de la malignité des passions. Cette tranquillité leur paroissoit le plus terrible présage des chûtes ou de la réprobation de l'homme. Ils nous ont donné leurs fraïeurs comme une espece de régle de nos jugemens. Quand quelqu'un vit tranquille dans l'affluence des biens de la terre ; quand il est puissant, & ne rencontre rien qui le traverse dans ses entrepriſes ; quand la paix regne dans sa maison ; quand il possede une épouse aimable, des enfans bien nés, des domestiques fidéles : c'est alors, disent-ils, que la menace du Prophéte s'accomplit sur lui ; que Dieu ne le visite point, qu'il lui prépare quelque retour funeste, ou le réserve à ses dernieres vengeances. S'il paroît l'épargner, c'est dans sa co-

lere. La prospérité l'affoiblit insensiblement,& l'adversité vient qui l'abat. C'est un soldat qui n'a jamais vû l'ennemi, qui succombe à la premiere attaque.

Voïez ceux qui n'ont jamais été malades. Les premieres atteintes de la douleur, les plus petits maux les trouvent sans constance. Voïez encore ceux qui n'ont point travaillé dans leur jeunesse ; ils sont toujours tendres au travail. Les forces du corps s'énervent, & deviennent languissantes, quand elles ne sont pas exercées : & c'est à peu près l'image des actions de l'ame. Le calme l'accoutume à l'indolence. L'habitude du repos y forme la nature. La raison n'agit, que lorsqu'elle est excitée par les besoins, & comme forcée par les obstacles. L'uniformité d'une vie toujours tranquille, la laisse dans une inaction, qui la séduit par trop de sécurité. Elle méconnoît sa foiblesse, & ne s'en aperçoit que par sa défaillance, dans les tentations qui la surprennent.

Triste conviction, qui nous fait voir en effet que personne n'est plus impatient, que celui qui n'a rien souffert ; plus inconsolable, que celui qui se voit malheureux pour la premiere fois. L'affliction paroît extrême. On ne conçoit

rien de plus capable de jetter dans le déſeſpoir : & c'eſt preſque l'unique reſſource qu'on trouve en ſoi-même. On ne ſent ni force ni fermeté. L'eſprit n'offre que des réfléxions accablantes, que des regrets inutiles de la félicité paſſée. L'habitude des douceurs qu'on a goûtées, y rapelle ſans ceſſe. C'eſt tout ce qu'on a dans la mémoire. On ne ſe fait point à l'image des peines qu'on n'a jamais connuës : & ce qu'on démêle de plus aſſuré dans le trouble de l'ame, c'eſt qu'on n'a ſouvent rien moins que les vertus qu'on ſe flatoit d'avoir.

Vous vous croïiez peut-être plein de tendreſſe pour vos parens, de conſtance pour vos amis ; incapable des mouvemens de la colere, des ſenſibilités de la vanité, des attachemens de l'avarice, de l'impatience dans les petits maux ; prêt à ſoutenir les plus grands, plutôt que de violer les devoirs de la juſtice. Vous voïiez de loin la pauvreté ſans allarme, & les injures ſans émotion, parce que vous n'en aviez jamais été la victime. Mais toutes ces vertus, qui n'étoient que dans l'imagination, s'évanouiſſent avec la tranquillité de la vie qui les faiſoit préſumer. Le cœur ſe découvre. On en reconnoît le vuide & les illuſions. Ceux qui ne ſe ſou-

tenoient dans le bien que par les louanges, tombent quand cet appui vient à leur manquer. Une piété, qui se trouve en butte au mépris, n'a plus d'attrait pour eux. Ils s'aperçoivent qu'ils n'en avoient que les aparences ; & que les vrais progrès dans la vertu ne se font communément que par les tentations. C'est par elle que les bons désirs croissent. La force des justes naît du sentiment de leur foiblesse. C'est une leçon domestique & personnelle, qui les instruit de ce qui leur manque, & qui les anime à s'affermir de plus en plus dans leurs résolutions. Les mépris du monde, les reproches injurieux, les emportemens de caprice, les éclats de mauvaise humeur, les haines déclarées, les traitement injustes, nous rapellent à nous-même, nous forcent à nous observer de plus près pour ne point pécher. Ils nous font sentir, comme je l'ai dit, la nécessité de la douceur, de la modération, d'une patience que rien ne puisse altérer.

Ne vous étonnez plus si Dieu permet quelquefois que tout soit rempli de trouble pour ses élûs. Il sait ce qu'il fait ; & nous le savons nous-même dans la suite, quand nous sommes attentifs à sa conduite. Le fruit de l'épreuve se reconnoît au

au changement de la vie. Tandis que rien ne s'opose aux mauvais penchans, tandis qu'on fait tout ce qu'on veut; on continue de vouloir ce qu'on ne doit pas. La facilité qu'on trouve à faire le mal, y fait persévérer: mais l'impuissance de contenter les désirs déréglés, en devient le remede. Les opositions sont comme des épines semées dans la voie des pécheurs. Ils s'arrêtent par la difficulté d'y courir; & la disgrace corrige ceux, que trop de bonheur corrompoit.

Ceux qui conservent leur innocence, ne doivent souvent cet avantage qu'à l'heureuse impossibilité de satisfaire des inclinations, qui les sollicitent au relâchement. Ils confessent que les humiliations sont un grand bien; que les persécutions sont le moyen de leur salut le plus efficace; que la contrainte & le défaut de liberté sont des barrieres sagement oposées par la Providence, au torrent de la corruption, qui ne demande qu'à se répandre; que les violences les plus tyranniques, que la haine obstinée des méchans a des utilités inestimables. Aussi ne voit-on pas ceux que l'esprit de la foi fait prier, souhaiter impatiemment d'en être délivrés. Ils ne demandent pas tant à Dieu de leur ôter l'occasion du

combat ; que de leur donner du secours pour la victoire. Ils aiment mieux voir leurs ennemis se multiplier, que de n'en point avoir ; & préferent les allarmes de la guerre la plus cruelle, à la dangereuse sécurité d'une foi, qui n'a rien à craindre.

Que cette pensée prenne donc enfin le dessus dans votre esprit. N'écoutez point les réclamations de la nature ; & persuadez-vous que ce peut être une grande peine, dont Dieu punit l'homme, de le laisser vivre sans peine. Peu de gens le comprennent, parce qu'il y a peu de gens qui réfléchissent sur leurs dispositions secretes, & sur les vrais besoins de leur ame. On hait la violence & la contrainte ; & cette aversion fait perdre de vûe leurs usages. La vie présente est pour nous le tems des remedes. On coupe, on brûle ; le malade crie : mais celui qui travaille à nous guérir, consulte moins notre volonté, que notre intérêt. Il y a des maux profonds, qui se cachent au-dedans des parties qu'ils affligent, comme pour se dérober à la main de ceux, qui voudroient les panser. L'habileté consiste à les tirer au-dehors par des remedes violens ; & c'est en cette maniere que le souverain Médecin veut opérer sur nous par les afflictions. Les plaies de l'ame sont

comme concentrées dans ſes parties les plus ſecretes. Nous ne les connoiſſons pas nous-même, tandis que rien ne les force à ſe produire. Il nous faut donc des humiliations, pour nous convaincre combien nous ſommes vains ; des contradictions ou des inſultes, pour découvrir le penchant que nous avons à la colere, aux reſſentimens, à l'impatience ; des injuſtices & des pertes, pour nous aprendre combien nous tenons au monde. Toute ame, qui n'eſt point exercée, devient comme incurable, & doit preſque ſe regarder comme abandonnée de celui, dont les mains ne frapent que pour guérir. Comprenez ſur cela toute votre mépriſe. Ce que vous conſidérez comme un grand bien pour vous, eſt un grand mal ; & ce que vous prenez pour un mal, eſt un grand bien. La tranquillité de la vie que vous ſouhaitez, n'eſt preſque toujours qu'une ſource de tentations, qu'une occaſion de relâchement, qu'une ſuite de facilités pour les mauvais penchans.

De toutes ces conſidérations, recueillez pour maxime, qu'il n'eſt point d'homme ici bas, à qui l'épreuve ne ſoit utile, & quelquefois comme néceſſaire, pour exercer, pour fortifier, & pour perfectionner ſa vertu. Tenez-vous-y toujours

prêt ; & n'oubliez point qu'il est bien plus aisé de suporter la mauvaise fortune, que de se soutenir dans la bonne.

XIX. LEÇON.

Les difficultés sont les occasions & les sujets du mérite de la vertu. La raison conspire avec la foi dans cette maxime, qu'un sentiment de grandeur justifie d'ailleurs dans tous les cœurs. La gloire du juste, c'est d'être bon parmi les méchans, & d'être fidèle à Dieu dans le bien, malgré la résistance du mal.

QUELLE idée faut-il que la lâcheté des hommes se soit formée du mérite des bonnes œuvres, pour se récrier à chaque instant sur les peines que ses devoirs lui coûtent. Par où prétend-elle se rendre digne des récompenses préparées aux justes ? Les Philosophes qu'une raison saine éclairoit, ont dit de la vertu, ce que Moïse a dit de la nourriture : Que les Dieux l'ont mise au prix de nos sueurs ; qu'ils en ont rendu les routes escarpées ; & qu'ils vendent tous leurs biens à nos travaux. Ce langage ne revient-il pas

à celui de l'Evangile même ? Voïez par où Jesus-Christ commence ses instructions : Heureux ceux qui ne trouvent dans la vie que des sujets d'afflictions & de larmes ! Heureux ceux dont la douceur n'est point altérée par les mauvais traitemens ; qui conservent la paix avec ceux-même, qui ne l'aiment point ; qui savent pardonner & souffrir ; qui ne sont altérés que de la soif de la justice ; & que rien ne peut rendre infidéles à ses loix ! Heureux ceux, qui sont persécutés pour elle, & que la piété met en bute aux injures, aux outrages, à toutes sortes de calomnies ! Telles sont les voies que ce souverain Maître ouvre à ses disciples, pour arriver à la béatitude éternelle. Des violences à se faire, des violences à souffrir de la part des autres. Il n'est rien dans ce plan qui n'offre quelque image de rigueur : Et qu'y a-t'il pourtant que la raison n'aprouve, & qu'elle ne doive faire goûter, malgré les répugnances de la nature ? S'il falloit, dit Tertulien, que la foi eût une grande espérance pour exciter ses désirs, & pour soutenir son attente, n'étoit-il pas juste que l'acquisition de ce bien lui coûtât beaucoup de travaux, beaucoup de tourmens, & la mort même ?

C'eſt un ſentiment d'équité né dans tous les cœurs, que le mérite doit être égal à la récompenſe. Il y a plus; il ſemble que l'idée de la juſtice en elle-même ait quelque choſe de trop tranquille, pour ſatisfaire notre ambition. Certaine élévation, que nous apellons grandeur d'ame, nous fait trouver du plaiſir à entreprendre des choſes difficiles, à en ſouffrir de fâcheuſes; à nous rendre maîtres des événemens les plus contraires & les plus étranges, à nous accommoder de ce qui n'accommode pas; & cette eſpece de vertu, dit Lactance, eſt ſi précieuſe aux ïeux de Dieu, qu'il n'a pas voulu la laiſſer manquer au juſte. Il permet qu'il ait beaucoup à ſouffrir du monde; qu'il ſoit inſulté, mépriſé, perſécuté; qu'il ait mille occaſions de vaincre le mal par le bien; de ſuporter des injuſtices, ſans en commettre, de ne point rendre tromperie pour tromperie, de s'élever par ſon mépris au-deſſus de toutes les choſes humaines, de conſerver ſa tranquillité parmi les troubles, de ne pouvoir être détourné par aucun obſtacle de l'obéiſſance qu'il doit à la ſuprême loi, de montrer enfin ſon courage & ſa conſtance dans la pratique de ſes devoirs.

C'eſt ainſi, diſoit ayant lui Minutius-

Félix ; c'eſt ainſi que Dieu prend plaiſir à voir que le monde ſoit vaincu par notre patience ; que les afflictions, les tortures & les privations ne lui donnent ſur nous aucun empire. Le ſpectacle le plus digne de lui, c'eſt un fidéle aux priſes avec la douleur ; qui combat contre les menaces, contre les tourmens, contre les ſuplices ; qui ſe rit de la fureur des bourreaux, & des aproches de la mort ; qui défend enfin la liberté de la foi, contre les Princes, contre les Rois, contre toutes les puiſſances ; & qui ne cede qu'au maître ſouverain qu'il adore, & qui peut ſeul récompenſer la vertu, parce qu'il n'eſt que l'immortalité qui ſoit digne d'elle.

Réuniſſez toutes ces penſées : joignez les maximes de Jeſus-Chriſt, avec celles des Philoſophes & des Peres ; réduiſez-les aux principes du cœur ; & quelques maux que vous aïiez à ſouffrir des défauts des hommes, vous juſtifierez la ſageſſe de Dieu qui les permet. C'étoit la voie la plus digne de lui, de vous conduire à ſes récompenſes, & d'y proportionner vos mérites. Il eut paru trop facile d'être bon parmi les bons. Les difficultés & les obſtacles donnent du prix aux devoirs, & ſoutiennent l'émulation de les

remplir avec persévérance. En un mot ; il convenoit que la vertu coûtât des violences, qu'elle eût des sacrifices à faire, des tentations à soutenir. Il convenoit que pour être ce qu'elle doit être, elle eût à surmonter les penchans de la nature ; qu'elle fût obligée d'aimer les personnes sans aimer les vices, d'entrer dans leurs intérêts sans favoriser leurs passions, de voir la vanité sans la desirer, de marcher au travers des piéges, de demeurer ferme au milieu des scandales ; qu'elle eût à vivre enfin dans la société du vice, sans se corrompre par sa contagion, & sans succomber à ses injustices. La véritable gloire du juste, c'est de se distinguer des pécheurs par la différence des mœurs, sans en être séparé par la distance des lieux ; d'avoir à se défendre de la séduction des mauvais discours, & de l'impression des mauvais exemples ; d'être témoin des désordres, sans en être complice ; de souffrir le mal, sans le rendre ; de tolérer les méchans, sans le devenir ; de partager avec eux les mêmes besoins, les mêmes soins, les mêmes travaux ; de leur être allié, soumis, dévoüé par des obligations indispensables ; de converser incessamment avec eux, sans leur ressembler.

Avec

Avec la clef que ces vûes nous donnent, nous entrons ſans peine dans le ſecret des diſpoſitions des Saints au milieu de leurs ſouffrances. On nous dit qu'ils en faiſoient en effet leur gloire, & le ſujet de leur joie la plus ſenſible. Ces expreſſions ont été mal priſes par les païens & par les faux ſpirituels. Les uns & les autres ſe ſont imaginés que le Chrétien devoit trouver dans ſes peines, un plaiſir réel; comme ſi les perſécutions, les miſeres & les afflictions les plus preſſantes, étoient aimables par elles-mêmes. Les faux ſpirituels ont regardé ce prétendu ſentiment, comme le ſuprême dégré de la perfection; & les païens, plus raiſonnables en ce point, l'ont regardé comme le ſuprême dégré de la folie: mais les uns & les autres ſe trompoient dans la ſupoſition. Les ſaints aiment les ſouffrances, comme les ſoldats aiment la guerre. Perſonne ne ſouffre avec plaiſir; ou plutôt, perſonne n'aime ce qu'il ſouffre. On ſent ſes maux; on hait la néceſſité des combats: mais on aime la gloire du ſuccès, & les fruits de la victoire. La haine & les injuſtices des hommes, font la joie du juſte; mais par la vûe de la récompenſe; mais parce qu'il ſouffre pour la juſtice, dont il attend la cou-

ronne. L'affliction nous offre un sujet de patience ; la patience nous éprouve ; & l'épreuve affermit notre espérance : c'est la suite du raisonnement de saint Paul.

La tristesse, les murmures, le découragement, le désespoir que les maux produisent, sont donc des dispositions aussi funestes à l'homme, qu'injurieuses à Dieu. Si la nature se souléve, il faut que la foi nous accoutume à suporter avec joie, des épreuves qui honorent en nous, celui pour qui nous les soutenons, & qui nous rendent dignes de lui, selon l'expression de l'Ecriture. Un Athléte victorieux, qui sortoit du combat tout sanglant, ne se plaignoit point, & ne vouloit pas qu'on le plaignît. Sa couronne couvroit ses blessures : il avoit plus de satisfaction d'avoir vaincu son adversaire, que de douleur des coups qu'il en avoit reçus. Formez-vous sur ce modéle : redites-vous, dans les traverses que le monde vous suscite, dans une situation qui ne vous offre de tous côtés que des caracteres difficiles ou dangereux ; que ce n'est que par la vertu qu'on arrive à la gloire ; & que la vertu doit s'exercer à vaincre des difficultés. Plus elles sont grandes ; plus elles ont de quoi vous animer ; parce que plus il y a d'efforts à fai-

re, plus il y a de mérite & d'avantage à recueillir.

C'eſt un mérite d'aimer les hommes, quand ils nous aiment. La nature & la loi nous en font un devoir. Mais ce mérite, toujours équivoque par l'intérêt qui peut s'y mêler, ſemble coûter trop peu d'ailleurs pour être d'un grand prix aux ïeux du juſte Juge. Et ſi vous n'aimez que vos amis, dit Jeſus-Chriſt, quelle ſera votre récompenſe ! Les Publicains n'en font-ils pas autant ? C'eſt-à-dire, que c'eſt une vertu qui vous eſt commune avec les plus imparfaits des hommes, avec les plus ennemis de la juſtice. Mais aimer ſes ennemis, c'eſt une vertu plus particuliere aux Chrétiens, qui doivent la porter plus loin, parce qu'ils ſont animés par des motifs plus élevés ; parce qu'ils doivent aſpirer à la perfection de Dieu même, qui veut être leur récompenſe, & leur très-grande récompenſe.

Dans cet eſprit, ils doivent trouver des avantages, où l'ame charnelle ne trouve que des chagrins. De quel côté les vices des hommes ne doivent-ils pas vous paroître utiles ? Retracez-vous tout ce qui ſemble ne vous offrir de leur part, que des ſujets de plaintes ? Eſt-ce leur ingratitude qui vous touche ? N'y

gagnez-vous pas plus que vous n'y perdez ? Une reconnoissance empressée, vous païeroit à votre gré des prus grands bienfaits ; votre amour-propre seroit content de ce qu'il auroit fait ; vous auriez déja reçu toute votre récompense. Mais vous voir dans une situation, qui vous expose à n'obliger que des ingrats ; être contraint de prodiguer vos soins & vos services, à des cœurs sans gratitude, qui ne savent pas les reconnoître, qui vous croïent trop heureux de leur faire plaisir : c'est être trop heureux en effet ; c'est être dans une heureuse nécessité de ne rien perdre de tout le bien que vous faites, de n'en rien accorder à la complaisance, de n'en rien donner à l'espérance du retour, de ne considérer que Dieu dans les bons offices que vous rendez à ses créatures, de n'agir que par devoir, & de conserver tout le prix de l'obéissance. La maxime de certains Philosophes change ; & dans l'esprit de l'Evangile, les bienfaits les plus mal placés, sont au fond les moins perdus.

C'est un mérite de posséder ses biens sans attachement, d'en user avec modération, de soulager la misere de l'indigent, de se contenter d'une médiocrité, qui suffit au nécessaire. Mais si l'injustice

vient vous les disputer ; si la violence ou l'oppression vous les enléve, sans vous causer de regrets désespérés, sans vous inspirer l'envie de repousser la force par la force, sans vous faire succomber à la tentation des voies détournées, pour rétablir votre fortune ; si vous en soutenez la perte avec joie, plutôt que de violer la foi que vous devez à Dieu ; c'est alors que vous l'honorez par une soumission généreuse à ses ordres ; c'est alors que votre patience est un vrai triomphe, que vous vous élevez au-dessus de l'ennemi qui vous oprime, par la préférence que vous donnez aux promesses du Seigneur, sur toutes les douceurs de la vie.

Il y des combats à soutenir contre la gloire qui vient des hommes. Les faveurs du monde sont séduisantes ; ses honneurs éblouissent ; il faut être en garde contre les respects, pour n'en être point trop flaté. Il faut de l'élévation d'ame, pour se mettre au-dessus des dignités, pour s'en voir revêtu sans se croire meilleur, pour mépriser un rang qui nous distingue, pour être puissant sans en devenir plus fier, pour ne point abuser d'une autorité, qui ne trouve point de résistance aux mauvais désirs ; il faut enfin de la vertu, pour maîtriser la prospérité, pour

penser modestement de soi parmi les louanges. Mais l'héroïsme de la vertu, c'est de ne point succomber sous le poids des disgraces. Un revers de fortune qui nous ramene à la condition la plus obscure, une chûte qui nous précipite dans l'humiliation; qui fait fuir les flateurs & les amis même; un coup imprévû que l'inconstance des choses humaines, ou l'envie nous prépare; une calomnie, dont la malice & la fourberie conduisent la trame, & qui n'épargne pas la plus belle vie: ce sont là les travaux, où les grandes ames s'exercent toutes entieres; c'est dans ces événemens, qu'on reconnoît la force d'un esprit qui soutient les plus violens assauts, sans en être abatu; qui fait regarder d'un même œil l'une & l'autre fortune. Il fait voir au monde, qui croit l'humilier, la vanité de ses efforts. Soumis à Dieu, qui dipose de tout, il croit ne rien perdre en ne le perdant pas; il montre qu'il lui tient lieu de tout, & qu'il compte pour rien le reste.

Que dire de l'homme en ces situations? N'est-il pas en effet comme au-dessus de l'homme? Il se distingue de tous les autres, en mépriſant ce qu'ils estiment, en se montrant indifférent à ce

qui fait l'objet de leurs plus ardentes recherches, en demeurant ferme au milieu des secousses qui les renversent, & qui ne leur laissent dans leur abatement que des amertumes & des afflictions, sans consolation. Sont-ce donc des démonstrations de pitié ; sont-ce des félicitations dont nous avons besoin, quand Dieu permet que toute la malice des hommes se déchaîne contre nous ? La chose est facile à décider, si nous sommes fidéles à pénétrer la sagesse de ses vûes, si nous aimons la perfection, si nous savons juger du mérite des œuvres.

On vit inutilement dans le tems, quand on n'y trouve point d'occasions de travailler pour l'éternité. Par ce princpe la tranquillité de la vie devient comme une perte continuelle. On peut dire de ceux qui jouissent de trop de repos, qu'ils sont malheureusement heureux ; & de ceux qui sont agitées par des tribulations, qu'ils sont heureusement malheureux : tel étoit le sort des saints Martyrs. La cruauté des tyrans faisoit leur gloire ; ils ne travailloient qu'à changer leur chaîne en couronne. Quiconque de même blesse ma réputation, contribue malgré lui à ma récompense, si je sai le souffrir. Pourquoi le méchant s'aplaudit-il du succès de

sa malice ? Pourquoi se glorifie-t'il d'être puissant dans son iniquité ? Toute cette puissance se termine à procurer des sujets de triomphe, au juste qu'il exerce : triomphe de la douceur, au milieu des mauvais traitemens ; triomphe de la pitié, qui plaint les foibles, au lieu de s'irriter de leurs capricieuses foiblesses ; triomphe de la bienveillance, qui ne se laisse point affoiblir par les torts qu'on veut lui faire ; triomphe de la générosité, qui rend le bien pour le mal ; triomphe de la charité, qui prie pour ceux qui la persécutent ; triomphe enfin de la patience, qui lasse la malignité la plus ingénieuse à nuire.

Il n'en coûte souvent que du silence pour vaincre. Souffrez en paix les contradictions, les humeurs difficiles ; les mécontentemens affectés, les dépits de jalousie, les invectives du ressentiment ; laissez agir le mauvais cœur ; cédez à l'opiniâtre ; taisez-vous devant l'impudent ; ne vous altérez point des reproches injurieux ; réprimez l'envie de répliquer & de confondre l'imposteur ; Vous paroîtrez vaincu ; mais au fond vous serez victorieux ; c'est pour vous alors que le pécheur triomphe ; quand il s'applaudit vainement de triompher de vous.

Mais il y a d'autres especes de victoires à remporter sur le péché, qui ne sont pas d'une moindre gloire, parce qu'elles ne demandent pas moins de force dans l'amour du devoir, moins de fermeté dans les résolutions, & moins de courage dans les résistances. Combien n'en faut-il pas, pour se conserver pur au milieu de la contagion du siécle? Ce n'est pas une grande louange de ne point faire de mal, tandis qu'on ne voit faire que du bien. Mais comme il seroit honteux de n'être pas bon parmi les bons, c'est un véritable héroïsme d'être bon parmi les méchans; de voir leurs mauvaises œuvres; d'entendre incessamment leurs maximes pernicieuses, & de ne point s'écarter des préceptes du Seigneur. Nous résistons alors à notre propre penchant, qui nous donne une pente furieuse au relâchement; nous résistons à mille tentations qui naissent du fond de la nature, & des engagemens de la société: C'en est une d'autant plus séduisante de nous conformer dans nos mœurs, à ceux qui nous environnent, que, par une suite de la premiere institution du Créateur, il devroient être nos modéles. Nous leur sommes attachés par des liens, qui nous feroient trouver du plaisir à céder quel-

quefois à la complaisance de les imiter. Leurs sollicitations deviennent plus imposantes, à proportion qu'ils ont plus de pouvoir sur notre esprit, & plus de droit à nos déférences. Ce sont des parens, des maîtres, des amis, des supérieurs, que nous sommes obligés de respecter; qu'il nous seroit naturel de prendre pour guides; que nous sommes contraints de ménager, & que nous irritons, si nous vivons autrement qu'eux; des personnes dont nous attendons du bien, qui peuvent nous laisser manquer du nécessaire même; des gens, dont le respect nous défend de condamner ouvertement la conduite, & que la conscience pourtant ne nous défend pas moins sévérement de suivre dans leurs égaremens.

Ce n'est pas tout: il faut tenir contre des vices à qui l'erreur du siécle attache de l'honneur; contre des exemples autorisés par la multitude, suivis par des personnes de tout sexe, de tout âge, de toutes conditions; par des personnes qui passent encore pour sages, & que l'excès de la dépravation des mœurs, fait paroître régulieres par comparaison. Et de quel courage n'a-t'on pas besoin, pour ne pas se laisser entraîner à ce torrent des mœurs humaines, qui roule dans ses flots

tous les enfans d'Eve ; pour n'écouter que la vérité, tandis qu'elle eſt ſi démentie par la coutume ? Quelle réſolution, de marcher ſeul dans une voie pénible, tandis qu'on en voit une autre à côté de ſoi, ſemée de mille douceurs ſenſibles, & que le grand nombre ſuit ? Tel étoit l'effort de la piété de Tobie, qui fuïoit ſeul le commerce des impies, tandis que tout Iſraël couroit adorer les Veaux d'or de Samarie. La fidélité n'eſt-elle pas plus admirable, à proportion qu'on a plus d'occaſions de la perdre ? Celle de Loth n'éclata-t'elle pas plus au milieu des abominations de Sodome, que dans la compagnie du fidéle Abraham ? La pureté de Joſeph, ne mérite-t'elle pas plus de louange entre les mains d'une maîtreſſe impudique, que ſous les ïeux de Jacob ſon pere ?

Ne vous étonnez donc plus, ſi Dieu prépare à la vertu tant de ſortes d'épreuves. C'eſt là cette voie étroite, par où le petit nombre arrive à la vie bienheureuſe. Ce ſont là les violences qu'il faut ſe faire, pour emporter le Ciel comme d'aſſaut. On foule le raiſin, pour en faire ſortir le jus précieux. On met le vaſe d'argile dans le fourneau, pour l'endurcir & pour le rendre propre à ſes uſages.

Vous vous plaignez que les pécheurs prévalent dans le monde, qu'ils y sont plus nombreux & plus puissans que les justes : & vous oubliez que c'est dans la foiblesse de ceux-ci, que leur vertu se fortifie. Les tentations sont destinées à nous perfectionner, & non pas à nous perdre. On en tire de l'avantage, quand on est fidéle. Ne vaut-il pas mieux être éprouvé, que réprouvé ? La vie du juste sur la terre, est une guerre continuelle, mais nécessaire. Personne n'est couronné, s'il n'a vaincu ; personne ne peut vaincre, s'il ne combat ; & personne ne combat, s'il n'a des ennemis.

XX. LEÇON.

La sensibilité même que les épreuves causent, en prouve la nécessité. Il n'est que trop facile de se séduire sur les progrès qu'on croit avoir faits. Il est bon que l'occasion nous avertisse souvent, que nous sommes toujours foibles. Cette expérience humilie; l'humiliation ranime la vertu, ou suplée par son propre mérite, à ce qui lui manque.

RIEN ne peut plus contribuer à notre perfection, que ce qui nous montre combien nous en sommes encore éloignés. Voici donc un nouveau genre d'utilité que je vais vous découvrir dans la contradiction des pécheurs. Vous venez de voir que la vertu doit moins s'en affliger, que s'en réjoüir; & de-là, vous devez conclure que ce n'est toujours que de vous-même que vous avez à vous plaindre, quand vous n'êtes pas prêt à cette épreuve. Vous y trouvez un sujet de mérite, qui peut faire votre gloire; & votre sensibilité ne vous y fait voir qu'un sujet d'humiliation, d'être si peu

touché de cette sorte de mérite. Mais par cette humiliation même, Dieu ne veut que vous ranimer encore : & c'est pour vous le comble de l'infidélité, si vous ne répondez pas du moins à cette nouvelle vûe de sagesse.

Sondez votre fond, & jugez de vos besoins. Auriez-vous cru que l'amour-propre fût encore aussi vif qu'il est chez vous, s'il n'étoit piqué quelquefois par l'endroit sensible ? Auriez-vous cru qu'un refus, qu'un défaut d'attention, qu'un oubli présumé de la part d'un ami, pût vous causer un ressentiment mêlé de tant d'agitations & d'inquiétudes ? Auriez-vous cru que le mépris d'un homme que vous méprisez peut-être vous-même, fût un intérêt capable de vous toucher ? Et que vous prouvent ces surprises ? sinon que vous avez infiniment moins de vertu que vous ne vous flatiez d'en avoir ; que votre foiblesse a besoin de passer encore par beaucoup d'épreuves ; que vous avez bâti sur le sable ; & que votre ame n'est point encore affermie dans les bons désirs.

Quoi ! vous devriez avoir conçu des sentimens assez généreux pour chérir les occasions de montrer que tout, hors de Dieu, vous est indifférent dans le mon-

de, vous devriez être prêt à lui sacrifier toutes les satisfactions d'une vie qui ne peut vous paroître douce, que par le plaisir de l'immoler à l'espérance d'une meilleure; vous devriez avoir tout prévû, pour n'être surpris de rien de ce qui peut vous troubler : & les moindres incidens fâcheux, sont toujours nouveaux pour vous! Toute votre fermeté s'ébranle au plus petit vent! Est-ce là ce que vous pensiez de vous-même? Après plusieurs années d'exercice, après avoir gagné sur vous quelques victoires, après vous être tranquillisé sur des chagrins de différentes sortes; vous croïiez devoir à vos réfléxions le calme dont vous joüissiez : & vous vous apercevez que c'est le tems seul qui vous a fait revenir de vos émotions; que ce ne sont que les épreuves qui vous manquent, pour vous faire retrouver votre foiblesse.

Dans un intervalle de repos, on est plein des plus belles maximes. On trouve que la patience a des motifs si solides dans la raison, qu'il faut n'en avoir point pour être ébranlé par ce qui peut arriver de plus désolant de la part des hommes: & vous vous apercevez que cet homme sans raison, c'est vous-même. Au premier embarras qui se présente, tout conseil vous

abandonne. Vous allez vous livrer peut-être à des gens qui n'en ont pas plus que vous, ou sont intéressés à nourrir vos déplaisirs. Vous voilà sans ressource dans vous-même, également incapable de vous consoler & de choisir de sages consolateurs. Et pourquoi ? pour si peu de chose, qu'il ne devroit vous rester que de la confusion d'y paroître sensible ?

Que sai-je ? Ce n'est quelquefois qu'une petitesse d'esprit, qui vous jette dans des défiances. C'est une pusillanimité qui vous persuade qu'on vous méprise, & qu'on trame contre vous quelque entreprise secrette : & vous tombez dans le découragement. Ce sont des ombrages sans sujet, qui vous forcent à vous renfermer dans vous-même, qui vous resserent le cœur, qui vous rendent timide ou farouche. Vous perdez la liberté de continuer vos exercices. Vous vous laissez abattre par l'idée d'un succès, qui ne répond pas à votre vanité. Vous abandonnez vos devoirs, par des motifs qui devroient céder à ceux que vous avez de les remplir, quand ceux-là seroient aussi réels, qu'ils sont peut-être imaginaires. Vous sentez votre foiblesse ; & vous craignez que les autres ne s'en aperçoivent. En est-il en effet une plus marquée,

marquée, que de succomber à de si frivoles tentations?

Elle ne va pas toujours cette foiblesse jusqu'à se montrer au dehors. Un contretems de hazard ou de dessein vous traverse dans vos projets; l'opiniâtreté d'un mauvais esprit vous désespere; des manieres que vous ne deviez pas attendre de certaines personnes, vous piquent; des mécontemens que vous aviez cru prévenir par vos attentions redoublées, recommencent; des reproches capricieux vous imputent des pensées, que vous n'avez jamais euës; vos bienfaits sont reçus avec froideur; vos meilleures actions ne sont pas suivies des éloges qu'elles méritent; la malignité donne un tour ridicule à votre conduite la plus sage; vous vous voïez préférer des gens du mérite le plus mince. La raison peut-être vous retient; l'honneur & la bienséance vous arrêtent; le respect des personnes vous force à vous contraindre: mais quel soulévement vous agite au-dedans! Que de mouvemens secrets d'impatience & d'indignation! De quelle amertume votre ame se remplit! Quel fond de tristesse vous rend à charge tout ce qui vous environne! Quel dépit de ne pouvoir quitter certaines compagnies!

Quel mélancolie s'empare de vous, quand vous pouvez vous rendre à vous-même! Que de violence, que de combats, pour vous posséder ou pour vous remettre dans une situation d'esprit plus paisible!

Dites-moi donc dans ces momens, ou demandez-vous à vous-même, où sont ces vertus que vous croïiez avoir acquises! La douceur, la modération, l'indifférence sur tout ce qui ne vous ôte rien, qui soit véritablement à vous, le mépris pour les jugemens des hommes; tout cela vous manque encore: & vous plaindre de ce qui vous en instruit, c'est vous plaindre de ce que Dieu fait pour achever de guérir vos foiblesses. Le combat que vous éprouvez au-dedans de vous, c'est celui du mal avec le remede. Si le remede cessoit d'agir, le mal resteroit comme incurable. Si Dieu, dis-je, cessoit de vous offrir des sujets d'exercer votre vertu, ce seroit le Médecin qui cesseroit de vous traiter; ce seroit le Maître qui cesseroit de vous instruire, tandis que vos besoins subsistent. Vous aprenez en ces occasions, par votre propre sensibilité, qu'il y a toujours dans l'homme des choses si cachées à l'homme même, qu'il faut que ce soit la tentation qui les lui découvre.

Il est utile sans doute, il est nécessaire même de réfléchir souvent sur ce qui se passe au-dedans de soi, de veiller sur ses pensées, d'observer ses mouvemens, de rechercher où tendent ses désirs. On ne se connoît point, quand on ne s'étudie point; & cette ignorance est la source de presque tous les désordres du monde. Mais nos attentions les plus sérieuses & les plus assidues, ne percent point jusqu'au fond impénétrable de notre cœur. Il y reste toujours quelques plaies cachées; & plus on en guérit, plus on en découvre. Au moment qu'on se croit fort, on éprouve sa foiblesse. On est allarmé d'un jugement désavantageux, affligé d'une médisance, occupé d'un ressentiment. L'amour-propre ne se fait point à ce qui l'incommode. On est sensible à l'excès sur une injure légere. La plus petite mortification cause des dépits. Les liens qui nous attachent au monde, sont infinis, & comme imperceptibles. On tient encore à ce qu'on avoit regardé comme le plus digne de son mépris. On a fait profession de renoncer à la gloire; on a pris le parti de s'ensevelir dans la retraite, pour y mener une vie cachée; Dieu seul y devoit tenir lieu de tout: & la créature y vient ré-

clamer ſes droits. On voudroit être ſuivi de l'eſtime qu'on fuit. On s'atriſte d'avoir trouvé dans la ſolitude l'oubli des hommes qu'on y cherchoit. Mille petiteſſes, auſſi honteuſes que bizarres, ſe décelent dans l'occaſion.

Or quelle impreſſion ces triſtes expériences doivent-elles faire ſur une ame, qui veut ſincérement ſe réformer, ou qui n'a pas encore perdu tout amour de la perfection? Eſt-il rien de plus propre à rallumer la ferveur de ſes premiers déſirs, de plus capable de la ranimer par ſes propres reproches? Rien donc auſſi n'eſt plus utile, que d'avoir ſouvent à ſe les faire, tandis qu'on en eſt digne. Rien de plus déſirable que d'être averti de ſes foibleſſes, par les atteintes qu'on reçoit de celles des autres. Si vous n'avez donc pas encore aſſez de vertu pour vous faire un mérite des peines que ces foibleſſes vous cauſent, trouvez bon du moins qu'on vous le faſſe ſentir par vos peines mêmes. Dites-vous que c'eſt un trait de l'amour de Dieu, de ne pas vous les épargner; & que plus vous y êtes ſenſible, plus il eſt néceſſaire que vous ſoïez humilié par cette ſenſibilité.

La nature, qui ne cherche qu'à s'élever, qu'à ſe complaire en ſoi-même, ne

se fait point à ce langage : mais l'intérêt que vous avez d'en pénétrer la vérité, ne peut être plus pressant. Recherchez la cause de cette foiblesse, qui se laisse abattre en vous aux plus petites peines ; & vous trouverez que vous ne souffrez en effet, que parce que vous n'êtes pas encore assez humble. Oui, c'est avec raison qu'on a dit de l'humilité, qu'elle est la premiere & la derniere des vertus. C'est par elle qu'elles commencent & qu'elles se consomment.

Qu'apellons-nous humilité ? un sentiment qui naît de la connoissance du peu que nous sommes. A la lumiere de la vérité, l'homme ne découvre en soi qu'imperfections, qu'indigence, qu'infirmité. Il regarde ses vices comme des maladies ; il conçoit l'envie d'en guérir. En commençant d'être humble, il commence à devenir vertueux. La tentation fait ses progrès. L'expérience qu'il fait chaque jour de ses foiblesses aux moindres obstacles qu'il rencontre à ses devoirs, l'anime à les surmonter. Les défauts des autres qui le tourmentent, le font travailler à réformer les siens. Il conçoit que son mal ne vient que de son propre fond. Il sent la nécessité d'être doux, patient, détaché de ses propres

opinions, prêt à sacrifier ses avantages, & toutes les espérances du monde, pour posséder son ame en repos. Mais, malgré sa vigilance & ses efforts, il lui reste toujours assez d'affections déréglées, pour le faire souffrir. Les occasions l'en instruisent tour à tour, & le convainquent qu'il ne doit jamais présumer de ses forces. Ainsi toujours humble, quoique moins foible, il ne cesse point de se défier de lui-même, & de travailler à perfectionner l'ouvrage de sa vertu. Cependant cette humilité même, qui ne le quitte point, adoucit la peine de son travail, ou l'empêche de s'en plaindre. Il se dit sans cesse qu'il ne mérite rien; qu'on ne lui fait point de tort de le mépriser, de le négliger, de l'outrager; qu'il ne souffre de ces traitemens que parce qu'il ne sait pas se mettre au prix qui lui convient: & ce sentiment, qui produit sa patience, relève en même-tems son courage.

Tels sont les divers mouvemens d'une ame vraiement fidelle à répondre aux desseins de Dieu sur sa sanctification. Suivez-la dans ses progrès; & vous conviendrez, qu'en réfléchissant sur cette conduite, qui ne la laisse jamais manquer d'épreuves, elle ne peut qu'en aimer la sagesse, qu'en goûter même l'amertume.

Elle ne sait point en murmurer. Son impatience est désarmée par l'utilité de ses maux ; & plus elle est sensible aux troubles que la malice ou les foiblesses des hommes lui causent, plus elle est prête à confesser qu'il est bon que Dieu l'humilie par ce sentiment, dont elle peut tirer un si grand avantage.

N'est-on pas même assez dédommagé de l'humiliation par son propre mérite, quand elle se change en humilité, quand elle abaisse l'orgueil, quand elle réprime la présomption, quand elle étouffe la complaisance, quand elle force le cœur à rentrer dans son néant ? Cette disposition suplée en quelque sorte à ce qui nous manque du côté des autres vertus. Nous voïons ce qui nous reste à faire, pour arriver au dégré de sainteté qui nous est prescrit. Nous en gémissons ; & ce gémissement n'est pas sans prix. La perfection pour nous en cette vie, consiste principalement à reconnoître combien nous en sommes éloignés. Nous sommes d'autant plus dignes des récompenses de Dieu, qu'elles nous paroissent plus gratuites. C'est ainsi qu'il fait tout servir au bien de ceux, qui sont fidéles aux desseins de son amour. Il les humilie tant qu'ils sont superbes, afin de les ren-

dre humbles, & de les couronner. Ne vous ſoulevez donc point contre un traitement ſi ſalutaire. Songez que ce n'eſt point ſans ſujet que vous êtes éprouvé, tandis que l'épreuve vous affiige. Et craignez ſeulement que la triſteſſe ne vous abatte, au lieu de vous encourager. C'eſt une nouvelle tentation, contre laquelle il faut vous armer par de nouvelles penſées.

XXI. LEÇON.

XXI. LEÇON.

C'est la vanité qui décourage dans les épreuves. L'humble ne s'étonne point d'être foible. Dieu le laisse sentir à ces Saints, pour leur ôter toute confiance en leurs propres forces. Il y a des dégrés dans la justice. Il faut savoir se suporter soi-même dans ses imperfections. On commence d'être vertueux, dès que les vices déplaisent. Ceux que nous avons vaincus, nous convainquent de paresse à combattre les autres. Les fragilités que nous n'aimons point, ne nous sont point imputées. C'est une fausse idée de perfection, de se la figurer sans violence.

IL s'en faut bien que ce soit toujours assez d'être convaincu de l'utilité de l'humiliation, pour la goûter. Nous ressemblons à ces malades, à qui la violence des remédes fait abandonner le projet de recouvrer leur santé. Notre orgueil est une plaie si difficile à guérir, que souvent, ce que Dieu ne permet que pour nous humilier, nous abat. Le sentiment de notre foiblesse à soutenir

les épreuves, qui devroit nous ranimer, nous décourage ; & la difficulté d'arriver à la perfection, nous y fait renoncer. Réſolution funeſte, que rien ne peut juſtifier, & dont nous oſons pourtant accuſer la Providence même. Elle nous a, diſons-nous, expoſés à trop de contradictions de la part des hommes ; & nous ſommes incapables de tant de patience. Mais ce ſentiment eſt, de toutes nos diſpoſitions, la plus équivoque ; & ſi nous la démêlons bien, nous trouverons que ce qui paroît d'abord un excès d'humilité, ne vient au fond que d'un excès de vanité.

Les vûes, qui nous rendent humbles, ne nous conduiſent point à la puſillanimité. Nous découvrons nos infirmités, ſans perdre l'eſpérance d'en guérir. Nous ſentons que nous ſerions moins foibles, ſi nous le voulions ſincérement : & ce n'eſt que parce que nous aimons nos vices, qu'ils nous paroiſſent incurables. D'où nous vient en effet cette idée ? C'eſt que nous retombons toujours dans nos premieres impatiences ; c'eſt que nous nous trouvons toujours ſenſibles par quelque endroit, aux mauvaiſes manieres, aux injures, aux pertes, à la privation des moindres bagatelles. Mais

nous ne sentons la violence de ces petites épreuves, que parce que nous nous plaisons dans les passions qu'elles attaquent. Si nous étions disposés à les combattre nous-mêmes, nous souffririons; mais ce seroit du mal, & non du remede : nous nous affligerions, non pas d'être en bute à des injustices, mais de nous y trouver si sensibles : nous gémirions de nous voir toujours si loin de la perfection que Dieu demande de nous, mais avec un desir de nous avancer toujours, soutenu de l'espérance.

Nous sommes foibles sans doute, & plus foibles que nous ne saurions le dire : mais devons-nous être assez vains pour nous en étonner ? Qui sommes-nous, pour ne point faire de fautes ? S'en affliger jusqu'au désespoir, n'est-ce donc pas un dépit de la vanité la plus aveugle ? Y a-t'il enfin du merveilleux à tomber, quand on est fragile ? Et quel autre sentiment raisonnable cette fragilité doit-elle exciter en nous, que de nous animer à nous fortifier de plus en plus par les épreuves même qui nous la font sentir ? Les malades ne sont pas désespérés, tandis qu'ils sentent leurs maux. C'est un reste de vie, qui donne encore quelque présage de leur rétablissement. Vous

prenez donc le change, quand la peine que vous ressentez de n'être pas assez patient, vous fait penser que vous n'y parviendrez jamais. La durée des maladies, n'est pas un préjugé contre la guérison.

N'avez-vous jamais réfléchi sur la vie des Saints ? N'avez-vous point remarqué combien quelquefois il leur a fallu d'années, de soupirs & d'efforts, pour se défaire d'un seul vice, ou d'une seule mauvaise habitude ? N'en avez-vous pas même vu, qui n'ont jamais été délivrés de certains défauts naturels, de leurs antipathies, de leurs caprices, de leurs vivacités, de leurs manieres brusques, de leur conduite dure ? Pénétrez plus avant, & vous verrez que c'est assez ordinairement ce que Dieu permet dans les ames, qui lui sont les plus attachées. Il veut, par ces restes humilians des fragilités humaines, leur ôter jusqu'au moindre ressentiment de confiance en elles-mêmes. Il veut leur faire porter la peine du péché, dans les exercices même de la vertu ; parce qu'il est juste, qu'après la désobéissance dans la facilité de faire le bien, la fidélité pour résister au mal nous coûte des violences. Malgré le penchant furieux qui nous y porte, nous sommes

toujours si prêts à croire que notre salut vient de nous, que la plus petite victoire sur nos passions nous éleve. Dieu nous laisse donc long-tems retomber sous notre propre poids. Il nous laisse des défauts, dont la racine vit toujours. Il permet qu'ils soient excités par les tentations du dehors. Il permet que nous y succombions : mais c'est moins pour nous ôter l'espérance du salut, que pour nous réduire à la mettre toute en lui seul. Son dessein n'est pas que nous devenions plus coupables ; mais plus humbles, plus courageux & plus fervens : car au fond, nos fragilités sont moins terribles pour nous, que notre indolence & notre paresse ; & cette paresse ne vient, comme je l'ai dit, que de notre présomption. C'est elle qui nous décourage, & qui nous fait abandonner le soin de notre sanctification, par le désespoir d'y réussir.

Notre grand malheur, ou notre grande mépriſe, est de nous accoutumer à compter trop sur les efforts de notre raison. Une infaillible expérience nous convainc que nous avons toujours bien moins de forces, que nous ne nous flations d'en avoir ; & sous prétexte de ce que nous ne pouvons pas encore, nous

ne faisons pas même ce que nous pouvons. La crainte de manquer de ressources nous empêche d'user de celles que Dieu nous offre. La pusillanimité succede à l'excès de confiance ; & nous devenons lâches, parce que nous avons été présomptueux. Soïez humble, & vous serez fort ; du moins vous ne croirez pas pouvoir couvrir votre infidélité du voile de votre foiblesse. En faisant ce que vous pouvez, vous attendrez d'en-haut ce que vous ne pouvez pas. Vous travaillerez sans fausse sécurité, mais dans une paix sage. La durée du travail ne vous causera point de ces fraïeurs orgueilleuses, qui conduisent à l'abatement. Vous ne cesserez point de sentir l'infirmité, dont vous êtes environné. La nature se soulévera contre les difficultés du travail. Vous éprouverez de la contrainte & de la violence à réprimer vos mouvemens impatiens. Vous vous affligerez de n'être pas encore insensible à ce qui blesse votre amour-propre ; mais vous ne désespérerez jamais de le devenir.

Souvenez-vous qu'il est des dégrés dans l'amour de la justice : c'est une plante qui reçoit en cette vie divers accroissemens. Les fruits défectueux ne prou-

vent pas que l'arbre soit tout-à-fait mauvais. Ils nous avertissent qu'il n'est pas aussi bon qu'il devroit être, & qu'il a besoin d'être cultivé par de nouveaux soins. Le grain qu'on seme ne fructifie pas le premier jour, il lui faut du tems pour germer, pour croître, pour arriver à sa maturité. C'est par la patience, dit Jesus-Christ, qu'il porte du fruit.

Il faut l'avouer : une des plus rudes peines de l'homme, qui commence à vivre de la foi, c'est de se suporter lui-même. Il ne se voit point sans se déplaire & sans se haïr. On s'inquiéte d'avoir une guerre continuelle à soutenir avec son propre cœur. On s'afflige de se trouver toujours si difforme aux yeux du Seigneur, à qui l'on cherche à se rendre agréable. On voudroit hâter ses progrès, qui sont toujours lents. Mais au reste, il faut prendre garde que cette lenteur ne nous déplaise, que parce qu'elle ne nous flate pas assez. La vanité revient se glisser dans tous les mouvemens de notre cœur, qui devroient en être les moins suspects. C'est souvent plus par intérêt que par devoir que nous aspirons à devenir parfaits. Nous voudrions être contens de nous-même ; & nous ne songeons pas que nous plaisons plus à Dieu, dans

un sens, par des foiblesses qui nous humilient devant lui, qu'avec plus de vertu, qui nous inspireroit de la complaisance en nous-même.

Quoiqu'il en soit, ne soïons pas plus sages que le Médecin, qui doit nous guérir. C'est à nous de concourir aux moïens qu'il emploie. Les plus ordinaires, ce sont les épreuves. C'est par-là qu'il nous découvre nos foiblesses, afin qu'elles nous déplaisent. Ce sentiment est aussi nécessaire à notre avancement, qu'il est juste dans son objet. Nous ne désirerions point de devenir ce que nous ne sommes pas encore, si nous nous plaisions dans ce que nous sommes. Gémissons donc de ces sensibilités qui nous inquiétent en mille petites occasions, qui n'altéreroient point la tranquillité d'une ame plus parfaite. Ne négligeons point de les étouffer par des retours assidus sur leur injustice. Ne nous en consolons donc point, tandis que nous les éprouvons : mais ne nous en affligeons point jusqu'à l'excès. Tant que nous pouvons nous répondre que nous haïssons ces imperfections ; tant que nous sommes disposés à nous faire toutes les violences que la réformation de notre cœur peut nous coûter, il n'est rien que nous ne devions nous promettre

du secours de Dieu, toujours bien plus que de nos propres efforts.

La douleur de l'iniquité produit la justice, dit saint Augustin. Le regret de se voir imparfait, est comme le premier dégré de la perfection. Nous ne nous affligeons d'un mal que par l'amour du bien contraire: & ce n'est pas être tout-à-fait sans vertu, de désirer d'être délivré du vice. Il y a déja de l'humilité dans la haine de l'orgueil, de la bienveillance dans la détestation de l'envie, de la douceur dans l'aversion de la colere, du désintéressement dans la honte, qui fait rougir de l'avarice. Le devoir ne plaît pas encore assez, pour accomplir toute justice. Mais si cette charité, qui souffre tout, commence de naître dans votre cœur, aïez soin de la nourrir, de peur qu'elle ne s'étouffe. Que son imperfection ne vous décourage point tant qu'elle vous déplaît; ne désespérez point si-tôt de vous-même; & ne demeurez pas où vous êtes, par l'excessive crainte de ne pouvoir avancer. Les progrès sont lents; mais ajoutez-y chaque jour quelque chose. Ne vous rebutez point des difficultés; & ne cessez point de faire des efforts, quelques foibles qui vous paroissent.

Je parle d'après ma propre expérience, disoit le même Pere. Quand on ne succombe pas aujourd'hui, on sera moins disposé à succomber demain. La peine de la résistance diminue. On est fortifié par les efforts du jour précédent. Une mauvaise habitude réprimée se modére ; en se modérant, elle s'affoiblit ; en s'affoiblissant, elle meurt ; & la bonne habitude lui succede. On ne travaille jamais inutilement à devenir plus vertueux, quand on y travaille sincérement. Si vous avez ce témoignage à vous rendre ; si vous osez vous répondre, que c'est après n'avoir épargné ni réfléxions, ni soins, pour étouffer vos sensibilités, que vous vous plaignez de les trouver encore si vives, ne laissez pas d'entrer en quelque compte avec vous-même. Comparez-vous avec ce que vous êtiez au commencement de votre entreprise. Combien de contre-tems vous paroissoient capables de jetter la foiblesse humaine dans un juste désespoir ? Combien d'especes de contradictions vous mettoient dans un trouble à ne pas vous reconnoître, que vous regardez maintenant avec un peu plus d'indifférence ? A combien de sortes d'esprits & de manieres vous êtes-vous fait, que vous aviez cru les

plus incompatibles avec votre caractere, & les plus contraires à la tranquillité, dont elles vous laissent jouir, après quelque tems d'attentions & de tolérance ? Combien n'avez-vous pas déja su prendre sur votre vivacité, pour suporter des fiertés & des airs de mépris, qui ne vous causoient d'abord que des dépits & de l'indignation.

Par-là, vous justifiez la sagesse des épreuves où Dieu vous a mis, & vous convainquez votre découragement d'injustice. Vous tombez dans l'ingratitude, pour les bienfaits du Seigneur, qui vous fait tirer avantage de la tentation, quand vous êtes fidéle. Vos mauvaises affections meurent, à mesure que vous avez occasion de leur refuser des consentemens. Passez, continue saint Augustin, sur ce qu'il y a de mort. Attachez-vous à mortifier ce qui reste de vivant. Telle doit être notre occupation, tant que cette vie dure. C'est une guerre, qui ne finira qu'avec elle. Le sort du combat est de fraper, & d'être frapé tour à tour ; d'être quelquefois victorieux, & quelquefois vaincu. Tout dépend des derniers efforts. Si vous succombez de tems en tems, rougissez-en ; mais ne désespérez point. Vous êtes tombez, relé-

vez-vous. L'Athlete, qui s'étoit vu plusieurs fois abattu par son adversaire, ne laissoit pas à la fin d'en triompher, & de remporter une couronne. Reprenez courage, après les coups qui vous ont renversé. Dites-vous à vous-même : C'est maintenant que je commence, & que je vais vaincre. Et cette résolution sera comme un présage de la victoire. C'est ainsi que par une sage alternative de la tolérance, & des secours de celui qui veut nous sanctifier, il devient quelquefois utile d'avoir péché contre la vertu qu'on croïoit avoir. On est confus alors de sa foiblesse. La honte ranime ; & par un heureux retour, la chute nuit moins, qu'elle ne sert à l'avancement.

Mais vos pertes dans les combats vont toujours, direz-vous, au-delà de vos avantages. Vous avancez si lentement, que vous avez de justes raisons de penser que vous n'arriverez jamais au terme qui vous est marqué. Nouvel écueil où la vanité donne ; nouvel injure que vous faites à la bonté de Dieu : comme s'il ignoroit de quelle boue nous fûmes pétris ! comme s'il étoit un maître injuste, qui voulût prendre où il n'a rien mis, & recueillir où il n'a rien semé ! Que vous arrivera-t'il, vous mourrez peut-

être avant d'avoir vaincu toutes les oppositions que vous trouvez à vos devoirs, avant de vous être fait une patience à l'épreuve de tous les désagrémens que les défauts des hommes répandent sur votre vie. C'est-à-dire encore, que vous vous figurez le Dieu des miséricordes comme une Divinité cruelle, qui vous commande plus que vous ne pouvez, & qui vous tend des piéges pour vous perdre, & pour vous condamner sans sujet. Est-ce là l'idée qu'il vous donne de ses bontés infinies ? Et ne sauriez-vous en penser vous-même avec plus de bonté ? Ne devez-vous pas savoir qu'il vous traite selon ce que vous êtes ; qu'il compatit à vos foiblesses ; qu'il considere plus vos efforts que vos progrès, moins vos forces que vos désirs ? Consolez-vous : il comptera ce que vous aurez voulu sincérement, comme si vous l'aviez fait. Travaillez à proportion des secours qu'il vous donne, & des occasions qu'il vous présente de vous exercer. Ne vous relâchez jamais par paresse. Ne renoncez point à l'espérance de vaincre, afin que si le dernier jour ne vous trouve pas pleinement victorieux, il vous trouve du moins combattant, & non pas

vaincu sans combat. C'est là tout ce qu'on exige de vous.

Ne prétendez pas à l'impeccabilité : c'est le privilége de la vie future, & la récompense d'avoir combattu contre le péché jusqu'à la mort, qui sera l'objet de notre derniere victoire. Oui, malgré l'aplication la plus vive, malgré les soins les plus assidus de nous réformer, il nous restera toujours des imperfections : mais Dieu ne nous les imputera point, si nous ne les avons point aimées. Que les efforts que nous faisons pour nous en défaire, justifient l'envie que nous en avons : il est content de la mesure de notre justice. C'est être en quelque sorte irrépréhensible à ses ïeux, de souhaiter de l'être, de se déplaire à soi-même, de haïr ses injustices. Notre piété dans cette vie ne va presque pas au-delà de ces dispositions. Elle consiste plus à combattre des vices, qu'à pratiquer de grandes vertus. Que la lâcheté, que le découragement ne vous fasse donc pas tomber les armes des mains. Combattez dès le premier moment que vous sentez vos répugnances à suporter les hommes ; combattez toute votre vie ; combattez jusqu'à la fin : c'est là ce que l'Apôtre

apelle bien combattre ; c'eſt là cette fidélité, qui reçoit la couronne du juſte Juge, ſelon l'étendue qu'elle aura dans chacun de nous.

Ces penſées auſſi vraies qu'elles ſont conſolantes, ne ſont que trop ſouvent démenties par la vanité, toujours impatiente de ne pas trouver en ſoi-même aſſez de ſujets de complaiſance ; ou par la lâcheté, qui voudroit juſtifier ſes infidélités par ſon impuiſſance. Quel tour ces funeſtes diſpoſitions donnent-elles à l'eſprit ? On ſe fait de fauſſes idées de perfection, qui jettent dans le déſeſpoir ou dans l'incrédulité. On s'imagine que ceux, qu'on nomme parfaits, doivent être inſenſibles à toutes les traverſes de la vie ; qu'ils ne doivent plus rien éprouver de ces peines conſtantes que la vertu coûte ; rien de ces conteſtations éternelles, entre les inclinations & le devoir. On veut qu'ils le rempliſſent ſans gêne ; qu'ils s'abſtiennent ſans contrainte de ce qui leur eſt interdit ; & cet héroïſme prétendu rend les aparences de leur fidélité ſuſpectes. L'expérience des fragilités humaines perſuade qu'au fond perſonne n'en eſt exemt, & que la vertu n'eſt que le vice couvert du maſque de l'hypocriſie. Les foibles croient qu'il

n'y a point de forts. Qui eſt-ce diſent-ils, qui peut obſerver les Commandemens du Seigneur ? Et tandis qu'on ſe figure que perſonne ne les obſerve en effet, on ſe met ſoi-même de ce nombre ; on renonce à cette perfection qu'on regarde comme imaginaire ; & on oſe rejetter ſur Dieu le déſeſpoir de n'y pouvoir atteindre.

Evitez ces derniers écueils. Souvenez-vous que l'homme n'eſt parfait que par le déſir de l'être : mais que ce déſir n'eſt point ſans fruit ; & qu'il commence au moins la perfection, s'il ne la conſomme pas. Il eſt vrai que tous ceux qui ſont dans la voie du ſalut n'y marchent pas d'un pas égal. Les progrès qu'ils y font ſont plus ou moins rapides : mais chaque pas qu'ils font les avance. L'eſſentiel eſt de ne pas s'arrêter, par la défiance d'arriver où Dieu nous veut. Il n'y a plus d'eſpérance pour celui qui ne fait plus d'efforts. Et ne vaut-il pas mieux, après tout, marcher avec peine dans le bon chemin, que de l'abandonner ? Vous y trouverez des traverſes & des obſtacles. Mais uſez-en comme les voïageurs aux mauvais pas qu'ils rencontrent. Un lieu profond, qu'il faut franchir ; un endroit eſcarpé ſur lequel il faut grimper, leur

fait

fait recueillir leurs forces, au lieu de les décourager. Un traitement imprévû, qui demande de vous un nouvel effort de patience, est un nouvel intérêt de le faire. C'est un avis que Dieu vous donne d'être toujours prêt à la tentation ; de vous munir contre la tiédeur & contre la négligence ; d'aprendre à craindre les peines qu'il réserve à ceux qui renoncent au projet de se corriger, puisqu'il en laisse de si grandes à ceux-mêmes qui le veulent de la volonté la plus sincere.

Que cette derniere pensée vous fasse entrer dans toutes les autres. C'est en vain qu'on dispute contre Dieu. Ses jugemens sont aussi immuables, que justes, sur le pécheur, qui renonce à se convertir. Il portera la peine de ses vices, quelque pénible que la pratique des vertus lui paroisse. Mais pour vous disposer à goûter les rigueurs de cette conduite, n'en perdez point de vûe la sagesse. Songez que si Dieu nous laisse toujours en cette vie quelques tentations, c'est par miséricorde, autant que par justice ; que notre sûreté dépend de notre défiance ; que rien ne nous seroit plus funeste, que de perdre le sentiment de nos foiblesses, & de présumer de nos forces : mais qu'il n'est pas moins dangereux de désespérer

de soi, que d'en trop espérer. Malheur à la présomption ! Malheur au découragement ! Ne donnez pas dans un de ces piéges pour vous éloigner de l'autre ; que ce qui ne doit que vous abaisser, ne vous abatte point. Soïez vous-même le premier objet de votre tolérance, dans la peine que vous sentez à tolérer les autres. Haïssez les sensibilités, qui vous la font trouver insuportable. Réprimez-les sans cesse. Encouragez-vous par vos premiers progrès. Ne vous relâchez point par une pusillanimité déraisonnable : & consolez-vous d'avoir peu fait, quand vous aurez fait tout ce que vous aurez pu.

XXII. LEÇON.

Il y a tant de bizarrerie dans les pensées de l'homme, que tandis qu'il se plaint des rigueurs de Dieu, il voudroit faire plus qu'il ne lui commande. Le prix de nos souffrances consiste dans notre obéissance à ses ordres. Le genre du martyre peut changer; mais le mérite en est de même. Notre mépriſe à ce sujet vient du défaut de notre foi. Regardons toutes nos peines comme nous venant de Dieu, soit qu'il les ordonne, ou ne fasse que le permettre; & souvenons-nous qu'elles lui sont plus agréables, à proportion qu'elles sont moins à notre choix.

J'En ai déja fait la réfléxion plus d'une fois. A mesure qu'on aprofondit l'homme, on est surpris de le trouver toujours si peu d'accord avec lui-même, de voir si peu de suite dans ses pensées, & tant de bizarreries dans la contradiction de ses sentimens. Il ne s'acoutume point aux peines que la vertu lui coûte. Il en trouve le joug insuportable, & les devoirs presque cruels. Il se

plaint des révoltes de la nature, de l'inflexibilité des régles, de l'excès de contrainte où ses affections sont retenues, du peu de succès des efforts qu'il se fait pour se vaincre. Le voilà qui se décourage & qui se désespere de la rigueur des épreuves, où la dépravation des autres hommes le met. Mais écoutez-le dans d'autres momens. Qu'il se consulte lui-même; qu'il laisse parler son amour-propre; qu'il se livre à son tempérament, ce n'est plus que zéle & que ferveur, que projets courageux, que vûes héroïques. Il se croira capable de tout entreprendre & de tout souffrir pour la justice. Il sera prêt de se condamner aux plus affreuses rigueurs, pour expier ses péchés; à s'imposer enfin des loix plus séveres, & des obligations plus pénibles, que celles qu'il lui plaît de regarder comme au-dessus de ses forces. Illusion dangereuse, dont un zéle selon la science, doit nous faire aisément revenir.

Vous sied-il, à vous, dont l'impatience murmure peut-être si souvent, de trouver tant d'obstacles à votre vertu dans les vices des autres; vous sied-il de souhaiter que Dieu vous procure de plus grandes occasions de l'épurer, de satisfaire à sa justice par les sacrifices les plus

durs, de mériter ſes plus précieuſes couronnes ? Vous vous ſentez enflammé, dites-vous, des déſirs du martyre. A qui le perſuaderez-vous, tandis que vous êtes ſi peu ſoumis dans les plus petites épreuves ? C'eſt ſans doute parce qu'elles ne ſont pas de votre goût. Mais à qui convient-il de preſcrire la nature des combats, d'ordonner les peines, & de choiſir les moïens de vous perfectionner ? Sont-ce vos idées & votre attrait que la ſageſſe de Dieu doit conſulter ? N'eſt-ce pas ſa volonté, qui doit être la régle de votre ſanctification ? Tout votre mérite ne conſiſte-t'il pas à vous ſoumetre à ſes ordres ? Réfléchiſſez-y. L'obéiſſance eſt le ſacrifice qu'il exige de vous préférablement à tous les autres. Je dis plus : l'obéiſſance eſt proprement l'unique ſacrifice que vous puiſſiez lui faire. Il n'a beſoin ni de vous, ni de vos biens, ni même de ce que vous pourriez apeller votre juſtice. L'obéiſſance a fait le prix du ſacrifice de Jeſus-Chriſt même. Il a fait la volonté de ſon Pere. Il n'étoit venu, dit-il, dans le monde, que pour la faire. Et c'eſt à cet unique point qu'il a ſouvent réduit tout ce qui nous peut faire prétendre à ſes récompenſes.

Laiſſez donc agir celui qui veut que

vous soïez saint, parce qu'il est saint lui-même ; & ne vous croïez pas plus sage que lui, dans le choix des voies par où vous devez arriver à la perfection de la justice. Qu'importe de quelle maniere il en ordonne, pourvu que ce soit ce qu'il veut qui s'accomplisse en vous? Les martyrs ont été donnés en spectacle au monde, exposés à la haine publique, jouets de la rage des bêtes les plus cruelles, renfermés dans des prisons obscures, où, privés de la lumiere, on cherchoit à les tourmenter par le repos même. Ils étoient obligés de coucher sur des pierres aiguës, ou sur des pointes de fer. On leur interdisoit la liberté du sommeil par le poids de leurs chaînes. Enfoncés quelquefois dans les ordures, & parmi des puanteurs insuportables, on ne les en tiroit que pour les déchirer par les tortures les plus affreuses, que pour les exercer par des suplices toujours nouveaux. La fureur des bourreaux s'épuisoit sur eux. La cruauté la plus ingénieuse se trouvoit en défaut, pour lasser leur constance. Les mieux traités étoient dépouillés de leurs biens, ou relegués dans les mines ou dans des isles désertes. La mort paroissoit trop douce, pour contenter l'envie de les faire souffrir. C'étoit là le genre des combats que Dieu les obli-

geoit à soutenir pour la foi. Mais que pensoient-ils de ces traitemens rigoureux ? Et pourquoi leur foi n'y succomboit-elle pas ? C'est qu'ils trouvoient Dieu plein de bonté dans sa justice même, qui leur offroit tant de sortes de peines pour expier leurs péchés. Ils étoient transportés de joie de s'acquiter ainsi de toutes leurs dettes, d'effacer les restes de leurs soüillures passées. Ils s'estimoient heureux de ce qu'il vouloit bien les châtier en pere, pour n'être pas forcé de les punir en maître irrité ; de ce qu'il daignoit se mettre en colere contre des serviteurs ingrats, & ne pas les réserver à des tortures éternelles. Mais enfin ce qui leur faisoit trouver du mérite dans leurs peines, ce n'étoit que la pensée qu'elles venoient de lui.

Il est vrai que le traitement qu'ils éprouvoient, a fait depuis le sujet de la jalousie de quelques saints, qui regrétoient de n'être pas nés dans le tems des persécutions. Quand ils se souvenoient d'avoir autrefois péché sans que Dieu les punît, ils étoient saisis de terreur, ils s'affligeoient de n'être pas affligés, ils craignoient que la grace ne les eût abandonnés, & que Dieu ne différât pour eux ses vengeances, que pour les rendre

plus rigoureuses. Mais remarquez que je vous parle de ces hommes rares, en qui toutes les passions étoient mortifiées; de ces victimes de la pénitence, qui mesuroient la grandeur de leurs péchés sur l'ardeur qu'ils avoient de les expier, & sur la douleur sincere qu'ils en avoient conçue; de ces hommes, en qui la charité dominoit, & dont la patience étoit aux plus rudes épreuves. Leur ressemblez-vous? aprochez-vous du moins de leurs progrès? Quoiqu'il en soit, si vous êtes assez touché de votre salut pour avoir les mêmes pensées, consolez-vous; Dieu ne manquera pas à vos désirs.

Souvenez-vous donc seulement qu'il y a plusieurs especes de persécutions & de martyrs. La paix même de l'Eglise a ses couronnes. Le mérite de la constance dépend moins de la nature des combats, que de la volonté de celui qui les propose. Les tems & les objets sont changés; mais la patience des saints subsiste toujours; & le mérite n'en est jamais perdu, quand on est fidéle. Comptez toutes les sortes d'épreuves, où la société des pécheurs peut vous mettre. Il n'en est point qui ne puisse vous tenir lieu de quelque sacrifice, & qui n'ait son prix aux ieux de Dieu. Un esprit foible à

ménager,

ménager, un incommode à suporter, de mauvaises manieres, un mauvais traitement, une injustice, une disgrace, une perte de biens, ou quelque privation plus douloureuse; des assauts à soutenir pour être constant dans son devoir, pour ne point consentir à l'iniquité; une occasion de s'instruire désagréablement d'une vérité nécessaire, de se désabuser d'une prévention dangereuse; un rebut qui nous ouvre une voie pour sortir de quelque engagement qui peut devenir funeste: voilà maintenant les combats que nous avons à soutenir.

Vous plaindrez-vous que c'est le martyre qui vous manque? ou, sera-ce Dieu qui se plaindra que vous manquez au martyre? Est-il quelqu'un, dans quelque état que la Providence l'ait mis, qui n'ait pas à soutenir ces sortes d'attaques? Le domestique même, dit Jesus-Christ, fournit à chacun ses ennemis & ses persécuteurs. Tantôt c'est un épous, qui, par sa mauvaise humeur, par ses dégoûts, ou par l'abus de son autorité, devient comme le tyran de son épouse: tantôt c'est une épouse, qui, par ses caprices, par sa négligence, par ses dissipations, ou par ses dérangemens, exerce un épous raisonnable: là, c'est un enfant, qui, par

son indocilité, déſeſpere des parens qui voudroient le conduire au bien : ici, ce ſont des parens qui démentent la nature, pour des enfans bien nés. Le maître trouve des ſerviteurs inſolens, ou infidéles : le ſerviteur a des maîtres emportés à ſuporter. Ce ſont par tout des fonds inépuiſables de tribulations & d'épreuves.

Si votre zèle eſt ſincere, il ſera plus que ſatisfait. Vous aurez, s'il eſt permis de parler ainſi, des moïens de dédommager Dieu de ce qui manque à la perfection de vos vertus, de réparer vos négligences, d'expier les ſuites de vos foibleſſes. Vous porterez la peine de mille ſecretes fragilités qui vous échapent. Faut-il vous exagérer, dans les momens de votre impatience, combien il en coûte à la nature, pour ne point s'aigrir de la mauvaiſe humeur, pour ne point s'indigner contre l'ingratitude, pour ſoutenir toute la malignité de l'envie, pour ſouffrir des injuſtices criantes, pour réprimer les ſoulévemens du cœur qu'elles produiſent, & pour poſſéder ſon ame en paix ? Contentez donc votre envie ; livrez-vous à ce martyre que vous trouvez ſi rude. En étoit-ce un plus difficile ou plus aiſé que vous ſouhaitiez ? Accordez-vous avec vous-même. Vous vou-

driez que Dieu vous fît passer par les plus violentes épreuves qu'il ait réservées à ses élus ; & vous murmurez de celles, dont la vertu la plus imparfaite ne s'apercevroit quelquefois pas. De quoi s'agit-il pour vous ? De dissimuler une impolitesse peut-être ; d'affecter de ne pas voir ce qu'on fait pour vous déplaire, & qui mérite en effet plus de mépris que d'indignation ; de laisser tomber d'elle-même une parole désobligeante ; d'écouter, sans trouble, un reproche que votre conscience dément, ou qui ne nuit point à votre honneur. Que sai-je ? mille petits déplaisirs soufferts sans murmurer. Voilà ce que vous avez à sacrifier au Seigneur ; & vous vous plaignez, vous qui vous croïiez capable de lui sacrifier votre vie même, & de passer par l'épée d'un persécuteur déclaré de la foi !

Je la cherche en vous cette foi, sans l'y découvrir. N'est-ce pas elle en effet qui vous manque dans vos impatiences sur ce que vous avez à souffrir des défauts commun des hommes ? A vous entendre exagérer sans cesse votre malheur & vos disgraces, ne semble-t'il pas que Dieu vous ait oublié, qu'il ne sache pas que vous souffrez, qu'il ignore que les méchans vous menacent, ou qu'ils vous

maltraitent ? Ne semble-t'il pas, dis-je, qu'il ait abandonné la conduite du monde au hazard des événemens, & au caprice des passions ? C'est peut-être encore qu'il n'a pas droit de nous traiter autrement que nous le souhaitons ; que c'est à nous de lui prescrire le tems & la maniere de nous secourir : c'est peut-être que ce que nous souffrons, est toujours injuste de sa part ; & qu'il n'est pas assez puissant pour tirer le bien du mal ; qu'il n'est pas assez bon, pour que nous nous reposions sur lui seul, malgré les preuves d'une bonté toujours attentive à ce qui nous est le plus utile, ou le plus nécessaire.

Ne l'oubliez jamais : nous sommes son ouvrage ; & cette bonté qui nous a faits, ne nous mépriſe point. Dieu peut tout ; il voit tout ; rien ne nous arrive, s'il ne l'ordonne, ou s'il ne le permet : il ne veut rien que de sage. Toute sa conduite sur nous, est justice ou miséricorde. Voilà ce que vous aprenez de cette foi, pour laquelle vous voudriez mourir au milieu des tourmens ; & c'est pourtant ce que vous perdez de vûe dans vos inquiétudes & dans vos impatiences. Elles sont, comme vous le voïez, injurieuses à sa puissance, à sa bonté, & sur-tout à cette Providence, qui nous le fait regarder

comme l'auteur ou le souverain modérateur de tout ce qui se fait dans le monde.

Que n'a-t'on sans cesse dans l'esprit les manieres dont les Livres saints s'expriment à ce sujet! C'est Dieu, disent-ils, qui apelle la famine & qui l'envoie sur la terre; c'est lui qui souffle, & qui fait enfler les torrens. La neige, la glace, la grêle, les vents, les orages sont les exécuteurs de ses ordres. Le tonnerre est sa voix, qui se fait entendre. Les feux du ciel sont ses anges & ses ministres. Les sauterelles, les vers, les chenilles, les mouches, les guêpes & les mauvaises bêtes qui ravagent les campagnes & les vignes, sont ses armées. C'est lui qui place les Rois sur le thrône; c'est lui qui fait régner les hypocrites, pour les péchés du peuple; c'est lui qui fait venir les tyrans, pour vanger le violement de ses loix: & pour le dire en un mot, c'est lui qui fait tous les biens & tous les maux, en des sens différens, mais également dignes de ce qu'il est. Avec ces idées, vous amuseriez-vous à vous plaindre des hommes, à vous récrier contre leurs excès? Qu'importe de savoir qui sont ceux, qui trahissent leurs freres, qui perdent le sentiment de l'humanité, qui foulent aux pieds la justice, qui persécutent l'inno-

cence même, puisque c'est toujours Dieu qui permet qu'on persécute ceux qu'il veut couronner ?

Que ne remontez-vous donc tout d'un coup à la source ; que ne vous dites-vous, pour prévenir toutes les réfléxions affligeantes, qu'il ne peut vous rien arriver que de juste & d'avantageux, même du côté des créatures ; puisqu'il ne vous arrive rien que selon les dispositions éternelles d'un Dieu plein de justice & de bonté pour vous ? Votre foi ne s'y méprendroit pas, si vous l'aviez assez vive pour devenir, par le martyre, un modéle de patience. Qu'on annonce à Job que tous ses troupeaux sont enlevés ou consumés, que tous ses serviteurs sont massacrés, que tous ses enfans sont écrasés ; il n'en accuse, ni les Sabéens, ni les Chaldéens, ni la foudre, ni le vent. C'est le Seigneur, dit-il, qui m'avoit tout donné ; c'est lui qui m'a tout ôté. Que Semeï charge David d'injures & d'imprécations, C'est Dieu, dit David, qui lui commande de m'outrager. Ces expressions sont dures ; mais au fond elles n'ont rien qui ne rentre dans l'idée que nous devons avoir de la puissance souveraine, qui dispose de tout dans l'univers. Quel sera donc notre partage,

& le sujet de notre mérite ! de nous soumettre en tout à ses ordres, d'adorer ses desseins, de révérer sa sagesse, de reconnoître sa justice, de publier ses miséricordes, & de le bénir de tout.

Il semble même, quoique l'inquiétude humaine en puisse penser ; il semble, à prendre les choses d'un certain côté, qu'un des plus grands objets que la sagesse éternelle ait offert à notre reconnoissance, ce soit d'avoir permis l'abondance de la malice dans le monde. C'est une grande matiere de sanctification pour les bons. S'il y avoit peu de méchans, il y auroit peut-être encore moins de parfaits. Les vices purifient les vertus par les épreuves. Les douceurs du péché s'expient par les combats contre le péché même. Les affections déréglées se corrigent par la résistance qu'elles trouvent à se satisfaire. A peine nos amis pourroient-ils nous procurer un aussi grand bien que nos ennemis ; puisque ceux-ci nous font naître des occasions de mériter la vie bienheureuse, par les troubles qu'ils nous causent dans la vie présente. Ainsi, dit saint Gregoire, Job apelle ses amis ceux qui l'accablent d'outrages : & c'étoit dans le même esprit, que les Martyrs rendoient graces aux Juges injustes

qui venoient de les condamner. Un échange constant dans l'ordre des bontés de Dieu, fait trouver aux bons les plus grands biens dans les plus grands maux. Les méchans les servent, sans le vouloir. Ils leur rendent, par leurs mauvaises volontés, de bons offices qu'ils ne peuvent attendre d'eux. Il n'y a que le crime qui puisse persécuter l'innocence; & si ceux qui nous affligent par leur malignité ne sont pas en effet dignes de notre reconnoissance, nous en devons toujours une très-grande à Dieu, quand il veut bien se servir d'eux pour nous châtier, ou pour nous exercer. C'est une nécessité pour nous d'être punis, quand nous sommes coupables: & c'est le but des afflictions. Notre péché consiste à vouloir jouir de la douceur des créatures. L'amertume en est le reméde. Une fausse joie s'expie par une tristesse salutaire: & le mérite de cette tristesse, est d'autant plus assuré, qu'elle vient d'une cause moins volontaire. Le Juge ne compte pour un châtiment, que celui qu'il ordonne. Ce n'est pas au criminel à choisir le tems & le genre de la peine qu'il mérite; & l'idée de la justice éternelle, qui vange sur nous ses offenses, supose que c'est malgré nous qu'elle nous frape.

Je conviens que dans les momens où le zèle de Dieu nous anime, nous entrons en quelque sorte dans ses intérêts contre nous. Nous nous condamnerions nous-mêmes aux plus rudes peines, pour le satisfaire. Nous nous immolerions de nos propres mains. Mais nous avons à craindre qu'un sacrifice qui ne viendroit que de notre choix, ne lui fût moins agréable, que celui qu'il nous prescrit. Il pourroit s'y mêler quelque reste d'amour-propre, quelque espece de goût de la chair. L'homme se retrouve partout, lors même qu'il paroît se renoncer sans réserve. N'oublions point que c'est le sacrifice de notre volonté que Dieu demande; c'est le seul qui lui plaît dans tous les autres. Laissons-lui le choix sur la maniere dont il nous afflige: c'est à lui d'en ordonner, selon qu'il convient le plus à ses vûes sur nous. Laissons-le faire, & ne nous réservons que d'obéir. Quand il ne fait pas ce que nous voulons, il ne nous reste que de vouloir ce qu'il veut. Il est notre pere, lors même qu'il nous châtie le plus sévérement: & ce nom nous avertit que sa volonté doit toujours être la régle de celle de ses enfans.

Revenons donc: Vous auriez aimé

peut-être à triompher de la cruauté des tyrans, à mourir pour la défense de votre foi : mais, je vous l'ai dit, quel auroit été le mérite de ce témoignage, sinon, de ne pas désobéir à celui qui vous auroit mis dans des occasions de tout souffrir, plutôt que de lui devenir infidéle ? Souffrez de même ce qu'il veut que vous souffriez pour le même intérêt, mais d'une autre maniere. C'est un Juge équitable, qui n'a point d'égard à la circonstance des tems. Il couronne le courage dans les persécutions, & la patience dans la paix ; ou plutôt dans l'une & l'autre situation, c'est la fidélité qu'il couronne. L'adorateur des idoles ne subsiste plus, pour vous solliciter à l'apostasie par les tortures. Sa cruauté vous manque pour en triompher. Mais il s'offre à vous mille autres victoires à remporter. Triomphez du desir de la vengeance, qui voudroit s'emparer de votre cœur ; triomphez de la colere, qui se déchaîne contre vous ; triomphez de l'envie, qui s'attache à vous poursuivre partout ; triomphez de la jalousie, qui vous dispute vos avantages ; triomphez de l'injustice, qui vous dépouille. Souffrez les injures ; conservez de la douceur pour vos freres, au milieu des traitemens les

plus durs. Aimez ceux qui vous haïssent ; triomphez de la fausse honte, qui vous fait rougir de paroître Chrétien devant des Chrétiens ; triomphez des mépris, dont les faux sages vous accablent. Acceptez les humiliations ; supportez les privations les plus sensibles ; soïez indifférent aux perfidies ; portez patiemment la mépriſe qui vous a trompé dans le choix d'un faux ami. Consolez-vous de vous voir trahi par vos proches. Recevez avec une constance égale, ce qui paroît juste & injuste dans les traverses qu'on vous cause. Que les contradictions, dont Dieu permet que vos péchés soient punis, ne vous fassent point succomber à la tentation d'en commettre de nouveaux, pour les repousser. Ne vous laissez jamais vaincre par le mal : & que vos infidélités vous déplaisent plus, que toutes les afflictions qu'elles peuvent vous attirer. Pardonnez tout aux hommes ; & soumettez-vous à ce précepte héroïque, malgré toutes vos répugnances.

Je ne compterois pas toutes les couronnes que vous pouvez remporter dans la course d'une vie traversée, par tout ce que les vices du monde peuvent y répandre de désagrémens. C'est comme

un martyre continuel, où Dieu veut que vous lui rendiez des témoignages infinis, pour celui que vous auriez voulu lui rendre une seule fois, en mourant pour la défense des vérités saintes qu'il vous a révélées. N'est-ce pas une grande consolation pour vous, de penser, dans ce qui vous déplaît le plus, qu'il vous vient de celui à qui rien que de juste ne peut plaire, & qui fait tout réussir, non selon vos inclinations, mais selon vos intérêts éternels. Qu'il dispose donc de tout. Renoncez à vos inquiétudes, étouffez vos plaintes, désavouez vos impatiences; & rendez graces de vos maux même, à celui qui ne vous blesse que pour vous guérir.

XXIII. LEÇON.

On est peu propre à souffrir le martyre, quand on n'a pas la charité: sans elle, le martyre même souffert est inutile. Elle seule fait le prix des bonnes œuvres, & l'expiation des mauvaises. On s'en impose aisément sur le défaut de cette disposition toujours nécessaire. Il faut aimer, pour obtenir le pardon des péchés; & le mérite de l'amour est plus grand, à proportion qu'il coûte plus. Les fautes commises contre la charité, doivent être réparées par la charité même. Rien de plus doux, que cette compensation; rien de plus injuste, que les murmures qu'elle excite.

AUx illusions que nous venons de découvrir dans ceux qui voudroient avoir de plus grandes occasions de souffrir, tandis qu'ils succombent à celles qu'ils ont; il faut ajouter une derniere mépriſe si grossiere, qu'elle feroit inconcevable, si nous avions moins de preuves des égaremens de l'esprit de l'homme dans les voies du salut. N'est-il pas

étrange en effet, qu'il se flate de pouvoir mourir pour Dieu qu'il n'aime point? Et comment, dit un Apôtre, aimeroit-il Dieu qu'il ne voit pas, tandis qu'il n'aime point son prochain qu'il voit? Ces deux amours sont inséparables; ou plutôt, ce n'est qu'un même amour dont les affections se réunissent, quoiqu'elles paroissent avoir un double objet. Nous aimons Dieu pour lui-même, & les hommes pour Dieu. Quiconque n'est pas prêt à donner sa vie pour eux dans le besoin, doit se croire peu capable de la donner pour lui. L'Histoire de l'Eglise nous offre à ce sujet de terribles exemples. On a vu des Chrétiens prêts de recevoir la couronne du martyre, renoncer lâchement la foi, pour avoir renoncé la charité, par le refus de pardonner à leurs freres.

Mais quand, par la seule crainte des feux éternels, quelqu'un souffre la mort, plutôt que de renoncer Jesus-Christ; sa patience, quoique louable dans son objet, lui devient inutile pour le salut. Dans une persécution générale, on a vu quelquefois des hommes engagés dans le schisme, livrer leurs corps aux flammes: mais parce qu'ils n'avoient pas eu soin de conserver l'esprit d'unité par le lien

de la paix ; parce qu'ils ne souffroient pas dans l'esprit de la charité ; leurs tourmens ne leur ont de rien servi, selon l'oracle de l'Apôtre : Et si, continue saint Augustin, le martyre ne leur a servi de rien, parce qu'ils n'avoient pas la charité ; de quelle utilité seroit-il à ceux, que ce même défaut rend impatiens dans les peines qu'il ont à souffrir des vices des hommes ?

Ne nous trompons donc point sur le mérite des œuvres. Le commencement de la charité fait en nous le commencement de la justice. La charité consommée, fait la justice consommée. C'est la vertu des vertus : elle seule accomplit toute la loi, dit saint Paul. Or le caractere de la charité, comme on l'a vu plusieurs fois dans le cours de ces leçons, c'est d'aimer les hommes indépendamment de leurs bonnes ou de leurs mauvaises qualités : avec cette différence pourtant, que plus ils en ont de mauvaises, plus elle a d'occasions de montrer toute sa force. Ces occasions lui doivent donc être cheres. Les plaintes & les ressentimens, sont indignes d'elle. Son héroïsme est sa patience, & ses maux sont sa couronne.

Mais il faut ajouter au sujet que nous

traitons, que comme c'eſt la charité qui fait le mérite des bonnes œuvres, elle ſert encore à l'expiation des mauvaiſes; ou plutôt, qu'il n'eſt point de véritable expiation ſans elle. Voïez donc à quelles penſées je vous conduis. Vous voudriez vous laver de ces petites taches, dont votre fragilité ſouille inceſſamment votre ame; vous voudriez expier ces péchés énormes, qui lui donnerent autrefois la mort. Or quiconque n'aime point, demeure dans cette mort. Mais quand nous aimons nos freres, nous ſavons, dit ſaint Jean, que nous ſommes paſſés de la mort à la vie, c'eſt-à-dire, de l'état du crime, à celui de la juſtice. Et c'eſt dans ce même ſens, que la charité couvre beaucoup de péchés, ſelon l'expreſſion d'un autre Apôtre. Les mauvaiſes œuvres ne ſe compenſent point par les bonnes. Dieu, qui hait toute injuſtice, ne peut aprouver ce mélange de bien & de mal. Mais quand la charité domine dans le cœur, elle efface & fait oublier toutes les œuvres, que des affections contraires avoient produites. Les plus grandes foibleſſes, ſont comme abſorbées par cette grande vertu, qui rétablit en nous le principe de la juſtice. Saiſiſſez avidement les occaſions de l'exercer; & ne vous laiſſez

laissez pas séduire à des aparences de satisfactions, que le défaut de cette disposition rendroit infructueuses.

L'illusion n'est que trop ordinaire. On se livre sans peine aux exercices les plus austéres. La fidélité ne coûte point de violences. Il est même des privations qui paroissent dures, & qu'on s'impose avec une espece de plaisir. Mais il y a des personnes, à la société desquelles on ne peut se faire. Ce sont des soulévemens toujours nouveaux, qu'on éprouve en leur présence ; ce sont des aversions comme naturelles, qu'on a pour des gens qui ne méritent peut-être au fond, que de l'estime & du respect ; ce sont des mouvemens secrets de jalousie, qui s'excitent à la vûe des préférences qui leur sont accordées ; ce sont ces dépits qu'on ressent de les voir honorés & chéris ; ce sont des restes d'une inimitié rallentie par les années, mais toujours vivante ; des ressentimens d'une injure légere, dont l'amour-propre ne revient point ; ce sont des souvenirs pleins d'amertume, qui se renouvellent dans un cœur, autrefois aigri par la haine ; ce sont des émotions qui ne se calment point, sur quelques torts qu'on a reçus, sur quelque trait de malignité, dont la vanité se sentit pi-

quée ; des vivacités qu'on ne sauroit modérer ; ce sont quelquefois encore des éclats de colere, auxquels on se laisse aller, par une sensibilité qui n'est point à l'épreuve des impolitesses & des mauvaises manieres ; ce sont des promptitudes & des impatiences, qui naissent d'une fierté de caractere, toujours prête à penser qu'on ne la ménage pas assez. Cependant on se rassure sur ce qu'on n'a, dit-on, que ce défaut : & on ne songe pas qu'avec ce défaut, la droiture du cœur n'est point rétablie ; qu'avec ce défaut, il n'est point de sincere amour pour la justice, & par conséquent point de pénitence.

Le mécompte en est terrible. Vous choisissez, entre les œuvres, celles qui sont indifférentes ; & vous laissez les essentielles. Ce que Dieu demande de vous pour vous remettre beaucoup de péchés, c'est que vous aimiez beaucoup ; & vous n'aimez point. Vous vous plaignez du reméde qu'il vous offre pour vous guérir. Vous continuez de pécher, par où vous deviez commencer de ne pécher plus. De quel côté se trouve l'injustice ? Il faudroit, pour vous contenter, que Dieu vous ôtât les personnes les plus nécessaires à votre sanctification. Vous avez

besoin d'une charité généreuse, qui vous coûte des répugnances & des efforts, qui se sente des rigueurs que la pénitence exige : & quels en seront les objets, si vous n'avez rien à souffrir de la part de ceux que vous êtes obligés d'aimer ? Il y a quelquefois, dans ce devoir, des douceurs qui peuvent nous attacher, des sympathies, des rapports d'humeurs & d'inclinations, des retours d'une affection mutuelle. La charité peut dégénérer alors en amitié purement sensible : & il arrive, qu'au lieu que nous devons aimer les hommes pour Dieu, nous ne les aimons plus que pour nous-mêmes. Ecueil d'autant plus dangereux, que nous avons plus de penchant à nous aimer avec excès. Ecueil toujours à craindre, quand nous n'aimons que ce qui nous est favorable, que ce qui nous plaît, que ce qui nous paroît aimable. Mais aimer ce qui nous est comme étranger, ce qui nous est inutile, ce qui ne flate point notre goût, ce qui s'opose à notre intérêt, ce qui gêne nos penchans, ce qui trouble le repos de notre vie ; être à l'épreuve des oppositions naturelles, des aversions de caprice, des saillies de l'humeur, des emportemens de la colere, du ressentiment des traitemens injustes ; voi-

là ce qui s'apelle aimer pour aimer, aimer par devoir, aimer par vertu, c'est-à-dire, malgré les obstacles : & les mérites de la charité sont d'autant plus grands, que les sujets qu'elle a de s'exercer lui coûtent plus de répugnance & d'efforts. Reconnoissez donc la faveur de Dieu, qui vous ménage ces grandes occasions dans les dispositions de sa providence. Ce sont-là des fruits de pénitence dignes de lui, des réparations propres à lui faire oublier le reste des imperfections de notre vie. La plus universelle, c'est un fond d'attachement pour le monde & pour ses douceurs ; un amour déréglé de vous-même, qui produit des délicatesses outrées; un éloignement marqué pour tous les devoirs dont les objets vous déplaisent. Par où ce désordre peut-il être mieux réparé que par les violences que Dieu prépare à votre charité dans les vices de ceux qu'il vous oblige d'aimer ?

D'ailleurs combien de fautes directes ne faites-vous pas contre ce que l'étendue de cet amour vous prescrit ? Rien n'est léger de tout ce qui le blesse. Les grands péchés, sont ceux qui se font contre les grands devoirs. Les obligations que ceux-ci nous impose, ne sont presque jamais exactement remplies. On

les omet à l'égard des uns ; on les viole à l'égard des autres. Nous refusons à ceux-ci les secours & les services qu'ils ont droit d'exiger de nous : nous avons pour ceux-là des acceptions injustes. Nous humilions sans sujet ceux qui dépendent de nous : nous contristons ceux de qui nous dépendons, par nos indocilités & par nos désobéissances. Nous avons toujours pour quelqu'un de l'indifférence, ou du mépris. Nous faisons sur les moindres défauts des attentions, où la malignité se mêle ; nous en jugeons avec témérité ; nous en parlons avec indiscrétion ; nous trouvons du plaisir à les voir relever par des censures, & décrier par des médisances. Il n'est rien qui marque en nous plus de dépravation, que cette conduite & ces sentimens ; & la multitude des fautes que nous y faisons souvent sans nous les reprocher, est infinie. Or quel moïen plus convenable & plus nécessaire, pour réparer ces défauts de charité, que les efforts de la charité même ?

Vous en avez manqué pour ceux que vous aviez le plus de raisons d'aimer, pour ceux à qui vous deviez du bien, pour ceux même de qui vous en receviez. Vous avez eu pour eux de l'indifférence, de l'insensibilité, de l'ingratitude,

des opositions déclarées. Vangez Dieu maintenant de ces injustices, en aimant pour lui ceux qui vous font le plus de mal. Ce sont-là les hosties par où vous pouvez l'apaiser. Hosties de paix, avec ceux qui troublent la vôtre : hosties de douceur, pour des ames emportées contre vous par les plus furieuses haines : hosties d'indulgence, pour des offenses que le mauvais cœur semble en rendre tout-à-fait indignes : hosties de modération, parmi les violences les plus cruelles : hosties de patience enfin, dans les pertes & dans les maux les plus sensibles dont le monde puisse vous affliger : hosties toujours plus agréables, à proportion que le sacrifice en coûtera plus à votre cœur ; mais hosties toujours nécessaires, quelque répugnance que la nature ait à les immoler.

Ecoutez-le. C'est à ce prix que Dieu met votre grace. Un jugement sans miséricorde attend celui qui n'en aura point fait. On vous traitera comme vous aurez traité les autres ; & la mesure de vos châtimens, sera celle des ressentimens que vous aurez conservés. Au souverain tribunal, chacun portera son fardeau : & si vous avez refusé de porter celui des défauts de vos freres, vous porterez le fardeau de vos impatiences. La condition

qu'on vous fait, pour vous obliger à les réprimer, est-elle donc trop onéreuse ? Pardonnez ; & on vous pardonnera. Dieu se met, en quelque sorte, à la place de ceux qui vous offensent. Il confond leurs intérêts avec les siens : & comme s'il étoit le coupable, il traite avec vous ; & s'engage à vous remettre les fautes que vous commettez contre lui, si vous leur remettez celles qu'ils font contre vous. Pouvoit-il, pour satisfaire à sa justice, vous imposer une peine moins sévere ? Pouvoit-il exiger de vous un sacrifice plus doux ? Et n'est-ce pas un nouvel excès de sa bonté, de vous offrir les occasions de le lui faire ? Si vous le lui refusez, ne vous rendez-vous pas digne d'une double condamnation ? Il vous fait juge dans votre propre cause. Il vous aprend à le prier de vous pardonner, comme vous pardonnerez. Si vous n'observez pas la condition, vous lui faites une loi de vous refuser le pardon que vous lui demandez, comme vous refusez celui qu'il vous commande.

Seroit-il raisonnable après tout ; ne seroit-il pas bien honteux pour vous, bien injurieux à la justice de Dieu, que vous ne fissiez pas, pour obtenir la remise de vos péchés, ce que vous faites

souvent peut-être pour conserver la liberté de les commettre, pour jouir d'une tranquillité que vous troubleriez par des sensibilités impatientes? Car telle est notre folie. Nous faisons ce que nous avions cru ne pouvoir faire pour notre salut; & nous le faisons sans fruit, parce que nous ne le faisons pas pour remplir le devoir que la nature ou la loi nous en impose. Nous avons toute la peine des bonnes œuvres; & nous en perdons la récompense. Vous supportez, dis-je, les traitemens les plus désagréables par des motifs qui rendent votre patience inutile ou criminelle. Vous souffrez les hommes les plus odieux, & les manieres les plus insuportables, par pure politesse, par crainte, par intérêt, par une modération d'hypocrisie, par un dédain de fierté, par un excès de mépris pour les personnes. Que la charité ne prend-t'elle en vous la place de toutes ces dispositions étrangeres? C'est à elle que Dieu présente tous ces objets. C'est elle qu'il veut qui s'exerce sur eux. Faut-il que le vice vienne toujours usurper chez vous les droits de la vertu; que les moïens de sanctification ne servent qu'à vous rendre pire; & que vous vous fassiez toujours vous-même

le

le mal que ceux que, vous traitez d'ennemis, ne peuvent vous faire ? Reprochez-vous enfin cette infidélité que vous commettez contre vous-même, en la commettant contre Dieu ; Aïez la charité qu'il vous demande ; vous réſiſtez à toutes les perſécutions ; vous triomphez, comme je vous l'ai dit, de ceux, qui ſemblent triompher de vous ; & vous leur ôtez tout pouvoir de vous nuire. Voïez par où ils pourroient vous fraper, pour vous cauſer quelque dommage. Qu'ils vous enlevent tous les autres biens, ce n'eſt rien : mais qu'on vous enleve la charité par la haine de l'injuſte, ou par le reſſentiment de l'injuſtice, vous avez tout perdu. Le ſeul moyen de ne rien perdre, c'eſt d'aimer celui qui vous cauſe des pertes. Il n'y a que du gain pour vous dans ce commerce. La charité ſouffre tout, elle tolere tout, & elle gagne tout.

Je ne puis trop vous l'inculquer. Ne vous laſſez point d'en étudier le prix. Concevez-bien celui des occaſions que vous avez de l'exercer ; & recueillez avec ſoin toutes les penſées que je vous propoſe à ce ſujet. Ce ſont des paradoxes que l'amour-propre rejette ſans vouloir les aprofondir. Mais la ſageſſe de

la foi vous en fera pénétrer les vérités, quand vous les examinerez à ſes lumieres. Oui, plus vous trouvez d'obſtacles dans votre fond à l'exercice de cette vertu, plus il eſt néceſſaire que les occaſions en reviennent ſouvent pour vous : & vous vous plaignez de l'excès des bontés de votre Dieu, quand vous penſez qu'il vous laiſſe en bute à trop d'ennemis. Ne lui demandez point pourquoi vous voïez ainſi multiplier ceux qui vous haïſſent ou qui vous oprimment : mais demandez-vous à vous même comment vous les ſuportez, comment vous les aimez ; & meſurez la confiance de votre ſort à venir, ſur l'étendue de votre patience. Si vous n'avez point la charité, vous commettrez beaucoup de grands péchés : mais ſi vous l'avez, vous effacez ces péchés même. Vous en effacez beaucoup d'autres, dont la tache demeureroit ſans expiation, & vous vous amaſſez un tréſor de miſéricorde pour le jour de la grande colere. Ne comptez après cela ce que vous avez à ſouffrir, que pour compter ce que vous devez avoir de ſujets d'eſpérer. Aïez pour ceux, qui vous ſont le plus à charge, une amitié de freres ; ne rendez point le mal pour le mal,

outrage pour outrage : faites des souhaits pour ceux, qui sont contre vous des imprécations. C'est par-là, dit saint Pierre, que nous sommes apellés à posséder les biens du Seigneur. Entrez avec joie dans cette pénible carriere qu'il vous ouvre ; & rendez-lui grace des sujets qu'il vous ménage de vous sanctifier par une charité patiente, dont il est le modéle & le rémunérateur.

XXIV. LEÇON.

De toutes les plaintes de l'impatience, la plus injurieuse à la Providence, c'est de penser qu'on ne mérite pas ce qu'on souffre de la part des hommes. Ceux à l'égard desquels on se croit le moins coupable, sont souvent ceux à l'égard desquels on l'est le plus. Ce qui peut être injuste en eux, ne l'est jamais en Dieu, qui se sert de leur malice pour punir des fautes oubliées ou cachées. C'est miséricorde en lui de les punir sans les révéler. Ses châtimens sont toujours moindres que nos péchés.

IL est heureux d'avoir des occasions d'expier ses péchés, quand on se reconnoît coupable : & nous venons de montrer que l'expiation la plus sainte, c'est le mérite de la charité, qui croît à proportion qu'elle semble avoir plus de raison de haïr ceux qu'elle est obligée d'aimer. Mais l'homme est toujours si plein de malignes excuses pour se justifier, que par une suite de ce penchant, rien ne nous est plus ordinaire, que de nous soulever aux maux que nous souffrons, par la pensée de ne les avoir pas mé-

rités. Cette pensée nous séduit sur-tout, quand nous ne sommes pas punis préciſément par où nous avons péché. C'est une loi que Dieu ne suit pas toujours : Il est maître de ses châtimens, commme de ses graces. Il nous frape tantôt par un endroit, & tantôt par un autre, selon que sa justice ou sa bonté le trouve plus convenable. Mais ne nous en imposons pas aiſément sur le secret de sa conduite. Souvent lorsque nous croïons n'avoir rien à nous reprocher sur ce que nous souffrons de la part de certaines personnes, nous n'en sommes au fond que plus coupables.

Vous êtes affligé! Par qui? Par ceux, dites-vous, que vous aimez le plus, que vous traitez avec plus de douceur, pour qui vous avez mille tendres attentions, que vous voudriez rendre heureux aux dépens de votre repos, pour qui vous travaillez inceſſamment, que vous ne voïez jamais assez, qui sont enfin l'objet de vos complaisances & à qui vous craignez de causer le moindre déplaisir. Vous vous faites une loi de ne les jamais contraindre vous allez au-devant de tous leurs desirs; vous les laissez vivre au gré de leurs inclinations; vous fermez les ïeux sur toutes leurs foibleſſes. Ajoutez que vous leur souffrez tout, que vous respectez

jusqu'à leurs désordres, que vous les idolâtrez en un mot; & comprenez que vous faites votre excuse de votre crime. Oui; c'est parce que vous les aimez aveuglément; c'est parce que vous péchez à leur égard par un excès de passion, que vous méritez qu'ils péchent contre vous par un excès d'insolence & d'ingratitude. Je n'insiste pas sur cette mépriſe. Vous avez vu dans d'autres Leçons les terribles retours des prédilections injustes, de la fausse indulgence, & des corrections négligées. Vous éprouvez dans le mariage mille chagrins amers. Allez à la source du mal: c'est le désordre des affections, qui vous y fait trouver des peines. Vous changez en passion l'amour légitime que les époux se doivent. Vous faites votre divinité d'un époux ou d'une épouse, qui ne répond à vos empressemens, que par des froideurs dédaigneuses, ou qui ne les païe que par d'humiliantes infidélités. Dieu vous punit par-là d'autant plus justement, que vous vous en croïez moins digne: & vous ajoutez à vos fautes celle de les méconnoître.

Le voulez-vous maintenant? Je vais supposer que vous ne vous êtes attiré par aucun endroit des traitemens aussi durs que ceux, que vous recevez de

plusieurs sortes de gens. Pour moi, je trouverois toujours la supposition bien présomptueuse. Personne ne vit ici-bas sans quelque défaut. Qui seroit assez présomptueux, pour défier ses ennemis de le convaincre de péché ? Qui seroit assez hardi, pour dire qu'on ne peut le haïr, que ce ne soit gratuitement ? A quoi songeons-nous, quand nous osons nous attribuer ce privilége ? N'avons-nous rien que d'aimable ? Ne sommes-nous à charge par aucun endroit ? Ne contristons-nous point les hommes ? Leur faisons-nous tout le bien que nous pouvons, & de la maniere que nous devons le faire ? Nos vertus même, nos bienfaits, qui devroient nous faire aimer, ne sont-ils pas gâtés par des défauts, qui les rendent haïssables ? Est-il si sûr qu'on nous chagrine sans sujet ? L'amour-propre n'a pas de peine à se le persuader : & si son témoignage étoit moins suspect, je conçois que souvent on auroit tort de se défier de la justice de ses plaintes.

Mais je suppose enfin que vous ne l'écoutez point trop ; vous êtes sans reproche à l'égard de ceux, de qui vous avez à vous plaindre. Ce n'est pas assez. Etes-vous de même irréprochable aux ïeux

de Dieu ? Ce n'eſt plus aux ſéductions de la vanité que je vous renvoie. Conſultez les lumieres d'une conſcience impartiale ; & vous trouverez que ſi les hommes ſont injuſtes, celui qui permet que leurs injuſtices ſe tournent contre vous, ne l'eſt pas. Ne diroit-on pas, à vous entendre quelquefois vous plaindre avec tant d'amertume, que vous auriez toujours vécu dans la plus pure innocence ; que vous êtes dans l'impuiſſance de découvrir en vous aucune raiſon ſpécieuſe de vos chagrins ; que Dieu renverſe pour vous toutes les loix de la juſtice ? A qui vous en prenez-vous ? ou plutôt, à qui devez-vous vous en prendre, ſi vous êtes malheureux, ſi ce n'eſt à vous-même ? Non ; ne rejettez point ce mauvais ſuccès, qui vous dérange ; & qui vous déſeſpere ſur la jalouſie d'un concurrent ; ſur la malignité d'un ennemi qui vous traverſe ; ſur l'imprudence d'une épouſe, qui n'a pas ſu ſe taire ; ſur l'indiſcrétion d'un confident, qui vous a trahi ſans le vouloir ; ſur l'infidélité d'un faux ami, qui vous a deſſervi dans le tems qu'il vous répondoit de tous ſes bons offices. Remontez plus haut ; élevez les ïeux au Ciel : & vous y découvrirez la main qui vous frape,

& qui punit le déréglement de vos desirs & l'ambition de vos vues. Il vous juge coupable, puisqu'il souffre que vous soïez traversé dans vos voies.

Je ne justifie pas le monde. Il peut vous persécuter injustement. La malice des hommes est infinie dans ses inventions. Elle saura vous donner des intentions très-éloignées des vôtres; vous faire un crime d'une démarche innocente. Un soupçon mal fondé vous expose à mille traits de mauvaise humeur. L'inconstance du caprice vous enléve un cœur, dont vous ne fûtes jamais plus digne. Un ombrage déraisonnable vous éloigne d'un poste où de grands talens vous avoient placé. Une entreprise sourde usurpe votre bien; la violence l'enléve; la mauvaise foi le retient; le crédit l'emporte sur vos droits les mieux établis; des juges vendus à la faveur, prononcent contre vous. Mais rendez-vous justice à vous-même. Vous n'êtes pas sans quelque crime, au moins secret. Et ce qui paroît le plus criant dans vos disgraces, c'est toujours avec raison que vous le souffrez, parce que vous n'êtes pas innocent.

Ce châtiment, dont vous n'apercevez pas la cause, c'est un châtiment que

vous aviez mérité depuis long-tems, pour quelque faute que la longue tolérance de Dieu n'avoit pas punie, pour vous laiſſer le tems de la punir vous-même. C'eſt ce péché de la premiere jeuneſſe, que vous avez laiſſez tomber de votre mémoire, ſans l'avoir expié. C'eſt ce déſordre honteux, dont vous avez deshonoré peut-être votre propre maiſon. C'eſt ce trait d'une malice noire, que l'impuiſſance de vous venger ouvertement vous inſpirera. C'eſt ce furieux emportement, qui vous fit exercer ſur un innocent les plus barbares excès. C'eſt la dureté que vous avez eue pour un malheureux, qui vous conjuroit avec larmes de le ſecourir. Adonibezec eſt traité, comme il avoit traité ſoixante-dix Rois. Le ſang d'Abner & d'Amaſa, que Joab a répandu, retombe ſur ſa tête. Semeï, n'ignore pas, en périſſant, tout le mal que ſon cœur lui reproche. La peine de nos péchés eſt quelquefois tardive : mais notre conſcience nous feroit toujours avouer que nous la méritons, ſi nous voulions n'écouter que ſa voix. Les freres de Joſeph avoient oublié leur crime ; tous leurs remords étoient étouffés. Ils en étoient venu juſqu'à dire froidement : *Ce frere*

n'eſt plus. Mais lorſque, ſans le reconnoître, ils ſe voient livrés à ſa puiſſance, pour une faute qu'ils ſont aſſurés de n'avoir point commiſe; lorſqu'ils ſe voient, dis-je, maltraités par un homme, qu'ils croïoient n'avoir point offenſé, ce n'eſt pourtant qu'eux-mêmes qu'ils commencent d'accuſer. L'image de ce frere injuſtement ſacrifié leur revient; ſa douleur mépriſée, ſes prieres rejettées. Voilà, diſent-ils, la vraie cauſe du traitement que nous recevons aujourd'hui. Le châtiment eſt juſte, & nous l'avons bien mérité.

Les Iſraëlites, captifs à Babylone, raiſonnent de même. Ils n'avoient point péché contre les Babyloniens, qui les avoient enlevés de leur païs, & qui les retenoient dans leurs fers. C'étoient des tyrans à leur égard; & ce n'eſt point pourtant d'eux qu'ils ſe plaignent. Toute leur indignation ſe tourne contre eux-mêmes. Nous avons péché, diſent-ils au Seigneur; nous avons vécu dans l'impiété: c'eſt pour nos iniquités que nous ſommes devenus le joüet des Nations, & les victimes de votre juſte colere. Les ſept freres, qu'Antiochus fit tourmenter ſi cruellement, reconnoiſſent auſſi, que quoiqu'ils meurent pour la dé-

fense de leurs saintes loix, c'est néanmoins pour leurs péchés qu'ils souffrent. Que ces exemples vous aprennent à diriger vos pensées dans l'affliction. Ce ne sont pas toujours ceux que vous avez offensés, qui vous punissent. Il se peut faire même que vous n'aïez jamais offensé personne. Mais ceux, qui vous causent des déplaisirs, ne peuvent rien sur vous, que ce que Dieu leur permet; & il ne le leur permet que pour venger ses propres offenses. Ce sont les ministres de sa justice sur vous. Ne dites donc pas seulement, Ce sont des injustes qui me persécutent; mais, Ce sont mes infidélités, qui m'attirent leurs persécutions. Quel sujet puis-je avoir de murmurer? Mes maux sont grands, mes douleurs sont violentes: mais mes péchés sont peut-être plus grands encore. Et que sai-je si Dieu ne mépargna pas, au lieu de me traiter avec trop de sévérité? Que sai-je si je n'ai pas mérité d'être écrasé sous ses coups? Sans doute il se souvient de sa miséricorde au fort de sa colere. Il se modere dans mon châtiment, & ne veut que m'avertir que je ne suis pas innocent, puisqu'il me frape.

Ainsi le pensent les ames timorées, que la vanité n'aveugle point sur les

fragilités humaines, & sur l'outrage qu'elles sont à la souveraine justice. Ainsi le penseriez-vous, si vous vous accoutumiez à vous reprocher, comme vous le devez, les moindres foiblesses. Vous croiriez toujours moins souffrir que vous ne méritez. N'avez-vous pas même toujours, malgré l'envie de vous flatter, quelque sujet marqué, qui doit vous inspirer cette pensée, si vous écoutez un peu les répréhensions de votre cœur? Ce sont vos biens qui vous échapent; c'est un injuste qui vous en dépouille. Mais que de crimes peut-être punis par un seul châtiment! Vos richesses n'étoient-elles point le fruit de vos propres injustices? On les usurpe sur un plus foible; un plus puissant les ravit. On trompe, & on est trompé. Telle est la cause ordinaire de ces révolutions, qui font passer les biens du monde d'une main dans l'autre. Et que peut-on nous ôter au fond, qui soit proprement à nous, si ce n'est notre indigence naturelle & nos péchés? On vous mépriſe; on vous hait: mais qu'avez vous, qui soit digne d'estime ou d'amour? On vous dégrade; & qu'y a-t'il au-dessous du pécheur? On vous impute des vices: n'en avez-vous pas d'autres que ceux,

qu'on vous attribue fauſſement ? On parle mal de vous : eſt-ce ſans ſujet ? Et que ne pourroit-on pas dire, ſans bleſſer la vérité, ſi vous étiez plus connu ?

Arrêtez-vous à cette derniere réflexion, qui mérite des attentions infinies, & qui peut ſeule étouffer tous vos murmures par un ſilence de gratitude. N'eſt-ce pas une conſolation très-naturelle à ceux, qui ſont accuſés ou châtiés pour des fautes qu'ils n'ont point faites, de ſonger qu'on ne les a pas attaqués par leurs mauvais endroits, & d'être aſſurés que leurs fautes réelles reſteront impunies, ou que du moins ils n'en porteront pas la honte aux ïeux des hommes? N'eſt-ce pas une bonté de Dieu pour vous dans ces occaſions, de ne permettre pas que tant de déſordres ſecrets où vous donnez, ſoient révélés ; & qu'il les puniſſe en vous ſans les faire connoître ? Que faites-vous, quand vous vous plaignez qu'on manque pour vous d'égards, de ménagemens, de déférence, de reſpect ? A quel titre avez vous droit d'exiger ces devoirs ? Etes-vous bien reſpectable en effet ? Voulez-vous que Dieu vous puniſſe d'être ſi peu ſenſible aux ménagemens, qu'il a lui-même pour vous, & qu'il manifeſte dès-à-préſent

ce que les ténébres couvrent ? Quelle horreur, quelle averſion n'auroit-on pas de vous ! A quelle confuſion ne ſeriez-vous pas expoſé, ſi la honte de vos ſecretes infamies venoit à ſe découvrir ; ſi vos déguiſemens, & les profondeurs de votre cœur étoient miſes au grand jour ? Combien de ces fautes même que les loix humaines puniſſent, dont Dieu vous épargne le châtiment ? Si ſa juſtice avoit autant de rigueurs que celle du monde, que de ſuplices & de tortures vous ſeroient préparés ? Sont-ce toujours les plus coupables ; qui ſervent de victimes à la vengeance publique ?

Après cela, mourez de honte d'être aſſez impatient, pour oſer vous plaindre de la ſage œconomie de cette Providence, qui ne vous fait ſouffrir que la moindre partie des peines que vous méritez. Vous trouvez mauvais qu'il y ait des hommes, peut-être moins mauvais que vous, qui vous châtient ſans ſujet de leur part, mais toujours juſtement de la part de celui, qui ſait bien uſer de leur malice. Avez-vous donc oublié qu'il ne ſe fait rien ſans lui dans le monde ? Vous l'oubliez ſans doute ; & c'eſt cet oubli qui vous rend ingrat. Trop accoutumé à ne juger des événemens que

par les aparences ; trop attentif à ce qu'ils ont d'humain, vous ne remontez point jusqu'à cette sagesse suprême qui les dirige. Revenez de cette disposition d'esprit ; & vous reviendrez de vos impatiences. Jugez selon la vérité ; vous avouerez que cette maniere, dont Dieu vous châtie, mérite plus de reconnoissance, que de murmures. Il vous avertit par de petites peines, d'en éviter de plus grandes ; & vous en offre les moïens, si vous lui faites un sacrifice volontaire de ce qu'il permet contre votre volonté. Vous seriez plus à plaindre que vous ne croïez l'être, s'il n'y avoit point d'injustices dans le monde. La justice divine conserveroit sur vous tous ses droits ; vous grossiriez le trésor de sa colere à venir par un amas de fragilités, dont les plus justes ne sont pas exemts dans cette vie ; & vous voyez, si vous ne vous séduisez point, que ce que vous souffrez est bien moindre que ce que vous méritez. Pourquoi n'auriez-vous pas de vous-même ce sentiment, vous qui ne trouvez jamais les autres assez punis, quoique vous les connoissiez infiniment moins que vous ne devez vous connoître ? Toujours prompt à voir leurs péchés dans leurs disgraces, Dieu est juste, dites-vous ;

vous ; cet homme est un méchant. Vous comptez tous les maux qu'il a faits ; & vous trouvez qu'il n'est pas encore aussi malheureux qu'il le devroit être. Aveugle témérité ! Jugez-vous vous-même : confessez avec une soumission digne des bontés de celui qui vous châtie, qu'il ne vous traite pas selon vos péchés ; & que la rigueur de ses châtimens n'égale point la grandeur de vos iniquités.

XXV. LEÇON.

La plainte la plus ſpécieuſe des gens de bien, c'eſt de ſe voir inquiétés dans le bien même, par une ſuite infaillible de leur mélange avec les méchans. Mais cette plainte ne vient que de notre mépriſe ſur la nature des maux que le monde peut nous faire. Nous les faiſons plus grands qu'ils ne ſont; & nous les craignons plus que nous n'avons ſujet de les craindre. La fidélité des premiers Chrétiens condamne en ce point l'infidélité des derniers. C'eſt une préférence qu'ils font de la créature au Créateur. Craignez Dieu ſincérement, & vous ne craindrez que lui.

SI le vice eſt utile à l'exercice de la vertu; s'il ſert à l'expiation des péchés, la patience a de quoi ſe conſoler des violences qu'il lui fait. Mais comment les ſupporter, quand il s'en prend à la vertu même; quand ſa malignité tend à l'anéantir; quand il l'accable de ſa haine & de ſes mépris; quand il la ſollicite au mal; quand il ne lui permet pas de faire le bien qu'elle voudroit; quand

il la persécute enfin pour le bien même ? Toutes ces occasions qu'il lui prépare de souffrir, sont des suites comme infaillibles du mélange des bons & des méchans. La seule différence des principes de leur conduite, est une semence de guerre continuelle. L'esprit du monde est de vivre au gré de ses passions, de mépriser toutes les loix de la justice, & tous les devoirs de la tempérance & de la piété. Les justes qui marchent par d'autres voies, lui deviennent inutiles. Ce sont pour lui des hommes qu'il ne trouve bons à rien, qu'il ne peut emploïer à ses usages; des hommes incommodes, qui lui nuisent par l'opposition que le devoir leur fait mettre à ses desirs. Il s'offense de ce qui devroit les lui rendre plus aimables, s'il lui restoit quelque envie de devenir meilleur. Ils sont pleins de charité pour ceux, qui leur sont unis par les liens de la nature & de la société. Ils voudroient les servir essentiellement, sauver leurs ames, les détourner des dangereuses routes du vice : mais ce zèle ne peut que déplaire en eux.

Ils deviennent d'ailleurs odieux à ce monde corrompu, par la seule vue de leur vie, qui condamne ses dérégle-

mens. Les méchans n'aiment pas à se croire ce qu'ils sont. Un sentiment inaltérable, gravé dans tous les cœurs, leur fait trouver leur tourment à se reconnoître coupables. Leur injustice a honte d'elle-même. Ils veulent être sages à leurs propres ïeux, & ne peuvent souffrir cette censure muette de mœurs réglées, qui les convainc d'extravagance & d'impiété. Le monde a haï Jesus-Christ; il l'a persécuté, par cette seule raison qu'il faisoit voir que ses œuvres étoient mauvaises. La vie des vrais Chrétiens, qui lui fait le même reproche, sera donc toujours l'objet de la même haine. Il y a plus: cet intérêt que les pécheurs ont à se justifier dans leur propre esprit, pour étouffer des remords importuns, leur fait souhaiter d'avoir des complices. Ils emploient tour à tour les caresses & les menaces, pour réduire ceux qui refusent de les suivre dans leurs égaremens. Ils aiment même à se persuader qu'il n'est point de vertus sinceres: & cette disposition les tient toujours prêts à croire le mal de ceux qui paroissent suivre d'autres routes. Ils ne leur pardonnent rien, & font retomber sur la piété les défauts des personnes. Ils cherchent à lui donner du ridicule. Ils rient

de la simplicité du juste, & lui reprochent la vanité de ses espérances.

Par toutes cet raisons, ou par toutes ces dépravations de la raison saine, la justice a souffert violence dès son origine : dès que Dieu commença d'être servi, la religion s'attira la haine & l'envie. Abel, qui lui avoit plû, devint odieux à Caïn son frere : celui-ci le tua. Pourquoi, dit saint Jean ? parce que ses œuvres étoient mauvaises, & que celles d'Abel étoient justes. Par ce cruel apprentissage, l'impiété qui répandit son propre sang, s'enhardit à répandre celui des autres. L'Ecriture ne caractérise presque les anciens justes, que par le genre de persécutions qu'ils ont souffertes de la part des impies : & Jesus-Christ annonce par tout à ses disciples, qu'ils ne feront que leur succéder dans les souffrances. Il les avertit, qu'ils seront haïs du monde, à cause de la profession de sa doctrine ; que les enfans se souleveront contre les peres ; que les peres se déclareront contre les enfans ; que les proches seront trahis par les proches, & les amis par les amis ; qu'ils seront chargés de toutes sortes de malédictions & d'outrages. Et la prédiction fut bien-tôt justifiée par l'événement. L'Evangile trouva tant d'opposi-

tions dans le siécle, qu'il sembloit que toute la rage de l'enfer se fût déchaînée pour en arrêter les progrès. La liberté de ceux qui suivoient ses maximes, leurs biens, leurs vies même étoient menacés d'un danger toujours présent. Il falloit qu'ils se regardassent comme incessamment destinés à la mort, & qu'ils portassent en quelque sorte la croix à laquelle ils devoient se voir attachés

Ajoutons enfin, que, si le genre de la persécution change, la destinée de souffrir ne change point. C'est à quoi nous sommes appellés par la nécessité de l'événement. La sainteté de la vie n'est point sans contradictions: & le monde devenu moins cruel, n'en est quelquefois que plus dangereux. La séduction du serpent succéde à la fureur du lion, l'artifice à la violence. Mais songeons d'abord que par quelques armes que le vice attaque la vertu, son inimitié vaut toujours mieux pour elle, que toute espece d'accord qu'elle pourroit faire avec lui. Il n'en est point, en un mot, entre la lumiere & les ténébres. Il faut que le vice reste ce qu'il est, & que la vertu ne cesse point de s'en défendre. Mais Dieu, qui permet ces combats, n'est-il point injuste? Il n'y a qu'une impatience aveu-

gle qui puisse se le figurer ; & nos murmures ne viennent jamais que de nos mépriſes.

Nous nous trompons diverſement ſur l'idée des maux que les hommes peuvent nous faire. Nous les craignons, non-ſeulement plus que nous ne devons, mais plus qu'ils ne ſont à craindre. Nous imaginons en eux une puiſſance, que nous ſçavons qu'ils n'ont pas. Nous oublions qu'ils n'en ont ſur nous, que ce qui leur en eſt donné d'enhaut. Nous nous allarmons ſur des événemens, dont Dieu tient en ſa main les cauſes, comme s'ils pouvoient arriver ſans lui. Ce ne ſont pas les maux ſeuls, que nous nous figurons plus grands qu'ils ne peuvent être ; mais nous nous exagérons de même les ſujets que nous avons de les redouter. Nous nous effraïons avant le tems : nous portons la prudence à l'excès : nous nous troublons aux moindres aparences de quelque inconvénient, ſouvent imaginaire, & toujours moindre infiniment que celui de manquer à ce que Dieu demande de nous. L'amour de notre repos, de notre fortune, de notre liberté, nous remplit l'eſprit de fantômes. Nous prévoïons ce qui n'arrivera pas ; & nous croïons nos craintes raiſonnables, quand même elles

ont été démenties par le succès. Ce qui n'est pas arrivé, disons-nous, n'étoit pas impossible. Et il semble que nous aïons toujours raison de n'avoir pas fait ce qu'aucune raison, quelque réelle qu'elle fût, ne devoit nous empêcher de faire.

Ne trouvons-nous point d'excuse dans le présent ? nous en cherchons dans l'avenir. Vous n'avez point d'ennemis ; mais vous vous en ferez peut-être. La réputation d'exactitude & de sévérité nui dans le monde. La vérité blesse ceux qui ne l'aiment point. Les avis les plus charitables sont mal reçus. Il est dangereux de reprendre les vices des grands, ou de leur refuser ce qu'ils exigent, même contre la justice & le devoir. Vous vivez parmi des gens attachés au siécle. Il faudra vous brouiller avec eux, si vous paroissez désaprouver leur conduite par la vôtre, ou ne pas entrer dans leur esprit. Où ces lâches défiances vont elles vous mener ? Pour éviter des maux imaginaires, vous commencez par faire des maux réels. Combien de bons desirs étouffés, de bonnes œuvres interrompues ou négligées ; d'occasions d'agir ou de parler, qu'on laisse échaper, pour ne pas déplaire à des gens, qui ne pensent peut-être pas à nous, ou qui n'ont

pas

pas le pouvoir de nous servir, ou de nous desservir. On craint en un mot, quand on a le moins de sujet de craindre.

Mais donnons aux objets de nos terreurs, toute leur réalité. Supposons que nos prévoyances ne soient point trompeuses; mettons tout au pis. Quels maux enfin les hommes peuvent-ils nous faire, qui soient si terribes pour nous, qui ne devons point connoître d'autre mal en cette vie que le péché? La mort même en est-elle un, pour ceux qui sont nés mortels? Quel est l'espoir de ceux qui la fuient, que d'en subir les loix un peu plus tard? Craignez-la, si vous avez acquis le privilége de ne point mourir. Mais si la dure nécessité vous y contraint, n'êtes-vous pas trop heureux de pouvoir païer à la foi, ce tribut que vous ne pouvez refuser à la nature? Entrez dans ces pensées: vous y découvrirez & les droits du créateur, & la justice de la patience. Si Dieu permet quelquefois que les méchans ôtent la vie aux bons, c'est pour les faire ressouvenir, ou que ce n'est point un malheur de la perdre, ou qu'il l'a mise au rang des choses, dont il exige d'eux le renoncement. C'est jusques-là qu'ils doivent porter pour lui l'obéissance: c'est lui faire outrage de préférer

quelque chose, à l'obligation de lui demeurer fidéle ; c'est le dégrader de craindre quelqu'un plus que lui, qui peut disposer souverainement de nos destinées éternelles, nous perdre si nous violons ses loix, & nous rendre d'ailleurs au centuple ce qu'il nous en aura coûté pour lui rester inviolablement soumis.

Raisonnez sur ces maximes. Il y a une autre vie, pour laquelle on doit mépriser la vie présente ; un autre roïaume, pour lequel il faut souffrir les oppressions. Il n'y a donc point d'injustice en Dieu, de nous mettre à cette épreuve. Il n'y a donc que de la justice & de la sagesse à l'homme, de la soutenir. Il ne s'agit pour lui, que de préférer le meilleur au moindre bien ; que de mettre son ame au-dessus de tout ; que de se persuader qu'il n'est point de pertes, qu'il ne doive faire pour la sauver ; que de concevoir que rien ne lui doit paroître terrible, que d'abandonner la justice & d'en perdre les récompenses ; qu'il faut être fidéle aux dépens de tout, à celui de qui tout vient, & qui peut rendre infiniment plus qu'on ne lui sacrifie.

De quelle constance ces sentimens ne vous rendront-ils pas capables ? N'aimez en effet que vos devoirs ; & vous

ne trouverez rien d'impossible, que de les violer. N'est-ce pas avec ce seul secours qu'on a vû les saints se soutenir tour à tour, contre les caresses & contre les rigueurs du monde? Contens de voir accomplir en eux les volontés du Seigneur, ils comptoient pour rien, que ce fût au prix de toute la fureur des hommes; ils louoient ses bontés, de faire servir en eux la peine du péché, aux usages de la justice, & de changer le suplice du pécheur en mérite pour le juste. Il avoit dit au premier homme: Si vous péchez, vous mourrez. Et il leur disoit: Si vous ne mourez vous pécherez. Et la condition leur paroissoit douce. Ils se réjouissoient de voir que, pour confondre la justice humaine, il les justifioit, tandis que le monde les condamnoit; & que les tourmens qu'ils souffroient pour leur piété, en devenoient la consommation & le sceau. Par cet échange, ce qu'on persécutoit en eux comme un mal, n'en avoit point pour eux le caractere. Ils ne rougissoient point de l'Evangile, dont la profession faisoit leur crime. Ils ne se repentoient que de n'avoir pas été Chrétiens plutôt. Qu'on les déférât, ils en étoient tout glorieux; qu'on les accusât, ils ne se défendoient point; qu'on

les interrogeât, ils confessoient avec joie ce qu'ils étoient; qu'on les condamnât, ils en rendoient graces. On ne voïoit en eux ni crainte, ni honte, ni désaveux, ni repentir: ni regrets. Ils s'aplaudissoient d'être coupables d'un tel crime. Ils brûloient d'envie de s'en voir convaincre. Ils s'estimoient heureux d'en être punis. Et ces sentimens, qui passoient de leur cœur sur leur visage, faisoient envier leur sort aux Infidéles. On étoit impatient de s'instruire d'une doctrine si merveilleuse dans ses effets. On se faisoit Chrétien, par l'envie de souffrir & de trouver dans la mort même la source de la vie. Voilà des témoins, que Dieu produira contre nous au dernier jour; une foule de serviteurs fidéles, qui se sont offerts à la fureur des tyrans, qu'on n'a pu faire céder à la violence des suplices, & qui n'ont rien trouvé de trop difficile pour racheter leur ame.

Souvenez-vous donc qu'en tout tems, & dans toutes sortes de circonstances, c'est un principe invariable, qu'il faut obéir à Dieu, plutôt qu'aux hommes. Souvenez-vous qu'il faut, selon l'expression de l'Apôtre, qu'il y ait des scandales & des hérésies, pour éprouver & pour faire connoître ceux qui sont fi-

déles : qu'il importe peu de quelque maniere & par quelques motifs que ce soit, que l'homme soit oprimé par les hommes ; mais qu'il est nécessaire que sa fidéliié se soutienne aux dépens de tout ; qu'il n'est point d'autorité dans le monde, qui puisse nous forcer à violer nos devoirs : que la charité ne perd point son prix, lors même qu'elle se voit privée de ses droits les plus saints : que, par l'amour de la paix, cette épreuve ne sert qu'à nous rendre plus dignes des récompenses de celui qui voit nos dispositions secretes : qu'il y a même, dit saint Basile, une double récompense pour les Chrétiens, à souffrir de la part des Chrétiens, qui ne nous ôtent la gloire du martyre, que pour en augmenter le mérite.

Ce ne peut être que l'oubli de ces vérités, qui nous fait tomber dans le découragement, & considérer nos avantages comme des pertes. Mais cet oubli n'est toujours que trop commun, parce que l'imbécilité de notre foi nous ramene toujours au penchant que nous avons pour les joies du siécle. Nous craignons si fort ses disgraces ; nous nous accoutumons si peu à penser que c'est par cette voie que nous devons

arriver au roïaume de Dieu, que tout ce qui peut nous y faire entrer, nous devient non-seulement terrible, mais suspect. Le moindre sujet de trouble semble nous faire douter de ce que nous avons les plus fortes raisons de croire. Nous sommes prêts à regarder comme faux ce qui peut nous rendre malheureux selon le monde. La vérité combattue devient pour nous un scandale, que saint Paul craignoit pour les Ephesiens dans la premiere ferveur même de leur Christianisme. C'est pour le prévenir, qu'il les conjure de ne point perdre courage à la vûe des afflictions qu'il souffroit pour eux. C'étoit leur gloire en effet, c'étoit un sujet de confiance pour eux, d'avoir un Apôtre prêt de s'exposer à tout pour les vérités qu'il leur avoit prêchées. Cependant cette destinée nous ébranle; comme si ce n'étoit pas de tout tems que la vérité produit la haine, & que ceux qu'elle irrite s'élévent contre ceux qui la confessent avec intrépidité. Nous tremblons quelquefois que leur disgrace ne réjailliſſe jusques sur nous. Nous serions prêts de céder au tems, de dissimuler, de plier; comme si ce Dieu, pour qui nous nous serions déclarés, ne pouvoit pas nous donner la force de nous

soutenir ! comme s'il n'étoit pas assez puissant pour nous récompenser de ce que nous aurions souffert en lui demeurant fidéles ! C'est-à-dire, que c'est toujours un paralléle injurieux que nous faisons, de l'arbitre de nos destinées, avec des vers de terre ; de ses biens éternels, avec les faveurs du monde ; une préférence indigne de notre fortune & de notre repos, à l'obligation de lui plaire, & d'accomplir ses saintes loix.

Ne nous le dissimulons point ; cette préférence n'en est pas moins réelle, pour être désavouée par nos lumieres. Elle est dans la conduite ; & la conduite n'est que l'expression des sentimens secrets : Sentimens d'autant plus lâches & plus injurieux à Dieu, que les dangers sont moins terribles. Que craignons-nous ? Ce ne sont pas des tyrans armés, qui nous persécutent : ce n'est pas toujours la perte de nos biens, de notre liberté, de notre vie, dont nous sommes menacés : ce n'est même souvent rien moins que la crainte de souffrir quelque oprobre pour la piété, qui nous retient. Il n'est point de lâchetés, de dissimulation, de mauvaises complaisances, qu'on ne se croïe comme permises, pour s'épargner une disgrace imaginaire, des jugemens mé-

prisables. La singularité de la conduite coûte. On n'a pas le courage de condamner le grand nombre par son exemple, de s'opoſer à des passions autorisées par la coutume. La foule effraïe, on se laisse entraîner au torrent, on ne veut pas ceſſer d'être Chrétien ; mais on ne voudroit l'être qu'avec le monde, & que comme le monde. On supute en soi-même ses pertes, comme pour dire à Dieu qu'on ne peut pas le servir à ce prix : & c'eſt là réellement le langage de tous les cœurs arrêtés par les craintes humaines.

Consultez le vôtre ; & voïez quelles raisons vous croïez avoir d'être retenu dans le bien que vous voudriez faire. Dès que vous commencerez à vous affranchir des usages du monde, à renoncer à ses dissipations, à vous réformer, à vous renfermer dans les loix d'une régularité scrupuleuse, à ne plus vivre que pour Dieu ; vous serez en bute aux railleries, aux censures, aux fades plaisanteries, aux insultes des impies & des libertins, qui font profeſſion de se moquer de toute religion, & qui traitent de simplicité de s'asservir sérieusement à ses maximes.

Ailleurs, il faudra peut-être essuïer la

mauvaise humeur d'une famille ; résister aux volontés tyranniques d'un pere ou d'une mere, qui s'oposse à de bons désirs ; se brouiller avec des amis dangereux & puissans ; déplaire à des personnes, dont on pouvoit espérer de grandes faveurs, ou dont la connoissance faisoit honneur ; offenser des gens qu'on auroit intérêt de ménager ; & que la vérité blesse ; reprendre avec zèle des désordres autorisés, mais intolérables ; parler avec une liberté qui ne pourra qu'irriter ceux qu'elle fera connoître. Là, se réduit l'impuissance où nous croïons être, de remplir nos devoirs. Nous la mettons dans des especes d'impossibilités, qui disparoîtroient à l'instant, si nous savions estimer chaque chose dans son ordre, & préférer le salut à tout le reste : mais non, la préférence est chez nous pour la créature. Le murmure & l'impatience, sont presque toujours les premiers fruits des petites mortifications, inévitables à la piété. Les moindres contradictions nous jettent dans le découragement. Nous croïons enfin ne pouvoir exécuter les volontés de Dieu, si nous ne le pouvons sans déplaire aux hommes.

Et, sont-ce là des pensées dignes de

lui ! Nous fait-il quelque injuſtice de nous mettre dans l'occaſion de ne rien mettre au-deſſus de lui dans notre eſtime ? N'eſt-ce pas là cette gloire, qu'il ne peut céder à tout autre ſans ſe démentir ; cette gloire que l'Apôtre veut que nous lui rendions au fond de nos cœurs ? Et ne l'y deshonorons-nous pas infiniment, avant de le deshonorer devant le monde, par la lâcheté des réſolutions, qui nous déterminent à trahir par de vaines fraïeurs, la fidélité que nous lui devons ? Par quels degrés en venons-nous juſqu'à cette eſpece d'apoſtaſie ? Il faut premiérement que nous doutions de ſa puiſſance, pour nous défendre contre toutes les entrepriſes des créatures. Il faut que nous doutions de ſa ſageſſe, pour nous mettre à la bouche des paroles propres à repouſſer d'injuſtes reproches, à confondre des railleries inſenſées, & des menaces impuiſſantes. Oui, nous le dégradons alors dans notre eſprit, nous l'aviliſſons, nous le rendons en quelque ſorte mépriſable, à ceux qui ne le connoiſſent point. Nous leur rendons, dis-je, ſa divinité ſuſpecte. Nous les faiſons douter de la vérité de ſes promeſſes, dont il paroît que nous doutons nous-même, puiſque nous y comptons ſi peu.

Vous exhorterai-je maintenant, à réformer toutes ces idées injurieuses ; à faire penser mieux du Dieu que vous servez ? Pouvez-vous en méconnoître l'obligation ? Votre intérêt même ne vous fait-il pas sentir ici toute l'étendue de votre devoir ! Rapellez donc à votre secours toutes les maximes de la foi, toutes les lumieres de la raison : & peut-être encore toutes les ressources de la prudence humaine. Représentez-vous à qui vous êtes ; & concevez bien que vous lui devez l'hommage de ne lui rien préférer, & tout attendre de son pouvoir. Il est le Seigneur, & il n'y en a point d'autre. C'est lui qu'il faut adorer ; c'est à lui qu'il faut plaire, & compter pour rien tout le reste. Craignez ce qui est au-dessus des hommes ; & vous ne craindrez point les hommes. Craignez la mort éternelle ; & vous ne serez point effraïé de la mort présente. Demandez-vous surtout, pourquoi vous vous effraïez si souvent avant le tems, & sans sujet ; pourquoi vous tremblez à la seule pensée, de ce qui ne méritera jamais de troubler un moment votre tranquillité ? Faites-vous du moins une conduite raisonnable. Quand il s'agit d'opter, on sacrifie ce qui vaut le moins à ce qui vaut le plus. Et que

peuvent vous ravir les hommes, qui vaille votre ame, que vous perdez pour prévenir les déplaisirs qu'ils peuvent vous causer, & dont toutes vos infidélités ne vous défendront point, si Dieu les permet? Songez même qu'il est nécessaire que le monde vous haïsse, tandis que vous n'aimerez pas ce qu'il aime; & loin de vous étonner de cette haine, réjouissez-vous-en par la vûe des motifs qui l'excitent. Craignez au contraire, qu'il ne vous haïsse pas assez, ou qu'il n'en trouve pas en vous assez de sujets. Ce seroit contre vous un mauvais présage, d'être aimé de ceux qui n'aiment point la vertu.

Je conviendrai, si vous le voulez encore, qu'il est dur à la nature de se voir haï gratuitement, de se voir haï de ceux qu'on aime, & dont on auroit droit d'être aimé. Mais que cette haine est aimable, quand on est assuré de n'être haï, que parce qu'on est fidéle! Qu'est-ce de se voir en butte au monde entier, pour un cœur à qui Dieu doit tenir lieu de tout? Qu'est-ce de se voir insulté par les moqueries des insensés, qui n'ont point d'yeux pour voir ce qu'on aime, & ce qu'on préfére à leur frivole estime, à leur impuissante amitié, à leurs dangereuses fa-

veurs ? Est-ce un malheur de leur déplaire, quand on est assuré de plaire à la sagesse éternelle ? N'aïez point d'autres désirs ; & vous serez au-dessus de toutes les craintes qui vous font chanceler dans la voie des divins préceptes. Que tout se déclare contre vous, que tout se déchaîne, que tout vous déteste, que tout vous fuie, pourvu que vous soïez aimé de celui, dont l'amour doit vous couronner après les combats que le monde vous livre. Tel est l'ordre de ses desseins sur vous. La vie présente est le régne des méchans & de l'iniquité. Les saints y sont jugés, condamnés, oprimés par le monde. Mais le jour vient, qu'ils jugeront le monde à leur tour. Ne le craignez point, quoiqu'il entreprenne contre vous, tandis que Dieu le souffre. Honorez-le par votre patience, quand il permet que son service même vous expose à de mauvais traitemens. N'oubliez point qu'il est votre juge, & qu'il n'y a point en lui d'injustice.

XXVI. LEÇON.

Les fautes commises contre nous, doivent nous affliger pour ceux qui les commettent. L'intérêt nous fait souvent méconnoître ce devoir, qu'une charité désintéressée ne méconnoît point. Il est d'autant plus juste de compâtir à ceux qui pêchent, qu'on doit craindre d'en être l'occasion. Quelque innocens que nous en soions, plaignons leur malheur, sans nous irriter des peines qu'ils nous causent. Ne souhaitons point leur perte; ne nous en réjouissons point. Il ne sera permis de haïr les pécheurs, que quand ils ne pourront plus changer. Jusques-là, nous devons les aimer, & souhaiter qu'ils deviennent meilleurs.

JE ne m'arrête plus à montrer, que les injustices des hommes sont trop utiles à notre sanctification; pour nous laisser quelque sujet de nous en plaindre. Un esprit qui n'aura point perdu de vue mes premieres réflexions; concevra sans peine que ce seroit comme reprocher à Dieu ses bontés, condamner ses voies, censurer les moïens qu'il emploie pour

nous attacher uniquement à lui ; ce seroit en quelque sorte lui dire, qu'on ne veut point de ses graces de prédilection ; refuser d'être traité comme ses élus ; blâmer leurs sentimens ; & regarder comme des malheurs, ce que l'Evangile nous annonce comme des faveurs singulieres. Toute impatience à ce sujet, est un mécompte ; une erreur d'amour-propre, qui ne veut point entendre ses vrais intérêts.

Mais, si les fautes que nos freres commettent contre nous, ne doivent point nous affliger pour nous-même, elles doivent nous affliger pour eux. C'est un nouvel objet, que Dieu présente à notre charité. La seule humanité nous en fait un devoir. On n'est pas homme, quand on est indifférent aux malheurs des hommes : & de tous les malheurs le plus grand c'est celui de pécher. Ce n'est donc pas assez de supporter les méchans ; il faut être fâché qu'ils le soient, souhaiter qu'ils cessent de l'être. Là conduit l'obligation de les aimer comme soi-même : les aimer ainsi, c'est désirer qu'ils soient justes, & contribuer de tout ce qu'on peut pour les aider à le devenir.

Cependant, il n'est que trop naturel de s'en imposer sur la nécessité de ce sen-

timent. Nous trouvons dans notre mauvais fond, tant d'opositions aux devoirs de la charité, que nous ne cherchons qu'à les resserrer dans les bornes les plus étroites. Nous trouvons que ce n'est déja que trop, d'aimer ceux qui nous nuisent, de ne pas nous en vanger, & de les souffrir; & vous avez vû dans d'autres leçons, que cette espece d'amour n'est, à le bien prendre, qu'une haine dissimulée. Mais il s'agit maintenant de réfléchir plus profondément sur cette disposition, dont vous ne sentez peut-être pas encore assez toute l'injustice, & de sonder jusqu'à quel point vous pouvez être coupable.

Si je ne faisois que vous proposer la maxime générale, sans vous conduire à l'aplication, vous n'auriez point de doutes à m'opposer. Les vérités ont tout leur poids dans notre esprit, tant que l'intérêt ne vient point les y balancer. Vous conviendrez donc sans peine, qu'il est juste que vous vous affligiez des péchés du monde, quand ils ne vous nuisent point. C'est une impression née dans tous les cœurs fidéles, répandue par tout dans les Ecritures, justifiée par l'exemple des saints, & surtout du chef des saints. Jesus-Christ est touché de compassion

passion de voir les peuples qui le suivent, dans un égarement pareil à celui des brebis sans pasteurs. Il est venu, dit-il, pour apeller les pécheurs à la pénitence, pour chercher & pour sauver ceux qui s'étoient perdus : c'est là le premier objet de son zèle, de ses travaux, de ses instructions. Il ne se console point de leur inutilité, pour ceux qui refusent de l'écouter. Jérusalem étoit coupable : elle étoit digne de tous les malheurs qui venoient fondre sur elle. Il connoissoit l'équité de son châtiment : & la pitié pourtant lui fait répandre des larmes sur son triste sort.

Les onze tribus d'Israel s'affligent amérement sur la perte de celle de Benjamin, qu'elles avoient été forcées de punir de la protection qu'elle donnoit au plus abominable des crimes. Samuel pleura toute sa vie la réprobation de Saül. On sait les agitations d'esprit, que saint Paul éprouvoit à la vue de l'attachement des Athéniens au culte des Idoles. On sait quelle étoit la tristesse de son cœur, sur l'incrédulité des Juifs. Il auroit souhaité pour les sauver, d'être regardé comme un homme digne d'être séparé de la société Chrétienne. Moyse avoit fait un souhait dans le même es-

prit, pour les Israëlites indociles & murmurateurs. Le châtiment du crime est un bien auquel l'amour de la justice ne peut s'empêcher d'aplaudir; mais la perte des criminels est un mal, dont la charité ne peut s'empêcher de gémir. Il est bon que ceux, qui sont coupables, soient punis. Il n'y a, dit Tertullien, que des coupables même qui puissent le nier. Mais il ne convient pas aux innocens de se réjouir de leurs suplices. La seule humanité doit les toucher, de voir que leurs égaux soient devenus assez méchans pour être rejettés du Seigneur, & livrés par sa justice aux plus terribles suplices.

Il y a donc ici deux considérations inséparables, dont chacune nous impose un devoir, apuïé sur des motifs, qui n'ont rien d'incompatible. Plus on a d'amour pour Dieu, plus on a de déplaisir de voir deshonorer celui qu'on croit digne d'un souverain honneur. C'est dans cet esprit que nous lui demandons tous les jours, que son nom soit respecté comme sa sainteté le mérite, & que sa volonté trouve sur la terre une obéissance égale à celle du Ciel. Tel est le premier mouvement de la charité par raport à son premier objet. Mais en se

tournant vers les hommes que Dieu veut qu'elle aime, elle ne peut les voir violer ses loix, abandonner son culte, se rendre digne de ses vengeances, sans sécher de douleur, sans tomber dans une espece de défaillance; sans demander, comme Jérémie des sources de larmes, pour pleurer les déréglemens d'un peuple criminel; sans vivre dans une tristesse continuelle à la vue de ses freres qui se perdent; sans désirer leur changement, ou devenir pour eux une victime capable d'apaiser la colere céleste.

Oui, voilà les mouvemens & les désirs que les scandales du monde, & les désordres qui se passent sous nos yeux, doivent exciter dans les ames fidelles. Elles se rempliſſent d'amertumes, quand elles pensent que la vérité de l'Evangile est si peu respectée; que ses maximes sont ouvertement violées, que la Divinité même est méconnue par les impies, ou deshonorée par les doutes insensés des incrédules; que les promesses du salut sont négligées; que les injustices sont commises sans remords, les inimitiés nourries, les vengeances exercées; que le regne enfin de toutes les passions désole la face de la terre.

Vous avouez ces sentimens. Vous se-

riez près de vous reprocher de ne les pas avoir ; vous en considéreriez le reproche comme une injure. Et me répondriez-vous pourtant qu'ils ne s'affoibliſſent point dans votre cœur, quand vous êtes vous-même l'objet de quelque paſſion qui vous trouble ? En ſont-ils moins juſtes alors ? Ne le ſont-ils point même d'autant plus que vous devez craindre de n'être pas auſſi innocent que vous pourriez le penſer, des fautes qui ſe commettent contre vous ? Je m'afflige, dit ſaint Ambroiſe, ſur le verſet 174, du Pſeaume 118 ; Je m'afflige de voir les pécheurs abandonner les voies du Seigneur. Si je ſuis du nombre des juſtes, j'en ſuis touché par un motif de charité. Je ſens le dommage que l'Egliſe, dont je ſuis membre, en reçoit. Je gémis de la perte de ſes enfans. Si je n'ai point offenſé celui qui m'offenſe, je m'afflige du moins de ce qu'il m'offenſe injuſtement ; je m'afflige d'être cauſe qu'il offenſe Dieu, de lui devenir occaſion de péché : mais je crains auſſi que cette occaſion ne vienne de quelque faute de ma part. Crainte toujours raiſonnable, & preſque toujours bien fondée. Nous nous flatons trop aiſément ſur notre innocence ; nous nous aveuglons

trop aisément sur des défauts que nous prenons pour des vertus, ou que nous ne connoissons pas pour tout ce qu'ils sont.

Quelle est la conscience assez sûre d'elle-même, pour aller jusqu'à la conviction de n'avoir rien à se reprocher? Nous faisons mal le bien même que nous croïons faire; nous le faisons à contretems; nous le différons, quand il presse; nous y mêlons de l'humeur, ou la charité ne s'y fait pas assez sentir. Souvent il y a trop d'amertume dans le zèle qui nous anime contre les déréglemens. Nous ne les punissons pas avec assez de modération, quand nous y sommes contraints par quelque devoir. C'est moins peut-être le motif de la justice, que la cruauté qui nous fait agir dans la correction du vice. Nous donnons à la colere le mérite du zèle; ou nous le portons à des excès qui le rendent coupable. Nous brisons le roseau cassé; nous achevons d'éteindre la méche qui fume encore; & nous anéantissons un reste d'amour pour le devoir, qui pourroit se ranimer par des ménagemens. Nous négligeons mille attentions, qui nous feroient saisir le moment favorable de ramener ceux qui s'écartent. N'en est-ce pas plus qu'il ne faut, pour nous attribuer au

moins une partie des chagrins qu'ils nous causent, & du mal qu'ils commettent contre nous.

Mais enfin quelqu'irréprochables que soient nos procédés à leur égard, quelques gratuites que soient les injustices qu'ils nous font, jugeons de tout selon la vérité; balançons leurs intérêts avec les nôtres. N'est-il pas vrai qu'ils se font toujours plus de mal qu'ils ne nous en font ? Leur ame vaut toujours mieux que nos biens, que notre honneur, que notre repos, que notre réputation, que tout ce qu'ils peuvent nous ôter. Ils se perdent par l'envie de nous nuire; & cette perte doit nous être infiniment plus sensible, que toutes celles qu'ils nous causent. De quelque nature que leurs fautes soient, quelqu'en puisse être le motif & l'occasion, c'est toujours moins pour nous que pour eux qu'elles ont de quoi nous attrister.

De quel autre sentiment un bon cœur seroit-il touché, quand ceux, qui pèchent contre lui, ne sont coupables que de mal remplir un devoir à son égard ? Si c'est l'obligation de vous instruire, de vous corriger, de vous servir, de vous secourir dans vos besoins, de vous soulager dans vos infirmités, qui leur

devient une occasion de colere, de dépits, d'impatience, d'emportement, pouvez-vous ne les pas plaindre doublement, de trouver, dans les moïens même de leur sanctification, des obstacles à leur salut? N'avez-vous pas à craindre que l'indifférence où le ressentiment ne vous rende vous-même coupable de leur perte aux ïeux de Dieu? Non; rien ne doit vous troubler dans ces momens, que la piété. Reprochez-vous-en le défaut, si vous négligez ce qui dépend de vous, pour leur épargner des chûtes, pour les ramener à la douceur, pour les gagner par une patience à l'épreuve de tous leurs mauvais traitemens.

Que si c'est au contraire le tempérament seul, ou l'antipathie, qui les indispose contre vous; si c'est l'envie, si c'est la malignité qui les irrite; si c'est l'esprit d'indépendance, l'aversion du devoir, ou l'attachement au plaisir, qui les souleve contre la contrainte & les corrections, songez qu'ils sont malheureux, sans réfléchir qu'ils sont coupables: ou plutôt ne réfléchissez qu'ils sont coupables, que pour songer qu'ils sont malheureux. Des ïeux chrétiens regardent-ils autrement, que comme une extrême misere, la disposition d'une ame à

qui les bonnes qualités déplaisent ; qui hait la vertu ; qui s'offense de la vérité qui vient l'éclairer ; qui ne veut point qu'on lui reproche ses vices ; qui méconnoît ses vrais intérêts ; qui s'attache avec une ardeur aveugle à ce qui lui nuit ; qui porte ses regrets jusqu'au désespoir, dans la privation des avantages les plus frivoles ou les plus funestes ; qui se plaint de n'avoir pas assez de liberté, pour commettre le crime ; & qui ne nous pardonne point le zèle que nous avons de la sauver ?

De quelles injustices encore vous plaignez-vous, qui ne retombent sur la tête de ceux qui les commettent, sans vous avoir causé le moindre dommage ? Vous êtes mortifié de voir vos services & vos bienfaits païés d'ingratitude. Je veux bien le dire avec vous. Elle n'est nulle part plus commune, qu'où jamais elle ne devroit se trouver. Ce sont les enfans ; ce sont les amis les plus chéris ; ce sont les personnes les moins capables de se suffire à elles-mêmes, qui sentent le moins ce qu'elles doivent à ceux qui les servent. C'est la grandeur & l'assiduité des bienfaits, qui les fait paroître moins précieux, ou moins gratuits. L'amour-propre s'accoutume à penser qu'on

qu'on fait pour lui par justice, ce qu'on fait par une bonté pure. Mais quel est le véritable objet du déplaisir, que ce défaut de reconnoissance vous cause ? Etes-vous l'esclave des hommes ? Sont-ils la derniere fin que la charité se propose en les servant ? Est-ce d'eux que vous attendez votre récompense ? Vos bienfaits sont-ils de quelque mérite, si vous les accordez dans la vûe du retour ? ou, si ce retour manque, le retour en est-il perdu ? Pesez bien ces pensées. Il en résulte que rien n'est triste pour nous dans l'ingratitude, que l'ingratitude même que nous devons déplorer dans ceux, dont le cœur en est capable.

Instruisez-vous sur ce sujet à l'école du plus parfait des maîtres. Jesus-Christ ne se plaint point que les neuf lépreux ne soient point venus le remercier de leur guérison. Ce qui le touche, c'est qu'ils n'en rendent pas graces à Dieu. Nous ne mériterions rien de lui, si nous servions les hommes pour un autre intérêt, que celui de lui plaire ; ou si leur sensibilité pour nos services nous causoit trop de complaisance. Ainsi leur reconnoissance nous seroit au fond plus dangereuse, que leur ingratitude. Mais nous devons être infiniment sensibles à celle

qu'ils ont pour Dieu. C'eſt à lui qu'ils doivent rendre la gloire du bien qu'ils reçoivent de nous. Ils l'offenſent même, quand ils manquent à ce qu'ils nous doivent, parce que c'eſt lui qui leur impoſe ce devoir qu'ils violent. C'eſt-là ce qui doit nous toucher uniquement, quand nous raportons nos ſentimens à leur vrai principe. La charité nous oblige à porter tous les hommes à l'amour de Dieu, comme ils ſont obligés de nous y porter. C'eſt à ce deſſein que tout ce que nous faiſons pour eux doit concourir; & nous ne pouvons que gémir de l'inutilité de ce qui devroit lui gagner des cœurs.

Aïez donc ſoin de tourner de ce côté-là tout ce qui vous offenſe. Regardez-y toujours le maître commun que nous ſervons, comme le plus offenſé. Que fait-on contre vous? On vous mépriſe; on vous inſulte; on vous décrie dans le monde; on noircit votre innocence; on blâme votre régularité; vos meilleures œuvres ſont cenſurées. Eh bien! Par où devez-vous être ſenſible à ces traitemens? Voici de quoi ne vous y pas méprendre. Un ſentiment devient la régle réciproque d'un autre. Comme rien ne doit vous plaire dans les louanges que

vous méritez, que de voir que la vertu trouve des aprobateurs, que de penſer que ceux, qui lui rendent juſtice en vous, ont du diſcernement & de l'équité; que rien de même ne vous afflige, quand on vous blâme injuſtement, que de voir qu'on eſt dans l'erreur, ou qu'on eſt aſſez injuſte, pour blâmer ce qu'on ſait être bon. C'eſt la malignité de vos cenſeurs; c'eſt la noirceur de cœur de vos accuſateurs, qui vous devient un ſujet d'en gémir pour eux; qui vous fait un devoir d'en gémir devant le Seigneur, & de le conjurer d'avoir pitié de leur aveuglement.

S'ils ont comblé leur meſure à ſes ïeux; ſi le tems de ſes miſéricordes ſur eux a fait place à celui de ſes vengeances, aplaudiſſez à ſes juſtes & terribles jugemens: mais craignez de vous en aplaudir pour vous-même. Ce n'eſt que trop ſouvent un ſentiment trompeur. Prenez garde même qu'il n'y ait de l'amertume dans le zèle qui vous anime contre ceux, que leurs crimes expoſent à la ſévérité des vengeances humaines; & que ce que vous croïez un pur amour de la juſtice, ne ſoit une haine ſecrete des pécheurs. Ce n'eſt pas encore le tems de les haïr. Tant que les méchans vivent,

ils peuvent cesser de l'être, ils peuvent se corriger ; & la charité ne doit ni leur en envier le loisir, ni se réjouir que Dieu le leur ôte. Ce ne sera qu'au dernier jour, que toutes les créatures auront droit de s'armer en quelque sorte pour la vengeance du Seigneur, & qu'elles entreront en effet dans les intérêts de sa justice, pour aplaudir à ses châtimens : mais la vie présente est le tems des bontés. Que l'affliction vous saisisse, quand vous en voïez finir le cours ; & qu'elle redouble, si c'est pour ceux qui vous ont offensé. Que jamais un cœur chrétien ne se permette, ni de solliciter en secret leur perte, ni de s'en réjouir.

Ici les exemples se joignent encore en foule aux maximes, pour vous interdire ces sentimens indignes même de l'humanité. Jesus-Christ sollicita la grace de ceux qui le faisoient mourir : & ce qui le touchoit dans leur cruauté, c'étoit leur aveuglement. Saint Etienne pria le Seigneur de ne point imputer le péché de sa mort à ceux, qui la lui donnoient. Plusieurs autres Saints se sont montrés inconsolables, en aprenant la fin funeste de leurs ennemis les plus cruels. Et telle étoit la pitié de tous les premiers Chrétiens, pour ceux, qui les déféroient ou

qui les condamnoient aux tourmens. Nous ne demandons point, disoient-ils, que nos accusateurs soient punis : ils ne le sont que trop par leur propre malice, & par l'ignorance du bien qu'ils persécutent. Rien ne leur eût été, ce semble, plus facile, que de se défendre, après les prodigieux progrès que l'Evangile avoit faits dans l'Empire. Ceux qui croïoient, étoient en si grand nombre, qu'ils composoient la meilleure partie de chaque ville : mais on les connoissoit plus comme des particuliers, que comme formant un corps ; & on ne les connoissoit que par le changement de leur vie passée. Ce n'étoit du reste que silence, que modération, que patience dans leurs maux. A Dieu ne plaise, ajoutoient-ils, que nous souffrions impatiemment ce que nous desirons, & que nous en méditions une vengeance, que nous n'attendons que de lui-même. Mais dans cette soumission parfaite à ses ordres, nous ne pensons point, sans une extrême peine, qu'aucune ville n'évitera le châtiment du sang des Chrétiens qu'elle répand. Et c'étoit par ce sentiment encore qu'ils fuïoient la persécution, tant qu'ils le pouvoient. Ils regardoient comme un grand mal d'attendre que d'autres péchassent contre

eux. La loi chrétienne veut, dit un Pere, que quand le tems de la persécution est ouvert, nous affrontions courageusement le péril pour la défense de la vérité ; que nous ne trahissions pas la piété par une lâche crainte. Mais tant qu'il est permis d'éviter le danger, nous devons craindre de l'attirer, soit par la défiance de notre propre foiblesse, soit par le soin que nous devons avoir du salut de ceux, qui nous persécutent.

Observez bien tout ce langage, & recueillez-en deux maximes, qui doivent être la double régle de votre conduite. Souffrez patiemment les pécheurs ; mais ne les souffrez pas avec indolence. Craignez pour vous-même ; craignez pour eux. Les péchés, qui se commettent contre vous, sont des épreuves, qui peuvent enfin lasser votre constance. Desirez pour votre propre salut d'en être délivrés ; mais desirez-le aussi pour l'amour de ceux, qui vous exposent à ces épreuves. Epargnez-leur toutes les fautes, que vous pouvez leur épargner par vos ménagemens. Ne les irritez point par votre présence, quand vous pouvez les éviter. Soïez fâchés des occasions même nécessaires, que vous donnez à leurs passions de s'émouvoir. Allez jusqu'à vous affli-

ger des humiliations que leurs fautes contre vous leur attirent, & de la honte, dont ils sont quelquefois couverts par la conviction d'une calomnie. Mais qu'une ame chrétienne soit sur-tout émue de compassion, dit saint Augustin, de voir les autres se perdre à son sujet; qu'elle songe combien les hommes sont chers à Dieu, qui les a créés pour être heureux, & non pour les punir; qu'elle s'afflige amérement de l'abus qu'ils font de ses graces, pour s'éloigner de lui; qu'elle desire ardemment de les lui regagner; qu'elle se réjouisse, quand ses soins & ses ménagemens ont eu ce succès: car, ajoute le même Pere, quand nous aimons sincérement nos ennemis, nous souhaitons qu'ils deviennent nos amis. Nous ne les aimons en effet comme il faut, que quand nous desirons qu'ils soient bons; & ils ne le deviendront, que quand ils cesseront de nous haïr. Affligeons-nous donc, en un mot, de leur haine, plus parce qu'elle les rend mauvais, que parce qu'elle nous rend malheureux.

XXVII. LEÇON.

Il y a de la peine à vivre avec les méchans, quand même ils ne cherchent point à nous en faire : mais cette peine doit moins affliger, que consoler les bons. Elle leur répond du fond de leur cœur. C'est l'amour de la vertu qui les inquiéte dans la société du vice. On ne se tranquillise sur les mauvaises mœurs, que quand on commence à les imiter. Il y a pourtant une haine des pécheurs, dont il faut se défier : c'est celle qui naît de l'envie de leur bonheur. Le caractère des Saints est de les haïr, parce qu'ils sont injustes.

POUR ne vous rien laisser à desirer sur la justification de la Providence, il me reste à dissiper le prétexte spécieux d'une nouvelle plainte ; le voici : Les bons souffrent dans la société des méchans, quoique ceux-ci paroissent les laisser tranquilles, & ne pensent point à leur nuire. C'est une espece de persécution d'autant plus sensible, que le tourment en est tout renfermé dans le cœur. Ce tourment se fait sentir, à proportion

que l'amour de la justice est plus vif. On hait le vice, autant qu'on aime la vertu. Tel étoit le sujet de l'affliction du juste Lot, à la vûe des abominations de Sodôme. Agar faisoit plus souffrir Sara par ses fiertés orgueilleuses, que Sara ne la faisoit souffrir par un châtiment légitime. Un mauvais fils de même persécute plus un bon pere par sa vie déréglée, qu'un bon pere ne persécute ce mauvais fils par ses corrections. Et pour tout renfermer dans un seul exemple, ceux à l'occasion desquels il est dit, que le zèle de la maison de Dieu dévoroit Jesus-Christ, lui causoient plus de douleur, qu'il ne leur causa de déplaisir, lorsqu'il renversa leurs tables, & les chassa du temple.

Or, si ce tourment des justes est le plus sensible, il est aussi le plus inévitable & le plus continuel. Les maux qui le causent, abondent toujours dans le monde. La charité s'y refroidit sans cesse; & l'iniquité devient chaque jour plus universelle. Le désordre & la licence régnent de toutes parts. Les impies méprisent la religion; les libertins la décrient; les hypocrites la dèshonorent. Les maximes de l'Evangile sont presque anéanties par ceux mêmes qui font profession

de les prêcher & de les suivre. Il y a, parmi les Chrétiens, moins de justice, moins de probité, moins de bonne foi, moins de modérations, qu'on n'en a vu quelquefois chez les païens même, & parmi ces nations que nous découvrons dans les païs les plus sauvages. La piété, ou les aparences de la piété, sont pleines d'illusions; & la vie, dans les états les plus saints, est souvent la moins édifiante. Comment ceux qui connoissent la piété sincere, & qui l'aiment, ne gémiroient-ils pas de ces imperfections? Comment, avec le zèle de la foi, verroit-on d'un œil tranquille la vérité de Dieu négligée, son vrai culte abandonné, ses promesses & ses menaces également mépriſées, l'esprit du monde dominer, ses coutumes insensées & ses pernicieux usages suivis, la foule marcher dans la voie large, chacun s'égarer dans ses mauvaises routes & vivre au gré de ses cupidités, les passions honteuses marcher la tête levée, la sainteté des mariages souillée, le bon droit oprimé dans les tribunaux de la justice, les abominations introduites dans le lieu saint par ceux qui devroient les en bannir, le prêtre souvent plus déréglé que le peuple? Quelle affliction pour les saints, d'être

obligés de vivre au milieu d'une nation dépravée ! Quel suplice, pour des ïeux & des oreilles chastes, de n'être frapés de tous côtés que par des objets & par des discours scandaleux ! Quel déplaisir, de voir triompher le vice, & de ne pouvoir le réprimer ; d'être témoin de ce qu'on désaprouve, & d'être dans l'impossibilité de l'empêcher, ni de se dispenser de le voir !

Mais ici le mal porte avec lui son remede ; & la consolation de ceux qui ressentent cette inévitable affliction, c'est leur affliction même. Leur joïe doit naître de leur tristesse, parce que cette tristesse peut servir à diminuer la plus terrible de leurs inquiétudes. Il n'en est point pour nous de pareille à celle de n'être pas certains de notre justice ; & cette incertitude est comme fixée par la douleur que le péché nous cause. L'injustice d'autrui ne commence en effet à nous tourmenter, dit saint Augustin, qu'à mesure que nous nous éloignons de la nôtre. Et quel autre intérêt pourroit produire en nous une haine parfaite du vice, qui ne nous nuit point, qu'un amour parfait pour la vertu ? Il n'y a que les vrais Chrétiens, qui s'aperçoivent qu'il y en a de mauvais. Ceux-ci s'étonnent d'entendre gé-

mir les parfaits, parce qu'ils n'ont point en eux le principe de ce gémissement. Ils voient le mal, & n'en sont point affligés, parce qu'ils le voient avec des ïeux mauvais. Le froment qui croît confusément avec l'ivraïe, ne s'en distingue point jusqu'à ce qu'il porte son fruit. Tout est plein de scandales, au-dedans, au-dehors. Toutes les sociétés ont leurs mauvais sujets; & ceux-là seuls en ressentent la peine, qui marchent dans les voïes de Dieu.

Tant que vous vous accommoderez des relâchemens introduits dans les mœurs; tant que vous ne serez Chrétien, qu'autant qu'il plaît au monde de l'être, vous croirez qu'il l'est assez, & vous en serez content. Ne prenez des maximes de l'Evangile, que ce qui peut s'accommoder avec les penchans de la nature, que ce qui ne blesse point les passions humaines, que ce qui ne choque point ouvertement les usages du siécle; votre fausse piété jouira d'une fausse paix. Vous vous plairez avec ceux à qui vous ressemblerez. Vous vivrez sans contrainte avec eux. Vous goûterez même du plaisir à vous trouver dans leurs compagnies, à les entretenir, à voir leurs vanités: & leurs libertés vous paroîtront innocentes, parce que vous ne serez pas inno-

cent vous-même. Mais si vous revenez enfin de vos illusions ; si vous vous faites une loi de marcher dans des voïes plus étroites, la mesure de vos progrès sera celle de vos inquiétudes. Vos ïeux ne s'ouvriront de plus en plus à la perfection, que pour découvrir combien les autres s'en éloignent ; & la paix, dont vous jouissiez, s'enfuira. Vous vous instruirez par votre expérience ; & vous commencerez de comprendre ce que c'est que ces peines de l'esprit, dont les vrais disciples de la vertu sont troublés.

Heureuse expérience, qui deviendra la preuve assurée de votre avancement ! Tandis que vous ne gémissiez point avec les vrais disciples de Jesus-Christ, vous étiez encore du nombre de ces méchans, au milieu desquels ils gémissent. Un membre qui ne sent point ce que sent le reste du corps, n'y tient point, ou c'est un membre mort. Mais si les mauvaises œuvres vous affligent, si vous ne voïez point l'iniquité sans douleur, consolez-vous, réjouissez-vous, remplissez-vous d'une juste confiance que vous apartenez à ce petit nombre qui n'est point du monde, à qui le monde déplaît, comme il déplaît lui-même au monde, dont il n'est point.

Ce caractère est décisif. Le grand nombre, qui court à sa perte, ce sont ceux qui vivent au gré des passions, & qui n'en sentent point l'injustice. Ce sont ceux qui se croïent heureux dans le honteux asservissement, qui leur fait trouver leur bonheur à les contenter, au lieu de travailler à les réprimer; ce sont ceux qui ne mettent point les mauvais desirs au nombre de leurs ennemis; qui n'éprouvent pas la violence des combats que la chair livre à l'esprit, parce qu'ils se plaisent dans sa servitude, & qu'ils ne connoissent point la liberté des enfans de Dieu. Mais la consolante présomption que vous n'êtes point de ce nombre maudit, c'est cette tristesse profonde, qui vous dévore & qui vous consume à la vûe de leurs prévarications, sans en être l'objet.

N'avez-vous jamais réfléchi sur cet ordre que Dieu donne à son Prophéte: Passez, lui dit-il, par le milieu de Jéru-
Ezech. 9. salem; & marquez tous les hommes qui gémissent sur les abominations qui se commettent dans cette ville infidelle. Ce sont-là les seuls en qui le Seigneur se plaît, qu'il regarde avec des ïeux de bienveillance, qu'il introduira dans ses tentes éternelles. Tout le reste n'est

qu'une foule réprouvée, qu'il effacera de son livre, qui court à sa perte, & qui se réserve comme d'elle-même à la rigueur de ses terribles jugemens. Laissez-les donc s'abandonner à leurs folles joïes. Pleurez au milieu de cette Babylone : mais que vos larmes vous deviennent douces, par le sujet qui les fait couler. Félicitez-vous de votre amour pour la céleste Sion ; félicitez-vous, dis-je, de votre attachement à la loi du Seigneur. Si vous l'aimiez moins, vous ne vous affligeriez point de la voir violer.

Contentez-vous donc de penser, dans cette affliction, que c'est ici le tems de la félicité des pécheurs, & de la patience des Saints. Le monde se réjouira, dit Jesus-Christ ; & vous serez dans les pleurs & dans les gémissemens. Mais dès-à-présent même, votre tristesse doit, en quelque sorte, se changer en joïe. Le monde se réjouira, & vous vous affligerez de sa joïe. Mais heureuse, encore un coup, cette affliction, qui vous répond que vous n'aprouvez point le mal, dont il se réjouit ! Plus heureux, en effet, de voir ses mauvais exemples avec chagrin, que d'être tenté de les imiter ! Votre tristesse ne finira point en cette vie, parce que la consommation du péché ne viendra qu'a-

vec la consommation du siécle. Mais ce seroit pour vous le plus grand des malheurs, d'être délivré de cette pieuse tristesse, & de cette heureuse misere.

Que ceux, qui l'ont autrefois éprouvée, sont à plaindre, quand ils viennent à la sentir diminuer ! Il n'est point pour eux de préſage plus terrible. C'est le sort de ceux, qui se relâchent de leur premiere ferveur. Une ame nourrie dans les saintes maximes, qui se voit forcée d'entrer dans le commerce du siécle, en ressent de vives peines : tout l'allarme, tout l'afflige, dans les objets qui frapent ses sens : elle voit le monde dans tout ce qu'il a d'affreux pour une piété naissante, & de terrible pour le salut. Mais pour peu qu'elle cesse de veiller sur elle-même, pour peu qu'elle perde de vûe les vérités de l'Evangile, elle devient sensible aux vanités ; elle se laisse charmer par la douceur du plaisir, & par la liberté de vivre au gré de ses penchans. Alors ses troubles se calment insensiblement : la conscience, déja gagnée, se rassure : on se familiarise avec ces objets, qu'on avoit trouvés si terribles ; & bien-tôt on fait sans remords ce qu'on ne pouvoit voir faire qu'avec fraïeur. On en vient jusqu'à s'étonner de ses anciennes allarmes. On

vit

vit tranquille, au milieu des dangers & des précipices. Funeste sécurité! preuve infaillible qu'on a dégénéré de sa premiere vertu! Le monde n'a cessé de déplaire, que parce qu'on a commencé de l'aimer & de prendre son esprit.

Malheur donc à ceux, qui sont en paix où il n'est point de paix pour la piété sincere! Ne comptez plus sur un reste d'amour, que vous croïez conserver pour les grands devoirs. Ne comptez point sur les réserves avec lesquelles vous vous livrez encore à la société des méchans. Vous avancez votre condamnation, si vous ne reprenez ces premiers sentimens d'aversion, qui vous affligeoient de leurs mauvaises mœurs. Vous consommerez votre réprobation, si vous ne vous trouvez plus malheureux, d'avoir à vivre dans leur commerce. Vous êtes ennemi de Dieu, si vous êtes ami du monde. La piété n'y vit point, sans cette espece de persécution, qui naît de l'opposition naturelle que le sentiment du bien donne pour le mal.

Au reste, cette opposition même n'est pas sans ses illusions, que vous devez craindre. Il arrive quelquefois, qu'on est animé d'une haine d'envie, plutôt que de zèle, contre les pécheurs. On souffre

au milieu d'eux, moins parce qu'ils sont injustes, que parce qu'ils sont heureux. On se trouble, à la vûe de la paix, dont ils jouissent dans leurs prospérités. On les fuit, par je ne sçai quel dédain, qui vient, ou de l'impuissance désespérée de pouvoir jouir comme eux de toutes les aises de la vie, ou de la crainte d'être humilié par la fierté, que l'abondance leur inspire. L'inégalité de leur fortune donne pour eux une espece d'indifférence. Ce n'est point là cette haine parfaite, qui caractérise l'ame fidelle. Elle hait les méchans, parce qu'ils sont ennemis de Dieu; c'est-à-dire, qu'il faut détester en eux l'injustice, parce qu'on la déteste en soi-même, & par cette sorte d'antipathie que le bien donne pour le mal.

Quand vous auriez toutes sortes d'occasions de le faire; quand le monde viendroit vous offrir toutes ses faveurs; quand vous jouissez en effet vous-même de tous les avantages, dont les pécheurs abusent, sans avoir envie de les imiter; quand dans cette prospérité, leurs désordres ne laissent pas de vous être à charge; quand vous ne les voïez point enfin sans être frapé d'une sainte horreur pour ce qu'ils sont: c'est alors que vous avez en eux, des témoins assurés du progrès

que vous faites dans les voies du salut ; ce sont comme vos garants auprès de Dieu, de la fidélité que vous lui conservez. Sondez mon cœur, pouvez-vous lui dire ; interrogez mes desirs les plus secrets ; voïez ce que je veux, ce que je ressens. N'est-il pas vrai que je hais ceux qui vous haïssent, & qu'ils sont en effet mes ennemis, quoiqu'ils ne me fassent point d'autre déplaisir que celui de vous offenser ? Que la reconnoissance prenne donc encore ici la place de l'impatience. Rendez grace à ce Dieu de bonté, du sujet de confiance qu'il vous donne. Bénissez-le de ce nouveau bien qui vous revient du mal qu'il permet. S'il faisoit mourir tous les pécheurs, s'il perdoit tous ces hommes corrompus qui méprisent ses voies, vous auriez comme une assurance de moins de votre fidélité pour lui.

XXVIII. LEÇON.

Le désir de la vie future doit être le fruit des peines de la vie présente. Ce désir est nécessaire à notre justice, & ne naîtroit point dans un cœur content du monde. Rien n'est plus propre à nous en détacher, que les défauts des hommes. Les incommodités du vice, supléent à ce que l'amour de la vertu devroit faire. Il n'y a que ceux qui tiennent à la créature, qui se plaignent de ces désagrémens. Ceux qui aiment Dieu le bénissent de tout Ce qui les réduit à ne désirer que lui, c'est ce qui fait leur mérite & leur espérance.

LA destinée de l'homme ne se borne pas à la jouissance des biens présens. Le Chrétien sur-tout sçait qu'il n'est Chrétien que pour la vie future : c'est là l'objet de ses vœux, & la fin de toutes ses œuvres. Cependant, il faut l'avouer à la honte de la foi ; rien n'est si rare que ce détachement du monde, qui devroit en être le premier fruit. Si c'étoit elle qui résidât en notre cœur, nous aurions sans cesse de sa part, une réponse de mort ;

elle y feroit regner un sentiment d'indifférence, pour tout ce qui se passe sur la scène du siécle. Tous nos souhaits ne tendroient qu'à la voir finir. Sa durée n'a rien qui ne doive affliger ceux dont elle retarde l'espérance. L'innocence s'y voit menacée des plus tristes naufrages. La piété n'y trouve que des écueils dans les objets qui frapent les sens, & qui peuvent réveiller mille dangereuses cupidités. Les commodités de l'abondance nous tentent; l'éclat des honneurs nous éblouit; nous sommes enchantés de la douceur des sociétés agréables. La vie nous attache enfin, quelque pleine qu'elle soit de troubles & d'inquiétudes.

Que nous seroit-il arrivé, si nous eussions pu jouir ici d'une tranquillité constante; si, malgré ses agitations & ses incertitudes, cette vie sait si bien nous en imposer sur ses faux avantages, qu'elle nous empêche de penser à rien de solide & de meilleur? Qui seroit assez sage pour porter ses vues au-delà de ce qui passe; pour songer même que tout passe sous le soleil, que le présent s'enfuit, que l'avenir seul que nous espérons est stable? Qui seroit assez sage pour discerner les biens qui sont réellement des biens, d'avec ceux qui n'en ont que l'a-

parence ; pour rechercher uniquement les premiers, & regarder les autres avec tout le mépris qu'ils méritent ? Qui seroit assez sage pour distinguer la réalité de l'image ; la cité céleste de cette maison de terre que nous habitons ; le séjour permanent, du pélerinage ; la patrie, de l'exil ? Qui seroit assez sage enfin, pour acheter les richesses éternelles, au prix de celles du tems ; & la vie véritable, au prix de cette ombre de la mort ?

Disons la vérité : c'est au contraire cet enchantement du monde, qui nous fait oublier le jour du Seigneur, & désirer celui de l'homme ; c'est l'attachement à la créature, qui nous détache du créateur, & qui nous en rend indignes : car ce qui fait notre malheur, est toujours ce qui fait notre injustice. Nous préférons les biens du tems aux biens éternels : & cette préférence qui nous rend malheureux, est ce qui nous rend coupables. Nous péchons contre le Seigneur, en péchant contre nous-mêmes. Il suffit de se plaire dans ce siécle, pour n'être plus digne du siécle avenir : c'est là notre crime. On ne se réjouira dans le ciel, que quand on aura gémi sur la terre. Et quel moïen d'y gémir, quand on s'y trouve bien ? Il faut cesser d'aimer ce qu'on

voit, pour donner ses désirs à ce qui ne se voit point. Un cœur content de ce qu'il possède, n'a point d'amour de reste pour ce qu'on lui promet. L'homme ne veut qu'être heureux ; & quand il croit l'être, il ne veut plus rien.

Vous voilà donc sans espérance de la félicité, que la foi vous propose, si vous avez sujet d'être satisfait de celle du monde. Je vous l'ai dit : On n'a de part aux promesses de Dieu, qu'à proportion qu'on les désire : c'est ce désir qui fait travailler à les mériter. Il est lui-même la meilleure partie de ce mérite, dont il est le principe. Aussi fait-il le caractère de tous ceux qui s'avancent dans la vertu, qui n'a pour objet que des récompenses éternelles. Leur cœur s'afflige de se voir éloigné de la patrie qui les attend. Ils s'y transportent par l'espérance. Ils n'ont plus d'yeux pour ce que le monde visible leur offre, & ne méditent que les années de l'éternité. Mais qui pourroit mieux leur inspirer ces sentimens, ou les y fortifier, que les armertumes que Dieu mêle aux fausses douceurs, qui séduisent ceux qu'elles touchent ?

Tel est donc en effet, le dessein de sa miséricorde sur eux. C'est le trait de sa bonté le plus marqué, de ne permettre

pas que tout ce qui n'eſt pas lui-même nous devienne doux. Les périls de cette vie nous rendent plus aimable celui qui doit nous en délivrer : Et de tous ces périls, le plus utile à ce deſſein, c'eſt celui qui nous vient de la part des faux freres, parce qu'il eſt le plus inévitable & le plus continuel. Les maladies, & les autres calamités, n'ont qu'un tems. Les douleurs de l'infirmité nous font ſentir notre miſere ; mais on l'oublie bientôt, quand la ſanté revient : on perd de vue ces aproches de la mort, qui faiſoient comprendre combien peu il faut compter ſur les plus beaux jours dont le cours peut être tranché dans la fleur de la plus vigoureuſe jeuneſſe. Les déſaſtres, que les révolutions de la nature traînent après elle, ſont affreux ; mais ils ſont rares : & les fléaux ne tombent que ſur certains endroits du monde. On voit des fortunes ſi bien établies qu'elles trouvent encore des reſſources, pour ſe mettre à couvert ſous leurs propres débris ; des conditions ſi prodigieuſement opulentes, que les plus grandes pertes ne les réduiſent point aux dernieres rigueurs de l'indigence. Il n'y a que les déſagrémens, qui nous viennent des foibleſſes ou de la malice des hommes, dont perſonne n'eſt exemt,

& qui

& qui ne finiront qu'avec le monde. C'eſt là le grand reméde que Dieu nous prépare à tous contre la tentation d'aimer une vie qu'il a comme permiſe au régne du péché. C'eſt comme un antidote univerſel contre la contagion de tous les mauvais amours.

Par où celui de la vie s'inſinue-t'il dans votre cœur ? C'eſt par les richeſſes, peut-être ; &, par la malice des hommes, Dieu permet qu'elles deviennent pour vous des ſources perpétuelles d'inquiétude & de déplaiſir. La fraude & la mauvaiſe foi vous dérangent dans votre commerce. Vous comptez ſur des titres qu'on vous conteſte. Vous rencontrez des affronteurs qui vous ſurprennent ; des chicanneurs, qui reviennent contre leurs promeſſes ; des injuſtes, qui vous refuſent ce qui vous eſt dû le plus légitimement, des uſurpateurs, qui vous dépouillent par leurs violences ; des créanciers inéxorables ; des débiteurs artificieux. Par toutes ces voies, Dieu vous dit : Ne vous faites point de tréſors dans la terre, d'où les voleurs les enlévent : ne vous attachez point à des biens qui peuvent vous échaper en mille manieres, dont la poſſeſſion vous tourmente, dont la perte vous afflige, & que

tôt ou tard vous ſerez forcé de laiſſer à d'autres.

Vous êtes tenté, par ce que le monde appelle des poſtes, des dignités, des diſtinctions. Rien n'eſt ſi frivole en ſoi-même: rien pourtant ne vous eſt ſi diſputé; rien n'expoſe à plus d'envies, à plus de jalouſies, à plus de ſortes de revers. On vous ſuplante; on vous déplace; on vous réduit à votre premiere condition, par l'ingratitude & par l'ennui de vos ſervices. Vous n'êtes jamais aſſuré, qu'il ne ſe forme point contre vous quelque intrigue ſecrete; que quelque concurrent ne vous deſſerve auprès de vos protecteurs. Y a-t'il des vérités plus propres à vous faire reſſouvenir que vous êtes entêté d'une chimere, qui ne peut que diſparoître, & s'évanouir, quand vous en auriez joui le plus paiſiblement? Qui peut mieux, que toutes ces expériences, vous rappeller au déſir de cette élévation, qui vous mettra quelque jour comme ſur un trône pour juger le monde qui vous juge, & qui vous fera régner avec celui dont le régne n'aura jamais de fin?

Vous voudriez au moins jouir d'une eſtime, qui ſoutiendroit votre amour-propre, qui vous conſoleroit de mille autres diſgraces, qui vous dédommage-

roit des injustices qu'on fait à votre mérite ; & des langues empoisonnées ternissent vos meilleures œuvres. C'est tantôt la médisance, & tantôt la calomnie, qui vous décrie parmi ceux, dont l'approbation vous flatteroit le plus. Vous ne trouvez dans les uns que de la froideur, pour ce que vous croïez avoir de plus estimable, dans les autres, c'est un mépris insultant. On ne vous tient aucun compte du bien que vous faites. On reléve avec malignité vos défauts les plus légers. On vous censure par défaut de discernement, ou par la seule envie de vous censurer. Voilà par quels ressorts Dieu rompt l'un après l'autre les liens qui vous attachent à cette vie, dont la foi ne vous détache pas assez.

Entre ces liens, il n'en est point de plus sensibles & de plus chers, que ceux de la tendresse & de l'amitié : ce sont, sans contredit, ceux qu'on trouve les plus difficiles à rompre. Ce que la mort a de plus amer, c'est de nous séparer des personnes, qui font la douceur de notre vie. On s'afflige quelquefois de leur perte, comme ceux qui n'ont point d'espérance. C'est cette pensée, qui s'empare de nos derniers momens ; qui nous rend incapables de penser à nous-mêmes ; qui

nous cause des regrets de désespoir, & contraires aux ordres de la Providence : & c'est elle-même qui vous épargne cette tentation, par les défauts de vos proches, par l'ingratitude d'un enfant, par la perfidie d'un ami, par l'infidélité d'un époux, par les traitemens qui vous rendent indifférent à des nœuds à demi rompus. Vous ne survivez quelquefois, que pour attendre de nouveaux chagrins, & que pour leur donner le tems de venir ; que pour voir votre propre sang se soulever contre vous ; que pour vous entendre souhaiter tous les jours une mort, que vous ne désiriez pas vous-même, & qui vous deviendra plus douce par les amertumes que ses délais auront répandues sur le reste de notre vie.

Si vous avez d'ailleurs quelques sentimens de piété ; si vous aimez la vertu ; si la probité vous plaît, est-il quelque chose, qui doive vous rendre le monde plus haïssable, que de l'y voir si rare ; que de n'appercevoir de tous côtés, que licence & que désordre, que discorde, qu'inimitiés, que contestations, qu'injustices ? Est-il rien de plus triste, quand on a le cœur pacifique, que de vivre au milieu de ceux, qui n'aiment point la paix ? N'est-ce pas là ce qui fait que le

juste s'écrie : Hélas ! pourquoi faut-il que mon pélerinage ici-bas soit si long ? N'est-ce pas quand les scandales se multiplient ; quand les voleurs s'introduisent dans la bergerie, pour dissiper & pour perdre ; quand les mercénaires ne se soucient que d'eux-mêmes, & laissent dévorer les brebis aux loups ; n'est-ce pas, dis-je, dans ces affligeantes conjonctures, qu'on soupire avec plus d'ardeur, pour ce séjour de justice & de paix, d'où il ne sort aucun ami, où il n'entre aucun ennemi, point de tentateur, point de séditieux ; pour ce séjour, où Dieu sera notre joie, notre repos, notre paix, la fin de toutes nos peines ?

Recherchez en effet par où ceux qui reviennent à Dieu, se désabusent du monde ; comment ils reconnoissent la folie de s'attacher aux hommes, & de courir après les félicités de la terre ; comment ils tournent enfin toutes leurs ardeurs vers les biens de l'éternité. N'est-ce pas presque toujours par le déplaisir de quelque injustice qu'on leur a faite ; par l'inconstance d'une personne qui faisoit l'objet de toute leur confiance ; par les traverses qu'on a mises à leur avancement ; par les disgraces qui les réduisent à la condition la plus obscure, & quelquefois à la der-

niere misere ? Par où des Grands & des Rois sont-ils devenus des exemples de pénitence, & des objets de vénération ? N'est-ce pas presque toujours par l'usurpation des tyrans, ou par l'inconstance des peuples, qui les ont forcés à descendre du trône, pour mener une vie honteuse aux ïeux des hommes, mais précieuse aux ïeux de la foi ? Dieu fait sentir à ces heureux infortunés, la fragilité des apuis qu'ils ont cherchés dans les créatures ; & les invite à s'attacher à lui, comme au seul bien, qui ne peut leur manquer. Semblables aux Israëlites, ils étoient peu touchés des délices de la terre qu'on leur avoit promise ; & parce qu'ils n'y vouloient pas aller de leur propre mouvement ; il a fallu qu'ils y fussent poussés par la violence ; il a fallu que l'Egypte, qui leur faisoit aimer son joug par ses trompeuses caresses, leur inspirât le désir de la liberté par ses rigueurs.

C'étoient des voïageurs arrêtés par les charmes, qui s'offroient sur leur route. Ils y voyoient des objets, dont la possession tentoit leurs désirs. Enchantés par la beauté des lieux, ils étoient prêts d'y fixer pour toujours leur demeure, & d'oublier le but de leur course. Ils y

rencontrent enfin des ennemis, qui les font ressouvenir qu'ils sont dans une terre étrangere, & que leur patrie les attend. Est-ce disgrace; est-ce faveur du côté de Dieu, de n'avoir pas souffert qu'ils se trouvassent toujours bien, où ils ne pouvoient pas toujours demeurer?

Qu'importe après tout, qu'une vie, qui doit durer si peu, soit heureuse ou malheureuse? Si vous étiez tout ce que vous devriez être; si vous ne viviez que de l'esprit de la foi que vous avez reçue, vous n'auriez de goût que pour les choses invisibles; vous ne sentiriez rien, vous ne verriez rien de tout ce qui se passe autour de vous; vous seriez déja comme mort au monde; il seroit pour vous comme s'il n'étoit pas; toutes vos affections se porteroient vers le Ciel, & ne vous laisseroient que de l'indifférence, pour le bonheur ou le malheur de la terre; au milieu même des agrémens, dont vous pourriez y jouir, vous gémiriez d'être éloigné de Dieu, de ne le pas voir; & cette affliction vous rendroit insensible à toutes celles, qui vous viennent de la société des méchans.

Qui sont ceux qui s'en plaignent le plus amérement? Ne sont-ce pas en effet les méchans même, qui se récrient le

plus contre les méchans ? Ne sont-ce pas du moins ceux, en qui les désirs de l'éternité sont les plus foibles, ceux qui conservent des affections déréglées pour la créature ? Ne sont-ce pas ceux, qui tiennent aux douceurs du monde, qui se laissent abatre par ses disgraces ? On ne s'afflige des déplaisirs de la vie, que quand on y met en quelque sorte ses dernieres espérances, que quand on y trouve des sujets de joie. Ceux qui soupirent sincérement pour le séjour des Saints, se soucient peu que les hommes ennemis se multiplient dans cette vallée de larmes. Leur malignité les sert plus utilement, que leurs bons traitemens ; leurs désirs pour l'éternité, tirent une nouvelle force des incommodités que tant d'ennemis leur causent. Leur plus grande infortune ici bas seroit d'y vivre plus tranquilles : ce ne seroit plus pour eux un tems d'exil & de pleurs ; & le calme ralentiroit leur empressement pour la vie future, qui fait le premier caractère de leur justice, la source de leur amour pour la vertu, la confiance de leur espérance. Comment ne béniroient-ils donc pas la main qui bouleverse le lit de leur infirmité, comme parle l'Ecriture ? Comment, dis-je, ne béniroient-ils pas ce-

lui, qui, par un jugement secret, leur prépare un trouble salutaire, où ils pouvoient être tentés de chercher leur repos; & qui les fait résoudre à ne s'attacher qu'à lui, par l'inquiétude qu'ils trouvent dans d'autres attachemens; qui leur aprend à devenir plus Chrétiens, en les rendant moins heureux?

J'insiste de nouveau sur cette derniere pensée, que peu de personnes méditent sérieusement, parce qu'il y a peu de foi sur la terre. Remontons jusqu'au principe de la vertu. C'est de discerner les choses, dont on ne doit qu'user, de celles, dont on doit jouir. Or ce discernement tend à bannir du cœur toute attache à la créature, pour y laisser un vuide, qu'on sent que Dieu seul peut remplir. On attend donc avec impatience le moment de cette jouissance bienheureuse. Rien ne contente ici bas. On y traîne ses jours dans les ennuis & dans la langueur; on y sent tout le poids des infirmités & des miseres humaines, tous les désagrémens de la discorde, & des sujets de désunion, qui rendent les hommes ennemis les uns des autres. On soupire pour la paix du Ciel, & pour le régne de la charité parfaite. Tel est l'empressement de celui qui vit de la foi. Pressé

d'une impatience secrete d'arriver où son penchant & sa derniere destinée l'apellent, le monde n'est pour lui qu'un lieu de passage. Tout ce qui pourroit y flater les sens, ne lui fait point oublier qu'il n'est pas créé pour en jouir. Il en use, il y possede des biens ; il y remplit des emplois & des devoirs : mais il est sans attachement pour tout ; & cette même impatience qu'il a de voir les biens du Seigneur, le dispose à remplir plus parfaitement les devoirs de la tempérance, de la justice & de la piété, qui sont les caractères de ce peuple fervent dans les bonnes œuvres, que Jesus-Christ est venu former.

N'aimons les biens de ce monde qu'autant que nous devons les aimer. N'en usons que comme en passant, pour nous avancer vers notre patrie céleste : & nous serons sans envie, sans dureté, sans injustices pour le reste des hommes. Nous ne devenons injustes que par nos amours pour les choses créées. Ce n'est que par des restes de cupidités, que nous violons nos obligations. La charité n'est foible encore, que parce que l'intérêt la balance dans nos cœurs : & si vous y prenez garde, ceux qui désirent le moins de sortir de la vie, sont toujours les plus

éloignés de la perfection de la justice. Quand on borne ses souhaits à vivre heureux dans le tems, comment se modéreroit-on dans l'usage des plaisirs ? On ne veut point être heureux à demi : plus on a de richesses, plus on en veut avoir ; plus on est élevé dans le siécle, plus on veut l'être. Et par combien d'injustices, de violences, de rapines, d'artifices, se procure-t'on ce qu'on désire ? La religion, l'honneur, la probité, l'équité, la bonne foi, la charité fraternelle ; en un mot, toutes les vertus succombent aux désirs de la chair. Et par combien d'endroits pourtant ces désirs renaissent-ils dans un cœur que son penchant ramene sans cesse aux objets sensibles ? Il est tenté par toutes les passions qu'ils peuvent inspirer ; il sent mille envies de se livrer à son goût, & de préférer un bonheur présent à l'attente d'une destinée plus heureuse, mais éloignée.

Revenez donc, & comprenez quelle faveur c'est, de trouver, dans les injustices & dans les contradictions du monde, des obstacles au penchant funeste, qui nous fait perdre notre espérance éternelle par l'impatience de le contenter aux dépens de nos devoirs. Sachez user enfin de cette faveur. Que la douleur de

vous voir troubler dans vos empressemens pour le monde, vous inspire les sentimens, que le désir d'être avec Jesus-Christ produisoit dans l'Apôtre; que la multitude des mauvais cœurs tire de votre bouche ces exclamations qu'elle faisoit faire au fameux Orateur des Romains, par une espérance que la connoissance des promesses de Dieu ne soutenoit point. O l'heureux jour, disoit-il, que celui qui me délivrera de cette foule incommode, pour m'introduire dans l'assemblée des esprits affranchis des imperfections humaines! Heureuses incommodités, favorables infortunes, douces calamités, que celles que nous éprouvous ici, quand nous savons les prendre comme il faut, quand nous savons entrer dans les profondeurs du Seigneur, qui nous éleve vers cette terre nouvelle & ces nouveaux cieux, où la justice habite, avec la paix qui la fuit!

Redisons-le encore une fois, pour ne point le laisser oublier: C'est cette pensée qui fait le caractère & la confiance des élus; pensée, qui ne quitte point ceux, en qui l'espérance vit; pensée, qui les tient sans cesse comme hors d'eux-mêmes, qui les met au-dessus de tout ce qu'ils voïent, & de tout ce qu'ils en-

tendent dans la vie, de bien & de mal, au-dessus de tout ce qu'ils sont maintenant, & des traitemens qu'on leur fait. C'est un mauvais préſage pour notre salut de n'avoir point une sorte d'impatience pour le moment, qui doit nous affranchir des liens du corps. Si nous ne sommes point affligés d'être séparés de l'objet de notre bonheur éternel, d'être éloignés de la patrie des esprits, nous n'y sommes point destinés. Chercher sa félicité sur la terre, c'est renoncer à celle du Ciel. On vit ici sans espérance, quand on y vit content. Nous nous rendons indignes de recouvrer notre liberté, si nous aimons notre esclavage. Celui qui n'a point dans le cœur ce sentiment, qui le rapelle sans cesse à la cité céleste, ne peut se flater d'en être le citoïen. Personne ne l'est ou ne le devient, que par le désir de l'être, qui l'oblige à se sanctifier de plus en plus, pour être reçu dans ce séjour, où rien d'impur ne sauroit entrer. On renonce à sa patrie par ses œuvres, quand on est capable de l'oublier. Et quoi de plus commun, que cette oubli funeste? Nous devrions, en nous livrant à l'esprit de la foi, n'éprouver ici que des ennuis, n'être occupé que de l'héritage immortel que Dieu nous pro-

met dans la société des Saints ; ne tenir à rien dans le monde : & le moindre calme nous attache à la vie. Ses agitations nous la font haïr en certains momens : mais un peu de tranquillité nous fait oublier que ce n'est pas où nous devons nous fixer. Nous aimons les hommes, tout injustes, tout incommodes qu'ils sont. Que seroit-ce s'ils étoient toujours aimables, complaisans, sociables ; s'ils n'avoient plus d'imperfections ; s'ils ne haïssoient point la vertu ; s'ils ne la persécutoient point ? C'est donc sagesse, c'est bonté dans celui qui ne nous a faits que pour lui seul, de nous laisser trouver des amertumes dans tout le reste. Plus elles sont sensibles, plus elles sont continuelles, plus elles sont avantageuses. Les défauts des hommes nous détachent d'eux. Une vie, qu'on doit souhaiter de quitter, ne sauroit être trop misérable. Ainsi les maux, dont Dieu permet qu'elle soit remplie, ne servent pas seulement à exercer les vertus, à expier les péchés ; mais à nous faire désirer avec plus d'ardeur, à nous faire rechercher avec plus d'instances, à nous faire hâter par plus de ferveur cet avenir, où la félicité sera pure & durable. Le monde ne semble enfin haïr les gens de bien, que pour

les empêcher de souhaier d'y vivre longtems. Dieu permet à l'ennemi de mêler de l'yvraie dans le champ de l'Eglise, afin que nous soupirions pour le tems où le froment sera porté dans les greniers éternels.

XXIX. LEÇON.

Les utilités, que nous retirons des défauts des autres, ne nous empêchent point d'en ressentir les peines. On ne peut s'en consoler, que par la pensée des joyes de l'avenir. Représentons-nous-les en la maniere que nous le pouvons; & ne craignons point de nous en faire des images trop touchantes. On ne souffrira là de maux d'aucune espece. Il n'y aura point de vrais biens qu'on ne possede. Tous les sujets, qui divisent les hommes, seront anéantis. Les élus seront tous réunis en Dieu, qui rendra leur paix inaltérable. Ils s'aimeront, avec d'autant plus de sensibilité, qu'ils se connoîtront mieux, & ne pourront plus se haïr.

CE n'est pas un bonheur de souffrir pour souffrir. Dieu, qui veut que

nous suportions patiemment nos peines, ne nous ordonne pas de les aimer. Leurs utilités peuvent y faire trouver une espece de plaisir réfléchi : mais ce sont toujours des peines. Nous en sentons le poids : & la nature pourroit y succomber, si sa foiblesse n'étoit soutenue par une grande espérance. L'innocence & la vertu tranquillisent l'ame ; elles la mettent hors d'atteinte aux troubles, que les reproches de la conscience causent au pécheur. Et si c'étoit là pourtant tout notre dédommagement dans les souffrances, la vertu ne feroit après tout que des misérables, ou ne nous empêcheroit pas de l'être. Une ame immortelle ne reconnoît de vraies vertus, que celles qui sont éternellement récompensées. Ce n'est que par cette vûe qu'elle se soutient dans les épreuves ; & ce que les épreuves ont de plus rude, c'est l'attente de ce qu'on espere. Représentons-nous donc vivement ce qui nous est promis ; & cherchons, dans la considération de l'avenir, ce qui manque à nos consolations dans le présent.

Nos maux sont grands, & toujours trop grands pour ceux qui ne consultent que la répugnance que nous avons à souffrir. Mais tout ce qu'on peut souffrir dans le

le tems, est si peu digne d'une récompense éternelle, que l'Apôtre ne veut pas même qu'on en fasse la comparaison. Nous connoissons si peu cette joie du Seigneur, qu'il promet de partager avec ses serviteurs fidéles, que nous dirions plus aisément ce qu'elle n'est pas, que ce qu'elle est. L'œil n'a point vû, l'oreille n'a point entendu, le cœur de l'homme n'a jamais compris ce que Dieu prépare à ceux qui l'aiment. Mais, puisqu'il n'est rien dans le monde qui puisse nous aider à comprendre leurs joies ineffables, figurons-nous du moins qu'elles doivent être infiniment plus sensibles que celles que tous les contentemens du monde donnent. Ne craignons point de nous en former des idées trop touchantes; & faisons-nous un plaisir d'être assurés que nous n'en pouvons rien concevoir qui aproche de ce qu'elles sont.

Le désir des plaisirs sensibles échauffe notre imagination. Nous nous peignons en beau tout ce qui peut être ici bas l'objet de nos espérances: & cet artifice nous réussit. Nous jouissons du fruit de nos illusions. Nous nous repaissons des images qu'on nous trace de ces agrémens, qui n'ont au fond rien de solide, ni de capable de nous contenter; elles réveillent

toutes nos affections. Qu'on nous parle de la beauté d'un palais, ou des délices qu'on y rencontre, nous envions le sort de ceux qui l'habitent. A la lecture d'une description fabuleuse de lieux enchantés, on sent ses désirs s'enflammer en secret; on voudroit qu'il y eut de la réalité dans des fictions si flateuses. Que notre foi ne soit pas moins ingénieuse à s'entretenir du roïaume de Dieu, de la magnificence de sa maison, de l'abondance de ses biens, du torrent de ses voluptés, de la gloire de ses enfans, des douceurs de l'immortalité bienheureuse. Faisons-nous-en des peintures d'autant plus belles, qu'elles ne le seront jamais assez, pour être ressemblantes. Rassemblons tout ce qu'on nous en dit. Ne cessons point de nous le redire, quelque inconcevable qu'il soit: & que notre joie ne fasse que s'accroître du défaut de nos lumieres. N'oublions point sur tout que, plus nous aurons souffert, plus nous serons remplis de ces consolations, que nous irons goûter jusques dans leur source. Que la grande ressource de notre patience, soit de penser que nous devrions, en quelque sorte, souffrir plus que nous ne pouvons, puisque Dieu nous promet plus que nous ne saurions comprendre. Ne suffit-il pas en effet, pour

soutenir notre courage dans les maux les plus affreux, de songer que, si nous sommes fidéles à nous soumettre à son ordre, il sera fidéle aux promesses qu'il nous fait?

Il vient un tems, & ce tems n'est jamais éloigné; où sa providence se justifie sur la distribution qu'elle a faite en cette vie des biens & des maux. Le sort change. Ceux qui reçoivent leurs consolations en ce monde, sont tourmentés dans l'autre; & ceux qui souffrent dans le tems, seront consolés dans l'éternité. Il n'y aura plus pour eux ni pleurs, ni gémissemens, ni douleurs, ni plaintes. Concevons la joie du laboureur, du vigneron, quand le tems des moissons & des vendanges arrive; celle de l'ouvrier, qui reçoit son salaire. Ils oublient dans ce moment leurs travaux & leurs sueurs; ils seroient fâchés d'en avoir moins essuié. Foibles idées de l'heureuse alternative, dont nos peines seront suivies. La durée n'en est jamais longue, puisque nos jours sont courts. Nous n'en souffrons pas en même tems de toutes les especes. Elles se succedent; & nous n'en ressentons qu'une partie dans chaque moment. Dieu ménage nos forces; & si quelque coup nous fait succomber, du moins c'est le

dernier. On ne meurt pas deux fois.

Mais nous passons à des plaisirs aussi constans, qu'ils sont infinis. Tous nos désirs seront satisfaits au même instant, & ne renaîtront que pour être éternellement satisfaits. On se perd dans la pensée de leurs douceurs & de leur durée. On ne les concevra que par une heureuse expérience. Nous verrons notre Dieu : & cette vue suffit pour nous dédommager de toutes nos pertes, & pour combler tous nos vœux. Tout ce que l'erreur des ames infidelles leur fait chercher d'aimable dans les créatures, la piété des justes le trouvera réuni dans ce seul objet. Qui peut plaire plus que celui qui fait tout ce qui plaît ? S'il fait changer les maux même en biens, quels biens nous fera-t'il, quand il nous aura délivrés de tous les maux ? Contemplé sans cesse, aimé sans dégoût, loué sans lassitude, il sera la fin de tous nos désirs. Et que dire encore d'un état, où il n'y aura ni faim, ni dégoût ? Je ne sais, dit un Pere ; mais Dieu trouve de quoi donner à ceux qui ne savent pas exprimer ce qu'il leur donne. O biens du Seigneur ! biens incompréhensibles ! biens immuables, immortels ! Quand vous verrai-je, ô biens de mon Dieu ? Gémissons, prions dans cette attente. Le gémisse-

ment est la ressource des misérables ; & la priere, celle des indigens : Mais la priere finira, pour faire place à l'action de graces ; & l'affliction, pour faire place aux consolations.

Ces réfléxions générales peuvent adoucir dès-à-présent nos peines, & soulager notre patience. Ceux qui souffrent ne souffriront pas toujours : ce qu'ils souffrent passera bientôt ; & ce qu'ils attendent, ne tardera pas à venir. Qu'ils gémissent donc encore, parce qu'ils sont dans l'attente : mais qu'ils se réjouissent, parce qu'ils espérent. Qu'ils mettent dans la balance ce qu'ils souffent & ce qu'ils attendent. Ils ressentent l'un, & ne font que croire l'autre. Mais s'ils ont une foi vive, ce qu'ils croient l'emportera sur ce qu'ils ressentent. Essaïons pourtant de rendre ces réfléxions plus sensibles, en les rapellant toutes à la seule idée du sujet que nous avons traité dans cet ouvrage.

Ce sont les défauts des hommes, qui causent ici nos plus grands troubles. L'effet cesse, quand la cause ne subsiste plus. La paix regnera sans doute, où le vice n'aura plus d'entrée. Mais quelle paix ! & combien doit-elle nous paroître douce, quand elle ne feroit que nous dé-

livrer de ce qui cauſe ici nos agitations ? Quand nous avons perdu de vue l'unique & ſouverain bien pour lequel nous ſommes faits, pour nous tourner du côté des créatures, tout chez elles ſait nous plaire & ſe faire aimer ; mais rien ne peut remplir notre cœur, & calmer ſes inquiétudes. Ces faux biens d'ailleurs, ne ſont pas, ou ne paroiſſent jamais diſtribués ſelon les mérites de ceux qui les poſſedent. Ainſi chacun ſuit ſon attrait ; chacun s'attache à ce qui flate le plus ſon goût : mais perſonne n'eſt content de ſon partage, ni de celui des autres. Telles ſont les trois grandes ſources de nos déſunions ; l'opoſition de nos déſirs, la vanité des objets de nos paſſions, l'inégalité de nos conditions & de nos fortunes. Nous avons des vues opoſées, & des intérêts contraires : Et de là naiſſent les antipaties, les froideurs, les mépris, les diſſentions, les averſions, les haines. Ce qui devroit mettre le comble à nos ſouhaits, ne les ſatisfait point : Et de-là le dégoût, l'inconſtance, & les ruptures dans les amitiés ; de là la ſoif inſatiable d'acquérir richeſſes ſur richeſſes, & les mauvais moïens d'y réuſſir, les uſures, la fraude, les rapines, les larcins, les concuſſions, les injuſtices, les violences,

les usurpations, qui nous donnent sans cesse quelque perte à déplorer. Les uns sont plus favorisés que les autres, plus élevés, plus honorés; ils paroissent plus heureux: Et l'envie se permet tout contre ceux qui lui sont préférés; les médisances, les calomnies, les censures malignes, les brigues, les conjurations, les révoltes, les meurtres. Il suffit d'être heureux en quelque sorte selon le monde, pour en avoir tout à craindre: & la paix ne peut jamais régner où la cupidité régne.

Que faudroit-il donc, pour nous la procurer, & pour nous réunir? nous offrir un objet capable d'attirer tous nos désirs, un bien proportionné à tous nos besoins, un bonheur égal aux différens dégrés de nos mérites. Or, tel est le destin de la cité céleste, où nous serons un jour introduits. Tout amour de la créature en est banni. Dieu seul est aimé de tous, dans ce bienheureux séjour; il est tout en tous, & se communique à chacun selon l'étendue de leur cœur. Ils le désirent sans mésintelligence; ils le possedent sans partage; ils en jouissent sans envie. Voilà le triple lien; que rien ne peut rompre; ce lien parfait, dont la charité ne fait que commencer ici les nœuds.

C'est elle, en effet, qui forme dès-à présent cette grande famille, qui réunira le ciel & la terre; cette fraternité, dont une partie gémit encore ici; mais qui doit enfin se voir réunie dans la maison du Pere de tous les esprits.

Cette union devroit nous causer dès-à-présent une joie pareille à celle qu'on éprouve dans une parenté bien liée. Plus elle est nombreuse, plus on y goûte de plaisir, quand un seul intérêt réunit tous les cœurs & tous les vœux. Mais quelques douceurs qu'il y ait dans les liaisons que cette charité commencée produit, elles ne sont pas comparables aux douceurs que la charité consommée nous fera goûter. Quelques charmés que nous soïions du portrait qu'on nous fait de cette multitude des premiers fidéles, dont on dit qu'ils n'avoient tous qu'un cœur & qu'une ame, ce n'étoit encore qu'une ombre de cette unité de sentimens que nous devons nous figurer entre les Saints.

L'amour de la créature n'est jamais parfaitement détruit en cette vie. Quelque effort que notre ame fasse pour s'élever vers Dieu, le poids des inclinations de la chair la fait toujours plus ou moins pencher vers la terre. Nous ne

ſommes point ſans quelques paſſions, pour les divers objets qui s'offrent à nos ſens ; & quelques foibles que ſoient les paſſions, quel prodigieux éloignement ne mettent-elles pas entre ceux dont elles partagent les deſirs ? L'un condamne ce que l'autre aprouve ; l'un mépriſe ce que l'autre eſtime ; l'un hait ce que l'autre aime ; l'un fuit ce que l'autre cherche ; l'un craint ce que l'autre deſire. Celui-ci ſe réjouit, & celui-là s'afflige d'un même événement, ſelon qu'il paroît contraire ou favorable à ſes penchans. Et dans une ſi grande contrariété de ſentimens, de deſirs, de craintes, de joies, de triſteſſes, par quels nœuds aſſez forts des caractères ſi éloignés pourroient-ils ſe raprocher, pour former une union parfaite ? Chacun ne penſe preſque qu'à ſoi ; chacun cherche ſes intérêts propres. Il eſt peu de ces vrais amis, qui ne regardent en nous que nous-même. Si nous ſommes inutiles, on nous oublie ; ſi nous ſommes incommodes on nous fuit ; ſi nous avons le pouvoir de nuire, on nous hait ; & on nous nuit, quand l'intérêt le demande : tout céde à ſa loi, le ſang même & les alliances. Faut-il s'étonner, ſi avec ſi peu de conformité dans nos mœurs ;

nous trouvons si peu de solidité dans les amitiés, si peu de penchant à nous unir, si peu de douceur à nous suporter, si peu de zèle à nous servir, si peu d'ardeur pour l'intérêt commun de notre éternité?

Mais quand nous y serons entrés, nous serons unis de tout ce que nous sommes à celui qui nous a faits. Il n'y aura plus d'affections terrestres qui détournent la pente de notre cœur vers lui; point d'amour étranger, dont le poids ralentisse son activité; plus d'autre sensibilité qui puisse partager ses vûes. Enflammés d'une ardeur incroïable, & poussés par l'impétuosité du même amour, nous nous porterons sans réserve vers l'objet immortel de notre bonheur. Tout occupés de ses beautés ineffables, pénétrés de ses bontés, charmés de ses douceurs, nous n'aurons plus de pensées, de sentimens, de passion, que pour lui seul; & cette conformité de vûes, cet accord d'empressemens, cet attachement commun deviendra pour nous l'heureux lien d'une union mutuelle. Nous ne pourrons aimer Dieu, sans aimer ceux que nous verrons brûler pour lui du même feu. On trouve aimable tout ce qui tient à ce qu'on aime. D'ailleurs, il n'y

aura plus de défauts qui nous rebutent, plus de dégoûts qui nous réfroidiſſent, plus d'intérêts qui nous changent ; plus de nouveaux objets qui nous inſpirent des paſſions nouvelles. L'amour-propre ſera ſi parfaitement détruit, la charité ſi bien enracinée, tous les eſprits ſi unanimement d'accord dans la vûe de Dieu, tous les cœurs ſi étroitement réunis dans ſon amour, que comme rien ne pourra les ſéparer de lui, rien ne ſera capable de les détacher les uns des autres. Nous l'aimerons, comme je l'ai dit, ſans méſintelligennce, parce que nous le poſſéderons ſans partage.

Vous avez déja remarqué plus d'une fois, en diverſes Leçons, de combien de maux la cupidité des biens créés eſt la ſource. L'abondance même de ces faux biens laiſſe les hommes dans une véritable indigence. Leurs déſirs n'en ſont jamais ſatisfaits. Ils reviennent bien-tôt de l'illuſion des richeſſes ; ils ſentent le vuide des grandeurs ; ils ſe dégoûtent des plaiſirs ; ils ſe laſſent des amitiés. L'objet le plus aimable ne leur plaît pas toujours. Il leur reſte encore quelque choſe à deſirer, lorſqu'ils ſe croient au comble de leurs ſouhaits. Faut-il s'étonner de cette avidité démeſurée, qui leur

fait fruſtrer un cohéritier, traverſer un concurrent, tromper les ſimples, oprimer les foibles : dépouiller la veuve & l'orphelin, chercher à ſe nuire, à ſe ruiner les uns les autres ? D'où viennent les trafics illégitimes, les profits injuſtes, les monopoles, les exactions, les uſurpations, toutes les entrepriſes criminelles, qu'ils font pour s'enlever mutuellement ce qu'ils ont, ſi ce n'eſt de ce qu'ils n'en ſont jamais contens, de ce qu'ils ne peuvent ni le poſſéder ſans partage, ni le partager avec charité ?

Mais il n'en eſt pas ainſi de l'héritage des Saints. C'eſt un bien qui ſuffit à tous, & que chacun d'eux poſſede tout entier, ſans apauvrir les autres. O Iſraël, dit un Prophéte, que la maiſon du Seigneur eſt grande ! que le lieu de ſon héritage eſt ſpacieux ! Il y a pluſieurs demeures, & perſonne ne s'y trouve à l'étroit. Heureuſe terre ! où l'on ne parle plus de violence & d'opreſſion ! où l'on ne dit plus, C'eſt ici mon bien, c'eſt là le tien ! parole pleine de froideur, qui éteint la charité dans tous les cœurs. La poſſeſſion commune de Dieu comble les deſirs de tous ceux qui le poſſédent. Il ſe répand dans leur ame avec tant de plénitude, qu'il épuiſe toute leur

sensibilité. Chacun d'eux en jouit comme s'il en jouissoit seul ; & comme ils ne sentent plus de besoins, ils ne sentent plus d'envie les uns contre les autres. C'est un des plus grands biens de la cité céleste, dit saint Augustin, que ceux qui sont les moins élevés, n'ambitionnent point le sort de ceux qui sont au-dessus d'eux. La lune est moins brillante que le soleil ; une étoile a plus d'éclat qu'une autre étoile. Dieu se communique plus ou moins à ses élus ; il remplit leur cœur à proportion que la charité l'élargit ou le resserre. Mais parce que cette charité, quoiqu'inégale, n'est pourtant qu'une dans tous, elle n'excite point entre eux de jalousie. Chacun est content de sa mesure, & possede, avec le don qu'il a reçu, celui de n'en point desirer d'autre. Tous ne sont pas également élevés ; mais ils sont également satisfaits, & voient sans envie l'inégalité que sa miséricorde avoit mise dans leurs graces, celle qu'une coopération plus fidelle a mise dans leurs mérites, & celle que la justice met dans leur récompense. La lumiere de la vérité la leur fait connoître, & l'unité de la charité la leur fait aimer.

Quelle paix, où l'amour réunit ainsi

ce que l'envie & la jalousie sépare ! où chacun devient aussi sensible aux avantages des autres, qu'à ses propres avantages ! où nous ne craindrons plus rien de ces passions furieuses, qui nous obligent à nous défier des artifices de nos plus proches ! Nous ne verrons plus le frere supplanter le frere, & l'ami trahir son ami. Personne ne sera plus assez injuste dans son aveuglement pour se croire haï, si d'autres sont plus aimés ; mépriſé, s'ils reçoivent plus d'honneur ; pauvre, s'ils sont plus riches ; assez ennemi de lui-même, pour se faire un suplice du bonheur d'autrui, qu'il ne sera plus tenté de troubler.

Que vos tentes éternelles sont aimables, ô mon Dieu ! Que les domestiques de votre maison sont heureux ! Qu'il est agréable, qu'il est doux de voir habiter ensemble tant de freres, & dans une union si parfaite ! Quoi ! si, malgré les défauts inséparables des amitiés humaines, il n'est rien de plus touchant que de vivre avec un petit nombre de personnes qu'on aime, & dont on sait qu'on est aimé ; combien la joie que nous éprouverons dans la possession de Dieu sera-t'elle redoublée par celle de voir tous ses élus s'en réjouir avec nous ; de

savoir qu'ils sentiront pour nous tout ce que nous sentirons pour eux ; & d'être assurés, qu'une union si pleine de charmes durera toujours, parce que nous serons tous consommés dans la charité qui ne finit point ?

Occupez-vous de ces pensées, quand vous rencontrez quelque caractère incommode & difficile à suporter ; quand vous voïez quelqu'un qui vous hait, ou qui vous persécute. Dites-vous à vous-même : Ou cet esprit changera de sentimens, & sera bien avec moi ; ou, s'il ne change pas, il en sera séparé pour jamais. Ce moment vient, en effet, où vous pourrez dire : Ici, rien ne nous manque ; Ici, nous nous aimons tous, & nous ne craignons personne. Le tems de l'épreuve passe. Il n'y aura plus un jour de méchans qui tourmentent les bons. Tous les ennemis seront écartés, & tous les amis réunis. Nous nous aimerons avec d'autant plus de douceur, que nous nous connoîtrons mieux ; avec d'autant plus de constance, que tout sujet de discorde sera banni.

Un des plus grands obstacles à l'union que le penchant de la nature nous inspire, & que la loi de la charité devroit rétablir entre nous ; une des sources les

plus fécondes des injustices mutuelles qui nous divisent & qui fortifient l'éloignement que nous avons les uns pour les autres, c'est notre ignorance. Nous ne connoissons presque les hommes que par leurs dehors ; nous ne pénétrons point les principes secrets qui les font agir ; & nous sommes réduits à n'en juger que sur les aparences. Mille raisons de foiblesse ou d'intérêt précipitent les jugemens que nous en faisons. Leurs déguisemens, leurs artifices, leurs mensonges & leurs hypocrisies, ajoutent à nos propres ténébres, & redoublent nos incertitudes. De-là naissent les préjugés, les opinions fausses, les soupçons injustes, les défiances excessives, la crédulité trop facile à se laisser prévenir, les craintes qui nous resserrent le cœur & qui le ferment à ceux qui seroient les plus dignes d'y trouver place. Les citoïens des deux cités de Jérusalem & de Babylone, sont confondus. Les élus & les réprouvés ne sont presque jamais distingués que par le fond du cœur, que nous ne voïons point. Les vraies & les fausses vertus se ressemblent. Les justes d'ailleurs ne persévérent pas tous. Les pécheurs déclarés se convertissent Nous comptions sur de sinceres amis ; & ce

ſont des perfides. Ceux que nous prenions pour des ennemis, ſont devenus nos freres, ſouvent avant que nous le ſachions. Les loups ſe couvrent de la peau de brebis ; les lions ſont changés en agneaux. Il n'eſt point en cette vie de péchés & de graces conſommés. Les bons peuvent juſqu'à la fin devenir méchans, & les méchans devenir bons.

Dans cette confuſion de mérites, dans cette alternative de bien & de mal, dans cette incertitude de deſtinée, quelles doivent être pour eux nos diſpoſitions & notre conduite ? Quelle peine pour ſe partager ſans ceſſe entre des vûes, des affections & des démarches ſi différentes, pour joindre par-tout la ſimplicité de la colombe à la prudence du ſerpent ; d'être toujours en doute ſi l'on doit avoir pour ceux avec qui l'on vit de la confiance ou des réſerves ; fuir leur commerce, ou rechercher leur amitié ; d'être contraint dans ce doute embarraſſant, de ſe défier de leurs artifices, ſans ſoupçonner leur droiture ; d'entrer dans leurs intérêts, ſans favoriſer leurs paſſions ; de vivre en paix avec eux, ſans conſentir à leurs mauvais deſirs ; de compâtir à leurs maux, ſans s'offenſer de leurs mauvais traitemens ; de ménager leurs foi-

bleſſes, ſans aprouver leurs fautes; de déteſter les péchés, ſans fuir les pécheurs; de les voir courir à leur perte, ſans déſeſpérer de leur ſalut; d'être expoſé, par un devoir auſſi dangereux que difficile, à les irriter par nos corrections, ou à répondre de leur ame par notre négligence? Comment ſatisfaire inviolablement à des obligations ſi contraires? Quel moïen de ménager juſqu'au dernier jour, de craindre, de ſuporter, d'aimer tous les hommes, malgre l'étrange opoſition de leurs mœurs; de les traiter comme bons, parce que nous ne connoiſſons pas ceux qui ſeront éternellement mauvais, & qu'il ne nous eſt pas permis de les juger avant le tems?

Mais enfin Dieu diſſipera pour nous les ténébres qui couvrent l'abîme des conſciences, & révélera les diſpoſitions ſecretes de tous les cœurs. Tirés alors du milieu des enfans du ſiécle, unis aux ſeuls enfans de l'adoption divine, rien ne pourra plus nous les faire méconnoître. Plus d'aparences trompeuſes, plus de réputations incertaines, plus de vertus équivoques. Il n'eſt rien d'obſcur, rien de douteux, rien de faux; tout eſt vrai dans les citoïens de la cité céleſte: & c'eſt de cette connoiſſance ſi parfaite

que nous aurons les uns des autres sous le regne de la vérité, que naîtra la charité, qui nous réunira tous sous sa loi. Nous serons assurés de n'aimer que ceux qui sont aimables, & de les aimer toujours, parce qu'ils ne cesseront plus de l'être. Ils nous aimeront avec la même constance, & ne nous laisseront rien des inquiétudes du changement, qui troublent toujours en cette vie les amitiés les plus pures, & les amis les plus étroitement liés. Méditez assiduement sur une si douce attente, dans le déplaisir d'avoir un peu de tems à vivre au milieu d'une nation dépravée. Quoi de plus capable d'adoucir la peine que vous souffrez de ceux que vous êtes obligé de regarder tous comme vos freres, que l'espérance d'être éternellement délivré de ceux qui ne le sont pas, pour vous voir éternellement aimé de ceux qui le sont, comme vous les aimerez vous-même!

XXX. LEÇON.

Conclusion de tout cet Ouvrage. Maximes à recueillir de ses differentes parties. Priére, pour demander la grace d'y conformer ses sentimens & sa conduite.

LE sujet que j'ai traité dans ces Leçons, est inépuisable. Je sens, en finissant l'ouvrage, qu'il n'aproche point encore de la perfection dont il est susceptible: &, je le dirai pourtant avec quelque sorte de confiance, ceux qui voudront se donner la peine d'en lire assiduement les réfléxions, & de les méditer sérieusement, pourront y trouver, selon leur état & leur situation, des instructions proportionnées à leurs divers besoins. Mais comme, entre les lecteurs, le plus grand nombre est presque toujours de ceux, qui sont peu capables de réfléchir, ou qui ne s'y sont pas formés par l'habitude; il est bon de leur remettre sous les yeux un précis de tout ce qu'on vient de leur dire, afin de les aider à se le rapeller, & de fixer dans ce point de vûe des imaginations toujours trop dissipées

pour se recueillir d'elles-mêmes. Le détail des défauts des hommes, que je leur ai fait considérer sous tant de différens rapports ; les peintures souvent retracées, & toujours variées, des caractères les plus dangereux & les plus incommodes ; & la diversité des maux qu'ils se font, selon les liaisons qu'ils ont entre eux, feront voir à ceux, qui n'en ont pas encore fait la triste expérience, à combien de traverses leur vie peut être exposée, & de combien de motifs leur patience doit s'armer, pour n'y pas succomber. Qui que vous soïez, ne vous flatez pas d'être affranchi de ce joug imposé sur tous les enfans d'Adam. Vous êtes pêcheur, & vous vivez parmi les pécheurs. Attendez-vous à des peines inévitables ; & craignez de les augmenter vous-même, au lieu de travailler à les diminuer.

Maximes tirées de la premiere Partie.

VOUS l'avez vû : C'est le malheur général des hommes, de souffrir plus de l'opinion qu'ils ont de leurs maux, que de leurs maux même. Il y en a beaucoup qui cesseroient d'être malheureux, s'ils cessoient d'imaginer qu'ils le sont. Ce qui les tourmente, est au-dedans d'eux-mê-

mes. Que votre premiere attention soit donc de découvrir par combien d'endroits vous pouvez être en effet la seule cause de ce que vous souffrez.

Il y a des personnes que vous n'aimez point, sans pouvoir vous rendre compte à vous-même des sujets de votre aversion pour elles. Tout ce qu'elles sont, & tout ce qu'elles font, vous est insuportable. Commencez par vous persuader que vous devez les aimer. Aimez-les en effet; & vous trouverez que c'étoit sans sujet que vous les haïssiez.

Aimez-vous moins vous-même: défaites-vous de cette vanité secrete, qui vous met dans votre esprit au-dessus de tout ce qui vous approche: sachez vous aprécier à votre juste valeur: ne mesurez ce qu'on vous doit, que sur ce que vous êtes aux ïeux de Dieu: vous trouverez qu'il y a beaucoup à décompter sur les prétendues injustices qu'on vous fait. Vous n'êtes si mécontent des autres, que parce que vous êtes trop content de vous.

Vous avez un certain mérite, ou vous croïez-en avoir: Mais comptez là-dessus avec vous, avant de compter avec les autres. Combien peut-être votre mérite est-il peu réel! combien peu sensible, à

ceux que vous accusez de le méconnoître ! combien peu nécessaire au monde ! combien peu digne des égards que vous en exigez ! Si ce mérite est véritable, s'il est solide, la modestie, qui doit en être le premier caractère, ne croit jamais qu'on manque à ce qu'on lui doit.

Si votre chagrin vient de voir accorder à d'autres ce qu'on vous refuse ; si vous ne les haïssez que parce qu'ils vous effacent, & parce qu'ils vous sont préférés, votre jalousie se tue par ses propres armes. Soïez moins injuste, & vous serez moins malheureux. Aïez de la charité pour vos freres : tous leurs biens vous deviendront communs ; vous vous réjouirez de leurs avantages, & vous partagerez la gloire de leurs vertus même.

Vous voulez encore qu'on vous respecte à d'autres titres ; vous prétendez qu'on vous ménage, qu'on vous prévienne, qu'on vous céde, qu'on se dévoue à vos usages : Et quels sont enfin ces titres prétendus ? C'est hors de vous que vous cherchez un mérite qui vous manque ; vous le mettez dans des avantages qui ne sont plus, ou qui vous sont étrangers ; dans des chimeres, qui n'établissent aucune différence réelle entre les hommes que la nature a fait égaux. Réduisez-

vous à cette égalité ; considérez-vous comme un homme parmi les hommes : & vous serez confus, de ne vous en voir distingué peut-être que par les vices, qui naissent des distinctions que vous affectez. Vous êtes riche, vous êtes noble : & vous n'en devenez que plus méprisable.

Ne vous figurez point que vos premieres manieres de penser sont les seules sages, & que tout ce qui s'en éloigne péche contre les véritables régles. Persuadez-vous, au contraire, que l'éducation peut-être vous avoit prévenu de mille faux principes ; que c'est à vous de vous réformer, pour vous faire aux usages communs, aux coutumes des lieux, à ce qui pourroit même être moins raisonnable que vos maximes. Ne vous attendez pas qu'on doive toujours vous considérer, & vous traiter ailleurs comme on a fait dans les endroits où vous avez passé votre jeunesse. Imaginez-vous qu'à d'autres yeux que ceux que leur tendresse aveugloit, toutes les perfections dont ils vous ont entêté peuvent être des qualités très-bornées, & peut-être de grands défauts : vous serez moins surpris des désagrémens que vous essuïez dans d'autres sociétés.

Vous y trouverez une infinité d'incommodes, qui vous le seroient moins, si vous

vous n'aviez point ajouté de vices à ceux que la nature vous a donnés. Les mauvaises habitudes sont de terribles obstacles à la tranquillité de la vie. Vous ne vous trouverez bien nulle part, si vous vous accoutumez à ne vous croire bien que comme vous êtes chez vous, que quand vous serez traité selon vos goûts particuliers, que quand il vous sera permis d'agir selon les façons de penser que vous vous êtes faites. Le seul moïen de vous rendre moins malheureux, c'est de vous réformer.

La vertu même s'attire souvent des peines, par ses singularités : & les imperfections, dont elle néglige de se corriger, la privent des déférences qui sont dûes à la vertu parfaite. Celle-ci ne croit jamais l'être : Et celle qui se plaint du défaut d'égards, se convainc de se plaindre injustement. Ce qu'elle doit le plus craindre, c'est d'être trop respectée dans le monde, de se laisser éblouir par de dangereux hommages, de trop présumer de son propre prix, & de recevoir de sa vanité toute sa récompense.

Considérez comme un des plus terribles écueils de la piété, les préventions outrées contre ceux qui ne pensent pas comme vous sur la religion. N'oubliez point que son esprit ne conduit jamais à

haïr les hommes ; & que ceux qui s'égarent ne ſont dignes que de pitié.

Défendez-vous de la précipitation, qui prévient les lumieres. Ne vous plaignez jamais, avant de ſçavoir ſi vous avez de vrais ſujets de vous plaindre. Arrêtez les vivacités d'un naturel prompt & facile à ſe mettre en colere. Réprimez ces mouvemens confus, qui vous aveuglent ſur les injuſtices que vous croïez qu'on vous fait. Aïez un cœur ſans malignité. Ne ſoupçonnez point le mal ; où vous ne le voïez pas. Otez aux offenſes l'envie d'offenſer. Perſuadez-vous qu'on peut vous traiter avec ſévérité, s'opoſer à ce que vous voulez, vous refuſer ce que vous demandez, ſans vous haïr. Je doute qu'après ces précautions, il vous reſte encore beaucoup de raiſons d'accuſer les autres de vos tourmens.

Mais ſuppoſons que vos plaintes aïent pour objet des défauts réels. La nature donne à chacun les ſiens : & vous êtes cruel, ſi vous refuſez de ſuporter ceux que vous n'avez pas, & que vous pouviez avoir. Vous n'êtes fort, que pour tolérer les foibles. Ayez pitié d'eux : c'eſt le ſeul ſentiment que l'humanité vous permet ; & la pitié n'eſt point impatiente.

Vous ſeriez, en effet, ſans impatience, ſi vous étiez ſans imperfections.

L'équité veut que vous souffriez tout des autres, parce que vous les faites souffrir vous-même & que vous en êtes plus capables que vous ne pensez. Vos propres vices sont ceux qui vous déplaisent le plus en eux. Ils ne les ont souvent, que parce que vous les avez. C'est votre exemple, ou les incommodités qu'ils reçoivent de vous, qui les forcent à vous devenir incommodes.

Le souvenir d'un défaut, dont vous vous êtes corrigé, devient pour vous une nouvelle raison de l'endurer dans ceux, qui n'ont encore pû s'en défaire. Traitez ceux, qui vous paroissent les plus insuportables, comme on vous a traité lorsque vous ne l'étiez pas moins qu'eux. Ne désespérez point de les ramener par la douceur. Vous ferez un double gain, si vous réussissez à les rendre moins fâcheux, en les aidant à devenir moins imparfaits.

Ne vous répondez point de ne ressembler jamais aux plus désagréables des hommes. Il se fait dans les esprits des révolutions, dont les causes sont imprévues, & quelquefois inévitables. Personne n'est hors d'atteinte aux altérations, que les affoiblissemens de l'âge, ou les accidens de la vie, produisent. Tolérez par prévoyance, ceux qui sont déja ce que vous pouvez devenir.

Il y a quelque chose dans les hommes qu'il ne vous est jamais permis de haïr : c'est la nature. Le vice seul est haïssable en eux : & ce n'est pas toujours ce qu'on y hait. L'erreur de l'amitié l'y fait aimer; les considérations de l'intérêt l'y font dissimuler. Rien ne doit vous paroître insuportable, de tout ce qui peut se suporter, par quelque motif que ce soit. Que la piété, que l'équité, que la charité prévale dans votre esprit sur toutes les autres raisons, & donne du mérite à votre patience.

Si vos proches vous deviennent plus intolérables que les étrangers, vous démentez les desseins du Créateur. Il ne vous a lié par des nœuds plus étroits à certains caractères, que pour vous en adoucir la peine, par les sentimens que ces liaisons vous inspirent. Consultez votre cœur : vous ne souffririez pas que d'autres traitassent vos parens ; comme vous les traitez quelquefois. L'amour, qui forme les alliances, y devient un devoir réciproque. Seroit-il juste de ne pas souffrir du moins ce qu'on s'est engagé d'aimer ?

Avouez-vous sincérement les sujets de ces plaintes, que la tendresse condamne; & vous en rougirez. Les freres ne se haïssent souvent, que parce qu'ils

sont freres ; & les sœurs que parce qu'elles sont sœurs. Les peres & les meres s'affligent de ce qui devroit les réjouir dans leurs enfans. Les enfans & les épous ne sont presque jamais impatiens, que parce qu'ils sont ingrats.

Remontez à la cause des tourmens que vous souffrez dans votre engagement. Ne sont-ils point la juste peine des vûes d'intérêt ou de passion qui vous ont engagé ? De mauvais motifs vous affranchissent-ils des obligations qu'ils vous ont faite contracter ? Vos enfans vous chagrinent. N'est-ce point que vous avez négligé de les former aux bonnes mœurs, ou que vous leur avez donné l'exemple des mauvaises ? Vos parens vous maltraitent ou vous gênent : n'est-ce point que vous haïssez vos devoirs, ou que vous aimez ce qui vous nuit ? A-t'on droit de se plaindre, quand on n'est malheureux, que parce qu'on a mérité de l'être ?

De quelque source que viennent les déplaisirs que vous essuïez dans le sein d'une famille, doivent-ils vous faire oublier le plaisir qu'on vous y fait ? Où trouvez-vous plus de sûreté, plus de confiance, plus de cordialité réelle, plus de ressources dans les besoins pressans ? Compensez les amertumes par les douceurs ; il y aura toujours de quoi

vous consoler plus que vous ne vous affligez.

Dans les besoins réciproques, qui forment la société, pourquoi ne suporteriez-vous pas les défauts de ceux, dont vous exigez les secours ? Quels titres vous donnent droit d'y prétendre ? Un excès d'amour-propre peut-être ; un faux mérite, qui croit que tout lui est dû : ce sont vos infirmités, vos fausses délicatesses, vos défauts de talens ou de conduite, des disgraces, des extrêmités de miseres, dont personne n'est coupable que vous. Vous vous plaignez de ceux qui sont à plaindre d'avoir à vous secourir. Ou si vous êtes vous-même contraint de leur rendre des services, songez aux nécessités qui vous lient ; & suportez ceux, dont vous ne sauriez ni vous passer, ni vous séparer.

La nature & la religion rendent tous les hommes égaux ; & dans l'inégalité que la fortune a mise entre eux, ceux qui se font servir ne sont souvent mécontens, que parce qu'ils ne consultent ni la raison, ni l'humanité, ni la justice, ni les bienséances. Et ceux qui servent ne se trouvent malheureux, que parce qu'ils oublient le devoir de leur engagement, & le mérite qu'ils peuvent se faire de leur servitude.

Etes-vous chargé par état, ou par choix, de l'instruction des autres ? Que l'intérêt ne l'emporte point chez vous sur le devoir. N'oubliez point combien il vous coûta pour aprendre ; combien vous faites de fautes dans la maniere d'enseigner ; combien peut-être vous en êtes peu capable ; & vous conviendrez que ceux que vous enseignez sont plus à plaindre que vous. Si vous êtes au contraire dans le tems, ou dans la nécessité de vous instruire, ne soïez point indocile, ne soïez point ingrat ; sachez prévoir ce qui vous est utile : & vous suporterez plus patiemment ce qui vous est pénible.

Riches, vous vous plaignez des pauvres ; & c'est peut-être par la fausse honte, qui vous fait rougir de vos semblables, ou parce que l'abondance vous rend insensibles à leur misere. Imaginez-vous que vous êtes devenus ce qu'ils sont ; voïez si vous voudriez qu'ils fussent pour vous, ce que vous êtes pour eux. Soïez plus compâtissans ; ils seront moins mauvais & moins importuns. Reprochez-vous cette fausse pitié, qui vous les fait fuir, au lieu de les secourir. Ne cherchez point à vous contenter en les soulageant ; & vous serez moins mécontens d'eux. Vous

pauvres, ne soïez point jaloux de l'opulence des riches; ne conservez point une fierté, qui sied moins à l'indigent qu'à tout autre. Souvenez-vous que votre indigence n'est peut-être que le fruit de vos vices. Ne donnez point à ceux que vous importunez, ceux qu'ils n'ont pas. Oubliez ceux qu'ils ont. Ne rougissez point d'une humiliation, qui vous est devenue nécessaire. Songez que tout ce qu'on vous donne est gratuit: Et vous aurez toujours un sujet de ressentir plus de gratitude, que d'impatience.

Dans un emploi, qui nous livre au public, nous ne sommes pas pour nous ce que nous sommes. Un rang, qui ne nous rend pas meilleurs, ne doit point nous rendre plus fiers. N'y consultez ni votre intérêt, ni votre goût, ni votre plaisir. Oubliez ce que sont ceux à qui vous devez des services: & vous en aurez retranché mille désagrémens. Quand vous avez besoin de ceux qui sont en place, oubliez à votre tour leurs défauts, pour ne considérer que leurs fonctions. Contentez-vous d'en obtenir justice, sans en exiger des égards; vous reconnoîtrez que souvent, en vous plaignant d'eux, vous faites leur éloge.

Ban-

Banniſſez, des conteſtations où l'intérêt vous engage, la haine des perſonnes, les animoſités, l'inhumanité. Ne penſez point que la ſévérité des loix humaines vous diſpenſe de celles de la charité. Sachez prendre vos droits pour ce qu'ils ſont. Aïez de la modération, de la pitié, de la bonne-foi, de l'équité. Combien de fois reconnoîtrez-vous que vous êtes plus coupable, & moins malheureux que ceux que vous pourſuivez ? Quand ce ſont les autres qui vous pourſuivent, peſez bien leurs titres. Soïez prêt à ne rien retenir de ce qui n'eſt pas à vous ; ne méconnoiſſez point vos obligations ; deſirez ſincérement de vous acquitter ; convainquez-vous qu'aucunes conſidérations humaines ne vous en diſpenſent : Et vous vous direz que c'eſt injuſtement que vous vous plaignez, puiſque ceux qui doivent ſont toujours dans leur tort.

Chargé de la conduite des ames, aimez-les de l'amour de celui qui vous les a confiées. Ne cherchez point les biens où vous ne devez chercher que les hommes ; ne regardez point comme perdu pour vous le tems que vous leur donnez ; ne refuſez point le travail ; n'épargnez point vos peines ; n'aïez point de prédilections dans un miniſtère, qui doit

vous faire tout à tous ; remettez à Dieu le succès de vos fonctions : elles vous deviendront moins désagréables ; & votre fidélité ne perdra point sa récompense.

Soumis à la conduite des Pasteurs, évitez le double écueil de trop penser qu'ils sont hommes, & de le trop oublier. Interdisez-vous tout amour-propre, où la foi seule doit agir. Ne cherchez point à vous aproprier des soins, qui doivent être communs. Ne regardez point la vie de vos guides, comme la régle de vos mœurs. Contentez-vous qu'ils soient fidéles dans la dispensation des vérités qu'ils vous annoncent. Avec ces vûes, vous désavouerez presque toutes les plaintes que vous faites du défaut ou de l'excès de leur zèle.

Que les Supérieurs se souviennent que la supériorité ne leur donne point de nouveau mérite ; qu'ils n'exigent point pour leur personne des respects qu'on ne doit qu'à leur rang ; qu'ils n'étendent point leurs droits au-delà de ceux que la régle leur donne ; qu'ils cherchent moins à dominer, qu'à servir ; qu'ils rempliſſent leurs devoirs par amour ; qu'ils soient attentifs, sans être défians ; vigilans, sans être inquiets ; qu'ils joignent la prudence aux intentions droites. Que

les inférieurs ne s'engagent point légérement ; qu'ils ne regrettent point le sacrifice volontaire de leur liberté ; qu'ils portent le joug, dont ils se sont chargés, sans chercher à l'adoucir ; qu'ils soient sans jalousie pour leurs freres, sans envie pour les premieres places, sans ingratitude pour ceux, qui les rempliſſent. Ils se trouveront moins mécontens les uns des autres, & chacun de leur état.

Maximes tirées de la seconde Partie.

L'IMPATIENCE, qui veut se délivrer de ses maux, n'imagine que de fausses ressources, quand elle ne consulte qu'elle-même. Le changement d'état n'est souvent, ni juste, ni bienséant, ni raisonnable, ni utile, ni possible. Presque toujours le projet n'en est pas sincere, & n'est fondé que sur des prétextes pleins d'illusions. Le repentir en seroit le premier fruit. On y trouveroit moins d'avantages solides, que de pertes réelles. On ne fait que passer des peines à d'autres peines. L'inconstant en éprouve dans la nécessité du retour, & dans les désagrémens qui le suivent. C'est de lui qu'on peut dire, Que son dernier état est pire que le premier.

N'aurez-vous pas du moins la liberté de vous plaindre de votre destinée ? Non ; si vous êtes sage, équitable, prudent ; si vous aimez vos vrais intérêts. Vos plaintes ne vous soulageront que pour vous en préparer de nouveaux sujets. C'est avoir beaucoup gagné, de savoir se taire : mais ce silence, qui conserve le repos de l'ame, ou qui le ramene, n'est point un silence de mauvaise humeur & de dépits, qui renonce à l'espérance de voir revenir ceux, dont on souffre, & qui ne veut plus de consolation de leur part. Ce n'est pas le silence de l'orgueil, qui craint de découvrir ses foiblesses par ses murmures ; de la vanité, qui veut trouver en soi ses justifications & ses dédommagemens. Ce n'est point celui d'une ame qui se livre à la mélancolie, à la misantropie ; qui hait indifféremment tous les hommes ; & qui s'en prend à Dieu de leurs défauts. Ce n'est point le silence d'un cœur qui fait toute son occupation de ses chagrins, & qui se fait plus de mal que le monde entier déchaîné contre lui, ne lui en auroit pû faire. Se taire ainsi, c'est se condamner à être malheureux sans ressource, à l'être par goût & par désespoir.

De tous les moïens de se dédommager de ce qu'on souffre de la part des hommes, celui de s'en venger est le plus injuste, le plus inhumain, le plus injurieux à Dieu, le plus contraire à la tranquillité qu'on y cherche. La vengeance ne traîne après elle que des tourmens dans le desir, dans le projet, dans l'exécution, dans les suites. Elle ne répare point les maux passés : elle en fait craindre de plus grands pour l'avenir : elle achéve de flétrir l'honneur, au lieu de le rétablir. Le duel est le comble de la folie, du deshonneur, du désespoir.

Pour jouir de quelque sorte de paix dans ce monde, commencez par la desirer sincérement. Il n'y a plus de moïens de la conserver, quand on ne le peut qu'aux dépens de la vertu. Mais prenez garde que votre vertu ne soit trop dédaigneuse, trop facile à se prévenir, trop difficile sur les hommes. C'est se réduire à les haïr tous, & s'en faire haïr gratuitement, de ne vouloir de commerce, qu'avec les parfaits.

Ne vous croïez pas né pour vous seul. Aimez le bien de la société, dont vous êtes membre. Procurez-le autant que vous le pouvez ou que vous le devez. Aïez de la reconnoissance pour ceux qui

le procurent. Ce ſont les premiers devoirs de la juſtice ; & les premieres avances vers la paix que vous pourſuivez.

Joignez à ces devoirs ceux de la politeſſe ; ils ſont fondés ſur des affections naturelles que la dépravation du monde en a preſque bannies. Mais ce défaut de ſentiment ne vous diſpenſe pas des démonſtrations extérieures. Reſtituez-leur ce que le cœur y doit mettre : elles vous ſeront plus agréables à recevoir : moins pénibles à faire, & vous n'en excepterez perſonne.

Soïez au reſte plus délicat à remplir ces devoirs, qu'à les exiger. Une modeſtie née de la connoiſſance de ce que vous êtes, vous engage à penſer qu'on ne vous doit rien, tandis que vous devez tout aux autres, dont la charité vous oblige à préſumer mieux que de vous. Ne parlez point trop de vous & de vos avantages. N'aimez point les louanges & la flaterie. Ces préférences, que vous vous donnez, offenſent ceux, qui croient valoir autant que vous, & les offenſent juſtement.

Soïez ſincere & droit, plein de bonne foi dans vos diſcours, & toujours fidéle à vos promeſſes. La parole ne nous eſt donnée, que pour entretenir les liens

de la société. Le mensonge les détruit tous : mais tôt ou tard le mensonge se dément, & nuit plus au menteur, qu'à ceux qu'il a voulu tromper. La paix ne peut subsister que par la vérité.

Réprimez la démangeaison de parler beaucoup. Elle est odieuse par elle-même : elle jette dans les indiscrétions, dans les médisances, dans les railleries & dans les censures ; & ces défauts sont presque toujours les victimes d'eux-mêmes. Ceux qui pèchent par la langue, sont punis par la langue.

Que vos pensées & votre conduite à l'égard des hommes ne soient réglées, autant qu'il se peut, que sur des lumieres sûres. Soïez sans prévention, sans intérêt, sans précipitation dans vos jugemens. Défiez-vous des impressions confuses, des soupçons, des conjectures, des raports incertains. Ne vous laissez point emporter au vent des opinions populaires. Vous offenserez moins de personnes, & vous aurez moins à craindre d'en être offensé.

Avez-vous besoin des conseils de quelqu'un ? Choisissez le plus éclairé que vous connoissiez, & sur-tout le plus désintéressé ; qu'il connoisse lui-même vos vrais intérêts ; & soïez assuré qu'il

les aime. De votre côté ne donnez point de conseils, quand on ne vous en demande point ; & ne donnez qu'avec réserve ceux qu'on vous demande. Vous éviterez par-là beaucoup de fausses démarches & de reproches, qui peuvent nuire à votre repos.

Voulez-vous retrancher d'un seul coup bien des sortes d'inquiétudes ? renfermez-vous dans le soin de vos propres affaires, dans vos devoirs, dans vos talens ; & faites-vous une loi de ne pécher contre aucune des bienséances, que votre condition, que votre profession, que votre âge ou votre sexe vous a prescrites.

L'obligation de corriger est une des plus difficiles à remplir : mais pour la rendre moins onéreuse, n'y laissez point entrer l'humeur & l'amour-propre. Observez avec soin le caractère des personnes, la nature des fautes, la proportion des peines, & le tems de les imposer. Ne haïssez point ce devoir : ne vous rebutez point de vos premiers soins. C'est un malheur égal, de négliger les corrections, & de les mal faire.

Recevez les avis & les châtimens de ceux, qui sont chargés de votre conduite, comme des secours que votre ignorance ou votre fragilité vous a rendus

nécessaires. La suffisance & l'indocilité sont odieuses. L'impatience & le soulévement ne feroient que redoubler vos peines. Et la plus triste des destinées pour vous, c'est celle de conserver vos vices ou votre incapacité.

N'entreprenez point de redresser ceux, dont vous n'avez point à répondre. Souffrez en eux des défauts que vous vous pardonnez. Il n'est pas moins impraticable qu'injuste, de vouloir tout ramener à vos manieres de penser & d'agir. Et vous réussirez toujours mieux à vous accommoder aux imparfaits, qu'à les réduire.

Votre intérêt se joint à votre devoir, pour vous porter à prévenir ceux que vous avez réellement offensés. Ne craignez pas toujours de faire les avances vers ceux, qui sont mécontens de vous, quoique sans sujet. Ce n'est jamais un petit mal de scandaliser les petits ou les foibles. La justice veut que vous mépriſiez le scandale des méchans: mais la charité demande que vous le leviez en la maniere que vous le pouvez. N'exigez point rigoureusement des réparations de ceux, qui semblent vous en devoir. Recevez avec bonté celles qu'ils vous font. Allez au-devant, s'il le faut;

& ne regardez point comme une perte d'avoir regagné votre frere à quelque prix que ce soit.

Ne vous occupez point trop des désagrémens de votre état. Prenez une forte résolution de les souffrir. Vous vous en ferez une habitude, qui vous les rendra plus supportables. Ne vous inquiétez point de certains défauts, dont tout le poids retombe sur ceux qui les ont. Il y a des caractères désespérés, sur qui la raison ne peut rien. La sagesse veut que vous les preniez pour ce qu'ils sont, & que vous agissiez avec eux, comme s'ils n'étoient point.

N'aïez rien à vous reprocher sur aucun devoir: C'est renfermer en un mot tout le secret de la paix. Souffrez pour le bien, s'il le faut. Votre innocence sera votre consolation. Ne la cherchez point dans l'envie de rendre le mal pour le mal. Donnez l'exemple de la patience à ceux, qui vous inquiétent; désirez leur changement; supportez-les, quoiqu'ils ne changent point. Vous ne serez jamais vraiment malheureux, tandis que vous ne serez point coupable.

Maximes tirées de la troisiéme Partie.

Rien ne défigure tant la face du mon-

de ; rien ne semble tant en troubler l'ordre ; rien n'y paroît si triste aux bons, que de s'y voir confondus avec les méchans : mais la sagesse de Dieu leur fait tirer de si grands biens de ce mélange, que tous les sentimens d'impatience & de murmure doivent céder dans leur cœur à celui de la reconnoissance.

Votre plus grand malheur est d'ignorer combien vous êtes fragile, & d'aimer à le méconnoître. Dieu vous le fait voir dans les fautes de vos semblables ; & la chûte des forts est sur-tout une leçon de vigilance qu'il donne aux foibles.

Les bons exemples ont souvent moins de force que les mauvais, pour nous contenir dans le devoir. L'amour du bien se fortifie par l'horreur du mal qu'on voit faire. Il y a des défauts qu'il suffit de vous montrer, pour vous en guérir.

Ceux qui se rendent incommodes par leurs préventions, ou par leurs mauvaises habitudes, vous avertissent de réfléchir sur vous-même, avec d'autant plus d'utilité, qu'il est plus aisé d'apercevoir ces sortes de défauts, & de s'en corriger, que de ceux, qui viennent du penchant de la nature.

Vous remarquez dans tous les hommes une soif insatiable de l'estime & des hon-

neurs. Vous êtes quelquefois la victime de l'emportement & des excès furieux où la vanité les précipite. Aprenez à mieux uſer d'un penchant ſage dans ſon principe, de l'abus même qu'ils en font. Le deſir de la gloire ne vous eſt donné que pour vous animer à la mériter par les devoirs de la juſtice, dont elle ſera la récompenſe éternelle. Plus ce deſir eſt violent, plus il eſt invincible, plus il vous rendra comptable, s'il ne vous fait pas éviter l'oprobre, dont le pécheur ſera couvert au dernier jour.

Que ceux, qui jugent mal de vous, vous rendent fidéle à la défenſe d'en juger de même. Comme il n'eſt point dans la vie de ſituations plus triſtes que celles où ces ſortes d'injuſtices nous jettent, il n'eſt point auſſi de plus preſſans motifs de nous les interdire. Mais que des jugemens uniformes & conſtans vous faſſent craindre au moins qu'ils ne ſoient pas ſi peu juſtes, que vous le penſez.

Les paſſions, qui vous dépouillent de vos biens, vous convainquent de les trop aimer, par les regrets que leur perte vous cauſe. Aprenez de cette perte même à ne vous attacher qu'à ce qui ne peut vous être enlevé par la malice humaine; & que la cupidité ferme votre cœur à

ſes pernicieux déſirs, par les briganda-ges qu'elle exerce contre vous.

Que l'injuſte diſtribution des récom-penſes du monde ne ſerve qu'à vous ra-peller combien elles ſont mépriſables. Il y auroit de la baſſeſſe à s'en plaindre. Vous vous en conſolerez aiſément, ſi vous avez un vrai mérire. Les honneurs & les premieres places ont des dangers pour ceux même, qui ne les ont pas re-cherchés : & vous devez vous croire toujours plus heureux de vous les voir refuſer que de les obtenir.

Le peu de retour que vous trouvez ſouvent dans les perſonnes qui vous ſont les plus cheres, vous aprend à réformer ce qu'il y a de déréglé dans vos affections pour elles, ou vous avertit de prévenirce déréglement. On donne aiſément dans cet écueil : & tout compenſé, leur recon-noiſſance pourroit vous être plus dange-reuſe que leur ingratitude.

Ne vous plaignez point que ce ſoit l'impoliteſſe ou la brutalité qui vous dé-couvre certains défauts. Tant de ſortes de négligences de votre part, tant de ſor-tes de ménagemens de la part des autres, peuvent vous les laiſſer ignorer, que vous avez à vous féliciter d'en devoir la découverte à quelque paſſion que ce ſoit.

Vous n'en êtes pas plus irrépréhensible, parce que ceux qui vous accusent ne le sont pas. L'essentiel pour vous est de connoître la vérité, lors même qu'elle vous condamne. Recevez-la de quelque bouche qu'elle vous vienne. Tous les prétextes pour vous en défendre, sont frivoles ; tous les efforts, pour la repousser, sont injustes. Il ne vous reste de soin légitime, que celui de vous corriger, quand vous ne pouvez désavouer que vous ne soïez coupable.

Ne consultez que la raison, vous verrez que l'on vous fait plus de tort par un éloge faux, que par un faux reproche. Si vous vous en offensez, vous êtes ennemi de vous-même. Le sage ne doit trouver sa gloire & son repos, que dans le témoignage de sa conscience.

Vous ne réussirez point à réunir tous les jugemens des hommes en votre faveur. Et cette pensée doit vous convaincre qu'il n'y a ni sagesse, ni justice, à prendre leurs opinions pour régle de votre conduite. Il vaut mieux être universellement mépriſé, qu'universellement estimé.

Entre les vices, ceux qui ne font que vous incommoder ne sont point à craindre. Il y en a qui scandalisent & qui cor-

corrompent. Ce sont les seuls qui puissent vous nuire. Mais ils ne vous nuiront qu'autant que vous le voudrez. Personne ne peut être offensé que par lui-même.

Si vous êtes touché des besoins de votre ame, rien ne vous est plus utile, & ne doit vous paroître plus doux, que d'être souvent seul avec vous-même. Que tous les vices vous en inspirent donc de l'envie, soit par les peines, soit par les dangers auxquels ils vous exposent. Ne vous livrez au monde que pour le commerce nécessaire; & convainquez-vous bien qu'il n'est point de devoirs qui vous engagent à risquer votre salut.

Tous nos penchans nous portent au mal; & notre amour pour le bien languiroit, s'il n'étoit excité par les tentations, ranimé par les obstacles, épuré de tout intérêt par les privations. Vous n'auriez peut-être point de vertus, si vous n'aviez point de combats à soutenir contre les vices.

La paix, au contraire, fut presque toujours funeste à l'innocence. Celui qui n'a point été tenté ne sait ce qu'il est. On néglige de préparer son ame à des tentations qu'on ne connoît par aucune expérience; & vous ne devez jamais vous croire en quelque sorte plus malheureux,

que quand vous ne l'êtes point selon le monde.

Il n'y a point de mérite, où il n'y a point de travail, si ce n'est dans l'impuissance de le supporter. Un sentiment né dans tous les cœurs ne nous fait trouver de gloire dans les succès, que par la difficulté des entrepriſes. La grande louange des bons est de perſévérer dans le bien, malgré les opoſitions du mal. La peine que vous reſſentez à ſoutenir les épreuves, est une conviction du beſoin que vous avez encore d'être éprouvé. Vous vous croiriez plus fort que vous n'êtes, ſi les occaſions ne vous faiſoient pas reſſentir votre foibleſſe. Dieu le permet, pour vous animer à de nouveaux efforts, ou pour ſupléer à ce qui manque au mérite de vos vertus, par celui de l'humilité.

Ne vous découragez point dans vos chûtes: qu'elles vous rendent plus humble & moins préſomptueux. Mais ne vous croïez point perdu, tandis que Dieu vous ſuporte encore. Eſpérez tout de ſa bonté dans les fragilités, qui continuent de vous déplaire; & ne vous les figurez jamais comme irrémédiables.

Il y a des dégrés dans nos progrès. Que les défauts dont vous vous êtes

corrigé

corrigé vous reprochent de ne pas faire de nouveaux efforts pour vous corriger de ceux qui vous restent ; & ne vous imaginez point qu'on devienne parfait sans violence.

Accordez-vous avec vous-même. Il vous vient des envies de beaucoup souffrir ; & vous vous en croïez capable, tandis que vous murmurez des souffrances que Dieu vous prépare. Souvenez-vous que tout votre mérite consiste à dépendre de ses ordres. Laissez-le faire, & recevez comme de sa main tous les coups dont les hommes vous frapent. Votre patience lui sera d'autant plus agréable, que vos maux seront moins du choix de votre amour-propre.

Sans la charité, tout ce que vous pourriez faire ou souffrir vous seroit inutile. Elle est aussi nécessaire à l'expiation des mauvaises œuvres qu'au mérite des bonnes. Ce mérite augmente à proportion que ses objets sont moins aimables. Les fautes que vous faites contre elle ne peuvent se réparer que par elle-même. Estimez-vous heureux que Dieu vous offre un moïen si facile de satisfaire à sa justice.

Quoique vous ne soïez pas toujours puni par où vous avez péché, ne croïez

pas pour cela que vous soïez innocent. Vous ne l'êtes peut-être jamais moins à l'égard des hommes, que quand vous croïez n'avoir rien à vous reprocher sur les sentimens que vous avez pour eux. S'ils sont injustes, Dieu ne l'est pas, de se servir d'eux pour vous faire expier certains péchés oubliez ou secrets. C'est par pitié qu'il vous châtie, sans les faire connoître au monde.

Quand c'est le bien même qu'on persécute en vous, ne vous en trouvez que plus heureux. Vous n'en doutez, que parce que vous vous faites de fausses idées des maux queles hommes peuvent vous faire, ou que vous vous en allarmez sans sujet. Vous devez à Dieu de ne lui rien préférer. Vous ne craindrez que lui, quand vous aurez apris à le craindre autant qu'il est terrible.

De toutes ces maximes, il résulte, que vous n'avez à vous affliger des fautes commises contre vous, que pour ceux qui les commettent. La charité vous en impose le devoir. Soïez-y d'autant plus sensible, que vous leur donnez peut-être quelque sujet de pécher contre vous, ou que vous pouvez du moins être l'occasion de leur perte. Ne la désirez point; ne vous en réjouissez point. Il ne vous sera

permis de haïr les pécheurs, que quand ils ne pourront plus cesser de l'être.

Ressentez-vous quelque peine des fautes même qui ne se commettent pas contre vous ? réjouissez-vous-en. C'est une preuve que vous haïssez l'injustice. On ne se tranquillise au milieu des méchans, que quand on commence de leur ressembler. Mais prenez garde que dans votre aversion pour les gens déréglez, ce ne soient leurs prospérités, au lieu de leurs vices, qui vous les rendent odieux.

Que les amertumes répandues sur le commerce de la vie vous en détachent. C'est là leur usage. Nous ne sommes faits que pour la vie future ; & nous la désirerions peu, si nous étions plus contens en celle-ci. On ne se plaint point des désagrémens du monde, quand on ne l'aime point. N'aimez que Dieu seul, dont l'amour fait toute notre justice ; & vous le bénirez de tout ce qui vous réduit à ne soupirer que pour lui.

Que votre plus douce consolation dans vos maux présens, soit de vous occuper de vos espérances à venir. Vivez sans cesse dans cette attente, & dédommagez-vous des troubles que la défunion des hommes vous cause dans le tems, par la pensée de cette paix, qu'u-

ne parfaite unanimité vous fera goûter dans l'éternité.

PRIERE.

O DIEU, dont la sageſſe fit naître tous les hommes d'un même pere, pour les lier les uns aux autres par une amitié de freres ; retracez dans mon cœur ces premiers ſentimens que vous aviez gravez dans la nature ; & faites-moi trouver dans mon propre fonds le principe des devoirs que vous exigez de moi pour tous ceux avec qui je vis.

Dieu de patience, qui diſſimulez les péchés de ceux qui s'écartent de vos voies, pour leur laiſſer le tems de revenir à vous ; donnez-moi votre Eſprit, pour les regarder avec bonté dans leur malice même, & malgré les peines que leurs imperfections me cauſent.

Dieu de vérité, défendez-moi des illuſions, qui me font trouver mon tourment dans de fauſſes offenſes. Ne permettez pas que je devienne la victime de mes antipathies, de mon amour propre, de ma préſomption, de mes envies, de mes jalouſies, de ma vanité, des ignorances de ma jeuneſſe, du déréglement de mes habitudes, de la fierté de ma fauſſe

vertu, de l'entêtement de mes opinions, de la précipitation de mes jugemens, des saillies de ma vanité, d'un tempérament emporté, de la malignité d'un mauvais cœur, & de l'oubli de mes vrais intérêts, qui me fait considérer comme mes ennemis ceux qui me donnent des preuves de l'amitié la plus sincere.

Ne me laissez point perdre de vue les motifs que vous m'offrez d'une juste tolérance dans les foiblesses de la nature, dans les liens du sang, & dans ceux de la société. Que je puise, dans les affections, dans les devoirs & dans les nécessités réciproques qui me donnent des relations avec toutes sortes de caractères, des raisons toujours présentes de les suporter, comme j'ai besoin qu'ils me suportent.

Qu'une impatience aveugle ne me fasse point donner dans les méprises du changement, & dans les embarras de l'inconstance. Qu'elle ne me jette point dans les caprices de l'inquiétude, dans les dépits d'une sensibilité déraisonnable, & dans les déseſpoirs d'une tristesse ennemie des consolations. Ne me livrez pas sur tout aux cruautés, aux injustices, aux tourmens, aux excès furieux de la vengeance & du faux honneur.

Dieu de paix, daignez m'en découvrir

les voies assurées. Que je sache discerner avec qui & comment vous voulez que je la conserve. Que je sois prêt à remplir avec eux toute justice ; officieux, reconnoissant, affable, prévenant, humble, modeste, droit, sincere, fidéle ; ami de la vérité ; éloigné de tout mensonge ; de toute indiscrétion, de toute médisance, de tout esprit de critique & de raillerie, de toute témérité dans mes jugemens ; prudent pour demander des conseils, réservé pour les donner ; exact à me renfermer dans ce qui me convient, religieux observateur de toute bienséance légitime ; sage, moderé, sans passions dans l'obligation de corriger ; docile à recevoir les corrections. Que je ne m'entête point de la folie de tout réduire à mon sens. Que je mette ma sagesse à m'accommoder de ceux, que je ne puis, & que je ne suis point chargé de réduire. Que je craigne de blesser la conscience des foibles. Que je ne méprise point, sans pitié, le scandale des pécheurs. Qu'aucun prétexte ne m'empêche de satisfaire à ceux que j'offense. Que je sois indifférent aux réparations de ceux qui m'ont offensé ; mais facile à les recevoir : & que je croïe tout gagner, en les regagnant. Que j'adouciſſe les désagrémens

de mon état, par l'habitude de les souffrir. Que je ne m'inquiéte point sans sujet des défauts, qui me nuisent moins qu'à ceux qui les ont. Que je laisse les esprits incapables de revenir à la raison, pour ce qu'ils sont; & que je me dédommage de tout, par une infidélité qui n'ait rien à se reprocher.

Faites enfin, Dieu de charité, qu'elle régne dans mon cœur, & qu'elle s'y fortifie sans cesse; qu'elle préside à tous mes sentimens; qu'elle régle toute ma conduite, & qu'elle m'aprenne à la diversifier selon les personnes & les besoins; que j'imite les bons; que je soutienne les imparfaits; que je désaprouve les méchans, & que je les fuie, s'il le faut, mais toujours par prudence, & jamais par aversion; que je cherche à les ramener tous, à les recouvrer pour vous, par la douceur, par les ménagemens, par les égards, par les instructions, par les corrections, par les avis, par les exhortations, par les prieres, & sur tout par l'exemple; que je ne cesse point de les aimer; que je n'en traite aucun comme mon ennemi, qu'autant qu'il est le vôtre; que je m'afflige de leurs désordres; que je désire leur salut; que je sollicite pour eux vos miséricordes, & que je n'en désespere point.

Mais tandis, Seigneur, que vous les laissez persévérer dans le mal, que j'adore sur eux la profondeur de vos desseins; & que je ne songe pour moi qu'à recueillir les grands biens que votre sagesse & votre bonté me préparent, dans la diversité de leurs défauts; que j'y trouve, avec reconnoissance, de quoi m'instruire, de quoi m'exercer, de quoi me purifier, pour me rendre digne de l'héritage de vos Saints; & qu'au milieu des plus rudes épreuves, je ne ressente point d'autre impatience, que celle d'entrer dans ce repos éternel, où la justice consommée me fera goûter tous les charmes de la paix. Hâtez, mon Dieu, hâtez pour moi cette attente. Qu'elle soit incessamment présente à mon esprit; qu'elle enflamme de plus en plus mes désirs, afin qu'une vive impression des délices de ma patrie, devienne au moins la consolation de mon pélerinage.

FIN.

De l'Imprimerie de DELAGUETTE.

A B W 4903
(3.)

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-13490/fragment/page=0525


Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-13490/fragment/page=0526

LES LEÇONS DE LA SAGESSE SUR LES DÉFAUTS DES HOMMES.

TROISIÈME PARTIE;

Dans laquelle on traite des Préjugés qui font souffrir pour des offenses imaginaires ; & des raisons de supporter les offenses même qu'on suppose réelles.

Par M. DEBONNAIRE.

NOUVELLE ÉDITION CORRIGÉE.

Inches 1 2 3 4 5 6 7 8
Centimetres 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19
Farbkarte #13 B.I.G.
Blue Cyan Green Yellow Red Magenta White 3/Color Black

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-13490/fragment/page=0529